This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 12943

Digitized by Google

0 2 0321 70 1 05

00 12 27137 SINT-NIKLAAS

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Typ. de Ve Parent et Fils, à Bruxelles.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— DEUXIÈME ANNÉE —

TOME IV.

BRUXELLES

AU BUREAU DE LA REVUE

CHEZ Mme Ve PARENT ET FILS, ÉDITEURS, MONTAGNE DE SION, 17.

1870

Digitized by Google

Digitized by Google

LA POÉSIE FLAMANDE

—

I. — JULIUS VUYLSTEKE

Zwijgende Liefde, een Liederkrans, door Julius. — Uit het Studentenleven, en andere gedichten, door Julius Vuylsteke.

Il y a en Belgique bien des gens — c'est un fait hors de doute — qui ont lu tous les romans de M. Ponson du Terrail et de M. Xavier de Montépin, qui pourraient vous donner des renseignements précis sur la personne du moindre faiseur de vaudevilles ou de mélodrames français, mais qui tomberaient des nues si on leur apprenait qu'il existe chez eux, dans leur propre pays, dans leur propre ville souvent, tout un art sérieux, moral et fécond, dix fois supérieur à cette malsaine littérature de Bas-Empire, dont ils se contentent, faute de mieux. Ces gens-là vont déplorant avec vous, avec moi, avec tout le monde, la dégradation où les lettres sont tombées de notre temps; ils feront des mémoires pour examiner les causes de cette décadence et les remèdes qu'on pourrait y apporter; mais quant à encourager, ne fût-ce que de leur suffrage, les efforts nobles et généreux de cette élite d'esprits qui cherchent à étendre l'horizon intellectuel de leur patrie, et à tourner, de temps en temps, l'esprit de nos bourgeois vers autre chose que leur comptoir ou leur fabrique, voilà de quoi ils ne s'avisent jamais. Aussi les littérateurs belges font-ils une véritable œuvre de dévouement, en s'occupant d'art et de poésie, dans un milieu où l'on s'intéresse si peu à leurs efforts.

Pour le flamand comme pour le français, il est donc admis qu'une littérature nationale, en Belgique, est simplement impossible.

Cette persistance systématique à refuser à notre pays toute initiative intellectuelle et toute spontanéité littéraire est d'autant plus déplorable que notre littérature depuis 1830, a produit, en flamand comme en français, des écrivains distingués et des ouvrages qui mériteront d'aller à la postérité. Sans parler de Conscience, dont les romans sont répandus partout, combien ne pourrait-on pas citer

Digitized by Google

d'écrivains dont les œuvres attestent une bien autre puissance d'invention et un bien meilleur sentiment de la forme : Ledeganck, Van Ryswyck, Van Beers, et tant d'autres qui sont là pour témoigner que jamais la Flandre n'a été douée d'une fécondité poétique pareille à celle d'aujourd'hui. Et ce sont tous de vrais poètes, des hommes qui pensent et qui sentent, et qui ne prennent la parole que parce qu'ils ont quelque chose à dire.

Un des mieux doués et des plus remplis d'avenir, dans cette brillante pléiade, c'est assurément M. Julius Vuylsteke, auteur de deux volumes de vers qui ont été dévorés, dès leur publication, par toute la jeunesse étudiante, en Hollande aussi bien qu'en Flandre. Il se révèle un véritable talent dans ces vers éclos au jour le jour, sur les lèvres du poète, comme la joyeuse chanson de l'étudiant; vrais comme la vie, parce qu'ils contiennent toutes les émotions différentes qui peuvent remplir l'âme, souvent en un même jour : la folle gaieté, l'espérance illimitée dans l'avenir, l'enthousiasme des convictions, le lyrisme de l'amour, la rêverie silencieuse et solitaire, le découragement, la tristesse, le dégoût du monde, le morne désespoir du songeur qui voit se flétrir une à une toutes ses belles illusions de jeunesse. M. Vuylsteke est de l'école de Henri Heine, le sceptique rieur; école où le lyrisme le plus exalté se trouve entrecoupé, à chaque instant, d'accents railleurs et de ricanements ironiques. Comme l'auteur des *Lieder*, le poète flamand nous raconte un amour, une passion ardente qui lui mord le cœur et lui fait pleurer des larmes amères, mais dont il rit le premier, un instant après, et qu'il ne peut se pardonner à lui-même. Chez tous les deux, la froide et prosaïque réflexion succédant à l'élan enthousiaste; chez tous les deux, le doute se mêlant aux plus ferventes aspirations et en corrompant le parfum. Et surtout, haine au bourgeois, au *philistre*, comme on dit de l'autre côté du Rhin! Contre lui, le poète décharge les traits les plus vibrants de son carquois. Il se souvient que ce fut Apollon, le père de tous les chantres passés et futurs, qui écorcha Marsyas, le bourgeois, Marsyas, l'artiste maladroit et l'ignorant présomptueux. M. Vuylsteke est de cette race militante qui trouve toujours quelque nouvel ennemi à combattre. Armé de pied en cap, il descend dans l'enclos où la lutte est engagée, aujourd'hui pour la question politique, demain pour la question nationale, la grande question, qui tient au cœur de tout vrai Flamand : la question de la langue. C'est en défendant cette cause, qu'il rencontre de ces accents éloquents comme en avait déjà Ledeganck, vengeant la langue de sa patrie des outrages dont la couvraient d'injustes détracteurs. Noble et intéressant combat

Digitized by Google

pour la langue maternelle, reniée par ceux-là mêmes qui y ont balbutié leurs premiers accents !

Le poète s'indigne de cette ingratitude, de cette trahison :

Ce que j'envie le plus, (dit-il à sa maîtresse)
C'est le livre que tu lis
Et qui jamais n'a peur
De te dire son sentiment le plus intime.
Hélas ! qui sait si la chanson
Où j'épanche mon cœur
Ne te raconterait ses désirs
Tout aussi librement !

—

Mais non : c'est là
Pure illusion, et rien de plus. —
« Monsieur, mademoiselle a reçu
» Une meilleure éducation.
» Mademoiselle ne lit pas le flamand,
» Mademoiselle ne sait pas le flamand,
» Mademoiselle hait votre flamand. »
Pauvres chants inutiles !

Elle ne lira donc pas les vers du poète, elle ne saura donc pas l'amour brûlant qu'il a pour elle, car il devrait lui parler, et il n'ose. Chaque fois qu'il est en présence d'elle et qu'il va ouvrir la bouche pour lui dire : *Je t'aime*, sa langue le trahit, son courage l'abandonne, et il ne sait balbutier que des mots insignifiants. Il l'aime donc toujours, sans espoir, sans retour, non compris d'elle, et devant se résigner à la voir enfin aux bras d'un autre, plus hardi et plus heureux. Telle est l'ingénieuse idée de *Zwijgende Liefde* (*Amour silencieux*), le premier des deux recueils poétiques de notre auteur. C'est un charmant petit livre dont tous les morceaux se font suite l'un à l'autre, de sorte que nous avons là comme un roman en vers, une histoire en 52 chapitres avec exposition, nœud et dénouement, selon toutes les règles de l'art. L'idée, on le voit, est tout à fait dans le goût de Heine ; l'inspiration du grand poète allemand s'y trahit à plusieurs reprises, et souvent même, me semble-t-il, d'une manière trop accentuée, trop ouverte. Je reparlerai tantôt plus au long de cette influence de Heine sur notre poète ; je me contente, pour le moment, de faire une remarque indispensable : c'est que Heine est de tous les poètes celui qui semble le plus facile à imiter, et qui, en réalité, l'est peut-être le moins. On peut prendre de lui le tour léger et rapide, le ton railleur et insouciant, le rire mordant, la verve passionnée, l'enthousiasme ailé ;

Digitized by Google

mais ces qualités sont contradictoires chez les autres; chez lui seul elles se fondent dans l'harmonieuse unité de son caractère poétique. Heine seul pourra, sans nous choquer et sans diminuer notre admiration pour son génie, s'agenouiller en adoration devant une femme, et au revers de la page, se relever « *en essuyant ses genoux* » et en lui décochant une plaisanterie sarcastique. Chez un autre que lui, ces brusques transitions paraîtraient forcées et artificielles; c'est que, dans Heine, l'homme est vraiment tel que le poète le chante, et chacune de ses chansons n'est que l'expression pittoresque d'un des traits de son caractère. Chez M. Vuylsteke, au contraire, ce scepticisme n'est qu'un jeu poétique; car son cœur est plus ardent, son esprit plus convaincu qu'il ne voudrait le faire croire dans son livre. Aussi est-on singulièrement choqué d'y rencontrer, à côté des chants les plus suaves et les plus touchants, des notes dont la raillerie brutale et imprévue vous glace, vous déconcerte. Ces notes sont fausses, parce qu'elles ne sont pas conformes au génie du poète, qui est tout le contraire d'un sceptique et d'un blasé; elles sont fausses, parce qu'elles sont simplement le produit de l'art, de l'artifice pour mieux dire, et qu'on n'y sent point vivre et palpiter la vérité de la nature.

Un exemple fera mieux comprendre ce que je veux dire. Le poète nous a raconté son amour, à travers plusieurs des pièces les plus charmantes de son recueil; il nous a fait assister à ses hésitations, à ses inquiétudes, à ses résolutions énergiques qui ne recevront jamais le moindre commencement d'exécution; il nous montre l'abîme qui le sépare d'elle, et qu'il veut traverser à la nage, comme un nouveau Léandre; c'est un amour idéal, éthéré, sans espoir, il est vrai, mais, malgré cela, profond et inextinguible. Et puis, quand vous vous êtes laissé bercer par la douce musique de ces vers, et que vous vous abandonnez à un ineffable sentiment d'harmonie, voilà que soudain votre oreille est déchirée par une note aiguë, discordante, fausse de tous points. Le poète se voit d'avance marié à celle qu'il aime; il se représente l'ennui qui a succédé à l'amour, les *pygiaques* préoccupations du ménage, qui tuent la poésie et l'enthousiasme, la prosaïque vie de tous les jours à côté d'une femme qu'il n'aime plus, et il se détourne avec dégoût. Et nous aussi, nous nous détournons, choqués de voir que le poète ait trouvé bon de rompre ainsi, violemment et sans préparation, l'impression qu'il faisait sur nous, comme s'il s'était repenti d'avoir paru trop poétique, trop harmonieux, trop touchant. Quel besoin, se demande-t-on, y avait-il de nous dire cela? Les deux pièces où le poète nous expose ses désolantes théories sur le mariage peuvent

Digitized by Google

être parfaites dans leur genre, mais à coup sûr, elles n'étaient pas à leur place ici. C'est trop lourd, trop bourgeois pour ce charmant recueil. Assurément, une pivoine a une certaine beauté qui lui est propre: mais que dirait-on d'un homme qui introduirait cette grosse fleur aux couleurs retentissantes dans un gracieux bouquet de myosotis azurés? Voilà l'impression que font les pièces XXV et XXVI, au milieu des autres si fraîches, si délicates. J'en dirai autant de celle où le poète se suppose une première entrevue avec sa bien-aimée. Il voudrait lui parler d'amour, mais il n'ose; le langage ardent de la passion lui brûlerait les lèvres, et il se réfugie dans le lieu commun, il entretient sa bien-aimée des beautés de la création. On ne s'attendrait certes pas à le voir parler sur le ton d'un homme qui se rit de tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature, et qui trouve le temps de faire de mauvaises plaisanteries sur la reconnaissance des créatures envers Dieu. O poète! plutôt que de parler à celle que vous aimez un langage si peu fait pour être compris d'elle, et pour vous en faire aimer, il fallait vous taire, il fallait cacher à tout jamais, au fond de votre cœur, un *amour silencieux* comme la mort!

Ces restrictions faites, on ne peut trouver qu'à louer dans ce petit recueil. La grâce, la fraîcheur, le naturel, la vivacité, la proportion savante, toutes ces qualités exquises, qui sont si rarement celles de la jeunesse, — car elle préfère les grands éclats et les déclamations sonores — notre poète y est arrivé sans effort et, pour ainsi dire, sans recherche. Connaissez-vous beaucoup de vers où plus de délicatesse s'allie à une plus douce et plus fine raillerie que dans les suivants?

Je lui ai fait un grand salut
Des pieds jusqu'à la tête,
Et j'ai décrit un magnifique demi-cercle
Avec mon meilleur chapeau.

—

Elle m'a rendu un petit salut bien roide
Pendant qu'à peine elle s'inclinait,
Et elle a envoyé d'un autre côté les regards
De son œil brillant.

—

J'étais si courtois et si amoureux dans mon salut!...
Elle avait l'air si froid et si malveillant...
Je voudrais la rencontrer chaque jour ainsi :
Je crois qu'elle m'aime.

Et ceux-ci, pleins de feu et de sentiment, qu'on prendrait pour le mélodieux écho des chants du rossignol :

Digitized by Google

Oh! j'aime le printemps souriant
Avec ses vêtements d'un vert pâle;
Les poëtes aux longs cheveux vont alors
Rêver dans la forêt.

—

Le rossignol soupire alors sa plainte
Dans des accords merveilleux;
Les roses exhalent leur âme
Dans des parfums enivrants.

—

Le printemps est de retour! Moi aussi je revis,
Moi aussi je sens une nouvelle ardeur,
Moi aussi je me sens un amour nouveau dans le cœur,
Dans la volonté une nouvelle énergie.

—

Je veux être sincère comme vous,
O rose, ô rossignol;
Je veux lui révéler toute mon âme
Dans un brûlant et libre langage.

Mais la perle du recueil, un petit chef-d'œuvre, c'est la pièce n° XLIII :

Il y avait un oiseau, Phénix,
Qui mourait, mourait, mourait,
Et toujours de ses cendres
Renaissait à une vie nouvelle.

—

O insensé oiseau Phénix!
Les morts reposent si doucement!
Pourquoi revis-tu toujours ainsi?
Que trouves-tu de si bon dans la vie?

—

Hélas! le pauvre oiseau Phénix!
Ce n'est pas sa faute, hélas!
C'est là sa destinée
Qu'il ne puisse mourir!

—

Ah! pauvre oiseau Phénix
Qui ne peut mourir jamais!
Ah! mon pauvre amour,
Qui essaie en vain de mourir!

Un poète qui rencontre de tels accents, on le voit, n'est pas de ceux qui sont destinés à s'arrêter en chemin ou à suivre toujours les sentiers battus. Le second recueil de M. Vuylsteke, *Uit het Studentleven* (*Vie d'Étudiant*), a tenu les promesses de *Zwijgende Liefde*.

Digitized by Google

Nous retrouvons le même poète, tout bouillant de l'ardeur de la jeunesse, mais ayant déjà fait un pas de plus dans la vie et dans l'art. Il y a, dans ce second volume, moins de rêverie, mais plus de pensée; moins de grâce et de délicatesse, mais plus d'énergie et de force. Le poète n'a pas changé, mais il a progressé; il ne s'est pas transformé, mais il s'est développé. Il reste toujours le même, avec ses amours et ses haines, ses convictions et ses doutes, ses espérances et ses découragements. Tel qu'il nous est apparu dans l'épilogue de *Zwijgende Liefde*, tel il se montre aujourd'hui dans le *Prélude* de la *Vie d'Étudiant*. Dans le premier recueil, il nous faisait ses adieux en ces termes :

Et maintenant qu'il vous a tout raconté,
L'auteur de ces chants souhaite
Très-peu d'amour, mais beaucoup d'argent et de vin
Au lecteur patient.

Aujourd'hui, voici comment il nous souhaite la bien-venue :

Heureux qui, depuis son enfance,
Habitué au quotidien,
Mange, boit, fait l'amour, dort et devient gras
Et ne connaît ni rêve, ni ambition!

Gardez-vous de le prendre au sérieux cependant : ce n'est là qu'une de ces railleries familières aux Heinéens, gens qui aiment d'être compris à demi-mot et qui emploient volontiers l'ironie pour traduire les pensées qui leur tiennent le plus au cœur. Mais je demanderai si cette raillerie est bien à sa place à la tête d'un volume qui va nous parler d'amour et de foi, et de tout ce que la jeunesse présente de plus séduisant? Encore une fois, le rôle du sarcasme et de la raillerie devrait être beaucoup plus restreint ici. C'est un ressouvenir encore trop prononcé de Heine qui gâte plus d'une belle pièce. Que l'auteur y fasse attention : ses morceaux les plus parfaits, ceux où il est vraiment lui-même, ce sont précisément ceux où il oublie le sarcasme, où il met de côté son sourire sceptique, et où il s'abandonne sincèrement à l'élan de sa nature jeune et enthousiaste. Ce scepticisme est un véritable poids qui pèse sur les ailes de son génie, et l'empêche de prendre son essor : qu'il le rejette donc définitivement, qu'il rentre dans son caractère original et propre, qui est tout le contraire du scepticisme et du désenchantement. Que nous n'ayons plus de lui, à l'avenir, des pièces comme, par exemple, *Mijn Meisje*, où, après avoir célébré la beauté de sa maîtresse et son amour pour elle, il finit par ces vers :

Digitized by Google

Aussi te resterai-je fidèle, je le jure tout haut;
Oui, je veux t'aimer et te caresser,
Et t'embrasser et te choyer, ô joie de mon cœur,
Jusqu'à ce que cela m'ennuiera.

Comprend-on combien cela est peu vrai, peu naturel? On ne reconnaît guère, là-dedans, l'auteur de *Zwijgende Liefde* et des *Sonnets à Johanna*. Pourquoi? C'est qu'ici, sous l'obsession d'un génie étranger, le poète n'a travaillé qu'avec la tête, alors que tout vrai poète écrit à la fois avec sa tête et avec son cœur, s'il veut produire quelque chose de vivant et d'original.

Du reste, il y a dans ce volume un progrès réel et considérable. L'individualité du poète se dégage de plus en plus, et commence à se dessiner en traits caractéristiques. Les pièces d'une beauté virile et sérieuse deviennent plus fréquentes ; si on y trouve encore, — et je le regrette, — un certain nombre de chansons banales sur les femmes, sur le vin et sur le tabac, on y rencontre, d'autre part, des vers pleins de conviction et de sentiment. Je citerai en premier lieu cette belle pièce intitulée *Toast*, qui est une espèce de programme du livre, et qui l'ouvrirait bien mieux que le prélude tout ironique :

Un vétéran, large de barbe,
Se dresse, élève son verre, et dit :
Messieurs, je bois à notre propre santé.
Qu'est-ce qu'être étudiant? L'étudiant, c'est :
Le cœur jeune, la tête enthousiaste.

. . . . . .

Le cœur jeune, ce sont les haines légitimes,
Les fières sympathies, qui se montrent toutes nues
Dans leur grandeur et leur beauté ;
La tête enthousiaste, c'est la vaillante affirmation
Du vrai et du bien, sans s'inquiéter
Du sot préjugé ou du vil intérêt.

. . . . . .

Le cœur jeune, la tête enthousiaste, oui,
Voilà ce que c'est qu'être étudiant, et ainsi on doit être.
La prudence dans les paroles et dans les actions
C'est de l'hypocrisie et de la lâcheté.
Celui qui n'ose dire tout haut ce qu'il pense et ce qu'il sent,
Celui-là étouffe dans son sein l'étincelle de la divinité ;
Celui qui toujours pèse d'avance les conséquences d'une action,
Celui-là reculera quand il s'agira d'être homme.
— Un cœur plein d'étincelles, un cerveau bouillonnant,
Volcans qui vomissent de libres paroles et des actions hardies,
Voilà ce que c'est qu'être étudiant. — Hourrah pour nous-mêmes!

. . . . . .

Digitized by Google

Être étudiant, direz-vous peut-être, c'est aussi étudier ;
Et, certes, je ne le contesterai pas ;
Mais celui qui, dans la science, ne cherche que son gagne-pain,
Celui-là étudie peut-être, mais il n'est pas étudiant.
Être étudiant, c'est aimer — certes :
Mais celui qui, dans l'amour, ne cherche qu'une dot,
Celui-là peut être jeune, mais à coup sûr ce n'est pas un jeune homme.
Loin de nous ceux-là ! Loin de nous cette prose !

Dans une autre pièce, *Félicitations* (*Promotie-Gelukwens ch*) ces mêmes sentiments se font jour avec la même éloquence :

Proficiat, mon ami, dans votre vie de docteur !
. . . . . .
On dit que là où vous allez arriver
Les choses se passent tout autrement
Que nous l'imaginons entre nous
Pendant que nous sommes étudiants.

—

On dit que là, l'homme bientôt
Vieillit de jour en jour ;
Que les cervelles se calment,
Que le cœur se refroidit de plus en plus.

—

On dit que là la tête
Devient de plus en plus grise,
Le sang plus tiède dans les veines,
Les pensées de plus en plus sages.

—

Mais si votre cœur doit se refroidir
Dans les soins positifs,
Retournez-vous parfois vers *hier*,
Vers ce temps où vous ne songiez pas au lendemain.

—

Et si vous devez dessécher votre esprit
Sur d'arides questions de droit,
Pensez toujours au bon droit
Pour lequel nous combattons, nous, Flamands.

—

Gardez toujours un coin dans votre tête
Pour la jeunesse et pour les jeunes gens...
Voilà ce que je vous souhaite
Comme le plus grand bonheur.

Voilà l'étudiant dans ses jours d'enthousiasme et de confiance. Le voici aux heures mélancoliques où il compte les gais compagnons qui sont partis, et les belles illusions qui ont été déçues :

Digitized by Google

Non, elle n'est pas encore partie, ma jeunesse!
Mais je me sens tous les jours plus triste, plus las!...
Au banquet de la folle gaieté
Il manque déjà tant de compagnons!
— Que deviennent-ils? Dispersés, épars,
Mais non pas remplacés dans nos cœurs,
Bien que le vide laissé dans nos rangs
N'ait pas attendu longtemps ceux qui devaient le combler.

—

L'un qui ici de toute son âme
Entonnait et faisait retentir le chant de liberté,
A déjà vendu au vil intérêt
Sa conviction et ses rêves...

. . . . . .

D'autres sont morts. Dieux! si jeunes!
Nous avons porté leurs corps sur nos épaules
Et nous avons vu comment ils descendaient dans la terre,
Où il n'y avait pas encore de place pour leurs parents.
Et cependant, elle mérite peut-être de la reconnaissance,
La mort qui les a arrachés au danger...
Peut-être, eux aussi, ils étaient épiés déjà
Par l'odieuse impuissance ou le sordide intérêt.

—

O Dieux! c'est maintenant seulement que je sens
Avec quel feu nous nous aimions l'un l'autre.
Je les regardais comme des camarades dans la foule;
Ils étaient plus; ils étaient des amis.
Il me manque leur parole, leur regard, la main
Qui brûlait dans la main d'un ami fidèle;
Toutes ces choses, hélas! qui m'enchaînaient à eux
Par des liens d'amitié puissants et invisibles.

. . . . . .

Mais ce ne sont pas toujours ces rêves mélancoliques ou joyeux qui remplissent l'âme de l'étudiant. Il y a aussi des jours plus positifs, plus prosaïques; il y a l'examen et ses longs ennuis, et les veilles forcées et les bâillements étouffés sur les Pandectes et sur les Institutes. Ce sont des jours odieux au cœur de l'étudiant. Le printemps est à la porte, rieur et plein de joie, versant à poignées les fleurs et les chansons sur la nature; l'étudiant, seul, rêveur, est assis dans sa chambre, devant sa fenêtre ouverte, d'où il voit toute cette pompe magnifique. Son livre est étalé devant lui; il veut lire, étudier : impossible; les noirs caractères dansent devant ses yeux et semblent mener, eux aussi, une folle ronde printanière. Je ne sais quel esprit lutin vient lui souffler à l'oreille une chanson d'amour

Digitized by Google

qui le fait tressaillir et frissonner; et voici que par la fenêtre entre, l'un après l'autre et se tenant par la main, tout le chœur des sylphes joyeux et des sylphides rêveuses. « Viens! » murmurent-ils l'un après l'autre, et ils le saisissent et veulent l'emmener : il résiste, éperdu, désespéré :

Tantale est un homme heureux!
Quand je compare ses souffrances
A mes tortures infernales, alors
Son Tartare n'est plus un enfer.

—

Une faim terrible, une soif ardente
Lui mordent les entrailles,
Mais l'eau rafraîchissante se dérobe à sa lèvre,
Le fruit nourrissant à sa main.

—

Il n'en est pas ainsi de moi. La jouissance est là,
Elle étend vers moi les bras,
Elle ne fuit pas, elle veut à son sein
Réchauffer ma tête et mon cœur.

—

Mais je dois, pour l'absinthe que me tendent
Le droit romain et le code,
Hélas! malgré moi, je dois moi-même
Fuir ses doux embrassements.

A plusieurs reprises, le poète revient sur cet ennui de l'étude qui gâte les plus belles heures de la jeunesse et les enlève à l'amour, au chant, à la poésie. Dans la partie du volume intitulée : *Studeeren* (l'Étude), il épuise pour ainsi dire ce thème favori. Cependant, quelque heureusement qu'il ait été inspiré par cette aversion pour l'examen et ses longs ennuis, je regretterai que le poète ait passé à côté d'une des plus belles sources d'inspiration que pouvait lui fournir la vie d'étudiant, l'étude; et non pas cette étude en vue de l'examen et de la position future qu'il a lui-même si éloquemment flétrie dans le *Toast*, mais l'étude vraie, le culte noble et désintéressé de la science qui ouvre l'âme à toutes les grandes idées et à toutes les émotions généreuses. Le poète nous montre bien l'étudiant dans les joyeuses réunions du soir, l'étudiant qui aime à la fois le vin, le tabac et les femmes, qui vit au jour le jour sans s'inquiéter du lendemain, comme le passereau de l'Évangile; l'étudiant à qui l'examen fait peur et qui, une fois la terrible épreuve passée, se met bien vite à oublier en trois jours ce qu'il a appris en un an; mais où est-il, le jeune homme, non moins gai, au cœur tout aussi chaud, à l'esprit tout aussi libre, mais qui a quelque chose de plus

Digitized by Google

dans l'âme, la religion de la science, quelque chose de plus dans l'esprit, l'infini de la pensée? Pour être complet, pour nous présenter la vie d'étudiant sous toutes ses faces, il ne suffit pas de nous faire assister aux bruyantes assemblées du soir, où pétillent la folle gaîté et le champagne odorant, ou de suivre à la dérobée l'étudiant à quelque tendre rendez-vous, il faut aussi grimper de temps en temps les cinq ou six étages qui mènent à la mansarde du jeune savant, et soulever ne fût-ce qu'un coin du voile mystérieux sous lequel vit et pense une âme. C'était là une tâche dont aurait été digne le poète si plein du dévouement et du feu sacré de la jeunesse, et qui a porté un toast si enthousiaste à toutes les grandes choses qui se partagent l'âme : l'honneur, l'amour et la science.

Mais j'ai hâte d'en finir avec ces chicanes et d'exprimer ma vive et réelle admiration pour toutes les belles choses qui abondent dans ce volume. C'est surtout dans la partie du livre intitulée : *Donkere Dagen* qu'on apprend à connaître la vraie nature du poète et toutes les ressources de son talent. Les *Sonnets à Johanna*, *l'Amour n'est que sentiment*, *Impressions de promenade*, *Un cœur à prendre ou à laisser*, *Le Soir*, *Désespoir*, voilà de petites pièces qui toutes contiennent un sentiment vrai et profond. Mais la plus belle de toutes, sans contredit, c'est la suivante, intitulée *Crépuscule :*

Il est une heure où la lumière et l'obscurité,
L'ardent éclat du soleil et l'ombre glacée
Se combattent dans l'azur du ciel :
Tout l'orient est déjà gris et sombre,
Et l'occident brille encore d'une splendeur pourprée.
— De même dans la vie du jeune homme il vient une année fatale :
La joie n'a pas encore tout à fait disparu,
L'amour n'a pas encore jeté sa dernière lueur,
Mais déjà le doute et la mélancolie sont là.

—

Déjà la lutte est finie ;
La nuit reste victorieuse, la lumière fuit
Comme une lueur qui trompe les yeux. Et les étoiles railleuses
Apparaissent dans le ciel, et le fugitif feu follet bondit sur la terre :
— L'esprit devient sombre, son feu s'éteint,
Et à travers les ombres qui l'entourent,
Voilà que viennent tous les vieux souvenirs
Qu'on voit comme à travers les déchirures d'un crêpe.

—

Les étoiles mènent leurs danses joyeuses ;
Les feux-follets sautillent sur les marécages déserts ;

Digitized by Google

Chacun montre ici-bas une tombe,
Et la lueur des étoiles se détache tristement
Sur l'éclat affaibli du soleil couché.
— Les souvenirs écrasent et abattent l'esprit
Et mordent et serrent douloureusement le cœur.
Peine dont on se souvient est toujours de la peine,
Joie dont on se souvient n'est plus de la joie.

Dans les chants d'amour, nous retrouvons le poète de *Zwijgende Liefde;* telle pièce de son dernier recueil semble un écho plus fort de telle autre de son premier. Ainsi, *l'Arbre et le Soleil*, dans le second volume, n'est qu'une nouvelle forme d'un thème déjà développé dans *Héro et Léandre :*

Qui ne connaît le vieil amour
D'Héro et de Léandre?
Que sont les amants de notre temps?
Léandre valait bien mieux.

. . . . . .

L'arbre est amoureux du soleil;
Il n'y a qu'une chose, hélas! qui le peine :
Le soleil est si haut dans le ciel!
Il se plaint, il gémit, il bruit, il chante,
Il étend ses bras dans l'air
Et cherche à le saisir.

Il suffit de comparer attentivement ces deux pièces pour voir qu'il y a un réel progrès dans la manière du poète : son vers gagne en énergie, ses pensées en profondeur et en netteté. C'est toujours la même voix qui chante, mais sur un diapason plus élevé. Puis, la tristesse et la mélancolie viennent y ajouter un charme nouveau, une beauté de plus. L'amour est devenu plus grave, plus recueilli, à mesure que les obstacles se sont accumulés devant lui et qu'il voyait son idéal fuir et se dérober toujours. Écoutez encore ce dernier chant, ce chant d'amour et de tristesse à la fois, cet adieu à la jeunesse et à ses riantes chimères :

Et depuis, c'est chez moi une douleur sans fin :
Oh! puisse le souvenir s'écouler vite!
La bouche a dit adieu :
Au revoir! rêve l'espérance.

—

Son image voltige toujours dans mon esprit;
Mon cœur se pâme de désirs :
Son regard est si fier, sa taille si élancée,
Ses joues si fraîches et si rosées.

Digitized by Google

A elle je voudrais consacrer tout ce que je possède,
Mais en vérité, hélas ! ce n'est pas beaucoup :
C'est le sentiment qui échauffe ma jeune poitrine,
Et le chant que je gazouille.

—

La bouche a bien dit adieu,
L'espérance rêve toujours au revoir ;...
Ah ! que ne peut-elle dans sa splendeur
N'être jamais apparue à mes yeux !

C'est ainsi que le poète prend congé de sa jeunesse pour entrer désormais dans ce qu'on appelle la vie positive. Bientôt peut-être, nous le verrons reparaître sous une figure nouvelle, sous une forme définitive, sous les traits de l'homme fait et parvenu à sa maturité poétique. Car la *Vie d'étudiant* ne marque qu'une époque de transition dans sa carrière ; nous ne connaîtrons vraiment ce poète que dans son prochain volume, qui nous est promis. Puisse ce livre, si impatiemment attendu par les amis de notre littérature, voir bientôt le jour ! Sans doute, le poète y déploiera des qualités nouvelles : une richesse de palette et une originalité plus grandes encore. Sans doute aussi, il se sera débarrassé entièrement de l'imitation de Heine, et entrera d'un pas ferme et décidé dans sa propre voie. La mâle chanson du patriote flamand retentira plus souvent sur ses lèvres que le rire sceptique et découragé, si peu fait pour cet ardent esprit. Après des vers comme ceux que j'ai cités, l'auteur nous a donné le droit d'attendre beaucoup de lui : sans doute, cette attente ne sera pas trompée, et tous les hommes qui ont à cœur de voir notre patrie maintenir son rang dans le domaine de l'art, et perpétuer l'héritage des Van Maerlant et des Ledeganck, salueront avec bonheur l'apparition de ce volume.

Godefroid Kurth.

Digitized by Google

A LA RECHERCHE DU BONHEUR[1].

Par un beau soir de printemps, à l'époque où la voie ferrée ne conduisait pas encore à Ratisbonne, un jeune homme arriva par la diligence dans la vieille ville impériale, et confiant à une brouette son pesant coffre tout enlacé de cordes, il le fit transporter à l'auberge du *Coq blanc*. Il y avait foire et la ville était remplie d'étrangers; aussi le premier garçon du *Coq* exprima-t-il ses regrets de devoir mener dans une petite chambre assez triste le nouveau venu, qui portait de beaux habits et semblait de bonne famille; c'était la dernière chambre qui restât disponible. Le voyageur répondit qu'il s'en souciait peu; il voulait continuer sa route le lendemain de bonne heure. En montant, il demanda si l'on pourrait faire réparer, pendant la nuit, son coffre, dont la serrure avait sauté. On le lui promit sans retard; aussitôt il s'occupa de déballer ses effets dans son étroit appartement et commença par dénouer tout son réseau de cordes. Cette ennuyeuse occupation n'altéra cependant pas sa bonne humeur; une idée qui lui passa par la tête le fit même sourire et il se mit à chantonner un air de la *Flûte enchantée;* l'entrée de la servante, qui montait de l'eau fraîche, ne l'interrompit pas; il n'adressa à la jeune fille qu'un court « Bonsoir, » et ne jeta pas même les yeux sur elle, quand elle revint avec du linge propre, afin de préparer son lit pour la nuit. Il est vrai qu'elle faisait tout avec si peu de bruit, qu'un homme préoccupé pouvait oublier aisément sa présence. Mais la nuit était venue, et sans mot dire, elle alluma les deux bougies devant le miroir. C'est alors seulement qu'il leva la tête, il lui fit un signe de remercîment, et ne put s'empêcher d'in-

(1) Le récit dont nous commençons aujourd'hui la traduction, est emprunté au conteur le plus renommé de l'Allemagne. Exquises par la forme et par le fond, les nouvelles de M. Paul Heyse unissent le dessin correct et pur de la beauté italienne au charme pénétrant du sentiment germanique. Ce sont de petits chefs-d'œuvre par la sobriété de la couleur, la délicatesse de la trame, la grâce naïve de l'exécution. Au milieu de toutes les richesses où l'auteur a bien voulu nous permettre de puiser pour la *Revue de Belgique*, nous n'avons eu que l'embarras du choix. Mais, faut il le dire? la traduction la plus fidèle ne peut faire deviner même de loin tous les charmes de l'original.

Digitized by Google

terrompre un moment sa besogne rapide pour la considérer plus longtemps. Elle n'était plus de la première jeunesse et n'avait pas une beauté régulière; mais elle devait frapper par son charme étrange quiconque fixait un instant les regards sur son visage sérieux. Aussi l'étranger, quand il eut défait le dernier nœud, resta-t-il, les bras croisés, devant son coffre et il suivit des yeux la jeune fille qui de ses beaux bras vigoureux, nus jusqu'au-dessus du coude, étendait les draps de lit et secouait les oreillers; mais comme elle lui tournait le dos, il n'apercevait que le contour de son visage et de son cou gracieux, projetant sur la muraille blanchie leur ombre vacillante.

Oui! se dit-il tout à coup à demi-voix, on m'avait déjà averti en route de ne pas trop regarder la fille du *Coq blanc* dans les yeux. C'est très-gentil de ta part, ma chère enfant, de mettre toi-même, autant que possible, d'innocents étrangers à l'abri du péril, en leur tournant le dos. Au surplus, tu n'as pas besoin de faire tant de façons avec moi; je suis assez bien garanti contre le feu.

— Il faudrait au moins en faire l'épreuve, dit la jeune fille sans se tourner vers lui. Mais soyez bien tranquille, je ne désire nullement vous rendre amoureux, vous ni aucun autre. Et je ne suis pas non plus votre « chère enfant. » Si vous avez quelque chose à me dire, appelez-moi par mon nom qui est Léna.

— Tu sembles bien fière, Léna, dit-il d'un ton badin.

— Fière? répliqua-t-elle. Et si je l'étais, serait-ce un grand mal? Mais en vérité, les hommes préfèrent qu'une pauvre fille soit vaniteuse plutôt que fière. La vanité va au-devant d'eux, la fierté les laisse là, et voilà ce qu'ils ne peuvent nous pardonner.

Il l'écouta, tout surpris. Vous n'avez pas toujours été dans cette condition, dit-il amicalement. Vous ne parlez pas comme si vous aviez été élevée pour servir.

— C'est vrai, répondit-elle, et sa voix devint plus douce. Mais pourquoi parler de ces choses? Je me trouve ici et pour combien de temps encore, c'est mon affaire.

Ils se turent de nouveau, et pendant qu'elle continuait tranquillement son ouvrage, il ouvrit son coffre, et, à genoux sur le plancher, se mit à le déballer. Il en sortit toute sorte d'atours féminins, des bijoux dans des écrins, la plupart vieux et fanés, un carton avec des fleurs artificielles, un grand mouchoir en dentelle, un long châle turc, brodé d'or. Tout cela se trouvait dans un certain désordre; il était visible que la chute du coffre en avait rudement secoué le contenu. Quand le jeune homme eut entassé tout ce trésor sur une chaise, il ne put s'empêcher de rire en se demandant comment, le lendemain, il parviendrait à remettre chaque chose à sa place.

— Vous pourriez me faire un véritable plaisir, Léna, dit-il à la jeune fille, qui venait d'achever son lit. Voyez comme toutes ces belles choses sont arrangées. Vous vous entendrez mieux que moi à remettre un châle de femme dans ses plis.

Digitized by Google

Alors seulement elle se retourna et lança un regard rapide sur l'étranger et sur le contenu bizarre de sa malle. Vous avez eu du malheur, dit-elle avec un léger sourire. Votre femme vous grondera, si vous lui rapportez, chiffonnés de la sorte, ces objets précieux.

— Dieu soit loué! je suis encore à l'abri du danger d'être grondé par ma femme, répliqua-t-il gaîment; car je suis si peu marié, qu'il m'est impossible de m'imaginer qu'une femme, quand son cher époux revient de voyage, puisse pour aucun motif se fâcher contre lui, alors même que, dans sa première joie, il déchirerait sa robe de soie neuve ou chiffonnerait son bonnet de dentelles tout frais.

— Vous avez raison; une bonne femme ne devrait pas s'en fâcher. Mais si celle à qui ces objets appartiennent...

— Ils n'appartiennent encore à personne, interrompit-il; c'est là précisément le côté comique et sérieux de l'affaire, et si vous pouvez deviner ce qui en est, je vous donne l'un ou l'autre de ces chiffons : ce beau petit mouchoir, ces manchettes brodées... ou que diriez-vous de cette bourse tricotée?

— Je pense qu'il ne serait pas difficile de la gagner, si j'attachais quelque prix à de pareils colifichets. Si tout cela n'appartient encore à personne, vous êtes peut-être un marchand, et vous voyagez avec ces échantillons pour vous faire de nouveaux clients.

Il partit d'un éclat de rire. Touché! s'écria-t-il, — et cependant manqué. Je suis marchand, c'est exact; seulement, je ne fais pas commerce d'articles aussi fragiles, mais bien de métaux grossiers et pesants, comme le fer et l'acier. Il n'en est pas moins vrai que je veux à tout prix porter ces marchandises-ci à leur destinataire, c'est-à-dire à une femme.

Elle songea un moment.

— Ne vous donnez pas de peine, continua-t-il, le secret est impénétrable. Mais je ne vois pas pourquoi je ne le trahirais pas pour vous. Je voyage, — ceci soit dit entre nous, — au petit bonheur, et comme le bonheur d'un homme est ordinairement une femme, je n'ai pas fait d'objection à ma mère, quand elle a bourré la moitié de mon coffre d'objets de toilette et de dentelles. Il n'est naturellement pas venu à l'idée de la bonne femme de croire que le vrai bonheur se laisse séduire par de tels chiffons. Mais l'en parer, s'il venait amicalement au-devant de moi, lui semblait dans l'ordre des choses. En un mot, elle veut de prime abord, attifer sa future belle-fille à son goût, des pieds à la tête. Voyez donc, j'ai dû traîner avec moi ses propres atours démodés, ces charmantes petites pantoufles, — franchement c'est à celles-là qu'elle aurait dû songer le moins, — toute une douzaine des plus élégants bas de soie, — et le ciel sait encore quel tas de magnificences!

— Elle aime beaucoup votre fiancée? dit la jeune fille, tout en prenant avec soin les objets contenus dans le coffre et en cherchant adroitement à en faire disparaître les plis.

— C'est vrai, répondit-il, toujours avec la même gaîté. Bien

Digitized by Google

qu'elle soit, en effet, la sagesse en personne, et que l'âge n'ait point encore affaibli ses facultés, elle est en proie à cette illusion regrettable que son fils est la fleur de la création, et que toutes ses entreprises, il doit les accomplir avec la plus haute perfection, sagesse et félicité. Je lui avais dit récemment que j'allais me mettre en route à la recherche d'une fiancée; incontinent, elle s'est prise d'amour pour ma future et, jour et nuit, elle se cassait la tête pour savoir ce qu'elle pourrait bien faire de gracieux et d'aimable pour la charmante enfant, qu'elle n'a pas même entrevue. Je n'ai pas voulu lui gâter son plaisir. Je connais assez, depuis mon enfance, ses fantaisies de déification!... Mais, à présent, je me repens presque d'avoir cédé à son caprice; il est fort possible que, dans mon voyage à la recherche du bonheur, je n'arrive pas au but, et quelle amère désillusion pour la bonne femme, si je lui rapporte son beau coffre tout garni, comme lorsqu'il est sorti de ses mains.

— Je ne vous comprends pas, dit la jeune fille, en le regardant d'un air surpris. Pourquoi votre future refuserait-elle les cadeaux de votre bonne mère?

— C'est très-simple; elle a peut-être des objections à faire au fils même de cette mère.

— Vous n'êtes donc pas encore assuré de votre fiancée?

— Si peu assuré, dit-il, en devenant tout à coup sérieux, qu'il me semble, dans de certains moments de réflexion, que c'est une véritable folie d'avoir quelque espérance.

— Alors c'est une grande passion, fit doucement la jeune fille. En ce cas, je souhaite que vous ne vous soyez pas mis en vain à la recherche du bonheur. Car si vous ne le trouviez pas là, vous ne le retrouveriez nulle part et vous prendriez la vie en horreur.

— Vous avez raison. Je ne puis pas me figurer qu'il y ait pour chacun plus d'un bonheur complet et véritable. Mais, si on le manque, doit-on pour cela haïr la vie? Je ne sais. Doit-on précisément devenir malheureux, si l'on n'est pas heureux? Il y a tant de gens qui se promènent sur cette terre, sans savoir au juste pourquoi. C'est auprès d'eux que je me rangerais alors. Je crois même que je ne resterais pas sans femme et sans enfants; vous voyez que les hommes pensent froidement à l'avenir. Mais je sens aussi qu'à chaque minute de cette vie exempte de soucis, je serais prêt à tourner le dos à toute cette agitation d'ici-bas, tandis que lorsqu'on possède le bonheur, on ne s'en arrache pas à si bon marché; — j'ai vu comment mourut mon bon père, qui était fort heureux.

Il se tut et tint les yeux fixés à terre d'un air pensif; puis tout à coup il reprit : Mais quelle étrange conversation avons-nous là! Comment en suis-je venu à parler de toutes ces choses!

— Oui, fit-elle, et avec une servante.

Elle se releva; le coffre devant elle était vide; elle voulut partir.

— Restez, dit-il d'un ton amical. Votre orgueil ne doit pas vous rendre injuste et amère. N'ai-je pas senti dès vos premières paroles qu'une destinée malheureuse a seule pu vous jeter ici? Et

Digitized by Google

croyez-vous qu'à la première venue, j'eusse fait ces singulières confidences ?

Elle se tenait devant lui, le regard perdu dans le vide, la figure tournée vers les deux bougies entre lesquelles il se tenait appuyé sur le guéridon. De son côté il considérait avec intérêt ce visage sympathique, sur lequel se lisait une certaine lassitude et un certain abattement, une désespérance des choses de ce monde et une absence de désirs, comme chez ces religieuses dont les traits semblent avoir emprunté peu à peu aux images des saints une douce tristesse. Seulement, quand ses lèvres s'ouvraient avec un fugitif sourire, on eût dit qu'un éclair de vie passionnée animait ses traits. Alors, ses petites dents blanches brillaient avec d'autant plus de charme et une flamme nouvelle passait dans ses grands yeux noirs, dont la fente un peu étroite ne laissait pour ainsi dire apparaître que la sombre prunelle. Le jeune homme ne s'étonnait plus que ses compagnons de voyage, enfants de Ratisbonne, et joyeux compères, l'eussent prévenu de ne pas regarder trop au fond de ces yeux-là.

— Léna, dit-il, vous ne me connaissez pas et je ne vous connais pas davantage. Mais il est écrit sur votre front que vous n'êtes pas heureuse. Je ne veux pas pénétrer vos secrets. Cependant, si la bonne volonté peut vous aider...

Il s'interrompit et lui tendit la main. Elle ne la prit pas. Elle resta immobile et dit d'une voix faible et indifférente : Je vous remercie, personne ne peut m'aider.

— Eh quoi ! dit-il, ne parlez pas ainsi. Il n'y a pas quatre semaines, j'étais assis à la maison, derrière mon comptoir, écrivant de gros chiffres dans mon livre ; je ne songeais presque pas que, d'année en année, ils devenaient plus gros encore, et je me disais aussi : personne ne peut m'aider. Et aujourd'hui, me voici en route à la recherche du bonheur. Courage, ma chère fille ! Vous en viendrez là vous-même.

Elle secoua la tête. J'ai été déjà une fois si près du but, dit-elle, que j'aurais pu le toucher du doigt. J'ai eu l'imprudence de m'écarter du bon chemin. Maintenant, j'ai perdu la voie ; personne ne me l'indiquera de nouveau.

On frappa à la porte. Le garçon entra et demanda si l'étranger viendrait souper en bas dans la salle. Il répondit affirmativement et lui remit le coffre vide pour en faire réparer la serrure. Allez en avant, lui dit-il, comme il voyait que, curieux, il s'arrêtait à la porte en regardant la jeune fille avec une certaine malice.

— Je voudrais vous prier, Léna, continua-t-il, de m'enfermer ces objets dans la commode ; je ne pourrais dormir dans une chambre aussi en désordre.

— Vous n'avez qu'à commander, répondit-elle, distraite.

— Non, mon enfant, dit-il cordialement ; entre bons amis on ne commande pas ; donne-moi la main et laisse-moi te tutoyer. Tu sais maintenant quelles sont mes intentions.

Digitized by Google

Il tint sa main quelque temps dans la sienne et la regarda d'un air sérieux jusqu'à ce qu'involontairement elle baissât les yeux.

— Ma bonne fille, dit-il, tu es malade et je voudrais connaître un remède pour te guérir.

Alors il passa légèrement la main gauche sur les cheveux bruns de la jeune fille, mais tout à coup il lâcha sa main, car il l'avait vue pâlir et tressaillir à ce contact. Au revoir, dit-il avec bonté; puis il descendit dans la salle à manger.

Il trouva en bas, à la longue table, une société mêlée qui s'entretenait bruyamment devant des cruches pleines. Aussi soupa-t-il rapidement; il ne vida qu'à moitié sa chope de vin et, allumant un cigare, il gagna la rue.

Au dehors, l'air était calme et frais, on ne sentait pas le plus petit vent; les étoiles scintillantes dardaient leurs regards dans les ruelles antiques, où ne brûlaient que quelques sombres lanternes. L'étranger prit au hasard la première ruelle transversale et flana quelque temps, distrait, insouciant et sans but. Parfois il s'arrêtait devant la fenêtre éclairée d'un rez-de-chaussée et jetait les yeux dans l'intérieur d'une chambre basse, où des figures heureuses étaient réunies autour d'une table ronde, mangeant ou causant et jouissant du repos du soir. Ceux-là sont déjà arrivés où je voudrais être, se disait-il, ils ont déjà supporté les fatigues du voyage.

Sur le seuil des portes, se tenaient de jeunes couples tendrement occupés à chuchoter et à babiller, et il songeait en passant plus vite : Ceux-là aussi m'ont déjà devancé. Mais qui sait si plus d'un ne perdra pas la bonne voie avant d'avoir atteint le but, comme cette pauvre fille de l'hôtel?

Alors il pensa quelque temps à Léna, à ses paroles étranges et à son regard triste. Il était arrivé hors de la ville, sur le pont du Danube et il entendait le fleuve mugir sous ses pieds autour des piles, et les cloches du vieux Dôme mêler leur son à ce bruit. Devant lui se trouvait le faubourg avec de rares lumières; plus loin, la colline sombre et la petite église qui en couronne la cîme; dans le bas, l'île au milieu du fleuve, et dans le lointain, vers l'ouest, les premières hauteurs du Bayerwald. Il resta appuyé sur le parapet, regardant les flots couler vers l'orient dans la nuit noire et se disant qu'ils seraient arrivés avant lui à la maison qui gardait son bonheur.

Son bonheur? Qui l'assurait qu'il ne fût pas en chemin de lui tourner le dos à jamais? Etait-ce vraiment, comme Léna l'avait dit, une grande passion, qui ne lui avait pas laissé de repos, jusqu'à ce qu'il entreprît ce voyage décisif? Lui-même n'y voyait pas bien clair; les devoirs sérieux qui de bonne heure avaient rempli sa vie, n'avaient point laissé à son cœur le temps d'aller à l'école, de sorte qu'à vingt-huit ans, il était encore un novice devant les femmes. L'isolement de la vallée franconienne dans laquelle était situé le grand établissement métallurgique de ses parents, véritable petit monde, distant d'une lieue de la localité la plus voisine, et plus

Digitized by Google

encore l'application et le zèle avec lesquels, à la mort prématurée de son père, lui, jeune homme de dix-sept ans, il s'était consacré aux affaires pour débarrasser au plus vite sa mère de tout souci, tout cela l'avait empêché d'apprendre, comme tant d'autres, à connaître le monde par ses côtés graves ou futiles. Sa mère, qui lui avait transmis sa propre gaîté de caractère, voyait avec une peine croissante les années s'ajouter aux années, sans que son fils chéri semblât manquer de quelque chose et songeât à introduire une jeune femme dans cette maison qui semblait solitaire, malgré toute l'activité qui y régnait. Chaque fois qu'elle remettait sur le tapis cette question qui lui tenait à cœur, le jeune homme savait toujours l'éluder par une plaisanterie, et il lui jurait en riant qu'*elle*-même était son premier et son dernier amour; cette réponse, quelque plaisir qu'elle fît à la bonne femme, n'était pas de nature cependant à la rassurer. Enfin, elle avait pressé le médecin de lui ordonner des voyages. Ce moyen-là aussi était resté inefficace pendant plusieurs étés; mais à l'automne précédent il était revenu d'une excursion en Suisse avec des dispositions rêveuses, qui n'échappèrent point à l'œil perçant d'une mère. Le jeune homme avait rencontré sur le Rigi la famille d'un officier supérieur autrichien, qui se trouvait en garnison à Linz, et il était resté pendant plusieurs jours leur compagnon de voyage. Toutes les beautés dont ils jouissaient en commun avaient bientôt fait naître entre les étrangers une aimable familiarité, et la fille de l'officier, quoique fière, un peu gâtée et toujours entourée d'une petite cour, avait semblé lui témoigner beaucoup de faveur. Elle prenait même souvent vis-à-vis de lui un ton tout à fait amical, qui le pénétrait jusqu'au fond du cœur; il est vrai qu'un moment après, elle lui faisait sentir ses caprices, ni plus ni moins qu'au reste de ses adorateurs. Mais comme elle était en vérité une créature d'un charme rare, elle produisit sur lui une impression plus vive que sur les autres, et, bien que dans son inexpérience il eût laissé passer, sans en profiter, toutes les occasions favorables du voyage et qu'il se fût séparé d'elle sans aucune espérance, il ne put de sitôt la chasser de son souvenir. Il eut soin de ne rien dire à sa mère de cet événement; il y avait d'ailleurs quelque chose qui le consolait de ce que ce bonheur avait eu de trop fugitif, c'était la pensée qu'elle pouvait difficilement être la femme qui lui convînt. Comment aurait-il exigé de cette enfant gâtée que pour l'amour de lui, elle s'ensevelît dans le désert laborieux de sa vie, elle qui dans la société était accoutumée à des triomphes de toute espèce? Aussi cette image, aurait-elle fini par s'effacer à ses yeux, comme d'autres avant elle, quoique un peu plus lentement, si un jour un ami, qui dans un bal à Linz avait rencontré cette famille et dansé avec la jeune fille, ne lui avait écrit en toute hâte qu'il était loin d'être oublié, qu'il était au contraire en grande faveur auprès des parents et de la fille, et que même on se plaignait sérieusement de son silence : car il avait promis de ses nouvelles.

Digitized by Google

Cette lettre l'avait jeté dans un trouble étrange, participant de la joie et de l'inquiétude, si bien qu'enfin il ne lui fut plus possible d'en faire un secret à sa mère. La bonne femme, qui ne demandait pas mieux, s'était jetée au cou de son enfant chéri avec des larmes de joie et, sans en entendre davantage, sans écouter ses objections, elle avait rempli le fameux coffre et mis son fils en route en le menaçant de sa colère maternelle pour le cas où il reviendrait sans femme à la maison. Lui, de son côté, n'avait pas fait d'opposition sérieuse. Mais à la dernière étape qui le séparât encore de son but, si près du moment décisif, il avait été repris d'une hésitation et d'une inquiétude d'autant plus fortes que sa raison calme mêlait secrètement ses conseils à toutes ses pensées d'amour et lui représentait qu'il était sur la bonne voie pour faire non pas son bonheur, mais une périlleuse sottise. Que n'eût-il pas donné en ce moment pour pouvoir consulter un oracle ou recevoir du sort un avertissement visible! Un instant, il avait été disposé à interpréter d'une manière symbolique l'accident arrivé à son coffre. Mais, si je puis m'en servir demain? se dit-il. Bah! rien ne me force à me rendre à discrétion, dès le premier jour de mon arrivée à Linz! Je puis examiner de mes propres yeux; cependant, une fois là...

Alors il s'absorba dans la pensée de revoir la jeune fille, et il dut s'avouer que, dans ce cas, il serait assurément perdu. Longtemps encore, il resta appuyé sur le parapet et il éprouva quelque soulagement, lorsque le bruit des cloches et le mugissement des eaux finirent par étouffer ses pensées et qu'il ne lui resta plus au cœur qu'une obscure sensation de la nuit tiède, du ciel étoilé et de cette calme solitude qui disposait à la rêverie. Ce ne fut qu'en entendant sonner onze heures qu'il se releva, s'avança au milieu du pont et contempla la ville avec les tours puissantes de sa cathédrale, qui dominaient les toits. Alors il jeta encore un regard vers l'Orient, dans la sombre vallée du fleuve, fit un signe de la main comme pour souhaiter à quelqu'un la bonne nuit et retourna lentement le long de la rive.

Il croyait être sûr de son chemin; mais bientôt il s'égara complétement dans le dédale des ruelles, et il ne rencontra personne qui le remît sur la bonne voie. Il ne s'en tourmenta point; il avait la tête en feu, son cœur battait avec force, il ne pouvait songer de sitôt au sommeil. Lorsqu'il arriva enfin sur la place de la cathédrale, il s'arrêta longtemps devant le portail gigantesque. Il lui semblait voir les battants de la porte au large ouverts et une foule innombrable se croisant sur le seuil. Tous ces gens avaient cherché leur bonheur sur terre, et combien d'entre eux, solitaires ou la main dans la main, avaient gravi ces degrés pour faire consacrer le bonheur trouvé, un compagnon pour la vie, un enfant ou la paix éternelle de la mort! Et combien, dans cette masse, pouvaient se vanter d'avoir étanché à une source pure leur soif de félicité? Combien avaient bu la mort, quand ils croyaient aspirer la vie à pleins traits?

Digitized by Google

Un frisson le parcourut à cette pensée. Il se détourna tout à coup avec effroi loin de ce noir et muet témoin de tant de déceptions, et il se remit en marche avec plus de hâte. Un vieillard, qui faisait la garde au milieu des échoppes du marché, lui indiqua sa route. A l'hôtel, tout semblait être en repos depuis longtemps. Il ne trouva dans la salle, près d'une lumière mourante, que le plus jeune des garçons, étendu sur un sopha dans un profond sommeil. Sans le déranger, il alluma sa bougie à une mèche fumeuse et monta seul jusqu'à l'étage supérieur, où se trouvait sa chambre.

Lorsqu'il entra, il y trouva de la lumière; Léna arrangeait le coffre.

— La serrure est déjà réparée, dit-elle; j'ai de nouveau tout emballé. J'ai bien fait, n'est-ce pas? Encore un moment, et c'est fini.

Il fit un signe de tête et la suivit des yeux tout pensif. Tout ce qu'elle faisait, chaque mouvement de ses beaux bras, chaque ondulation de son cou et de ses épaules, étaient d'une sûreté, d'une force et d'une grâce particulières. Mais comme une de ses tresses s'était détachée et retombait par-devant sur son épaule, il vit qu'une large mèche grise courait parmi ses cheveux bruns, et, tandis qu'elle se penchait sur le coffre et que la lumière lui passa sur le front, il remarqua combien son visage offrait un singulier mélange de jeunesse et de fatigue, de courage et de renoncement.

Quand elle eut fini, elle se releva en reprenant haleine et rattacha sa tresse rebelle. Il est tard, dit-elle, comme il se taisait toujours; il est temps que nous allions dormir. Bonne nuit.

— Léna, dit-il, ne partez pas encore. Ma promenade, à cette heure avancée, m'a animé trop pour que je puisse songer au sommeil. J'ai pensé à vous.

— A moi? N'avez-vous rien de mieux à quoi penser?

Il se tut un moment et fit quelques tours dans la chambre. Asseyez-vous donc, dit-il sans la regarder, et il écarta la table du sopha pour lui faire place. J'aimerais encore à causer avec vous. N'êtes-vous pas fatiguée?

— Non, répondit-elle. Mais quel intérêt pouvez-vous prendre à ma conversation? Vous êtes heureux ou en voie de le devenir. Faites un beau rêve.

— Ma chère fille, c'est précisément parce que j'espère trouver le bonheur que je souffre de ne pouvoir venir en aide à tous ceux qui l'ont perdu. Mais plus d'un désespère, qui pourrait cependant être aidé, s'il voulait se laisser aider. Vous êtes trop jeune, trop belle, et vous avez reçu une trop bonne éducation, — qui sait ce qui vous est encore réservé! Et si vous voulez me faire un véritable plaisir, acceptez tout l'appui dont je suis capable. Le voulez-vous, Léna?

Elle baissa les yeux, un moment silencieuse. Pourquoi êtes-vous si bon pour moi? dit-elle. Il y a longtemps que je n'ai entendu un tel langage, il me touche vivement, et que vous répondrai-je? Je

Digitized by Google

vous ai déjà dit qu'il n'y a pas moyen de m'aider, mais le pourquoi est une longue histoire, et, en vérité, vous ne la comprendriez pas. Quand on est heureux, on ne comprend pas que l'existence puisse être une charge pour les autres. Moi aussi j'ai été heureuse, autrefois, et je n'aurais pas voulu donner un seul jour de ma vie, car je pensais que ce bonheur durerait toujours et deviendrait toujours plus grand. Et s'il en a été autrement, qui puis-je accuser? Moi seule, je suis coupable.

Non! non! dit-elle tout à coup, où cela nous mènerait-il? Vous devez vous lever demain de bonne heure; la diligence part peu après six heures. Quand vous repasserez ici avec votre jeune femme, vous ne m'y retrouverez probablement plus. Ne songez pas davantage à moi. Une personne de plus ou de moins sur cette terre, qu'importe? Bon voyage et... bonne nuit!

Avant qu'il eût trouvé un mot à lui répondre, elle était sortie précipitamment, le laissant dans une disposition d'esprit étrange, qui ne lui permit pas de se coucher. Il ouvrit machinalement le coffre et prit plaisir à voir comme elle avait rangé tout avec soin. Par-dessus, se trouvait le châle turc aux broderies éclatantes, que sa mère lui avait particulièrement vanté comme la pièce la plus précieuse de tout le trousseau. Il ne se connaissait pas trop en toilette de femme, mais des doutes sérieux commencèrent à l'assaillir : la jeune et brillante beauté se déciderait-elle jamais à porter une étoffe qui avait été la plus neuve et la plus rare il y a quarante ans? Pour la première fois, il songea que leur vieille maison était bien surannée et qu'il faudrait changer maintes choses auxquelles sa mère s'était profondément attachée, et les rires et l'humeur moqueuse de l'enfant gâtée lui étaient restés, depuis son voyage, trop bien dans la mémoire, pour qu'il pût compter de sa part sur des ménagements. Au reste, se disait-il pour se rassurer, si elle m'aimait réellement... mais ce *si* l'arrêtait toujours, et, plus il se rappelait quels avaient été leurs rapports, plus ce voyage à la recherche du bonheur, entrepris à la billebaude, lui semblait aventureux et périlleux; il se faisait à lui-même l'effet d'un chevalier errant qui parcourt le monde pour conquérir un trésor, ou délivrer une princesse, dont une tradition obscure et lointaine lui a seule révélé l'existence.

Lorsqu'il eut enfin éteint sa lumière et fermé les yeux, ces pensées le poursuivirent en rêve. Il avait au bras sa belle fiancée, et, au premier instant, il ne ressentait que joie et bonheur; cependant, il lui paraissait étrange qu'au lieu de répondre à ses questions, elle s'entretînt toujours avec un perroquet bigarré, perché sur son épaule. Qui est cette vieille femme devant cette hutte? demanda-t-elle tout à coup. Il vit alors sa mère assise devant sa maison, sur le coffre qu'elle semblait garder avec vigilance. Voici ta fille que je t'amène, lui dit-il; et la vieille se leva pour embrasser le jeune couple. Pendant ce temps, le perroquet avait volé vers le coffre, et, se servant de son bec recourbé comme d'un crochet, il en avait ouvert la serrure et en retirait pièce à pièce tout le contenu. A cette

Digitized by Google

vue, la fiancée se mit à rire à gorge déployée et s'écria : Allons-nous jouer la comédie ? La vieille là-bas sera la bohémienne, et moi je serai Preciosa ! Elle riait si fort que les larmes lui en venaient aux yeux, et le perroquet, de son côté, riait aussi d'un rire méchant et sardonique, tout comme un homme. La mère ne dit pas un mot ; elle adressa de la tête un adieu à son fils et rentra dans la maison, et comme il voulait la suivre, il s'engagea dans une suite de chambres vides, où le rire choquant de l'oiseau continuait à frapper son oreille ; dans la dernière, Léna était assise devant un rouet et lui disait : Ne me trouble pas, le suaire doit être achevé aujourd'hui.

Ces visions folles ou pénibles se succédèrent sans trêve la nuit entière, jusqu'à ce qu'enfin le soleil du matin vînt éclairer son lit. Il était si épuisé de ces rêves qu'il renvoya le garçon qui lui rappelait l'heure de la diligence : il s'était décidé à ne pas partir ce matin. Alors, il resta encore plusieurs heures éveillé dans son lit et ne put s'arrêter à aucune résolution.

Lorsqu'il se fut levé et qu'il eut déjeuné avec assez de mauvaise humeur, il s'égara à dessein dans les corridors et sur les paliers de la maison, dans l'espérance de rencontrer Léna. Mais elle resta obstinément invisible. A midi seulement, comme il revenait fatigué d'avoir erré sans but à travers la ville, elle passa sur l'escalier, à côté de lui, le regard calme, sans curiosité et sans familiarité particulière.

— Je ne suis pas encore en route, lui dit-il avec un certain embarras.

— Eh bien, répliqua-t-elle, il faut espérer que le bonheur pourra attendre un jour, si vous en prenez vous-même votre parti.

Puis, sans rien ajouter, elle s'éloigna. Elle lui semblait, à la lumière du jour, avec ses vêtements soignés, au milieu des autres domestiques de la maison, plus attrayante encore et plus distinguée, mais aussi plus mystérieuse que la veille ; et il ne put s'empêcher de s'arrêter et de la suivre des yeux : grande et élancée, elle descendait les degrés d'un air impassible, et elle disparut dans les salles inférieures de l'hôtel sans retourner la tête vers lui.

Il était encore à la même place, quand il vit un vieux monsieur descendre de l'étage supérieur, où il était allé faire une visite ; c'était un homme à la mine agréable : il se rappela l'avoir rencontré la veille à la table d'hôte et l'avoir entendu nommer : *Herr Kreisphysicus*. Le vieillard salua le jeune étranger et s'arrêta un moment auprès de lui : N'est-il pas vrai, dit-il, voilà une belle personne ? Sous tous les rapports c'est une créature étrange. Je connais cet hôtel depuis trente ans ; jamais il n'a été aussi bien tenu que depuis qu'elle y sert, et cependant elle ne s'arroge aucune autorité particulière. On ne peut blâmer, mon brave ami, l'hôtelier, si dans ses vieux jours, il est devenu encore amoureux fou de la jeune fille et s'il désire l'épouser.

De son côté elle ne trouverait pas facilement un meilleur parti. Mais il y a quelque chose en elle qui n'est pas régulier. C'est dom-

Digitized by Google

mage, c'est dommage ! murmura-t-il en tendant au jeune homme sa tabatière.

— Que sait-on sur son compte? demanda l'étranger.

— Oh ! Pas la moindre chose fâcheuse. Mais elle doit avoir passé par bien des épreuves ; car, si dans le commerce habituel, on ne le remarque pas, là-haut cependant (et il indiquait le front) tout n'est pas dans le meilleur état.

— Comment? s'écria le jeune homme tout surpris. Vous croyez?

— Rien de grave, monsieur, seulement une innocente petite monomanie, ce qu'on nomme une idée fixe. Il en est de cela comme du ver solitaire. Beaucoup de personnes l'ont sans le savoir et deviennent, malgré cela, vieilles comme les rues.

— Et quel est l'objet de cette idée fixe?

— Vous m'en demandez trop, répondit le vieillard, et il huma une prise, d'un air réfléchi. Tout mon diagnostic est en défaut devant cette créature mystérieuse. Des histoires d'amour doivent avoir été la cause du mal ; on sait comment cela se passe. Mais, pour qu'elle refuse maintenant les meilleurs partis et préfère rester dans cette position servile, croyez-en un vieux médecin qui connaît les hommes, il doit y avoir là quelque chose de dérangé, et je crains toujours que cela ne finisse tristement. C'est dommage, c'est dommage !

Là-dessus il remit sa tabatière dans la poche de son gilet, porta la main à son chapeau et s'éloigna en faisant une révérence courtoise.

L'étranger demeura plongé dans une profonde réflexion. L'atmosphère de la maison lui parut tout à coup si étouffante, qu'il en sortit de nouveau et dirigea ses pas vers le pont, où la nuit précédente, il s'était livré à ses rêves d'avenir. Aujourd'hui à la lumière du jour, tout lui semblait prosaïque et froid. Il ne songeait plus qu'à une chose, c'était de causer encore avec la créature énigmatique qui, sans qu'il sût comment, s'était emparée de son intérêt, comme s'il avait entrepris son voyage pour elle seule. Mais, pendant la journée, il ne pouvait espérer de l'entretenir seule ; il prit, en suivant la rive, la route de la colline, où se montrait de loin l'édifice puissant de la Walhalla. La chaleur du midi, la poussière et la promenade solitaire n'étaient pas faites pour le rendre plus gai ; arrivé au sommet, il resta aussi indifférent dans la grande salle de marbre qu'en face de l'horizon étendu qui, dans une autre circonstance, l'aurait certainement ravi. Il s'assit sur une des marches, à l'ombre des colonnes, et finit par s'endormir, fatigué de ses doutes et de ses perplexités.

Comme il avait un arriéré à payer à sa nuit agitée, il ne s'éveilla que sur la brume. Une voiture qui retournait à la ville lui permit d'arriver encore d'assez bonne heure au *Coq blanc* ; il commanda son souper dans la salle commune où il espérait retrouver le vieux médecin, auquel il aurait volontiers adressé de nouvelles questions. Mais ce fut en vain qu'il l'attendit et il dut se contenter de causer avec l'hôtelier pour lequel il ressentait une secrète antipathie :

Digitized by Google

il n'avait rien à lui reprocher, mais avoir eu l'idée d'épouser Léna, cela lui paraissait une présomption impardonnable. Dès qu'il eut terminé son repas, il prit brièvement congé de lui et regagna sa chambre.

Le cœur lui battit violemment, quand, au moment d'y entrer, il aperçut Léna qui s'avançait dans le corridor.

— Bonsoir, dit-il. Encore toujours aussi occupée?

— Aujourd'hui tout est fini, répondit-elle. Vous aurez eu une belle journée, car probablement vous êtes allé à la Walhalla.

— J'ai dû penser toute la journée à vous, Léna. Je serais heureux si vous aviez quelques moments pour causer avec moi. Mais peut-être, ajouta-t-il, en voyant qu'elle ne répondait pas aussitôt, craignez-vous qu'on ne jase sur votre compte, si vous venez dans ma chambre?

Elle releva légèrement la tête. Je n'ai personne à craindre, dit-elle; on peut dire de moi ce qu'on veut. Entrez, je vous rejoins à l'instant.

Et, en effet, il la vit bientôt entrer chez lui. Il avait déjà allumé sa lumière; il alla au devant d'elle dans une grande agitation, et il lui tendit la main. Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Léna, dit-il, vous devez avoir confiance en moi, bien que je n'y aie d'autres droits que le vif intérêt que je vous porte. Il m'est impossible de partir sans rien savoir de vous, si ce n'est que vous êtes malheureuse. Ne croyez pas que ce soit là une pure curiosité. On dit que l'amour naît en un instant et que l'amitié doit subir de longues épreuves. Si je devais juger d'après la spontanéité du sentiment qui me retient ici, je croirais que c'est de l'amour. D'autre part, quand je songe que votre destinée seule m'occupe et qu'il ne s'y mêle guère de considérations personnelles, je suis tenté de penser que c'est bien à votre amitié que j'aspire. Donnez-moi franchement la main. Vous voyez que je ne veux tromper ni vous, ni moi-même.

— Je sais, dit-elle, que vous n'en seriez pas capable; c'est pourquoi je suis venue auprès de vous, car moi aussi je ne voudrais pas que vous vous fissiez illusion. Hier déjà, vous m'avez amicalement offert votre appui; mais, croyez-moi, il n'est pas possible de me venir en aide. Pourquoi vous raconterais-je mon histoire? Vous avez un bon cœur; elle ne pourrait que vous attrister; vous êtes fiancé, et il ne faut pas que l'infortune d'une personne tout étrangère assombrisse un de vos instants.

En parlant ainsi, elle avait cependant pris place sur le sopha, comme si son refus n'était pas tout à fait sérieux. Le jeune homme garda le silence et la considéra fixement; il ne savait quelle irrésistible fascination ce visage exerçait sur lui. En avait-il jamais vu un semblable, à la fois aussi modeste et aussi fier? Les yeux surtout, qui semblaient toujours chercher quelque chose dans un vague lointain, et la bouche gracieuse, pas trop petite, dont l'expression passait tour à tour de la sévérité à la mélancolie, avaient pour lui

Digitized by Google

un attrait mystérieux, et quand tout à coup elle dirigea les regards vers lui, il sentit battre vivement son cœur. Cependant, il persistait à rester silencieux ; il craignait de dire quelque chose qui lui déplût.

— Je sais ce que vous pensez, dit-elle alors ; vous croyez que j'hésite à parler de mon passé, parce que j'ai commis quelque grande faute. La réalité ne vaut pas mieux, mais le monde n'en juge pas ainsi, le monde m'absoudrait; et cependant, c'était une grande faute, une faute mortelle; car que reste-t-il, si ce n'est la mort, quand on a soi-même repoussé son bonheur?

Je préfère tout vous raconter; je sais que vous n'êtes pas comme les autres; vous me donnerez raison.

Sachez que je suis née dans une petite ville du Rhin, d'où mon père et ma mère n'étaient cependant pas originaires; aussi n'ai-je pu apprendre s'il me reste encore quelque part des parents, car mon père ne parlait jamais de son passé. Plus tard, après sa mort, j'ai cherché, au moyen de quelques lettres, qu'il avait oublié de brûler, à me faire une idée de sa vie. Il doit avoir été marié une première fois, et sa femme semble lui avoir été infidèle. Il avait alors déjà plus de quarante ans; la guerre des peuples éclata contre Napoléon; il abandonna des rêves de bonheur à jamais détruits et s'engagea comme simple soldat. Il n'avait pas, d'ailleurs, grand chose à perdre; il était chantre et instituteur dans une petite école bourgeoise, et sans fortune. Il passa donc le Rhin et je crois bien qu'il cherchait la mort; mais il ne trouva que des blessures et celles-ci, après l'entrée des alliés à Paris, le forcèrent à quelques semaines de repos. Pendant ce temps, il apprit à connaître ma mère, jeune couturière, pauvre, mais irréprochable et d'un caractère enjoué; tout le long du jour, en travaillant, elle chantait de vieilles chansons françaises; mon père se tenait à la fenêtre d'en face, et, en l'écoutant, il oubliait ses blessures, les blessures de la guerre et les autres plus anciennes, qui le faisaient souffrir davantage. Que vous dirai-je? Quand mon père, demi invalide, obtint son congé,—il avait atteint le grade de brigadier — et qu'il retourna en Allemagne, il emmena la jeune Française, devenue sa femme, et ils voyagèrent heureux, d'un côté et de l'autre, jusqu'à ce que l'argent leur manquât. C'était précisément dans cette petite ville, aux bords du Rhin; ils y restèrent ; ma mère recommença à coudre; mon père sollicita une place de commis de l'octroi, et comme il avait un congé honorable et de l'instruction plus qu'il n'en fallait, il finit par l'obtenir. Il se trouvait là très-heureux et il recommença à nouveau sa vie, car il aimait passionnément ma mère, bien que, dans les premiers mois, il ne pût, pour ainsi dire, converser avec elle, le français de l'un étant presque aussi mauvais que l'allemand de l'autre. Mais on n'a pas besoin de longues conversations, quand on s'aime. Il m'a souvent raconté que, lorsqu'elle travaillait à la fenêtre en chantant, les voitures des voyageurs s'arrêtaient à la porte de la ville, aussi bien que les chariots de roulage; grands et petits ne pouvaient se lasser de l'entendre. Et tout le monde aimait la jeune femme et n'avait

Digitized by Google

pour elle que des louanges, bien que les élégants à pied et à cheval ne cessassent pas de parader devant sa fenêtre.

Pendant deux ans, il jouit de ce bonheur; après quoi il lui fallut l'abandonner et l'ensevelir dans la sombre terre. Je n'avais alors, qu'un an et je n'ai donc aucun souvenir de ma pauvre mère. Mais il paraît que je lui ressemblais à s'y méprendre. Je m'appelais comme elle, Madeleine, mon père me donnait ce nom et je l'aimais mieux que celui de Léna. Je n'avais pas hérité seulement du visage de ma mère, elle m'avait légué aussi sa gaîté, sa passion pour le chant, son amour pour mon père. Car, dès que mon intelligence se fut un peu développée et que j'eus compris combien ce père était bon, toute l'affection de mon petit cœur se concentra sur lui; je n'étais heureuse qu'à ses côtés, quand je pouvais le combler de soins et le réjouir par mes chansons. Il ne m'avait pas envoyée à l'école, il m'instruisait lui-même; aussi je m'attachai tellement à lui que je me mêlais même peu aux enfants du voisinage. Une vieille servante m'apprit à coudre et à faire la cuisine, et quand j'y fus bien habile, je persuadai à mon père de me confier notre petit ménage, bien que je n'eusse encore que quatorze ans. Alors seulement je fus heureuse, lorsque je pus à loisir le servir et le soigner, et cependant il me restait encore du temps pour m'instruire. J'étais parvenue à lui faire acheter une grammaire et quelques livres français, et nous passâmes plus d'une soirée à nous faire réciter tour à tour notre leçon dans ma *langue maternelle*.

J'appris aussi en cachette des chansonnettes françaises et je n'en chantai bientôt plus d'autres; quand je l'avais fait pour la première fois, mon père était devenu pâle comme la mort et il s'était mis à pleurer si fort que je m'arrêtai effrayée. Mais il me dit de continuer et il m'assura que ces larmes lui faisaient du bien, qu'il lui semblait voir ma mère en personne, quand elle était assise à la fenêtre de sa mansarde, à Paris, et que sur le champ il en était devenu amoureux.

Alors, il me raconta pour la première fois comment il lui avait écrit, tant bien que mal, une lettre en français et lui avait avoué son amour. Il avait envoyé sa lettre par un petit gamin, et, assis à sa fenêtre, il avait épié lui-même l'accueil qu'elle lui faisait en la lisant. Un instant, elle avait continué à coudre en silence, le visage sérieux. Mais tout à coup, tournant la tête à demi de son côté, elle s'était mise à chanter une chansonnette qui avait cours à cette époque entre Allemands et Françaises et qui disait :

Que je vous aime!
Dass muss ich gestehen; (je dois l'avouer)
Sans papa, sans mama,
So ganz allein, ach ja; (toute seule, ah! oui),
Que je vous aime!
Dass muss ich gestehen!

Puis elle avait souri avec un signe de tête amical; dès ce moment

Digitized by Google

tout avait été décidé et ils n'avaient pas attendu quinze jours pour le mariage. Mon père alors m'exhortait à demeurer toujours bonne et vertueuse comme ma mère. En général, il parlait beaucoup de la vertu et je devais souvent lui lire des histoires dans lesquelles figuraient des femmes et des filles vertueuses. Je ne savais pas trop ce que cela signifiait et je n'osais pas le lui demander. Car je sentais bien que la vertu est une chose très-grave et moi, j'étais enjouée, et je préférais chanter et rire plutôt que de faire des réflexions sérieuses.

Plus tard, je le compris mieux, quand je fus assez grande pour que les jeunes gens vinssent regarder à ma fenêtre comme ils l'avaient fait à ma mère, et que souvent, en traversant la rue, j'entendis derrière moi les beaux messieurs, qui auraient bien voulu lier conversation avec moi, dire que j'étais jolie ou répéter quelqu'un de leurs compliments habituels. Cela ne me déplaisait pas, mais sans m'aller plus profondément au cœur, car je ne m'imaginais pas que je pusse jamais aimer un être humain plus que mon bon vieux père. Quand le dimanche j'avais arrangé ses rares cheveux gris et fait le nœud de sa cravate, et quand sur son col blanc je voyais son cher et honnête visage qui me souriait avec tant de candeur, je ne pouvais m'empêcher de sauter à son cou, de l'embrasser et de lui dire mille folies : qu'il était le plus beau et le plus jeune de la ville et qu'il devait veiller à ce que toutes les pauvres fillettes ne devinssent pas trop amoureuses de lui. — Alors, il riait en levant le doigt : Madeleine, tu es une tête folle, disait-il ; cela te vient de ta mère. — Bon, répliquais-je, ce ne peut donc être mauvais. — Et je le suivais des yeux, quand, appuyé sur sa canne, il descendait lentement la rue vers l'église. Puis je courais au foyer pour lui préparer un de ses plats favoris et je pensais que ce bonheur durerait éternellement.

Hélas, je devais en voir bientôt la fin. C'était un dimanche, on le rapporta de l'église à la maison ; un coup de sang l'avait frappé au milieu du sermon, il ne survécut que quelques heures. Au dernier moment encore, pendant que je tenais sa main déjà refroidie, il me parla de la vertu : il ne pouvait me laisser d'autre héritage que mes bons principes et jamais je ne serais tout à fait malheureuse, si je demeurais vertueuse et si je gardais mon honneur. Je dus le lui promettre encore une fois par un serment solennel, avant notre séparation ; quand je l'eus fait, son visage s'éclaircit, il exhala un soupir, je l'avais perdu.

J'avais alors vingt-un ans, j'étais bien portante, intrépide, habile à toute espèce de travail, de sorte que, malgré ma pauvreté, je n'avais aucun souci de l'avenir. Aussi refusai-je sans hésiter un prétendant qui s'offrit à moi peu de semaines après la mort de mon père ; c'était le fils d'un riche bourgeois et je n'avais point d'objections à lui faire, si ce n'est que je ne ressentais aucune affection pour lui. Les voisines, qui en entendirent parler, hochèrent la tête ; mais je ne m'en inquiétai pas. J'avais le chagrin d'avoir perdu mon

Digitized by Google

bon père et cependant je regardais avec un battement de cœur étrangement joyeux cette porte par où l'on allait dans ce vaste monde, qui me semblait maintenant ouvert devant moi. En attendant, j'acceptai l'offre d'une vieille dame qui voulait faire de moi une espèce de femme de chambre ou de demoiselle de compagnie. Elle demeurait depuis peu dans notre petite ville et on la disait très-originale. Je pensais que je vivrais avec elle aussi bien qu'avec toute autre. Mais bientôt je compris combien est dur le pain de la domesticité et combien les devoirs que l'on a remplis sans peine vis-à-vis d'un père, pèsent lourdement quand ils sont dus à un étranger.

Je vous ennuyerais, si je vous racontais en détail tout ce qui m'est arrivé là. Cette femme n'était pas méchante; mais, pendant toute l'année que j'y pus tenir chez elle, je n'eus pas un moment de repos. Elle avait été, dans sa jeunesse, une beauté en renom et ne pouvait se faire à l'idée d'être devenue vieille et laide, avec autant de caprices que de rides sur le front. Ceci n'était rien à la rigueur. Mais ce qui me tourmentait le plus, c'était d'avoir à entendre toujours de nouveau les histoires de sa vie, de ses triomphes et de tout le malheur qu'elle avait causé. Dans ses récits, elle oubliait complétement qu'elle avait devant elle une jeune fille inexpérimentée, et quand elle se plongeait dans ses souvenirs, elle me régalait d'aventures qui me faisaient monter le rouge au visage. Vous pouvez vous imaginer combien ces histoires agissaient sur moi. Je ne pouvais plus comme autrefois donner cours à ma gaîté par des danses et des chansons; je devais rester toute la journée assise à côté de la vieille et pendant ce temps mon imagination se livrait à des excursions périlleuses.

Sans ces conversations, qui plus d'une fois à la vérité faisaient naître en moi du dégoût, je n'aurais pu demeurer aussi longtemps privée de toute autre société. Je me rappelle encore qu'un soir elle m'avait confié un chapitre particulièrement équivoque de ses mémoires et s'était endormie elle-même en me le racontant; moi aussi j'étais couchée sur une chaise basse dans un demi-sommeil; tout à coup il me sembla que la porte s'ouvrait et que mon bon père entrait, comme lorsqu'il revenait de l'église à la maison, son livre de messe sous le bras et sa canne à la main; c'étaient son honnête visage et ses deux belles joues rouges, qui tranchaient sur le col blanc de sa chemise; il me regarda sans bouger. Je frémissais. Alors il secoua la tête et dit : Songe à ce que tu m'as promis, Madeleine; tu t'es engagée à rester vertueuse. Et il ajouta le vers de Schiller qu'il répétait souvent :

Die Tugend ist doch kein leerer Wahn!
Non, la vertu n'est pas une illusion vaine.

En même temps, il lança à ma vieille un regard si sévère que mes yeux se fixèrent aussi sur elle. Et en ce moment elle me parut plus affreuse que jamais, à la fois laide et redoutable, et je ne compris pas que j'eusse pu vivre aussi longtemps en face d'un tel

Digitized by Google

visage. Quand je voulus reporter les regards sur mon père, il avait disparu, je n'entendais plus que ses paroles qui me résonnaient à l'oreille et je restai éveillée la moitié de la nuit, en y songeant.

Le lendemain matin, je lus dans un journal qu'une famille cherchait une femme de chambre à la campagne et, sans réfléchir davantage, j'écrivis et fus immédiatement acceptée. Je ne vous dirai les noms ni de la contrée, ni des personnes; cela vous est indifférent. C'était une belle propriété seigneuriale; beaucoup de bois et de collines s'étendaient à l'entour; le Rhin coulait dans le voisinage; nous étions loin de toute grande ville; mais il y avait d'autant plus de châteaux, appartenant à des familles riches et nobles pour la plupart. Mes maîtres vivaient sur un grand pied. Le mari, qui était un bourgeois, avait acquis lui-même sa fortune, mais il n'avait guère d'autorité chez lui; car sa femme, d'origine noble, était très-fière et voulait à tout prix réparer la faute qu'elle avait commise par sa mésalliance. Elle aimait donc à vivre avec ses deux filles dans sa propriété, elle y avait avec les voisins des relations plus faciles que dans la résidence, où elle n'était plus admise à la cour. Le mari la laissait faire, il l'aimait beaucoup et elle devait avoir été fort belle; ses deux filles aussi étaient charmantes et quant au fils, absent lors de mon arrivée, tout le monde en parlait comme d'un homme superbe. — Et qui plus est, ajoutait Amélie, l'aînée des deux sœurs, c'est un parfait cavalier. La jeune fille avait hérité de l'esprit altier de sa mère; la plus jeune, Fanisca, ressemblait au père. J'étais à peine depuis huit jours dans la maison qu'elle sautait à mon cou et m'embrassait en disant : Tu dois me considérer comme une amie, Madeleine. Les autres ici ne me comprennent pas et mon frère, qui est le meilleur de nous tous, reviendra à la maison on ne sait quand. Tu ne peux croire comme je me sens solitaire. Mais j'ai deviné immédiatement que tu as un cœur sensible. Tu dois me tutoyer quand nous serons seules.

Malgré toutes ses prières, je n'y consentis pas; mais je conçus une vive affection pour la douce et sentimentale enfant et ce fut à cause d'elle que je consentis à supporter bien des chagrins. La mère et M^lle^ Amélie ne remarquaient ma présence que lorsqu'il y avait un ordre à donner ou quelque chose à reprendre à mon travail. En revanche, la vieille gouvernante se prit à m'aimer à cause de mon peu de français, et je fus assez sage pour en tirer profit. Pendant les leçons de Fanisca, j'arrangeais toujours les choses de façon à pouvoir, avec mon ouvrage de couture, m'asseoir à côté d'elle et de la sorte j'appris tout ce qu'apprenait ma jeune maîtresse, et même un peu plus. Cela ne me rendait pas tout à fait heureuse, mais cela m'occupait assez pour que j'oubliasse de me demander si je l'étais. Et quand je regardais autour de moi, rien ne semblait me manquer. Car je n'enviais les personnes qui m'environnaient pour aucun de leurs avantages. Souvent je songeais à mon père et à ce qu'il m'avait dit de la vertu : qu'avec elle, il était impossible d'être malheureux. J'étais assurément aussi vertueuse qu'il eût pu le désirer. Mais le

Digitized by Google

bonheur particulier qui en était le fruit, je ne parvenais pas à le découvrir.

Il y avait souvent beaucoup de monde dans la maison, et ces dames faisaient à tout moment des excursions pour rendre des visites. Aucun des hommes, jeunes ou vieux, que je vis dans ces circonstances, ne fit impression sur moi, si ce n'est quelquefois une impression désagréable, lorsqu'ils me poursuivaient, dès qu'ils me rencontraient seule, de leurs galanteries insolentes, comme une soubrette ordinaire.

Je savais bien me débarrasser de leurs obsessions; mais cela ne fit que contribuer à fortifier mon opinion que la vertu était une chose facile, et je me demandais ce que mon père y voyait de si solennel.

Vous riez de mes pensées enfantines. Écoutez encore. Je suis, d'ailleurs, presque au bout et je tâcherai d'être brève.

Une après-midi, j'étais assise près de ma jeune maîtresse, dans sa chambre, et j'arrangeais, pour la maman, une coiffure de velours rouge; la gouvernante lisait un chapitre de Charles XII, phrase par phrase, et la jeune fille devait le traduire en anglais. Tout à coup, nous entendons retentir dans la cour un cornet de diligence et une voiture rapide roule sous la porte voûtée. Gaston! s'écrie Fanisca; elle court à la fenêtre, l'ouvre, agite les deux bras vers le nouveau venu et vole comme une hirondelle au-devant de son frère. La gouvernante la suit, moi je reste à la fenêtre, et je vois un élégant jeune homme sauter légèrement de la calèche, soulever Fanisca et la couvrir de baisers. La maman arrive à son tour, puis M^lle^ Amélie, et peu à peu tout le personnel de service. Quand la première agitation s'est calmée, chacun disparaît dans la maison, et je n'entends plus qu'un bruit inusité de pas et de voix dans le corridor au-dessous de moi; enfin tout se tait.

Moi seule je me tenais toujours à la même place, à la fenêtre, et mon cœur était oppressé. Je savais à présent quel est le bonheur de serrer dans ses bras, après une longue séparation, un être que l'on aime, et cependant je n'avais moi-même aucune part à ce bonheur. Je n'étais que la femme de chambre, qui doit, à un moment déterminé, avoir achevé une coiffure de velours rouge et qui ne peut exiger, en récompense de son travail, que le payement exact de son salaire. Pour la première fois, j'enviais quelqu'un.

La leçon d'anglais fut naturellement terminée pour ce jour-là; je restai seule avec mon travail. Cependant, Fanisca entra une fois encore, pour prendre son cahier de dessin. En passant elle me dit mille choses de son frère : il était devenu encore plus beau et si bon, si bon! Il lui avait apporté une foule de beaux présents; il racontait de son voyage les aventures les plus drôles; la maman avait immédiatement écrit au père, et maintenant seulement on allait commencer à s'amuser, et ainsi de suite. Je ne répondis mot. Qu'aurais-je pu lui dire? Je l'aimais assez pour n'être jalouse d'aucune de ses joies.

Digitized by Google

Pardonnez-moi de vous raconter si longuement ce qui vit encore devant mes yeux dans ses plus petits détails. Mais puisque j'ai commencé, ou m'arrêterais-je? Si je vous dis que je passai une mauvaise nuit et que je songeai déjà à quitter cette maison, vous ne comprendrez cependant pas combien alors pour la première fois, je me sentis malheureuse après ma longue vie monotone. Cela ne dura pas longtemps. Le matin, à l'heure du déjeuner, quand les maîtres furent dans le salon d'en bas, je dus apporter sur un plateau d'argent les lettres qui étaient arrivées de bonne heure; la mère avait introduit cet usage. Son fils était assis sur le sopha à côté d'elle; Fanisca près de lui, sur un tabouret, tenait sa main gauche dans les siennes. Je rougissais de n'avoir pas le courage de le regarder; cependant, je remarquai bien qu'il s'interrompit au milieu de son discours pour souffler un mot à sa sœur.— C'est notre Madeleine, répondit-elle à demi-voix, et elle ajouta encore quelque chose que je ne compris pas. Mais je sentis qu'il me suivait des yeux aussi longtemps que je fus dans la chambre et, mécontente de ma rougeur et de mon embarras, je me hâtai de sortir.

Une fois dehors, je fus prête à pleurer; mais mon orgueil me vint en aide. Je me promis fermement de continuer à vivre comme si rien ne s'était passé et de n'éviter, ni de chercher ses regards. Je ne fus pas, d'ailleurs, soumise à de trop rudes épreuves; car Gaston, depuis cette matinée, sembla me regarder avec autant de hauteur que sa mère ou sa sœur aînée. On menait alors dans le château une vie brillante : ce n'étaient que fêtes, parties de chasse, promenades sur l'eau, feux d'artifice; le jeune homme en était toujours le héros et souvent, assise dans ma petite chambre, j'entendais son rire, qui parvenait jusqu'à ma solitude et je m'imaginais n'avoir de ma vie entendu un rire plus glacial. Cela m'avait rendue si indifférente et si sûre de moi-même que, lorsque je le rencontrais par hasard dans la maison ou dans le jardin, je ne devais plus baisser les yeux et je pouvais passer avec un salut calme et presque fier. Il me le rendait toujours avec amitié; je disais alors : avec une bienveillance hautaine, et je remarquais qu'ordinairement il s'arrêtait pour me regarder. La seule chose qui lui faisait honneur à mes yeux, c'est que, tout *parfait cavalier* qu'il fût, il ne fit aucune tentative pour me favoriser, comme la première chambrière venue, de plaisanteries équivoques et pour nouer avec moi une amourette de trois semaines.

Enfin, on dit qu'il devait repartir pour passer encore un an à l'université, selon le désir de son père, et se préparer à une carrière politique. Fanisca s'en affligea fort; la mère elle-même ne traita plus les questions de toilette avec la même importance; seule, mademoiselle Amélie semblait impassible. Elle était, depuis peu, fiancée à un baron assez âgé et elle jouait l'amoureuse sentimentale, qui n'est plus capable de songer qu'à son bonheur. La veille du départ de Gaston, c'était aux approches de l'automne, tout le voisinage se rassembla encore pour un grand dîner dans le château. Le soir, je

Digitized by Google

vis, des fenêtres de la chambre de Fanisca, les voitures s'éloigner, je ne savais trop quelles étaient mes dispositions d'esprit. Je regardais à peu près comme une délivrance que le lendemain dût tout rentrer dans le sillon accoutumé. Et, d'autre part, quand je me représentais la maison sans lui, il me semblait que dans cet affreux vide, personne ne pourrait plus respirer et encore moins parler ou rire, comme auparavant.

Dans ces pensées, j'avais précisément fermé la fenêtre et je me retirais dans la chambre à demi obscure, lorsque la porte s'ouvrit et qu'il entra lui-même. — Ma sœur n'est-elle pas ici? dit-il. Et comme je ne pouvais répondre que par un geste, il continua : En vérité, ce n'est pas elle que je cherchais, c'est *vous*, Madeleine. — Moi? dis-je, et je tremblais violemment. — Oui, vous, Madeleine, reprit-il; vous êtes irritée contre moi; pendant tout mon séjour, je l'ai remarqué. Vous ai-je donc causé quelque chagrin? Je ne voudrais pas partir sans avoir réparé mes torts. Il parlait, et je croyais entendre cent cloches sonner autour de moi; cependant, je saisissais distinctement chacune de ses syllabes. Il continua : Vous vous taisez, Madeleine; est-ce donc quelque chose de si grave que vous ne puissiez me le dire? Je fis un effort et je répondis avec autant de calme que possible : Vous ne m'avez fait aucune peine; et comment le pourriez-vous? On n'offense que les personnes qui sont du même rang que soi. Alors, il s'approcha de moi et, saisissant ma main : Madeleine, dit-il, je voudrais que vous m'eussiez fait aussi peu de mal que je vous ai fait à vous. Mais il n'y a plus rien à y changer, si le temps n'y porte remède. Vous apprendrez à me connaître mieux. Et maintenant adieu. Restez fidèle à ma petite Fanisca; n'est-ce pas, vous ne pouvez me le refuser. — Je demeurai muette; des larmes brûlantes jaillirent de mes yeux. Elles m'empêchèrent de voir son visage et je ne pus entendre qu'indistinctement ses dernières paroles : Orgueilleuse enfant! je n'ai pas mérité ces larmes. Alors, il passa sa main sur mes cheveux. Vous savez maintenant pourquoi j'ai frissonné hier, quand vous avez fait de même; mais c'était bien autre chose alors; il semblait qu'au contact de ses doigts une étincelle électrique eût fait frémir tout mon corps. Je dus involontairement reculer d'un pas. Et quand je pus revenir à moi et reprendre mes sens, il était sorti de la chambre.

Le soir, je ne le revis plus; le lendemain matin, il était parti à cheval, avant le lever du soleil. Bientôt arrivèrent des lettres; c'était à sa petite Fanisca qu'elles étaient adressées et non à moi; mais j'entendais bien qu'elles étaient écrites pour moi; sa sœur en était tout heureuse; autrefois, il ne lui écrivait qu'à son jour de naissance, comme on écrit à un enfant; à présent, chaque semaine nous apportait deux ou trois feuillets; le commencement en était toujours gai : des récits de farces d'étudiants; mais tout-à-coup le ton changeait comme du jour à la nuit, et la chère enfant me lisait les dernières pages sérieuses avec une expression étrange et étonnée, et plus d'une fois elle me dit : Il semblerait qu'il fasse

Digitized by Google

écrire ses lettres par quelque autre. — Ou qu'il les écrive à une autre, me disais-je en moi-même. Et quand j'étais seule, j'imaginais des réponses de plusieurs pages, mais pas une ligne ne fut couchée sur le papier. Je ne songeai pas même une seule fois à faire parler sa sœur de moi ou à lui envoyer un salut.

Depuis le jour où il était venu me surprendre, je ne m'étais pas trompée un moment sur l'état de mon cœur. J'étais fermement résolue à ne pas rester dans la maison au-delà de l'hiver. Il devait revenir à Pâques; Fanisca en parlait chaque jour. Je savais que son retour, c'était ma perte, et je décidai que j'annoncerais à sa mère, à la nouvelle année, que je me disposais à chercher une autre place. Où la destinée m'enverrait-elle? Cela m'était indifférent.

Mais les choses ne se passèrent pas ainsi.

Traduit de Paul Heyse.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE BAISER DU SOLEIL.

« Il m'appartient, dit la fontaine,
Le premier baiser du soleil;
Car l'aurore, éveillée à peine,
Mire en mes eaux son front vermeil. »

— « Non pas, car dès qu'elle se montre,
Ripostent les oiseaux jaloux,
Nous volons tous à sa rencontre;
Son premier baiser est à nous. »

— « Silence! dit la haute cime
En fronçant ses neigeux sourcils,
Je porte au ciel un front sublime;
Les grands d'abord; puis, les petits. » —

Et voilà qu'un souffle balaie
Les astres, poudre d'or des cieux;
L'aube naît : le mont, la vallée,
Les vastes bois, les nids joyeux,

L'herbe en fleurs, les cimes chenues,
Les continents, les vastes mers,
L'astre couvrait, du haut des nues,
D'un seul baiser tout l'univers.

Traduction libre du patois autrichien, d'après
Ant. Von Kleisheim.

Digitized by Google

L'ÉCOLE DE RUBENS A LA SECONDE GÉNÉRATION.

— FRAGMENT. —

Un peintre vigoureux comme Jordaens ne pouvait manquer de former des élèves robustes. Pour peu qu'un disciple profitât de ses leçons, il devait montrer à son tour une grande force et une grande habileté. Les résultats de son enseignement causent néanmoins de la surprise, quand on voit certains morceaux de Jean Bockhorst, surnommé Jean le Long (Langen Jan), à cause de sa taille. Ils égalent non-seulement les ouvrages de son chef d'atelier, mais les ouvrages de n'importe quel grand coloriste.

Le rimeur De Bie le prétend né à Munster, en Westphalie, d'où il serait venu, fort jeune, habiter Anvers et prendre les leçons de Jacques Jordaens. Cela me paraît une version fabuleuse, dont je ne crois pas un mot. Le puissant élève fut reçu membre de la corporation de Saint-Luc en 1633, et le journal de la ghilde le nomme Jean Bockhorst tout court; De Bie ne l'a-t-il pas confondu avec Jean Bockhold, le chef insensé des Anabaptistes, supplicié à Munster, et, parce que l'un est mort dans cette ville, commis l'erreur bizarre d'y faire naître l'autre? Ne vous écriez point que ce serait une absurde méprise, une folle aberration; le même auteur a publié le premier l'histoire chimérique et non moins absurde de Martin Pepyn, reproduite par Houbraken et acceptée par Descamps.

Jean Bockhorst doit être né vers 1610, je ne sais en quel endroit, mais, selon toute apparence, à Anvers ou à Gand; cette dernière ville possède un grand nombre de ses œuvres. La hardiesse de son dessin, la beauté de sa couleur, la souplesse de son imagination, ses qualités toutes flamandes, en un mot, donnent lieu de croire qu'il appartenait à la race indigène. Son entrée en apprentissage n'étant pas mentionnée par les *Liggeren*, on doit penser qu'il avait fait son noviciat dans une autre jurande que celle d'Anvers, comme Adrien Brauwer et une foule de peintres, qui venaient du dehors et obtenaient le grade de franc-maître, sans avoir été soumis à un stage, à des années d'épreuve. Cornille De Bie assure que Jordaens

Digitized by Google

fut son maître, et le caractère de ses ouvrages confirme cette assertion ; Jordaens, toutefois, ne dut pas lui enseigner à tenir le crayon et le pinceau, mais lui apprendre les finesses du métier, les secrets du grand style. On n'a aucun renseignement sur sa vie privée, sur les incidents qui accompagnèrent ses travaux. Il est constaté seulement qu'il habitait, à Anvers, la rue Houblonnière, quand la vie l'abandonna ; il mourut le 21 avril 1668 et fut inhumé dans l'église Saint-Jacques.

Lorsqu'on visite en curieux l'église de Saint-Michel, à Gand, l'esprit bercé de rêves poétiques, on s'arrête, saisi d'admiration, devant une grande toile, qui a pour sujet le *Repentir de David*. C'est une merveille, un chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre ; jamais le dessin et la couleur ne sont parvenus à un plus haut degré de puissance. Le roi coupable est à genoux : il a déposé près de lui son sceptre et sa couronne, pour exprimer le regret de ses fautes. Derrière lui une grande image sombre, un fantôme complétement enveloppé de draperies noires, dramatique emblème du repentir, lui montre Dieu et l'exhorte à l'implorer. Le Créateur lui-même apparaît sur les nues ; des angelets, posés d'une manière si savante et si hardie que Michel-Ange n'eût pas fait mieux, soutiennent Jéhova. Comment décrire la figure du prince hébreu ? Tant de force et tant de noblesse ! Tant de résolution dans les lignes et tant d'émotion sur les traits ! Quel retour sincère à la vertu ! Quelle désolation admirable ! Un style si héroïque, sans le moindre effort ! Non moins surprenantes sont la beauté, la majesté, la bienveillance du Père des hommes. Il tend la main droite au pécheur, en signe de pardon, et arrête de la gauche l'ange du châtiment, qui brandit pour l'anéantir une foudre flamboyante. La mise en scène, comme on voit, ne saurait être plus énergique. Les attitudes ont une vérité, une souplesse que la nature n'éclipserait pas ; la facture est solide, savante, audacieuse et libre. La couleur a le ton général de l'école, avec une physionomie particulière, et ne procède même point de Jordaens en ligne directe. Il y avait en Belgique, au dix-septième siècle, des trésors de génie que le monde ne connaît pas.

L'église Saint-Jacques, dans la même ville, renferme une autre toile de Bockhorst, figurant le patron du lieu mis à mort, pour satisfaire l'esprit routinier des Juifs et la haine d'Hérode. L'apôtre souffre le martyre avec un enthousiasme héroïque. L'œuvre est d'une large facture et d'un noble sentiment, qui provoquent l'admiration de tous les connaisseurs.

Le musée de Lille possède un tableau analogue, *le Martyre de la légion thébaine*. Saint Maurice, un genou en terre sur les degrés

Digitized by Google

d'un péristyle, le corps sans vêtements, les mains liées derrière le dos, regarde deux anges qui lui apportent la couronne et la palme des élus ; un grand prêtre le sollicite en vain de sacrifier aux faux dieux. Près de lui, le bourreau tire un glaive énorme, une épée à deux mains pour lui trancher la tête. L'attitude, le visage, le regard du confesseur expriment la foi la plus ardente, le courage le plus intrépide. Tout le tableau a un caractère frappant de vigueur, et dans la facture, et dans le sentiment. Cette énergie, par malheur, dépasse les bornes au premier plan, où les cadavres des victimes déjà sacrifiées, les bustes sanglants, les têtes abattues, forment un hideux spectacle.

Bockhorst n'a pas toujours maintenu son vol à cette hauteur. Son inspiration baisse parfois, et tombe même comme un oiseau blessé. Le *Couronnement de la Vierge*, qui appartient au musée d'Anvers, ne manque pas de mérite sans doute, mais c'est un travail estimable qu'on approuve froidement. L'émotion ne vient pas, on ne sent la magie d'aucun charme. Le style, d'ailleurs, chose importante à noter, rappelle beaucoup plus Gaspard de Crayer que Jordaens et Rubens. Mais dans ses œuvres d'élite, Bockhorst a une hardiesse de dessin, une ampleur de facture, une puissance d'exécution, que nul artiste peut-être n'a surpassées (1).

Thomas Willeborts Bosschart (prononcez *Boskartt*), né à Bergop-Zoom en 1613, vint tout jeune habiter Anvers et fut admis comme élève, en 1628-1629, chez le peintre Gérard Zeghers. Il obtint le grade de franc-maître pendant l'année 1636-1637. La commune lui octroya des lettres de bourgeoisie le 7 août 1637. La nature lui avait donné le goût des voyages. Aussitôt pourvu d'un titre indispensable, il se mit en route, visita l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande. Son habileté à peindre l'histoire et le portrait le fit partout bien accueillir, partout surcharger de commandes. Les princes d'Orange, Frédéric-Henri et son fils Guillaume, lui témoignèrent la faveur la plus marquée.

(1) Gand offre aux curieux d'autres pages qui lui sont dues : l'église Saint-Michel abrite sous ses voûtes un tableau allégorique, *le Triomphe de la loi nouvelle*, où l'on retrouve la décision et la force de son pinceau, un *Saint-Hubert à la chasse*, d'une très-grande manière ; l'oratoire du couvent des Récollets, une *Apparition de la Vierge*. Ceux qui explorent la ville d'Anvers, admirent dans l'église du Béguinage un triptyque, dont le milieu figure *la Résurrection du Sauveur ;* l'aile droite, *l'Annonciation ;* l'aile gauche, *l'Ascension du Christ ;* ce beau retable ornait jadis la sépulture de Marie Snyders, morte au Béguinage le 6 août 1959. La même ville possède encore, à l'église des Augustins, *l'Impératrice sainte Hélène tenant la vraie croix ;* à l'hospice Terminck, trois petites figures emblématiques, *la Foi, l'Espérance et la Charité*.

Digitized by Google

Il orna de ses tableaux les églises et les palais. Ses pérégrinations ne durèrent pas plus de trois ou quatre ans. Revenu sur les bords de l'Escaut, son enseignement y fut très-recherché de la jeunesse : en 1640-1641 seulement, il admit dans son atelier trois élèves. En 1650-1651, la ghilde le choisit pour directeur. On ne connaît pas les incidents de sa vie privée ; tout donne lieu de croire qu'il ne se maria jamais. La mort le saisit de bonne heure, au surplus, car il laissa tomber sa palette à l'âge de quarante ans, le 22 janvier 1654. On lui fit, le 27, un grand service à Notre-Dame, puis sa dépouille fut transportée dans l'église des Grands Carmes, où on lui éleva un tombeau en marbre, surmonté de son buste, fouillé par le ciseau d'Artus Quellin le vieux. On y grava cette inscription funèbre :

Hic requiescit
Thomas Willebrordus Bosschart,
Pictor,
Suæ artis decus et decanus,
Quem Berga genuit, Antwerpia aluit,
Utraque luget,
Obiit 22 januarii 1654, ætat. 40.

Il avait donné des leçons à un habile peintre hollandais, Henri Berckmans.

On voit de lui à Berlin un chef-d'œuvre qui aurait dû être depuis longtemps gravé, *le Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*. La Vierge et l'enthousiaste dévote unissent une beauté rare à une distinction exquise : l'enfant Jésus est un modèle de grâce. Le coloris fin, original, profond et harmonieux, soutiendrait sans désavantage la proximité des plus parfaits tableaux de Van Dyck. On ne trouverait guère de pages plus admirables.

Le tableau qui décore le maître-autel, dans l'église de Willebrord, près d'Anvers, annonce que Bosschart n'étudiait pas moins le style de Rubens que la manière de Gérard Zeghers. Il est uniquement peint suivant les procédés de Pierre Paul. La Vierge et son fils occupent une estrade surmontée de grosses colonnes et d'un ample rideau de pourpre. L'enfant se tient debout sur son berceau, tout près de sa mère ; à gauche de Marie, on voit saint Joseph également debout. L'évêque saint Willebrord monte les marches ; un ange porte sa mitre, et deux angelets, qui planent sur sa tête avec une palme et une couronne, signalent en lui un martyr. La Vierge semble avoir été exécutée par Rubens lui-même, et ce serait une de ses plus belles : sa robe cramoisie et son manteau gris bleu font illusion, tant ils rappellent la couleur du maître. Le petit Jésus,

Digitized by Google

délicieux bambin, regarde d'une façon curieuse et naïve le prélat en cheveux blancs. Joseph lui-même se recommande par une dignité que les peintres ne lui donnent pas d'habitude. Ce tableau, de forme ovale, est si bien conservé qu'il a une fraîcheur de coloris extraordinaire.

Si la toile du musée de Bruxelles, *les Anges annonçant à Abraham la naissance d'un fils* a été peinte par Bosschart, elle doit dater de sa jeunesse. On croirait voir une étude d'après nature. Les envoyés de Dieu sont trois gamins que l'artiste connaissait ou avait rencontrés dans la rue : ces jeunes Flamands ont encore l'air un peu timide. Abraham, vieillard ingénu, est sans le moindre doute un portrait, et, comme tel, mérite de grands éloges. La monotonie du fond atteste l'inexpérience de l'auteur.

François Snyders, l'élève et le collaborateur de Pierre Paul, forma un disciple très-habile, qui se naturalisa, pour ainsi dire, en France, où il devint membre de l'Académie des beaux-arts, où il termina ses jours. Nicasius Bernaert passe pour être né en 1608 à Anvers; les registres de la ghilde constatent pourtant son admission chez Snyders en 1633-1634 : il aurait eu alors vingt-cinq ou vingt-six ans, ce qui lui ferait commencer son noviciat à une époque bien tardive. Après avoir fini son apprentissage, il ne demanda point le titre de franc-maître, comme c'était l'habitude, et alla travailler à Paris. Philippe Vleughels l'y trouva en 1643, dans des circonstances très-originales. Ce Philippe, baptisé à Notre-Dame d'Anvers, le 2 juillet 1619, avait été instruit par Corneille Schut, mais un de ses cousins travaillant chez Rubens, il acheva de former sa manière en lui rendant de fréquentes visites, en étudiant les toiles que peuplaient le grand homme et ses élèves. A l'âge de 22 ans, il vint chercher fortune en France, avec le fils d'Arthus Wolfaerts, lequel emportait une lettre de recommandation, adressée par son père à Van Mol, reçu franc-maître six ans avant lui et actuellement peintre du roi. Leur émigration n'eut pas lieu sans mésaventure : des rôdeurs de grands chemins les dépouillèrent dans le voisinage de Paris et ne leur laissèrent que leurs vêtements. Retardés d'une manière si désagréable, il était déjà nuit close, quand ils atteignirent la grande ville, et, ne sachant point la langue du pays, se trouvèrent fort embarrassés. Allant droit devant eux, ils traversèrent le Pont-Neuf, suivirent la rue Dauphine et, parvenus au carrefour Bussy, n'osèrent pousser plus loin sans demander des renseignements. Un homme passe près d'eux, ils le tirent par la manche : l'homme s'effraie, les prend pour des voleurs et se met sur ses gardes; les jeunes gens, intimidés eux-mêmes, bégaient des

Digitized by Google

phrases incompréhensibles et vont répétant : « Monsieur Van Mol, monsieur Van Mol, peintre du roi. » Par le plus grand des hasards, le passant qu'ils avaient arrêté à l'improviste, n'était autre que Sébastien Bourdon. « Et moi aussi, je suis peintre du roi, » leur répondit-il. Puis il leur indique, tant bien que mal, la route qu'ils doivent suivre pour aller rue Taranne, où demeurait Pierre Van Mol. Celui-ci fut bien étonné d'une visite faite à pareille heure, témoigna aux nouveaux débarqués une extrême bienveillance et, ne pouvant les loger, descendit avec eux, appela un docteur venu aussi de Flandre, qui demeurait à l'entrée de la rue du Sépulcre, et le chargea de les conduire à l'auberge des artistes flamands; elle se trouvait au bout de la même rue, près de la rue du Four, et avait pour enseigne un tableau de chasse. C'était l'heure du souper; dans la salle à demi éclairée par le maigre luminaire de l'époque, toute la colonie était rangée autour de la table : il y avait là, entre autres coloristes, Nicasius Bernaerts, Van Bouck, autre élève de Snyders, Jacques Fouquières et Guillaume Kalf. Les voyageurs furent accueillis avec empressement, on leur fit prendre place; ils trouvèrent à la fois bon visage et bonne chère. Philippe cependant éprouvait quelque embarras : il se demandait comment il paierait son écot, puisque les voleurs ne lui avaient pas laissé un liard. Guillaume Kalf lui dit de se tranquilliser, lui prêta du linge pour sortir le lendemain et lui procura de l'ouvrage.

Ce premier séjour de Nicasius Beernaert en France dut être assez long, car il ne demanda le titre de franc-maître, à Anvers, qu'en 1653-1654, vingt ans après son inscription comme élève. Il ne se fixa point sur les bords de l'Escaut, mais revint à Paris, où il fut reçu membre de l'Académie des beaux-arts, le 27 octobre 1663; il donna pour son morceau de réception un tableau de fleurs et de fruits.

Je ne sais à quelle époque il a peint la toile suspendue au musée de Dijon, mais c'est une œuvre excellente. Un chien y attaque deux chats qui s'étaient glissés, pour faire bombance, près d'un monceau de gibier : une pie, un faisan, des lièvres étendus par terre sont très-bien rendus. L'un des chats fait le gros dos avec un naturel complet; l'autre se prépare au combat, la gueule ouverte, les yeux furibonds, le poil hérissé, pendant que le chien lui montre ses crocs et attache sur lui des regards féroces. La haine de ces deux animaux, qui paraissent vivants, fait sourire comme une tragi-comédie. La couleur est opulente, harmonieuse, agréable. On ne nuirait point à Snyders, en lui attribuant une pareille scène.

Les deux compositions du Louvre, qui figurent des bêtes tran-

Digitized by Google

quilles, mais non pas mortes, perroquet, faisan, spatule, lièvres, chouette et autres habitants des bois, ne sauraient avoir le même intérêt; elles donnent néanmoins de l'auteur une idée très-favorable.

Quand on organisa la manufacture des Gobelins, Nicasius y fut employé activement. Lebrun lui fit peindre les animaux sur les cartons de tapisseries et quelquefois les fonds des paysages. On appréciait son talent. Il avait par malheur un goût trop passionné pour la dive bouteille : la tendresse infatigable qu'il lui témoignait, affaiblit son intelligence et ruina son talent. Le peintre François Desportes, qui avait appris la peinture sous sa direction, lui ayant rendu visite, en 1674, fut attristé du délabrement de son logis : à peine s'il y restait des meubles, quelques toiles, quelques dessins épars; on ne voyait dans la cuisine ni feu, ni cuisinière, et les élèves fuyaient cette habitation désolée. Le maître continuait à boire, à engourdir son esprit, à vider sa bourse. Il mourut pauvre et abandonné en 1678, le 16 du mois de septembre. Son talent avait jeté une dernière lueur, cinq ans auparavant : une exposition ayant été faite dans la cour du Palais-Royal, Nicasius y avait envoyé *des Moutons et quelques Chèvres*.

Les adversaires de Rubens formaient aussi des élèves remarquables. Sous les yeux de Corneille de Vos, le stationnaire, se développa un homme plus habile que lui peut-être, Jean Cossiers (prononcez *Cossirss*), fils d'un peintre à la détrempe et de Marie Van Cleef, baptisé dans la cathédrale d'Anvers, le 15 juillet 1600. Quand il fut maître de son pinceau, il entreprit de lointains voyages, mais était revenu au bord de l'Escaut en 1628-1629, puisqu'il devint alors membre de la corporation de Saint-Luc. Il demeurait à l'enseigne de *la Bague* (*in den Rinck*), sur la paroisse de Notre-Dame. Dominique Van den Nieuwenhuysen le déclare supérieur à Corneille De Vos. « Il ne négligea, dit-il, aucune partie de son art qui pouvait contribuer à l'embellissement de ses toiles; il étudia notamment l'architecture et approfondit les règles de la perspective; et il sut faire dans ses tableaux un usage très-habile de ses connaissances. Lucas Fayd'herbe, qui travaillait alors chez Rubens, se lia intimement avec un jeune homme d'un si grand mérite (1). »

Jean Cossiers épousa, dans l'église Saint-Jacques, le 20 mai 1630, une nommée Jeanne Darragon, qui lui donna quatre enfants, mais ne put supporter la quatrième épreuve; elle mit au jour, en septembre 1639, une petite fille que l'on baptisa le 24; le 3 octobre,

(1) *Wekelijks Bericht voor de provincie van Mechelen*, année 1784, page 306.

Digitized by Google

on sonnait le glas funèbre de la mère. L'artiste ne versa pas longtemps des pleurs sur sa tombe; le 26 juillet 1640, il menait à l'autel, sous les voûtes de la cathédrale, Marie Van der Willigen, qui demeura longtemps inféconde, mais se lassa tout à coup d'une pareille inaction, et dans un espace de dix ans, procréa six héritiers.

Cossiers obtint de grands succès, travailla beaucoup pour la noblesse et pour les églises. Philippe IV, le prince cardinal Ferdinand, l'archiduc Léopold Guillaume, sans compter de moindres seigneurs, lui demandèrent souvent des tableaux. « Ce n'était pas seulement un bon peintre; c'était un peintre expéditif, en sorte qu'il historiait parfois une grande toile en moins de trois jours. L'art ne s'accommodait guère de cette rapidité; mais il proportionnait le temps et le soin à la rétribution qui lui était offerte. De là vient l'inégalité qu'on remarque dans ses ouvrages, et l'on peut deviner d'après leur facture la somme plus ou moins avantageuse qu'il a reçue. Comme on lui payait bien ses portraits, ils sont tous excellents, et quelques-uns soutiennent la comparaison avec ceux de Van Dyck (1). »

En 1640-1641, il fut chargé, par la ghilde anversoise, des fonctions de doyen. Le 12 février 1657, sa fille Marie-Anne, le dernier enfant qu'il avait eu de Jeanne Darragon, épousa, dans la cathédrale, le peintre Jean Geulinx, élève de Jordaens, qui nous a occupé plus haut. Cossiers, à cette époque, travaillait depuis un an pour la nouvelle église du Béguinage de Malines, que Lucas Fayd'herbe avait récemment construite. Le peintre voulut d'abord exécuter ses tableaux dans la ville même; la ghilde locale se fâcha tout rouge et ne le permit point. Dès qu'il eut commencé son travail, il fut épié, surpris et condamné à une amende de 7 florins. Le statuaire, qui l'aimait beaucoup, fit des efforts inutiles pour apaiser les jaloux; il prétendit avoir engagé l'artiste anversois comme son auxiliaire, pensant l'affranchir ainsi des rigueurs de la société; mais on ne voulut rien entendre. Cossiers fut obligé de transporter ailleurs ses toiles et son chevalet. Cette persécution ne laissa pas de lui être utile; le bruit qu'elle avait fait lui attira de nombreuses commandes.

La vie de Cossiers fut assez longue, puisque la mort ne le surprit qu'au mois de juillet 1671; le 7, on chantait pour lui l'office des morts dans la cathédrale. Il avait une tête spirituelle et originale, très-bien gravée par Pierre de Jode, qui pourrait servir de

(1) Dominique van den Nieuwenhuyzen. *Op. cit.*, page 308.

Digitized by Google

type à un peintre ou à un romancier. On retrouve sur ses tableaux ce même caractère spirituel ou original.

Ceux qu'il a exécutés pour le béguinage de Malines sont encore un de ses titres d'honneur. La grâce, la finesse, l'enjouement y dominent. Trois toiles, placées l'une près de l'autre et formant un ensemble, montrent au spectateur les images tranquilles de sainte Ursule et des onze mille vierges, sans autre composition que celle des lignes; toutes ont des palmes ou des flèches à la main. C'est une réunion de charmants visages, de bouches gracieuses et d'aimables sourires, qui fait penser aux *Couseuses* du Guide. Elles ont un aspect moderne, avec leurs boucles de cheveux qui tombent le long des joues, sainte Ursule est coiffée à la Sévigné. La méthode de coloration n'a pas la moindre analogie avec celle de Rubens; il y a beaucoup plus de noir et de blanc.

La même élégance, la même fraîcheur de sentiment et la même gaîté recommandent le tableau, où le petit Jésus, porté par sa mère, se penche pour couronner sainte Catherine, en présence de sainte Agathe, sainte Dorothée, saint Ignace, évêque, saint Augustin et autres personnages béatifiés. Il y a, dans toutes les figures, de la coquetterie, de l'attrait, un mélange piquant de réalisme et de finesse idéale. Les types, le dessin, la couleur flattent surtout par des qualités agréables.

Une *Tentation de saint Antoine* fait encore mieux ressortir l'esprit de l'auteur. Il n'a pas environné l'ermite de hideuses figures, qui ne peuvent le séduire d'aucune manière. Pour mettre en danger la vertu de l'anachorète, il faut lui montrer des objets plus attrayants. Aussi, une vieille messagère d'amour s'est-elle glissée près de lui avec une belle jeune fille, dont les blanches carnations et le teint vermeil sont rehaussés par le voisinage d'une négresse. Toutes trois cherchent à distraire l'homme pieux de sa lecture; mais lui, beau vieillard à barbe blanche, portant des lunettes, fait des efforts inouïs pour se mettre en garde contre les pensées voluptueuses, pour rester plongé dans la méditation et la prière.

Une *Madeleine parfumant les pieds du Christ*, tableau signé qui décore le même monument, offre aussi l'aspect le plus original. Le peintre a eu le caprice de faire une Madeleine rose, fraîche, ingénue et charmante; ce teint pur, cette naïveté ne concordent guère avec les exploits d'une courtisane, mais on la prend comme l'artiste l'a imaginée, on sympathise avec son rêve. Les convives attablés sont curieux : il y a là un individu à mine superbe, au maintien de sacripant, à la chevelure abondante, couronnée d'un large chapeau, qui aurait le plus grand succès dans une œuvre moderne. Un autre

Digitized by Google

malandrin examine un pot de faïence avec un binocle. Le travail et la couleur annoncent une vive étude de Rembrandt; le personnage placé près du Rédempteur semble avoir été peint par lui. La table est surchargée de mets comme dans un repas flamand.

L'église du Béguinage renferme d'autres compositions du même peintre; il en existe à Lille, à Bruxelles, à Anvers, quelques-unes rentrant dans la classe de ses œuvres négligées. Toutes se distinguent par la même hardiesse de pinceau, par la même facture spirituelle, par la même énergie de couleur. Un tableau du musée d'Anvers en résume, pour ainsi dire, les qualités. On y voit un gentilhomme qui allume sa pipe à la flamme d'une chandelle, tandis que son page distrait, en lui apportant à boire, laisse tomber le liquide. Voilà tout; mais ces deux personnages eussent ravi Alfred de Musset : ils ont la mine capricieuse, l'élégance poétique de ses héros. Le gentilhomme pourrait servir à illustrer une de ses comédies, représenterait à merveille les libertins raffinés, les viveurs du grand ton, les délicats enfants perdus qu'il aimait. L'épaisse chevelure noire du fumeur, qui boucle naturellement, ses sourcils bien marqués, ses beaux yeux, vifs et résolus, bordés de longs cils, un nez d'une distinction aristocratique, des moustaches sombres et légères en font le type le plus original. Son feutre gris, son costume somptueux rehaussent encore sa mine. La tête charmante, pâle et spirituelle de son échanson, aux grands yeux expressifs, à l'opulente chevelure blonde, fait passer dans l'esprit le souvenir de Fortunio, dont il semble l'image anticipée.

Voilà, certes, un peintre habile et digne d'intérêt : eh bien, Jacques van Oost le fils, artiste si peu connu, si peu flatté par les historiens qui ne l'oublient pas, est un homme encore supérieur. Les tableaux de sa main que possède Lille, sont faits pour enthousiasmer les connaisseurs. Il fut baptisé à Bruges, le 11 février 1637, dans l'église de Notre-Dame, le jour même de sa naissance ou peu de jours après. Il n'eut pas d'autre professeur que son père. Tout jeune encore, il étudia la peinture avec passion; il était l'exemple de ses camarades, évitait les moindres causes de dérangement, et, absorbé dans son travail, réjouissait le cœur du vieux Van Oost. Les amateurs s'occupèrent bientôt de son mérite naissant. Lorsqu'il l'eut assez fortifié par la pratique, son père le laissa entreprendre le voyage d'Italie, quoique la Belgique fût alors pleine de chefs-d'œuvre, mais la mode et la routine sont deux puissantes déesses, et jamais on n'a vu leurs temples déserts. Le jeune artiste devait traverser Paris; sans doute il s'y trouva bien, car au lieu d'y passer quelques jours, il y resta deux années entières. S'étant alors remis

Digitized by Google

en chemin, il finit par escalader les Alpes. Sur les bords du Tibre, il montra le même zèle que dans sa ville natale : il copiait les antiques, les œuvres des maîtres, cherchait à pénétrer le secret de leur talent, développait sa propre manière, et ne perdait pas un seul jour. Après plusieurs années de ce labeur assidu, il retourna en Flandre, où il peignit quelques tableaux. De ce nombre est sans doute celui qu'on voit à Bruges, dans la cathédrale, et qui porte la date de 1668 près de la signature : *Jacobus van Oost de jonghe.* Il représente la Vierge donnant une étole à saint Hubert. L'artiste avait trente et un ans lorsqu'il l'exécuta. Mais bientôt le souvenir des deux années qu'il avait passées à Paris le dégoûta de Bruges, qui devait être alors, dans la misère croissante de la Belgique, une ville passablement monotone. Malgré les efforts de ses parents pour le retenir, Jacques Van Oost s'achemina donc vers la France.

Il arrive à Lille, va voir quelques artistes de ses amis, qui le retiennent, qui lui procurent du travail ; il peint plusieurs portraits, que les connaisseurs admirent, et les principaux habitants lui conseillent de rester où il se trouve : *ubi bene, ibi patria.* En même temps on le surcharge de commandes, afin de le déterminer. Il continue donc à peindre, ne pouvant en conscience refuser de si bonnes occasions. Pendant que son pinceau court sur la toile, l'amour se met de la partie : une jeune fille, appelée Marie Bourgeois, seconde ses compatriotes, en soumettant le coloriste au plus naturel et au plus infaillible des sortiléges. Cette fois, le peintre charmé ne fit aucune résistance : il épousa la magicienne et s'établit dans la ville, où il résida quarante et un ans. Mais il fit, selon toute apparence, plus d'une excursion à Bruges, et y passait, chaque fois, quelque temps avec sa famille. Trois portraits conservés à l'hôpital Saint-Jean ont dû être exécutés pendant ces absences : ils nous montrent Claude de Corte, Adrien Ancheman et Pierre Conrad van der Brugghen, nommés l'un après l'autre directeurs de l'établissement, le premier en 1674, le second en 1685, le troisième en 1695, et peints par Van Oost le jeune, l'année même de leur nomination. Il n'est pas probable qu'ils eussent fait le voyage de Lille pour poser devant l'artiste. Une *Sainte Famille,* de l'année 1674, que possède l'église de Notre-Dame, corrobore notre induction : saint Jean-Baptiste enfant, accompagné d'un agneau, y joue avec le Rédempteur ; saint Joseph et saint Joachim sont les portraits de deux membres de la famille Legillon, domiciliée à Bruges ; le premier notamment nous offre l'image de Charles Legillon, député aux États de Flandre, qui mourut en 1695.

Après une longue union, Van Oost, ayant perdu sa femme,

Digitized by Google

retourna définitivement à Bruges, où il termina ses jours le 29 septembre 1713. Il fut enseveli dans le bas-côté méridional de l'église des Dominicains, et l'on encastra sur la tombe un lozange de marbre blanc, où était gravée cette inscription funèbre : « Cy gist le corps du sieur Jacques van Oost, peintre fameux, fils de Jacques et de D^elle^ Marie de Tollenaere, époux de D^elle^ Marie Bourgeois, qui, après quarante et un ans de résidence à Lille, mourut à Bruges, son domicile et son lieu natal, le 29 septembre 1713, âgé de soixante-seize ans, et plusieurs de ses sœurs. Priez Dieu pour leurs âmes. »

Deux des quatre tableaux peints par Jacques van Oost le fils, que possède le musée de Lille, sont des œuvres tout à fait supérieures. Le frère *saint Jean de la Croix, carme déchaussé, pansant la jambe d'un moine de son ordre*, doit être classé parmi les productions les plus heureuses de l'école flamande. La scène a lieu sous de grands arbres, derrière lesquels on aperçoit une campagne austère et sombre. Le blessé, bien peint, a toute la vérité d'un portrait. L'ange adulte, placé près du religieux compatissant, les ailes ouvertes et montrant la gloire qui rayonne du ciel sur le groupe, est une merveille de beauté, de grâce, d'exécution légère et facile; l'élégance de son attitude éclipse tout ce qu'on pourrait imaginer. Les angelets charmants, qui planent sous le feuillage, paraissent y flotter comme des vapeurs. La force, l'éclat et la moelleuse harmonie de la couleur l'égalent à celle des meilleurs élèves de Rubens. La grande école d'Anvers n'était pas morte, quand un de ses derniers représentants pouvait exécuter une si belle page.

Le second tableau est une *Sainte Famille* très-originale, où Marie de Bethléem, assise à terre comme une simple femme, enveloppée d'une grande robe cramoisie et d'un manteau bleu, tient le Christ assis sur ses genoux, devant son précurseur futur qui l'adore. La Vierge, pour le rapprocher de son fils, a passé la main derrière le dos du petit saint Jean. L'exécution n'est pas moins distinguée que la conception; le Messie est un enfant d'un type délicat et d'une beauté exceptionnelle. Une couleur chaude, harmonieuse, fait valoir toutes les formes.

Deux tableaux de l'église Saint-André, à Lille, ne donnent pas une opinion moins haute de Jacques Van Oost le fils. Le premier, qui porte la signature du maître, a pour sujet le Rédempteur offrant à Dieu les emblèmes de son sacrifice. Il est représenté sous les traits d'un enfant, debout sur le globe terrestre, foulant aux pieds le serpent vaincu et présentant sa croix au maître du monde. Penché vers lui, l'Ordonnateur suprême témoigne qu'il accepte son

Digitized by Google

dévouement. Il a tort, car une si belle créature mérite d'être épargnée. Quel enfant, juste ciel! gras. potelé, de proportions admirables, plein d'élan et de verve, il eut charmé Rubens et Van Dyck. Comme il lève à la fois les deux mains, son attitude met en pleine lumière toutes les formes de son corps. L'exaltation la plus vive anime ses traits; une grande draperie amarante se joue autour de lui, ballottée par le vent. J'omets les accessoires; le Christ, à lui seul, est un chef-d'œuvre. Tout le tableau se recommande par la netteté, la précision de la manière, par la vigueur du dessin, par la solidité du coloris.

La Vierge donnant à saint François un scapulaire, qui orne, dans la même église, la chapelle correspondante, n'excite pas une moins vive admiration. Le tableau séduit même davantage, parce que l'ordonnance est plus riche, forme un ensemble plus harmonieux. Des anges portent la Rose de Sion, ou planent devant elle. Il faudrait n'avoir aucun sentiment du beau pour ne pas être enthousiasmé par une jeune femme si charmante et si délicate. On admire son visage, l'expression de ses traits et son maintien, que poétise la même grâce idéale. Si une pareille Vierge illuminait une production de Raphaël, le monde retentirait d'éloges. Et l'enfant qu'elle porte sur ses genoux, quel langage peut en décrire la perfection? Où trouver un bambin mieux dessiné, plus naturel et, en même temps, d'un plus noble caractère? Il est digne du petit Jésus dans le rôle de victime expiatoire. Pour saint François, l'énorme manteau blanc, qui le couvre tout entier, ne laisse d'importance qu'à sa figure. C'est une solide tête flamande, aux robustes mâchoires. Personne n'a travaillé d'un pinceau plus ferme que Van Oost le jeune.

Il faut aller voir dans l'église Saint-Maurice, à Lille, un autre saint François, qui porte le Christ enfant, assis sur un gros volume, et qui l'approche de sa figure pour l'adorer, motif vraiment bizarre; le Messie, en caressant la barbe du pieux solitaire, lui cause une joie très-bien rendue. Le brun et le roux, qui dominent les autres couleurs, donnent à cette toile l'aspect d'un camaïeu; mais la peinture est grasse, forte et harmonieuse. Le tableau porte une signature et une date : *J. van Oost, f.* 1687.

L'auteur jouissait pendant sa vie d'un grand renom comme portraitiste. Je n'ai vu aucune effigie de sa main qui puisse éveiller l'enthousiasme; mais l'image vivante et naturelle d'un homme encore jeune, le bras appuyé sur le bord d'un piédestal, orne le musée de Bruxelles. Si le visage n'est pas beau, la physionomie est parlante. Coloris sombre et vigoureux. Derrière le personnage flot-

Digitized by Google

tent des ténèbres où s'enfonce la vue. Edelinck a gravé un autre portrait de Van Oost, celui d'un jeune magistrat en simarre et en longue perruque. C'est une figure douce, intelligente et régulière, avec un nez faiblement aquilin, des orbites charnus et d'amples paupières. Les détails nettement accusés donnent à l'ensemble un vivant relief. Si le talent du graveur y a contribué, l'original devait offrir des qualités analogues.

Quelques élèves que Gaspard de Crayer avait formés, Antoine van Heuvele, par exemple, et Jean van Cleef, se montraient dignes de leur race, comme le second Van Oost, et protégeaient l'école flamande contre les langueurs de la vieillesse. Antoine van Heuvele était né en même temps que le dix-septième siècle, et, après avoir fini ses études chez Gaspard de Crayer, alla faire en Italie un séjour de quelques années; il mourut le 5 août 1677, dans la ville de Gand, où il avait vu le jour, et fut inhumé à la cathédrale. Son *Martyre de sainte Amélie*, que possède le musée de Bruxelles, figurerait avec honneur près des ouvrages les plus estimés. On s'étonne, en le voyant, que l'auteur ne jouisse d'aucun renom. Percée d'une lance, qui s'est brisée dans la plaie, la sainte a rendu son âme au Seigneur et gît toute sanglante sur la terre. Le soldat chargé du sacrifice la montre d'un geste menaçant à une femme tenant une petite fille par la main. On aperçoit derrière eux un prêtre idolâtre et un spectateur : deux angelets descendent du ciel comme pour recueillir l'esprit de la jeune victime, et lui apportent la couronne des élus. Le casque en tête, son tronçon de hampe à la main, le légionnaire a une physionomie de sacripant très-originale. La femme menacée, qui détourne le visage avec un air de profonde désolation, et l'enfant qui cherche à s'éloigner du cadavre, sont peints d'une manière vigoureuse. On ne saurait voir des expressions, des attitudes, des gestes plus naturels. Les têtes du second plan éveillent elles-mêmes l'intérêt et peuvent réclamer une part d'éloges. La couleur a une force et une harmonie dignes d'un maître. On retrouve là toutes les qualités de Gaspard de Crayer, son habile composition, sa verve dramatique et la sûreté de son pinceau. La toile de Van Heuvele éclipse ses travaux secondaires.

Les églises de Gand, à elles seules, renferment encore onze tableaux de sa main (1). Il traitait quelquefois des sujets vulgaires :

(1) A Saint-Bavon, dans l'église supérieure, chapelle Saint-Yves : *le Christ et la femme adultère*.

Dans la crypte : *la Résurrection du Sauveur*.

Dans l'église Saint-Michel : *Incrédulité de saint Thomas*; *le Sauveur mort pleuré par les siens*.

Digitized by Google

un morceau gravé par G. Duvivier représente l'intérieur d'une cuisine, où une servante, assise près d'une table, finit de préparer une volaille déjà plumée, tandis qu'une autre fille apporte de la boisson dans une cannette.

Jean van Cleef était né à Venloo, dans la Gueldre, en 1646. Pendant qu'on lui faisait faire ses humanités, il couvrait tous ses livres de griffonnages. Le recteur du collége pensa lui-même qu'on ne devait point contrarier des goûts si énergiques; le bambin fut mis, en conséquence, sous la rude discipline de Primo Gentil, maître quinteux et sombre, qu'il abandonna bientôt pour Gaspard de Crayer. S'il profita beaucoup de ses leçons, il ne put les recevoir longtemps, puisque l'habile professeur mourut le 27 janvier 1669, lorsque son élève était âgé de 22 ans. Le disciple acheva les cartons de tapisseries que son maître exécutait pour Louis XIV; son talent charma si bien l'entrepreneur qu'il emmena le jeune artiste en France, où le roi et la cour lui firent l'accueil le plus flatteur et le traitèrent généreusement. Son séjour à Paris semble avoir été assez long; peut-être aussi demeura-t-il quelques années dans la ville de Bruxelles. En 1681, il s'établit à Gand, où il épousa Jeanne van den Driessche. Elle lui donna neuf héritiers qui, tous, le précédèrent aux régions inconnues, excepté deux filles. Pour lui, une fin prématurée ne l'enleva pas de ce monde, car il avait soixante et dix ans, lorsque la mort le frappa, le 18 décembre 1716. Il fut inhumé dans l'église paroissiale de Saint-Michel, qui possède encore plusieurs tableaux de sa main. Le clergé, les ghildes, les simples habitants l'avaient surchargé de travaux. En 1768, trente-cinq toiles peintes par lui ornaient les édifices religieux de Gand; plus de la moitié occupent la même place et témoignent de son mérite (1).

Dans l'église Saint-Jacques : *le Couronnement d'épines.*

Dans l'église Saint-Nicolas : *le Sauveur descendu de croix; l'Annonciation*, d'après Guido Reni; *l'Éducation de la Vierge; le Christ au tombeau.*

Dans l'église Saint-Martin : *le Serpent d'airain.*

Dans l'oratoire du couvent des Récollets : *le Christ mort sur les genoux de sa mère.*

(1) Dans l'église Saint-Michel : *Martyre de saint Crépin et de saint Crépinien; l'Immaculée Conception de la Vierge.*

Dans l'église Saint-Jacques : *le Rachat des esclaves chrétiens par les Trinitaires*, œuvre signée *J. D. C. Ft.* 1698 (une toile représentant le même sujet, due à Gaspard de Crayer, décore le même édifice); *le Serpent d'airain; la Découverte de la vraie Croix; Malade implorant sainte Barbe pour qu'elle le guérisse; l'Assomption; l'Enfant Jésus adoré par saint Pierre et par saint Paul; Sainte Famille; Martyre de saint Liévin.*

Dans l'église Saint-Nicolas : *le Bon Pasteur; Sigisbert baptisé par saint Amand; le Christ apparaissant à Madeleine*, tableau daté de 1699; *le Rédempteur soutenu*

Digitized by Google

Le *Martyre de saint Crépin et saint Crépinien*, que l'église Saint-Michel abrite sous ses voûtes, le céderait à bien peu d'ouvrages. La conception est charmante. Les deux fidèles agenouillés allaient subir la mort, quand un ange est descendu entre eux et a pris chacun des jeunes gens par la main droite : il va les enlever au ciel; deux angelets, portant les palmes du triomphe, planent au-dessus de sa tête. Les bourreaux stupéfaits et paralysés considèrent avec effroi cette apparition. Par la beauté de son type et la grâce de son attitude, le messager divin semble réellement un être supérieur; pourquoi des draperies trop volumineuses et trop compliquées le chargent-elles d'un poids inutile! Rien de plus vrai, de plus pathétique et de plus attrayant que la pose, que l'expression des deux martyrs; la joie la plus éloquente brille dans leurs yeux, attendrit leur regard. Le dessin de l'œuvre entière a une suprême élégance, et tout y est senti. La couleur un peu sombre plaît par sa vigueur comme par sa finesse.

La chapelle des Sœurs-Noires, dans la ville de Gand, possédait autrefois un tableau de Jean van Cleef, que le peintre lui-même regardait comme son chef-d'œuvre. Qu'était-ce donc, puisqu'une page qu'il estimait moins bien exécutée fait naître une si vive admiration? Cette belle toile représentait la Vierge et son fils, adorés par sainte Ursule, saint Augustin et saint Roch; dans le bas, une sœur noire montrait à une mourante la céleste vision. De jolis enfants égayaient la scène. La beauté de l'ordonnance, le charme et la distinction des formes, les séductions de la couleur se réunissaient pour enthousiasmer les connaisseurs. Où le hasard a-t-il emporté cette œuvre exquise? Le monastère même n'existe plus.

C'était encore un bon peintre que Gaspard Jacques van Opstal. Né dans la ville d'Anvers, il fut tenu sur les fonts de baptême à l'église Saint-George, le 2 juillet 1654. Il eut pour parrain Abraham Robatto; pour marraine, Sarah Robatto; ils appartenaient tous les deux à la famille de sa mère, qui s'appelait Jeanne Robatto. Son père, dont les prénoms étaient les mêmes, avait étudié la peinture chez Simon de Vos : les archives de saint Luc nous apprennent qu'il entra dans l'atelier de ce coloriste en 1632-1633. Elles ne nous

par deux anges et par la Vierge, épisodes tirés de la vie de sainte Anne, sur deux paysages de Jacques d'Arthois.

Dans l'église Saint-Pierre : *Prédestination de la Vierge.*

Dans l'église Saint-Martin : *Sainte Catherine; Martyre de sainte Barbe; la Cène.*

Pour toute l'école de Rubens, à la seconde génération, la ville de Gand est très-précieuse, à cause des nombreux tableaux de cette période qu'elle contient.

Digitized by Google

disent point qui forma le talent de son fils; mais le jeune homme étudia probablement sous les yeux de son père; il obtint la maîtrise en 1676. Le 27 février 1681, il épousa dans la cathédrale Anne Marie Hofman, dont le père, luthier célèbre, fabriquait des violons très-recherchés. Ce mariage ne produisit aucun enfant, anomalie extrêmement rare dans les Pays-Bas. Van Opstal fut doyen de la corporation en 1698-1699; mais cet honneur lui parut entremêlé d'inconvénients assez graves pour être évité plutôt que désiré. Le 16 mai 1699, il acheta, moyennant trois cents florins, l'avantage de ne plus présider la corporation, et s'engagea en outre à faire gratuitement le portrait de Charles van Hove, chef-homme de la ghilde, portrait qui orne aujourd'hui le musée d'Anvers. En 1704, Van Opstal reproduisit pour le maréchal de Villeroy, comme nous l'avons dit plus haut, la fameuse *Descente de Croix* due au génie de Rubens. Sa copie fut naturellement transportée en France, où elle ornait le château de Versailles pendant le siècle dernier; j'ignore ce qu'elle est devenue. Au mois de janvier 1717, Gaspard van Opstal revenait d'une promenade, quand il tomba mort près de la porte Saint-George, par suite d'une apoplexie foudroyante. Le 12, on célébrait pour lui l'office des morts dans la cathédrale.

L'église Saint-Charles Borromée, à Anvers, possède une toile de sa main signée en toutes lettres : *J. J. V. Opstal*, 1693 (2). C'est avec un extrême plaisir qu'on y arrête ses yeux, car elle manifeste une nature d'élite, elle révèle ce sentiment de l'idéal, auquel se reconnaissent les esprits supérieurs. Elle a pour sujet la Nativité. Marie se tient à genoux, les deux mains croisées sur sa poitrine, devant son fils endormi dans un berceau plein de paille : derrière elle, on voit saint Joseph debout, entre l'âne et le bœuf. Sur la gauche, quatre anges adultes rendent hommage à l'enfant divin et, pour mieux exprimer leurs sentiments d'adoration, trois d'entre eux se sont agenouillés. Au-dessus du Christ planent deux petits anges qui portent un phylactère, où on lit cette inscription : *Gloria in excelsis Deo et pax in terra hominibus bonæ voluntatis* (1). Quoique la couleur de ce tableau ait poussé au noir dans le fond, elle est excellente, chaude, vive, moelleuse, et rappelle entièrement celle de Quellin le vieux : il soutiendrait à cet égard, et même à tous les points de vue, la comparaison avec les meilleures toiles du dernier peintre. La Vierge a une tête d'une rare finesse : les méplats, les moindres

(1) Tous les *Guides du voyageur* ne l'en attribuent pas moins à Théodore van Loon. Le premier *J* est l'initiale du mot *Jaspar*, forme flamande du nom de baptême Gaspard.

(2) La signature se trouve sur un coin de cette banderole.

Digitized by Google

détails en sont indiqués soigneusement et exécutés par un habile pinceau. La délicatesse, la vérité de ses belles chairs séduisent au premier coup-d'œil. Le type noble et sérieux de Joseph mérite aussi une franche approbation : ces lignes, ces formes régulières semblent choisies comme des symboles d'intelligence. Le digne personnage paraît livré à la méditation. Les mains jointes, la figure tournée vers Marie, un des anges frappe le spectateur par l'énergie et la distinction de ses traits, par l'enthousiasme religieux qu'ils expriment. Il faut louer encore les excellentes attitudes de ses deux voisins. *Le Christ apparaissant à la Vierge et à saint Jean*, tableau du musée d'Anvers, ne donne pas une moins haute idée de Jacques van Opstal. Le sentiment, le caractère, l'élégance des formes, la facilité des poses s'y trouvent réunis à une couleur vraie, intense et harmonieuse. Les grands élèves de Rubens n'eussent pas mieux fait.

ALFRED MICHIELS.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—

Bonne année, lecteurs! Puissent écus et ducatons pleuvoir en vos coffres, petits et grands cordons chamarrer vos poitrines, suffrages populaires vous élever aux honneurs, femmes jeunes et jolies à planté être engluées de vos charmes! Puisse encore la *Revue de Belgique* faire vos plus chères délices! Nos collaborateurs ne s'épargneront pas pour vous plaire. Ils ont, à cet égard, les meilleures intentions. Les miennes sont-elles pareilles aux leurs? Je n'ose le dire; non que je désire moins qu'aucun vous être agréable, mais parce que l'événement tourne souvent au rebours de mes desseins. Jadis, quand j'étais jeune, le premier jour de l'année nouvelle me trouvait gros de bonnes intentions, de projets magnifiques; je me levais avant le jour, commençant, à la clarté de la lampe, les travaux projetés. Puis, arrivaient les proches, les amis, et on les allait voir; c'était une félicité sans pareille. Seulement, le lendemain, en soulevant avec peine ma paupière alourdie, je maudissais tout bas le dieu né du tonnerre ou Osiris son compagnon qui, le premier, planta le houblon. Mais comme les remords ni les chagrins ne peuvent être éternels, me ravisant sagement au bout de quelques minutes, je me disais : Baste! Nous commencerons mieux l'année prochaine. Consacrons celle-ci encore, ce sera la dernière, aux occupations frivoles, à l'insouciance et aux fantaisies fugitives de l'heure qui passe.

« An de nouveau, tout nous est beau, » disait, en ses Mots Dorés, Denys Caton, et répétaient en chœur nos ancêtres. Ils avaient pourtant raison. L'année qui commence, c'est comme une jeunesse nouvelle qui nous advient. C'est un appel à rompre avec un passé mal employé, à faire, durant le cours rapide d'une nouvelle révolution de la terre, quelque chose grande, à bâtir pour l'éternité. Avant que le temps nous use, se dit-on alors, usons du temps; faisons-le servir à nous acquérir l'immortalité. De laquelle veux-je ici parler? Est-ce de celle du nom? Elle est si difficile à acquérir! si vaine une fois acquise! Pardieu non! ce n'est pas de cette ombre, c'est de la

Digitized by Google

véritable immortalité, celle dont nous jouirons nous-mêmes, la nôtre, en un mot, celle de l'âme.

Mais l'âme peut-elle s'anéantir? N'a-t-elle pas une essence immortelle? me dit l'un. — Je n'en sais rien. — A la bonne heure, me dit l'autre, vous êtes des nôtres. L'âme est une chimère, tout au plus un souffle qui s'éteint avec nous. — Ne vous hâtez pas tant de m'enrôler dans votre milice. Entre ces deux termes opposés où vous vous placez, Messieurs, la vérité par hasard ne se trouverait-elle pas? D'ordinaire elle choisit sa place au juste milieu de toutes choses, tandis que l'erreur se va percher aux deux bouts. C'est l'avis d'Horace, et bien des gens trouvent que c'est le bon. — Oh! la folle imagination qui forge un terme moyen entre deux choses contradictoires qui ne peuvent être à la fois vraies. Néanmoins, vous insinuez que l'âme est tout ensemble mortelle et immortelle! — Pardon, Messieurs les logiciens, ce n'est pas moi qui avance cela, mais des personnages d'une autorité bien supérieure à la nôtre. C'est Tacite qui rapporte l'opinion des sages, d'après laquelle les grandes âmes ne sont pas sujettes à destruction : *Si, ut sapientibus placet, non cum corpore extinguuntur magnæ animæ.*

Mais les autres? Celles qui manquent de grandeur?

Eh bien! que diable voulez-vous donc qu'elles deviennent? Où voulez-vous donc qu'elle aille l'âme fluette de ce beau garçon toujours occupé de la roideur de son col, de la raie de sa chevelure, toujours attentif à l'effet produit par son vêtement, toujours instruit le premier du petit scandale, nouveau-né ou même avorté? Et l'âme épaisse de cet amasse-deniers qui, dès l'aube, détache ses coupons de rente, devine le cours de la Bourse, passe en revue ses actions charbonnières et ses chemins de fer, consume les jours à supputer ses gains, les nuits à veiller à des profits nouveaux? Privées de la fange de ce monde où elles s'agitaient si commodément et si heureusement, que deviendraient-elles ailleurs? Ce serait obliger le goujon à demeurer hors de son élément naturel. Si l'on peut ajouter foi à ce qu'assure Dante, qui avait vu mieux que personne les choses de l'autre monde, ces âmes qui vécurent sans infamie et sans louange, le ciel les repousse pour ne pas être moins beau, et l'enfer profond ne les veut recevoir.

L'anime triste di coloro
Che visser senza infamia e senza lodo,
Cacciarli i Ciel, per non esser men belli,
Ne lo profondo inferno gli riceve.

— Ainsi, interrompt tout indigné un de mes logiciens, avec quelques vers de la Divine Comédie et une ligne de la vie d'Agricola, vous échafaudez une métaphysique qui vous attirera les sifflets à l'unisson des spiritualistes et des matérialistes, des croyants et des incrédules. — Je vous répète que ce système n'est pas le mien; n'ayant pas la tête assez philosophique même pour apprécier les doctrines à la mode, comment irais-je m'intriguer à

Digitized by Google

en forger une nouvelle? Mais ce système, que vous m'attribuez à tort, fut, pendant un temps assez long, le plus autorisé, le plus développé, et j'ajouterai le plus orthodoxe peut-être. Ne riez pas; vous en auriez confusion après que je vous aurais montré Théophile, sixième évêque d'Antioche, dans son livre composé pour la conversion du païen Antolyque, affirmant que l'homme n'était créé ni mortel ni immortel, mais capable de l'un ou de l'autre état, suivant l'usage qu'il ferait du libre arbitre. Quelle idée, d'ailleurs, plus naturelle que celle-là à une époque où Tertullien, Tatien, Irenée, Hilaire, Jean de Damas et Ambroise, quatre saints sur six auteurs, croyaient l'âme, comme le corps, d'une essence matérielle. Arnobe, le plus éloquent défenseur du christianisme, fut le propagateur de la croyance aux âmes naissant mortelles et pouvant devenir immortelles. Si hétérodoxe que puisse paraître son idée, il a été traité avec indulgence par certains écrivains qui, comme Moreri, ne découvrent, dans ses écrits, que « quelques *légères* erreurs. » Mais Arnobe était mort. Si ce grand avocat du christianisme était venu avec son livre à Paris, tandis que Moreri écrivait, il eût été mis à la Bastille ou au bûcher. Les païens le laissèrent en paix, ses clients l'eussent rôti vif. Ce qui prouve que mieux vaut parfois vivre parmi les loups que parmi les brebis. Comme cette doctrine d'Arnobe était magnifique...

— Comment, magnifique! une rêverie si absurde. — Je vous dirai tantôt pourquoi elle mérite cette flatteuse épithète. Latente, mais vivante, elle demeurait encore dans la pensée de certains contemporains de Moreri, il y a deux siècles à peine. Mais il était dangereux alors de parler, même avec bonne intention, de notre destinée future. La Mothe Le Vayer, dédiant son Petit discours chrestien de l'immortalité de l'âme, à Richelieu, lui disait avec malice : « Un philosophe de ce dernier temps a bien eu assez d'impiété pour écrire qu'à moins d'être fort vieil, fort riche et Allemand, on ne se devait jamais expliquer sur cette matière. » Ce philosophe, ne serait-ce pas La Mothe Le Vayer lui-même?

Faute d'être Allemand, vieil et riche, ce qui n'est pas donné à tout le monde, il fallait être gascon, avoir la témérité d'un bretteur de profession et s'armer en outre de la marotte de la folie, pour dire sa pensée, comme le fit Cyrano de Bergerac, sur la nature de notre âme. Il disait, dans son Histoire comique des États et Empires du soleil : — « Il me reste maintenant à vous expliquer pourquoi les âmes des philosophes ne se joignent pas essentiellement à la masse du soleil, comme celles des autres hommes. Il y a trois sortes d'esprits dans toutes les planètes, c'est-à-dire dans les petits mondes qui se meuvent à l'entour de celui-ci. Les plus grossiers servent simplement à réparer l'embonpoint du soleil. Les subtils s'insinuent à la place de ses rayons; mais ceux des philosophes, sans avoir rien contracté d'impur dans leur exil, arrivent tout entiers à la sphère du jour pour en être habitants. C'est-à-dire que les âmes du commun des hommes finissent par se perdre dans la masse

Digitized by Google

de notre globe, comme les éléments qui composent ce corps, tandis que seules les âmes des hommes qui se sont élevés par la pensée au-dessus des choses de la terre, subsistent éternellement. »

C'est ce qu'Arnobe a essayé d'établir par une enchaînure de raisonnements parfois élevés, parfois passablement sarcastiques. Dieu, dit Arnobe, ne peut avoir créé l'homme, qui n'a été fait que pour être la matière, le canal par où se répandent les maux dans le monde. Il n'a pas créé les âmes. Mais qui donc les a produites ? Je l'ignore, ajoute Arnobe. Ce qui est certain, c'est que les hommes sont trop mauvais pour être l'œuvre de Dieu. On m'objecte qu'il en est de bons. Assurément, mais que fait ce petit nombre de gens excellents dans la masse de l'humanité? C'est comme si vous disiez d'un malade souffrant dans tous ses membres et gémissant sous ses âpres douleurs, qu'il est en santé parce qu'il ne souffre pas de douleur au bout du petit ongle; ou que la terre est une masse d'or parce que quelques paillettes de ce métal se montrent à la surface. (II, 46, 48, 49).

Ne croyons pas ce que disent d'orgueilleux novateurs, que les âmes sont immortelles : *quod a novis quibusdam viris et immoderata sui opinione sublatis...* Quelles sont donc les œuvres qui décèlent en l'homme une nature supérieure et spirituelle? Après bien des peines, il a arrangé de pauvres petites sciences, *concinnavit scientiolas*. Oh! que si nous nous connaissions, si nous avions seulement un vague soupçon de Dieu, jamais nous ne nous arrogerions une nature divine et immortelle: L'homme est, dans la création, un prolétaire que vous élevez sans façon à une des premières classes des êtres, lui qui n'a jamais mérité d'entrer au patriciat. Vous devriez briser la superbe, l'orgueil, l'arrogance, et vous les faites naître. Vous poussez à tous les crimes. Ces âmes de substance quasi-divine viendraient s'envelopper dans des corps, s'établir entre le sang et la pituite, *inter stercoris hos utres et saccati obscœnissimas serias!* Ces âmes divines *humana immergerentur in semina, fœminarum ex genitalibus prosilirent?* (II, 15, 18, 29, 37, 39.)

Comment m'y prendre pour traduire ce latin impudent? Heureusement je trouve ma besogne faite par l'homme aux Quarante écus. « O Dieu paternel, s'écria-t-il, l'âme immortelle de mon fils logée entre de l'urine et quelque chose de pis! Oui, mon cher voisin, l'âme d'un cardinal n'a point eu d'autre berceau : et avec cela on fait le fier, on se donne des airs. »

Voltaire, qui traduit ici d'une façon si littérale Arnobe, l'avait-il lu? L'apologiste et le détracteur du christianisme se sont-ils ainsi rencontrés par hasard? Je pense que Voltaire ne connaissait guère Arnobe. Mais l'esprit de ces deux hommes avait une certaine ressemblance. Tous deux excellent à se moquer des contes ridicules; tous deux apprécient avec bon sens la courte portée de l'esprit humain. A propos de chaque grand problème, Arnobe répète crûment le même mot. « Nous ignorons; nous n'en savons rien; »

Digitized by Google

même à propos de l'âme et de son origine. Dans le tohu-bohu des spéculations métaphysiques rajeunies par la théologie naissante, il choisit la théorie la plus simple, la plus terre à terre. Il se rapproche de l'idée des stoïciens qui, comme dit plaisamment Cicéron, faisaient vivre l'âme, après la dissolution du corps, l'âge d'une vieille corneille. Mais combien cette idée était modifiée et agrandie! Une fois admis le principe proposé par Arnobe, que les âmes sont d'une essence mitoyenne entre la matière et l'esprit; *sunt enim mediæ qualitatis..... non longe ab hiatibus mortis et faucibus constitutæ* (II, 14 et 32), quelle carrière proposée à l'homme! Mortel, fais-toi immortel; boue humaine, fais-toi nature angélique. Pour opérer cette transubstantiation, il faudra un travail de toute heure; pour subtiliser cette âme matérielle, il ne faudra pas perdre une seule seconde du court espace assigné à la vie humaine. Ne compte pas sur l'effort de la grâce, sur l'effet de remords tardifs, sur l'efficacité, dans une vieillesse décrépite, des regrets d'une jeunesse mal employée, sur la miséricorde du juge. Ne compte que sur toi seul. N'attends pas jusqu'au jour où l'année se renouvelle pour prendre une nouvelle volonté. Il faut vouloir tout de suite et toujours, et, par une volonté incessante, travailler, comme l'alchimiste courbé jusqu'à sa dernière heure sur ses fourneaux, à muer une matière grossière en substance précieuse. Il faut être soi-même le statuaire et la statue, transformer le bloc informe en une personne douée d'une beauté radieuse et sur laquelle ni le temps, ni les saisons ne puissent avoir atteinte.

Voilà ce que je trouve magnifique dans cette croyance, et Dieu sait si je ne me serais pas laissé piper par elle au cas où le sort m'eût fait moine. Probablement, en cet état, je n'aurais pas eu d'enfants, ou tout au moins, par respect pour la profession, je ne me serais guère beaucoup occupé d'eux. Mais, devant un berceau, la théorie d'Arnobe, si belle à première vue, devient affreuse et désolante. Comment ne pas repousser l'idée que ce frêle enfant que vous couvez de votre regard, emporté demain, sera détruit totalement, et que cette grâce qui s'exhale de ses yeux et de toute sa personne soit le reflet d'un souffle mortel?

Contradiction étonnante pourtant, au moment où, peu après Arnobe, s'établit le dogme d'une vie éternelle au profit de tous, assurée au petit être qui n'a fait que passer sur la terre comme à l'homme qui a signalé une longue vie par des pensées grandes et des actions bienfaisantes, c'est alors que se montrent à l'égard des enfants les idées et les sentiments les plus durs. Ce nouveau né, doué d'une âme immortelle, devient, à l'instant même, un suppôt de Satan. C'est le mauvais! lui, si petit, si chétif, c'est l'ennemi dans la maison!

La grande pénitente de saint Jérôme, Paula, rencontre un homme qui, d'abordée, lui demande : Quel crime ont commis les enfants pour être possédés du démon? Elle, qui est mère, se trouble, ne sait que dire, s'adresse aussitôt à son directeur. Jérôme répond :

Digitized by Google

« Quant à ce que vous me demandez pourquoi un enfant qui n'a point de péché est possédé du démon, vous saurez malgré vous que les jugements de Dieu sont de grands abîmes. »

Donc l'enfant qui vient au monde est odieux et coupable. Augustin se confesse des péchés qu'il a commis lorsqu'il ne pouvait encore articuler une seule parole. Car, dit-il, personne n'est exempt de faute, pas même l'enfant d'un jour : *cujus est unius diei vitam super terram*. Parmi les fautes qu'il a à se reprocher, Augustin signale celle d'avoir jadis tetté avec trop d'avidité, scrupule qui outrepasse, ce semble, celui du casuiste fameux qui se vint accuser

D'avoir pris une puce en faisant sa prière
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

Cet enfant qui est coupable, il le faut punir. Le même Augustin, dans les derniers livres de la Cité de Dieu, énumère les férules, les verges, les tortures, les fouets « par lesquels, dit-il, l'Écriture sainte recommande de rompre les côtes des enfants bien aimés, afin qu'ils ne soient pas d'un caractère indompté. » Et l'Écriture était prise à la lettre si exactement que, dans un autre lieu, Augustin fait cet étrange aveu : « Qui donc ne frémirait d'horreur et ne préférerait mourir, si on lui proposait ou de supporter la mort ou de revenir à l'enfance? *Quis autem non exhorreat et mori eligat, si ei proponatur aut mors perpetienda, aut rursus infantia.* »

A mesure qu'on avance dans le moyen-âge, plus dure se montre la condition de l'enfant. Ses jeux bruyants, sa folle gaîté, en un mot son plus grand charme, le font maudire. Bertrand Du Guesclin, est-il dit dans l'histoire de sa vie publiée par Claude Menart, était « moult semilleux et ennuyeux, pour les jeunesces que il faisoit : et continuelment tenoit un baton. Et pour ce, son dessus dit père et sa dite mère le hayoient moult et *souvent désiroient sa mort*! »

En ce sombre château de Bretagne, en cette cruelle barbarie, d'où viendra le rayon de lumière? D'où elle apparut d'abord sur la terre : de l'Orient. Une pauvre fille, élevée dans la loi aux préceptes si durs et dont se prévalait Augustin, une fille de la race proscrite, une Juive dira à l'enfant maudit qui, jusqu'à l'âge de six ans, n'a jamais ouï parole de douceur, le premier mot d'amitié, mot si nouveau à son oreille que le petit malheureux le prendra pour raillerie et injure amère. Écoutons l'historien parler :

« Entretandiz entra léenz une converse, qui Juifve avoit esté, laquelle venoit visiter la dame, pour lui donner remeide et garison d'aulcune maladie. Laquelle converse se cognoissoit ou signe des mains et du visage, et commença à regarder Bertran, qui estoit tout simple et coy, pour ce qu'on luy avoit dit moult de villenies, et appellé garçon et bergier. Lors elle le salua, en disant, que Dieu le beneist. Lequel cuidant qu'elle le deist par derision, lui dist, qu'elle le laissast en paix, ou, se non, il lui donroit du baton que il tenoit. Mais elle l'apaisa moult doubcement, en luy disant, qu'il ne se courrouçast, et qu'il auroit plus d'onneur ou temps avenir, que

Digitized by Google

homme de son lignage. Lors dist le Maistre d'hostel, qui ceste parole oy, qu'elle s'estoit bien acquittée et belle bourde avoit trouvée. Et lors la dite converse vint à la dame, et lui demanda de Bertran, se c'estoit son fils. Et elle lui respondi, que oy. Mais pour les rudesces et nicetez qui estoient en soy, son Seigneur ne le povoit amer... »

La converse ne se déconcerte pourtant pas. Ni les railleries du maître d'hôtel, ni la froide indifférence de la mère ne l'empêchent de poursuivre son dessein. Quelques mots caressants encore, et la Juive a accompli son miracle : Bertrand le maudit est devenu, par une soudaine et très-réelle transformation, aimable, gracieux, charmant.

Non plus que le judaïsme, le christianisme ne doit s'imputer cette dureté de cœur qui nous blesse. Si de grands saints prenaient pour des inspirations du ciel leurs pensées cruelles, ils se trompaient. C'étaient de la fange romaine qu'elles s'élevaient vers eux, qu'elles infectaient leur conscience. Feuilletez Valère Maxime, contemporain de Tibère ; c'est un compilateur aussi peu intelligent que ses pareils. Si, dans les compilateurs, il n'y a jamais chose à admirer, on y trouve quelquefois à apprendre. Celui-ci vous conduit parmi les institutions, les mœurs, les vertus, les vices divers, faisant de chacun deux paquets, l'un pour les Romains, l'autre pour les autres peuples. Or, au chapitre intitulé : « Des parents qui furent durs pour leurs enfants », Valère Maxime ne cite que des exemples tirés de Rome. Des étrangers, *ab externis*, rien, pas un mot. Ce caractère de dureté était, en effet, propre au peuple qui inventa le code de procédure et l'école de bataillon.

Durement traité à la maison paternelle, plus durement à l'école, l'enfant romain parcourait les rues, « la peau plus tachetée que le manteau d'une nourrice », dit Plaute. A travers les chants des poètes, nous entendons encore les cris des enfants. Qui ne se souvient : d'Orbilius le frappeur, *plagosus*, comme l'appelle Horace, son élève; des tristes férules que Martial nomme les sceptres des pédagogues, *Ferulæque tristes, sceptra pædagogorum*. Les Goths eux-mêmes, quand ils furent maîtres de l'Italie, eurent peur d'envoyer leurs enfants à ces lieux de supplices, les écoles. Que vous faut-il de plus ?

Ausone, qui vivait au temps de Jérôme et d'Augustin, s'efforce de consoler son petit-fils sur la nécessité de subir le fouet. Il regrette néanmoins, le pauvre grand-père, les bonnes coutumes et la douceur de la Grèce, où école signifiait lieu de repos, de relâche et de récréation. Il regrette les vieux instituteurs de l'âge héroïque, et Chiron qui n'était pourtant qu'un demi-homme, bête pour le surplus, *Thessalico permixtus equo*, et le redoutable Atlas qui portait, en guise de canne, un gigantesque sapin, *pinifer Atlas*. Ceux-là n'avaient recours qu'aux caresses pour se faire écouter de leurs élèves, Achille et Hercule! « Hélas! pareils maîtres n'existent plus. Ceux d'aujourd'hui ont l'aspect effrayant, la voix

Digitized by Google

rude, la face renfrognée, toute la personne maussade. N'importe; aime-les. Ce n'est pas chose difficile. N'accours-tu pas à nous, lorsque tu fuis ta mère, quoique nous soyons ridés et austères. Ne crains pas davantage tes maîtres, ni l'école, ni ses gémissements, ni les coups sonores qui pleuvent sans interruption en ce lieu. Ne tremble pas lorsque le roi de la férule agite le martinet et ses lanières; lorsque, armé de verges, il excite le tumulte et l'horreur parmi les bancs des écoliers ahuris. C'est pour avoir été élevés sous cette excellente discipline, que tes parents ont fini par faire la joie de ma vieillesse. »

Ainsi balbutiait Ausone en ses vers. Ni ses traducteurs, ni ses commentateurs, ni ses admirateurs ne nous disent si cette exhortation fut un cordial efficace. Savoir que son père et sa mère ont été, dans leur enfance, battus d'importance, rudement fouettés et fessés en cadence, ne rend pas toujours les coups qu'on reçoit sur sa propre chair moins douloureux ni même moins désagréables.

Faisons plus et mieux qu'Ausone. Ce n'était, après tout, qu'un vieux rhéteur, ou, comme l'appelle Ampère, une sorte de lettré chinois. Qu'attendre de pareils automates? Des paroles; autre chose, point. Quand l'aigre bise et la neige qu'apporte l'année nouvelle viendront bientôt attrister le ciel, guettons, de la fenêtre, l'enfant errant et nu, pour le couvrir de chauds vêtements. N'oublions pas non plus l'enfant qui joue à notre foyer. Échauffons le cœur de celui-ci par nos caresses. Dieu sait si demain il sera encore à nos côtés. Qu'au moins il ne nous quitte pas sans être comblé et saturé d'amour. Pour son fils Achille, (qui mieux qu'Homère a entendu et traduit le cri d'une mère?) la nymphe aux pieds d'argent implorait à genoux le Dieu souverain, disant : « Fais, Dieu puissant, la volonté de mon enfant, car sa vie sera courte : telle est la loi du Destin. Exauce ses désirs, ne lui refuse rien, ploie-toi à ses caprices, donne à ses espérances une heureuse issue; car, tu le sais, le nombre de ses jours est restreint. » Et le maître du monde soumettait son pouvoir aux prières de cette mère.

Si, plus heureux que Thétis, nos fils doivent nous survivre, aimons-les d'un amour non moins prévenant, non moins inquiet et anxieux. Au prix de l'amour tendre que nous aurons eu pour eux, un jour, devenus hommes, fades et sans saveur leur seront beaucoup de ces choses que, pour obéir à l'usage, lecteur, je te souhaitais tout à l'heure, en m'adressant à toi. Excuse-moi; je t'ai fait, tantôt, par inadvertance, des vœux bien indignes de ton caractère et de ta vertu. Aussi, changeant de note et de gamme, je te souhaite maintenant, cher lecteur, au renouvellement de l'année, que tu aies cure de travailler à ton amélioration morale avec l'ardeur que devait avoir tout sectateur des idées d'Arnobe. Cela vaut mieux, je n'ose dire que les faveurs des belles personnes : ce serait blasphémer; mais certainement mieux que les dons de la fortune et les faveurs du pouvoir, mieux que les petits, voire même les grands cordons.

MAX. VEYDT.

Digitized by Google

ALEXANDRE GENDEBIEN

Ceux de nos concitoyens qui habitaient la petite ville de Mons dans les années qui suivirent 1830, se souviennent d'y avoir vu un beau vieillard aux cheveux blancs, qui marchait dans les rues la tête découverte, le chapeau à la main, et entouré de la vénération publique. C'était le père d'Alexandre Gendebien.

Il avait présidé, en 1790, le Congrès souverain de la République des *Etats-Belgiques unis ;* il avait présidé en 1830, comme doyen d'âge, les premières séances du Congrès national ; il était alors président du tribunal civil de Mons.

*
* *

Son fils aîné, Alexandre Gendebien, était né, en pleine révolution brabançonne, à l'aube de la révolution française : le 4 mai 1789. « L'enfant grandit à une époque où l'on apprenait à lire dans le *Catéchisme des droits de l'homme,* » a dit M. Jottrand. Ces catéchismes sont assez rares. Nous en tenons un, intitulé : *Principes de philosophie, de morale et de politique républicaine à l'usage des écoles primaires* ; il fut imprimé à Bruxelles, l'an VI. Gendebien devait être alors à l'école primaire. Ce catéchisme est en vers. En voici quelques strophes :

Qui êtes-vous ?

Homme libre, français, républicain par choix ;
Né pour aimer mon frère et servir ma patrie,
Vivre de mon travail ou de mon industrie,
Abhorrer l'esclavage et me soumettre aux lois.

Quels sont les devoirs généraux du citoyen ?

A son pays on doit ses facultés entières ;
Secours aux malheureux, obéissance aux lois ;
A ses frères des soins, au monde ses lumières.
Qui trahit ses devoirs perd à l'instant ses droits.

Pourquoi l'Être suprême mit-il en nous les passions auprès de la raison ?

D'un char à deux coursiers l'âme est comme le guide ;
L'un est paisible et doux ; l'autre vif et fougueux ;
L'un attend l'aiguillon ; l'autre appelle la bride ;
L'un a besoin de l'autre et le char de tous deux.

Digitized by Google

Tout le caractère de Gendebien est là; tant qu'il vécut, il mit une passion vigoureuse au service d'un bon sens droit.

Qu'est-ce que la vie?

Chaque pas, du berceau, nous conduit au cercueil;
C'est la route prescrite : on y voit maint écueil.
L'homme qui la parcourt d'un œil sûr, d'un pas ferme,
En embellit l'espace et n'en craint pas le terme.

Ces deux derniers vers semblent résumer la vie et la mort de Gendebien.

*
* *

La biographie d'un homme qui a vécu de si longs jours, mêlé à de si grands événements, exigera beaucoup de soins et de recherches. Mais nul ne la résumera avec plus de vigueur que Gendebien l'a fait dans des circonstances mémorables.

Il est de ces moments où l'homme sent le besoin de faire un retour sur lui-même, se sent le droit de mettre en cause l'histoire de sa vie. C'était en 1839. Gendebien allait quitter pour toujours la vie politique. « C'est pour la dernière fois, dit-il, que je prends la parole dans cette enceinte, veuillez m'écouter avec indulgence! » Il voulait tenter un dernier effort pour empêcher l'abandon du Luxembourg et du Limbourg; il sentait que toute son existence politique était attachée à cette cause désespérée. A deux reprises, il parla de lui.

Messieurs, ma carrière politique a commencé en 1815. Jeune encore, je n'avais pas la prétention d'inscrire mon nom à mes œuvres, mais déjà je travaillais pour d'autres plus habiles; je commençai dès lors à défendre le pays contre un système qu'il était facile de prévoir, contre les malheurs dont les signes étaient certains dès cette époque.

En 1823, j'ai quitté brusquement la carrière politique, indigné de la faiblesse de ceux qui s'étaient soumis sans résistance à l'un des actes qui ont le plus contribué à la chute du roi Guillaume; l'arrêté qui imposait arbitrairement la langue soi-disant nationale, la langue hollandaise, aux provinces méridionales.

Je fus heureux, paisible, dans ma famille et dans ma profession jusqu'à la fin de 1827. Alors, entrevoyant la possibilité de venir au secours de mon pays, je ne conçus pas précisément, mais j'accueillis avec avidité une idée heureuse, une de ces idées qui changent la face des nations : *l'Union*, l'union de tous les partis. C'est à l'honorable M. Plasschaert qu'appartient cette conception si heureuse dans son principe; c'est moi, qu'il avait la bonté d'appeler son jeune ami, c'est moi qui ai propagé le premier cette idée. Pour mon malheur et pour celui de ma famille, je suis rentré dans la lice, dans la carrière politique.

Depuis lors, il n'y eut plus de repos pour moi; j'ai été poursuivi par la calomnie d'infâmes salariés par le roi Guillaume, poursuivi de je ne sais quel soupçon de conspirations perpétuelles auxquelles je n'ai jamais songé. La révolution est arrivée au milieu de ces grands déboires, après le trop fameux procès de de Potter, qui faillit me coûter la vie.

Depuis lors, plus de repos pour moi; rien n'a pu arrêter, jusqu'à ce jour même, le cours des calomnies salariées; rien n'est venu me dédommager des sacrifices que j'ai faits. Je ne les regrette pas pour mon compte, mais j'ai le droit de les regretter

Digitized by Google

pour ma famille. Je me trompe, je serais ingrat si je ne rendais pleine justice à mes concitoyens. Malgré les calomnies et les ignobles intrigues dont je n'ai cessé d'être poursuivi par le gouvernement que j'ai contribué à fonder, mes concitoyens m'ont rendu justice en me renvoyant constamment dans cette enceinte.

*
* *

Après ce premier retour sur sa vie, l'orateur entre dans la question. L'une des premières objections qu'il rencontre est la « Nécessité politique » ; elle le ramène encore aux expériences de sa carrière :

Il y a nécessité de céder, vous dit-on. Messieurs, il y a neuf ans que j'ai entendu parler pour la première fois de nécessité, et, depuis lors, je l'ai entendu répéter dans toutes les occasions un peu graves.

Quand il fut question pour moi de défendre M. de Potter, quelques-uns de mes amis, des personnes même de ma famille, me dirent : « Mais il y a nécessité de faire justice d'un homme qui trouble le repos du pays; vous allez vous compromettre sans résultat pour le pays » Je répondis à cela par un sourire de pitié, et je dis que je défendrais M. de Potter.

« Il éclata devant la juridiction criminelle comme un tonnerre, » dit M. Jottrand en rappelant ce procès.

Gendebien continue :

Au mois d'août 1830, avant l'événememt du 24, les agents d'un prince voisin venaient nous dire aussi : « Gardez-vous bien de faire une révolution, vous seriez écrasés ; toute l'Europe se donnera rendez vous en Belgique : la France n'est pas prête à vous soutenir, la France veut rester dans ses limites, elle veut que tout dans son voisinage reste calme. » J'ai répondu : « Nulle nécessité ne peut arrêter la révolution, la révolution est mûre : je ne connais pas de puissance capable de l'arrêter, et je crois que tout le monde a la puissance de l'accomplir. Si je ne la fais pas, d'autres la feront. » — Que de fois, après le 24 août, n'a-t-on pas invoqué la nécessité ? Lorsque les députés des provinces méridionales aux États-Généraux se réunirent à Bruxelles et firent faire, d'accord avec les patriotes, un pas à la révolution, ils crurent, quelques jours après, à la nécessité de se rendre à La Haye, préférant s'exposer aux dangers qui les y attendaient, que d'affronter ceux plus imminents à Bruxelles. Plusieurs d'entre eux nous dirent aussi : « Il y a nécessité de céder momentanément; nous ne pouvons rien par les armes, nous ne pouvons rien par la violence, nous réglerons, nous arrangerons tout à La Haye. Laissez entrer l'armée du prince Frédéric ; il n'occupera que les postes militaires, rien de plus. Il vaut mieux que tout s'arrange par la voie pacifique. »

Nous répondîmes aussi par un sourire de pitié, et nous eûmes raison; car si le prince Frédéric était arrivé le 10 ou le 12 septembre à Bruxelles, il n'en serait plus sorti.

Plus tard, nous envoyâmes une députation à La Haye pour engager nos représentants à abandonner cette ville, et à se rendre en Belgique, puisque la mauvaise foi du roi Guillaume était apparente à tous les yeux. Ceux à qui nous adressâmes cette députation lui tinrent ce langage : « Mais cédez donc; ce n'est plus pour vous qu'une question d'amour-propre; il ne faut pas ainsi se jouer du repos et de la prospérité d'un pays pour une question d'amour-propre ; cédez, tout sera arrangé à La Haye avant quinze jours ; si vous résistez, les résolutions qui seront prises par les deux chambres seront sans effet, et nous savons qu'aussitôt les résolutions

Digitized by Google

prises, elles seront exécutées par les armes, et si vous résistez, vous serez écrasés. »

Eh bien, nous répondîmes encore une fois par le sourire de la pitié.

Je dirai plus, Messieurs ; ce furent précisément les menaces qui nous furent apportées de la part des Hollandais, à l'hôtel de ville, le 18 septembre, par les deux citoyens qui avaient été envoyés en mission à La Haye ; ce fut le récit de toutes les troupes qu'ils avaient rencontrées sur leur chemin, depuis La Haye jusqu'à Bruxelles ; ce fut l'imminence du danger, qui nous fit croire à la nécessité... A laquelle ? A celle de céder ? Non, Messieurs, mais à l'honorable nécessité de nous défendre. Et c'est alors que, dans une réunion de patriotes à l'hôtel de ville, réunion composée de personnes de toutes les classes, un homme (c'était lui) parla avec assez de bonheur pour entraîner toute l'assemblée, il parvint à faire signer à tous les membres l'engagement d'honneur d'accomplir la révolution et de repousser la force par la force. C'est de ce jour qu'a lui l'aurore de l'indépendance de la Belgique ; c'est du jour où l'exécution des menaces qu'on nous faisait était la plus imminente, que date réellement l'indépendance de la Belgique.

Plus tard, et immédiatement avant les journées de septembre, les mêmes hommes proclamaient encore la nécessité de céder. Oui, Messieurs, des pétitions furent adressées, par d'autres hommes, au prince Frédéric ; on l'engageait à rentrer à Bruxelles, pour y rétablir l'ordre, comme plus tard, sans doute, on rétablit l'ordre à Varsovie.

Hé bien ! ces lâchetés, à quoi ont-elles abouti ? Messieurs, je vais vous le dire : les bons patriotes répondirent encore par le sourire de pitié à ces lâchetés. Et le dixième coup de canon n'avait pas été tiré par les Hollandais, que la plupart de ceux qui avaient cru devoir céder à la nécessité, étaient le fusil de chasse à l'épaule, défendant courageusement nos foyers.

Au mois de février 1831, grâce aux infâmes intrigues de la diplomatie haute, moyenne et basse, Grégoire surprend la ville de Gand et proclame la contre-révolution. Beaucoup croient à la nécessité de céder. Quelques pompiers répondent par un sourire de pitié et à coups de canon. La nécessité de se défendre triomphe des lâches combinaisons de la peur et de la nécessité de céder.

Au mois de mars suivant, nouvelle conspiration sur une vaste échelle, elle embrasse la Belgique entière. Il y avait nécessité d'en finir, impossibilité de résister, disaient les traîtres. Un homme (c'est encore lui) eut le courage de dire : Cela ne sera pas, parce que je ne le veux pas ; et tous les traîtres disparurent et grimacèrent le lendemain les sentiments les plus patriotiques.

Qu'on cesse donc de nous parler de nécessité. Les nations qui veulent se constituer d'une manière durable et honorable doivent n'admettre que la nécessité de se faire respecter et de se défendre.

La solennité désespérée des circonstances, la précipitation des faits, l'accent ému, la fierté du citoyen, la tristesse du patriote, rien ne manque à ces souvenirs. On pourra donner plus de détails sur les événements, sur la part qu'il y a prise ; on ne pourra pas résumer avec plus de force la carrière de Gendebien.

*
* *

Revenons sur quelques points, ne pouvant les reprendre tous.

Une des plus grandes choses de 1830, ce sont les décrets du gouvernement provisoire. Décrets trop oubliés ! nulle édition de la Constitution ne les donne ; ils en sont cependant la préface, préface supérieure

Digitized by Google

au texte. Le chevalier Huyttens les publie en note, à l'occasion, au bas des pages; ils sont cependant le fondement même de l'œuvre du congrès. Jadis, avant d'élever un édifice, on scellait, dans la première pierre, des tables d'or ou d'airain qui portaient le nom des fondateurs et les principes, souvent secrets, de l'œuvre commencée. Tels sont les décrets du gouvernement provisoire; ils burinent les principes de la révolution qui s'achève et de la nation qui se fonde.

De Potter dit qu'il *n'a pas eu de repos* que ses collègues n'eussent arrêté et signé avec lui ces grandes proclamations de principes : la liberté d'enseignement, la liberté d'association politique, religieuse, philosophique ou commerciale, la liberté des opinions, de la presse et des cultes; la publicité des budgets communaux, la publicité des débats judiciaires, etc.

Gendebien fut adjoint au gouvernement provisoire le 26 septembre et au comité central, le 10 octobre. C'est du 16 octobre que datent ces principaux décrets. Gendebien donnait à De Potter un collègue prêt à signer ces grands actes de la révolution.

De Potter a regretté de n'avoir pas préparé par un décret l'abolition de la peine de mort. Gendebien l'eût secondé.

Ces décrets devraient être dans toutes les mémoires. La Constitution les a respectés, mais elle n'a pas gardé la hauteur de principes, la vigueur d'affirmation qu'on y admire. Ils sont la préface de l'œuvre du Congrès, préface sublime.

Le nom de Gendebien y restera attaché à celui de De Potter.

*
* *

D'autres diront l'activité du révolutionnaire, discuteront les idées et l'influence du diplomate, rappelleront l'organisation donnée à la justice, etc., etc. Disons quelques mots du révolutionnaire et du patriote.

Lorsqu'en 1831, quatorze représentants demandèrent une enquête sur le désastre de Louvain, les ministres ne pouvaient négliger de leur opposer une fin de non recevoir qui manque rarement son effet; la commission d'enquête parlementaire fut représentée comme un tribunal révolutionnaire.

Gendebien répondit :

« Depuis le mois d'août, je me suis trouvé dans tous les événements, dans tous » les actes du pouvoir. Hé bien! ai-je fait couler le sang d'une seule victime? ai-je » fait tomber la tête d'une seule victime? Et lorsque l'infâme Grégoire s'est souillé » du sang le plus pur de nos compatriotes, j'étais seul au gouvernement provi- » soire (1); on voulait qu'il fût jugé par un tribunal extraordinaire. Hé bien! j'ai » cru, moi, qu'il suffisait des formes ordinaires et c'est ce qui lui a sauvé » la vie!...

» Peut-être ai-je eu tort, messieurs, ajouta-t-il avec ironie? Mais certes, on ne » peut m'accuser de vouloir ériger un tribunal extraordinaire. »

(1) Ses collègues étaient en mission pour constater et conjurer les conséquences éventuelles de la conspiration de Grégoire.

Digitized by Google

Un autre fait, semblable à celui-là et que Gendebien a raconté souvent, le caractérise mieux encore.

Un jour, au gouvernement provisoire, quelqu'un, que Gendebien nommait et que nous ne nommerons pas, *quelqu'un* donc entre, signale le danger croissant, dénonce les conspirations impunies, invoque le salut public, réclame une répression violente, désigne les dix hommes les plus dangereux, les plus coupables, propose un grand exemple et demande leur tête.

« Je vous les accorde, dit froidement Gendebien, prenant la parole. Mais voici mon collègue qui connaît dix autres coupables non moins dangereux ; vous ne lui refuserez pas ce nouvel exemple. J'en demanderai dix autres à mon tour. Rien que trente! Cela n'est pas de refus. Alors, le peuple, alléché de sang, entrera ici et nous demandera à son tour des victimes à immoler au salut public. Quand le peuple en est là, on ne lui marchande rien, et il viendra un moment où il nous demandera votre tête aussi, Monsieur; il sera trop tard pour la lui refuser. Puis, la mienne; je la lui donne si elle peut être utile à la patrie; et quand nous aurons ainsi décapité le pays tête par tête, l'heure de la restauration et du despotisme aura sonné. »

Le malencontreux sauveur du pays par l'échafaud ne répliqua point; c'était un monarchiste, un noble, un catholique. Le bourgeois, républicain, révolutionnaire, Gendebien lui avait donné une leçon de bon sens et d'humanité.

***

Le vote pour la forme du gouvernement ne peut être passé sous silence.

Généralement, en 1830, on était républicain, en principe. « Je suis républicain par théorie, dit M. Van de Weyer au Congrès ; je ne conteste pas à mon pays toutes les vertus civiques et des mœurs semi-républicaines. » — M. Tielemans fit mieux encore. Le projet de Constitution prenait parti ; il conseilla aux rédacteurs de s'abstenir et de décréter que, quelle que fût la forme de gouvernement admise par le Congrès, monarchie ou république, elle serait remise en question et soumise à un second vote, après trois ans d'expérience, devant un nouveau Congrès. Pendant ces trois années, tous les objets qui servent à la nourriture du peuple seraient libres d'impôts. On pensait au peuple alors et on ne craignait pas une révision de la Constitution.

M. Tielemans était chef du comité de l'intérieur et sa proposition ne l'empêcha pas d'être ministre quelques mois après.

Que fit cependant Gendebien? Treize membres se prononcèrent pour la forme républicaine ; il n'en fut point.

« Dans mon opinion personnelle, dit-il, la république est le meilleur de tous les gouvernements. Je dirai plus, je crois connaître assez le caractère de mes concitoyens pour pouvoir dire qu'ils sont dignes de vivre sous un régime républicain. Mais dans la position où nous sommes placés, je demeure persuadé que, si nous

Digitized by Google

établissions aujourd'hui la république, elle n'aurait pas trois mois d'existence ; les puissances mêmes qui nous protègent ne craindraient pas de descendre jusqu'à des *intrigues* pour nous plonger dans l'anarchie. L'hiver va arriver et les embarras avec lui, et la république serait morte de consomption, peu de jours après son établissement. »

*
* *

Si Gendebien votait pour la monarchie, ce n'était pas pour la livrer à la réaction. Il rêvait de faire de son pays une nation libre et fière, une démocratie progressiste.

Les intrigues qu'il redoutait contre la république ne devaient pas épargner le pays, même sous la monarchie.

Après 1815, Lesbroussart recommandait au pays « une qualité sans laquelle, disait-il, il n'y a point de nation : le sentiment de sa dignité, joint à la volonté de la soutenir (1). » Telle fut l'idée constante de Gendebien.

Deux grands faits pouvaient maintenir ce petit peuple dans une position digne de ses libertés, maintenir intacts sa force dans la guerre et son territoire devant la diplomatie.

Mais le pays fut vaincu à Louvain ; puis vaincu à Londres.

Gendebien avait quitté le ministère de la justice le 24 mars 1831 ; il était devenu colonel d'état-major de la garde civique. Il court à l'armée, se fait aide de camp du général Tieken, paye partout de sa personne, va à Louvain, y fait le coup de feu avec les *Chasteleer*, veut, après le désastre, défendre Louvain par des barricades et est entraîné par la déroute.

Une enquête est demandée. M. Blargnies s'écrie à la tribune : « On a organisé notre déroute ! » Gendebien est nommé président de la commission d'enquête ; il formule 82 questions sur lesquelles portera l'information. Mais un mois de réflexion avait suffi ; le Congrès revint sur son vote et l'enquête n'eut pas lieu.

38 ans après, Gendebien écrivait un livre pour donner à l'histoire la déposition qu'il eût faite devant la commission d'enquête : On a organisé notre déroute, répète-t-il avec M. Blargnies.

*
* *

Pourquoi ? A cette question, Gendebien répond : Pour désarmer la révolution. A cette question, les faits répondent : « La cause du Luxembourg et du Limbourg n'est plus dans vos mains, dit M. Lebeau en 1839, ce n'est pas vous qui pouvez la perdre, elle a été perdue sous les murs de Louvain ! »

Ainsi, les intrigues des puissances, qui auraient tué la République, mutilèrent le royaume.

(1) Le *Mercure belge*, Revue littéraire.

Digitized by Google

*
* *

Quelle énergie Gendebien déploya dans cette lutte, on le sait. — Dès 1831, il signait une protestation contre la seule mise à l'ordre du jour d'un projet qui pût toucher à l'intégrité du territoire; puis, il vote pour la question préalable, exige que son vote soit inséré au procès-verbal et déclare que, s'il reste à la Chambre, ce n'est que sous le bénéfice de cette protestation et *pour l'acquit d'un devoir*.

En 1839, il ne voulut plus rester à la Chambre.

Son discours est à relire. M. Nothomb avait parlé en homme d'État et en historien. La réponse aux sophismes philosophiques et historiques de M. Nothomb, M. Deschamps l'avait faite, et son discours satisfait l'esprit qu'a pu ébranler le talent de M. Nothomb.

Gendebien parla en homme politique et en patriote.

Il emploie tour à tour le raisonnement, l'ironie, l'invective; il suit pas à pas les préparatifs de résistance auxquels on n'a pas craint de compromettre le roi; il dévoile pièce par pièce toute la *mystification*, rappelle les actes et les paroles, cite les proclamations; puis, abreuvé de tristesse et de dégoût, il laisse déborder l'amertume de son cœur :

Messieurs, en terminant, car mes forces sont épuisées, je ne puis m'empêcher de jeter un regard en arrière; oui, vers 1830! Que n'ai-je eu la prévoyance et l'art divinatoire de ceux qui ont eu le talent de tout prévoir, de tout prédire! Ah! si j'avais eu ce talent, je ne l'aurais pas commencée, cette révolution, si pure dans son principe, si belle dans son avenir! car, à part toutes ces jactances d'indépendance et de nationalité qui ne sont que des mensonges de convention, je voudrais bien savoir ce qu'ont gagné à la révolution, et ceux qui l'ont faite, et ceux qui l'ont subie. Excepté ceux qui l'exploitent, qui donc y a gagné?

Après la révolution, la patrie :

Nous vous l'avons remis intact ce beau nom de belge; qu'en avez-vous fait?... Vous l'avez traîné dans la fange des cours et de la diplomatie. Aujourd'hui, il est maculé, méconnaissable. Demain vous allez le flétrir.

Je disais en 1831 : Si le fait du morcellement est consommé, je renie le nom belge. Je le répète, ce nom si beau en 1830, maculé aujourd'hui, je le renie!

Ne le croyons pas! Ne le croyons pas! Gendebien ne regrette pas la révolution, Gendebien ne renie pas la patrie. Il fait, au contraire, un effort suprême, un effort désespéré pour garder la révolution intacte et la patrie puissante!

*
* *

On connaît le vote : une grande parole burinée dans l'histoire.

Après le vote, le compte-rendu rapporte ce qui suit :

M. Le Jeune, secrétaire, donne lecture d'une lettre ainsi conçue :

Je donne ma démission de membre de la Chambre des Représentants.

Bruxelles, 19 mars 1839. Alex. Gendebien.

M. le président : Pris pour notification.

Digitized by Google

*
* *

Rentré dans la vie privée, au milieu des ovations, Gendebien ne manqua pas une occasion de servir son pays et ses idées. Les proscrits trouvaient sa table ou sa bourse toujours ouvertes. En 1848, il préside l'*Alliance* et est un de ceux qui comprennent qu'elle doit se dissoudre. La *Ligue de l'enseignement* est instituée, il en est membre ; la *libre-pensée* se fonde, il s'y fait inscrire...

*
* *

Un grand malheur vint le frapper dans un âge avancé, où il avait conservé la verdeur de l'âge mûr. Il fut atteint de cécité.

Il avait écrit ses mémoires dans l'âge mûr. Privé de la vue, pensant à mourir, désespéré de se voir atteint d'une mort prématurée, il brûla son manuscrit.

Il y relatait la proposition faite en 1830 de relever l'échafaud politique, il en nommait l'auteur, et ce récit eût acquis sous sa plume une autorité historique.

Ce n'est que plus tard qu'il refit une partie de ses mémoires, d'abord pour le journal *la Liberté*, puis pour une publication spéciale : *Catastrophe du mois d'août* 1831.

*
* *

Quelques mois avant de mourir, Gendebien terminait ce livre par ces paroles :

Je m'arrête ici ; d'intolérables souffrances ne me permettent pas d'aller plus loin.

En résumé, la nation belge n'est pas responsable de la catastrophe du mois d'août 1831 !

La Belgique fut vaincue par la diplomatie ! Je l'ai démontré de manière à convaincre les plus récalcitrants. Cette démonstration acquerra une nouvelle force dans les conséquences que la diplomatie à l'extérieur et les intrigants à l'intérieur ont fait surgir, à leur profit, du triomphe qu'ils ont obtenu au mois d'août 1831 !

Ce sera le sujet d'un nouveau travail et d'une prochaine publication.

ALEX. GENDEBIEN.

Ce nouveau travail eût été l'histoire des 24 articles.

Après 38 ans, la passion patriotique ne s'était pas affaiblie au cœur de Gendebien. Le 19 mars de la dernière année de sa vie, il écrivait encore :

Il y a 30 ANS ! j'ai déchiré mon mandat, je me suis condamné à l'ilotisme politique pour mieux caractériser ma protestation, dans la séance de la Chambre du 19 mars 1831 : Non, 380,000 fois non, pour 380,000 Belges que vous sacrifiez à l'égoïsme et à la peur !

Le souvenir de cette lâcheté, conséquence fatale de la catastrophe de 1831, m'oppresse, *après 50 ans*, aussi vivement qu'au 19 mars 1831.

ALEX. GENDEBIEN.

Digitized by Google

Gendebien était presque aveugle, presque mourant, quand il écrivait cela. Son écriture est ferme et précipitée. Il avait conservé tout le feu de sa jeunesse.

*
* *

Gendebien a secondé De Potter dans la proclamation des grands principes de la liberté moderne.

De Potter, son œuvre de philosophe accomplie, se retira de la vie politique, le 10 novembre 1830 ; « l'action véritablement démocratique dans la révolution de 1830 cessait ce jour-là, » dit M. Jottrand.

Gendebien, son œuvre politique mutilée, quitta la vie politique.

L'un et l'autre ont dédaigné le pouvoir sous la monarchie.

Gendebien, comme De Potter, avait vécu en dehors de l'Église; il mourut comme lui et fut enterré en libre-penseur.

Gendebien n'avait accepté aucune décoration ; De Potter avait de plus interdit qu'on parlât sur sa tombe. L'un et l'autre furent enterrés sans pompe officielle, suivis d'un cortége ému de citoyens.

*
* *

Une souscription est ouverte à Mons pour élever à Gendebien un monument dans sa ville natale. « Un pays, dit la circulaire, qui ne saurait pas honorer ses grands citoyens, ceux surtout qui, au péril de leur vie, lui ont donné l'indépendance et la liberté, ne serait digne de l'une ni de l'autre. »

La ville de Mons remplira ce devoir maternel. Une autre souscription est ouverte à Bruxelles, et rien n'a été fixé quant au genre de monument.

Pour ceux qui, comme De Potter et Gendebien, méprisent les honneurs personnels et veulent confondre leur cause dans celle des principes et de la patrie, il y aurait peut-être un vœu à émettre :

Que le monument réunisse le nom de ces deux grands citoyens, tous deux fondateurs de notre nationalité, tous deux libres-penseurs, tous deux frappés volontairement d'ostracisme, l'un au nom de la philosophie de la liberté, l'autre au nom de l'honneur de la patrie.

CH. P.

La Revue de Belgique vient de perdre un de ses nouveaux collaborateurs : Sous le pseudonyme de Mme MARIE SWEERTS, Mlle Louise Bovie, sœur de Mlle Virginie Bovie, artiste peintre bien connue, nous avait donné un petit roman : *La Perdrix*. Elle est décédée à Ixelles, le 11 de ce mois, et a été inhumée, le 14, à Dilbeek. Cette dame, d'un esprit distingué, s'était aussi exercée dans la poésie. Elle avait esquissé, pendant sa dernière maladie, un nouveau conte pour la *Revue de Belgique*, et elle laisse d'autres ouvrages posthumes dont nous espérons pouvoir publier quelques-uns prochainement.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE.

De l'origine et des premiers développements des libertés communales en Belgique, dans le Nord de la France, etc, par Alph. WAUTERS. — 1re partie : Preuves. Bruxelles, Gobbaerts, 1869.

La grande et lente révolution qui amena le règne des communes est loin d'être connue. Le démembrement de l'empire de Charlemagne, la révolution dont l'invasion des Normands donna le signal et qui arracha nos provinces à l'occupation théocratique du sol, ont préparé l'avénement de cette puissance nouvelle. Des luttes partielles, la plupart ignorées, lui ont assuré de lents succès, que consacrent des chartes, en grande partie perdues ; et ce n'est pour ainsi dire qu'en seconde main qu'on possède les titres de cette conquête, les codes de cette civilisation démocratique. Les actes connus s'en réfèrent à des actes antérieurs ou les font clairement supposer.

Remonter aussi loin que possible cette route de nos pères, rechercher les premiers vestiges de leurs droits, les moindres concessions des pouvoirs ennemis, est une tâche aussi difficile qu'utile, et plus féconde encore que difficile.

« Partout où les documents abondent, on rencontre des traces de déchirements, de contestations, de répressions violentes et d'excès répréhensibles, » dit M. Wauters dans une courte préface. Et c'est là un fait qu'on peut tenir pour général : les droits des communes ont dû être conquis.

L'histoire officielle du passé semble avoir fait la conspiration du silence sur ces conquêtes, subies, non acceptées, et qu'on espérait devoir être si peu durables qu'on croyait qu'il pût suffire de les taire aux générations futures :

« Quant à cette nouvelle institution que l'on appelle *franchize*, — dit » un accord conclu entre le chapitre de Saint-Lambert de Liége et le » duc de Brabant Henri Ier, — l'Église ne la sanctionne, ni ne la désap- » prouve, mais elle en tait l'existence. »

Avant de faire l'histoire de cette révolution, M. Wauters a voulu publier ses preuves ; il a rassemblé toutes les chartes, les unes déjà publiées dans des recueils qui ne sont pas à la disposition de tous les lecteurs, le plus grand nombre inédites ; il les a classées par ordre de dates et les a fait précéder d'une courte notice où il établit quelques points généraux.

Ainsi, il raconte qu'en 1169, le vicomte de Cologne et l'avoué de cette ville étant en désaccord avec les bourgeois, l'archevêque fit appeler les magistrats communaux qui, après s'être concertés et non sans difficulté, ouvrirent le coffre où se trouvaient leurs chartes et en tirèrent un privilège dont le texte était presque illisible de vétusté. Donc, « la ville de Cologne possédait au XIIe siècle une archive déjà considérable et qui datait de loin. »

Avant 1234, il existait de même à Louvain une législation *dont le souvenir a disparu.*

Digitized by Google

On peut juger par ces deux exemples de l'intérêt que présentent ces sortes d'études.

M. Wauters a surtout publié des chartes relatives au Brabant et à nos provinces wallonnes. L'édition française de l'histoire de Flandre de Warnkœnig, publiée par M. Gheldolf, le dispensait d'étendre cette publication à la Flandre. M. Wauters ne pouvait prévoir que la mort enlèverait M. Gheldolf à ce travail, « où les documents relatifs aux villes de la Flandre sont édités de la manière la plus complète. » Il faut espérer que l'œuvre commune aux deux savants ne restera pas inachevée. M. Wauters l'a complétée en l'étendant à tout le pays; il peut écrire maintenant l'histoire de nos communes. Ce sera l'objet de la seconde partie de la publication que nous annonçons.

Étude sur l'Australie, 1862-1869, par SALVADOR MORHANGE, consul général de Belgique en Australie. Bruxelles, 1869, in-18.

M. Morhange a réuni, dans ce volume, les rapports adressés par lui à M. le ministre des affaires étrangères, pendant ces sept dernières années, sur les colonies anglaises de la Nouvelle-Galles du Sud, de Victoria, de l'Australie du Sud, de la Terre de la reine (Queensland) et de Tasmanie (terre de Van Diemen). Bien qu'il ait eu principalement en vue d'attirer l'attention des industriels et des commerçants belges sur les débouchés que pourraient leur offrir ces colonies, il a cependant voulu faire plus, et il a exposé non-seulement l'état de leur commerce, de leur industrie, de leur agriculture, de leurs mines, etc., mais il a donné, en outre, un aperçu de leur situation politique, de leur géographie physique, de leur géologie, de leur ethnographie, de leur flore, de leur faune, etc. Aussi, son livre offre-t-il le plus grand intérêt pour tous ceux qui désirent connaître ces contrées lointaines et se rendre compte des progrès rapides qu'elles ont faits dans la voie de la civilisation.

Citons quelques faits qui témoignent de ces progrès. La fondation de la Colonie de la Nouvelle-Galles du Sud date seulement du 26 janvier 1788, et aujourd'hui, ce pays, trois fois plus grand à peu près que la Grande-Bretagne et l'Irlande, compte près de 400,000 habitants; la colonie de Victoria, qui ne date guère que de 1836, en compte près de 650,000; celle de l'Australie du Sud, qui remonte également à 1836, en compte près de 175,000; la Tasmanie, qui date de 1803, et qui est presque aussi grande que l'Irlande, en compte près de 100,000. La Terre de la reine, dont la découverte date d'une quarantaine d'années, est surtout remarquable par ses stations de moutons et de bétail. Tous ces petits Etats, sauf peut-être la Tasmanie, sont dans une situation de prospérité croissante; tous ont un gouvernement presque indépendant de celui de la mère-patrie; tous montrent une activité étonnante qui sert de garantie pour l'avenir de l'Australie. Il n'y a qu'une ombre au tableau, c'est l'extinction successive et si prompte de la race aborigène. L'Australie, en somme, offre encore un vaste champ aux explorations, aux découvertes, aux progrès de tout genre; mais déjà on est émerveillé de ce que la race anglo-saxone est parvenue à y effectuer, pendant un si court espace de temps. C'est une seconde Nouvelle-Angleterre, non moins étonnante que la première, d'où est sortie, au XVIIIe siècle, la République des Etats-Unis d'Amérique, si puissante aujourd'hui. Qui sait si l'établissement de la République des Etats-Unis d'Australie ne signalera pas la fin de notre XIXe siècle.

Digitized by Google

CALENDRIER GRÉGORIEN PERPÉTUEL.

ANNÉES. — APPOINT des DIZAINES ET DES UNITÉS.								SIÈCLES. 1600 — 2000 — 2400 ...	1700 — 2100 — 2500 ...	1800 — 2200 — 2600 ...	1900 — 2300 — 2700 ...	ANNÉES. — APPOINT des DIZAINES ET DES UNITÉS.							
»	6	»	17	23	28	34	»	A	C	E	G	51	56	62	»	73	79	84	90	»
1	7	12	18	»	29	35	40	G	B	D	F	»	57	63	68	74	»	85	91	96
2	»	13	19	24	30	»	41	F	A	C	E	52	58	»	69	75	80	86	»	97
3	8	14	»	25	31	36	42	»	E	G	B	D	53	59	64	70	»	81	87	92	98
»	9	15	20	26	»	37	43	48	D	F	A	C	54	»	65	71	76	82	»	93	99
4	10	»	21	27	32	38	»	49	C	E	G	B	55	60	66	»	77	83	88	94	»
5	11	16	22	»	33	39	44	50	B	D	F	A	»	61	67	72	78	»	89	95	»

Le premier tableau sert à trouver, pour chaque année, la LETTRE DOMINICALE qui lui est affectée et qui la représente dans le Calendrier.

On trouve la lettre dominicale d'une année en cherchant dans les quatre colonnes des SIÈCLES celle qui porte l'indication du siècle dont cette année fait partie, et en descendant cette colonne jusqu'au point où elle rencontre la ligne horizontale sur laquelle est marqué, à droite ou à gauche, le reste du millésime : la lettre dominicale se trouve au point d'intersection.

Ainsi, pour trouver la lettre dominicale de l'année 1870, il faut descendre la 3me colonne des siècles jusqu'à la 4me ligne horizontale où l'on trouvera la lettre B.

Dans les années communes, le mois de février n'a que 28 jours. Lorsque le nombre formant L'APPOINT est divisible par 4, l'année est *bissextile*. Lorsque l'appoint est nul, c'est-à-dire lorsque l'année est séculaire, l'année n'est bissextile que lorsque le nombre des centaines est divisible par 4; ainsi l'année 1870 n'est pas bissextile parce que 18 n'est pas divisible par 4,

Chaque année bissextile a deux lettres dominicales; l'une se trouve dans le tableau, elle sert pour les dix derniers mois de l'année; l'autre est la lettre qui suit dans l'ordre alphabétique, elle sert pour les mois de janvier et de février.

Ce calendrier sert au passé comme à l'avenir. On y trouve sûrement à quel jour de la semaine s'est passé tout événement dont on a la date. Ainsi la bataille de Ramillies fut gagnée le 23 mai 1706. Le premier tableau fait adopter la lettre C, puis le second tableau, pour le 23 mai, donne un dimanche. Cette bataille eut lieu un dimanche, en effet.

Le Calendrier Grégorien est adopté à Rome depuis le 15 octobre 1582, en France depuis le 20 décembre 1582, en Allemagne (partie protestante) depuis le 1er mars 1600, en Angleterre depuis le 14 septembre 1752; il n'est pas encore en vigueur en Russie.

Digitized by Google

CALENDRIER.

MOIS ET DATES.						LETTRES DOMINICALES.							MOIS ET DATES.					
JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	A	B	C	D	E	F	G	JUILLET.	AOUT.	SEPTEMB.	OCTOB.	NOVEMB.	DÉCEMB.
						JOURS DE LA SEMAINE.												
1	»	»	30	»	»	D	S	V	J	M	M	L	2	»	»	1	»	31
2	»	»	»	1	»	L	D	S	V	J	M	M	3	»	»	2	»	»
3	»	»	»	2	»	M	L	D	S	V	J	M	4	1	»	3	»	»
4	1	1	»	3	»	M	M	L	D	S	V	J	5	2	»	4	1	»
5	2	2	»	4	1	J	M	M	L	D	S	V	6	3	»	5	2	»
6	3	3	»	5	2	V	J	M	M	L	D	S	7	4	1	6	3	1
7	4	4	1	6	3	S	V	J	M	M	L	D	8	5	2	7	4	2
8	5	5	2	7	4	D	S	V	J	M	M	L	9	6	3	8	5	3
9	6	6	3	8	5	L	D	S	V	J	M	M	10	7	4	9	6	4
10	7	7	4	9	6	M	L	D	S	V	J	M	11	8	5	10	7	5
11	8	8	5	10	7	M	M	L	D	S	V	J	12	9	6	11	8	6
12	9	9	6	11	8	J	M	M	L	D	S	V	13	10	7	12	9	7
13	10	10	7	12	9	V	J	M	M	L	D	S	14	11	8	13	10	8
14	11	11	8	13	10	S	V	J	M	M	L	D	15	12	9	14	11	9
15	12	12	9	14	11	D	S	V	J	M	M	L	16	13	10	15	12	10
16	13	13	10	15	12	L	D	S	V	J	M	M	17	14	11	16	13	11
17	14	14	11	16	13	M	L	D	S	V	J	M	18	15	12	17	14	12
18	15	15	12	17	14	M	M	L	D	S	V	J	19	16	13	18	15	13
19	16	16	13	18	15	J	M	M	L	D	S	V	20	17	14	19	16	14
20	17	17	14	19	16	V	J	M	M	L	D	S	21	18	15	20	17	15
21	18	18	15	20	17	S	V	J	M	M	L	D	22	19	16	21	18	16
22	19	19	16	21	18	D	S	V	J	M	M	L	23	20	17	22	19	17
23	20	20	17	22	19	L	D	S	V	J	M	M	24	21	18	23	20	18
24	21	21	18	23	20	M	L	D	S	V	J	M	25	22	19	24	21	19
25	22	22	19	24	21	M	M	L	D	S	V	J	26	23	20	25	22	20
26	23	23	20	25	22	J	M	M	L	D	S	V	27	24	21	26	23	21
27	24	24	21	26	23	V	J	M	M	L	D	S	28	25	22	27	24	22
28	25	25	22	27	24	S	V	J	M	M	L	D	29	26	23	28	25	23
29	26	26	23	28	25	D	S	V	J	M	M	L	30	27	24	29	26	24
30	27	27	24	29	26	L	D	S	V	J	M	M	31	28	25	30	27	25
31	28	28	25	30	27	M	L	D	S	V	J	M	»	29	26	31	28	26
»	29	29	26	31	28	M	M	L	D	S	V	J	»	30	27	»	29	27
»	»	30	27	»	29	J	M	M	L	D	S	V	»	31	28	»	30	28
»	»	31	28	»	30	V	J	M	M	L	D	S	»	»	29	»	»	29
»	»	»	29	»	»	S	V	J	M	M	L	D	1	»	30	»	»	30

Pour savoir quel jour de la semaine correspond à une date donnée d'une année quelconque, il faut prendre cette date dans la colonne du mois dont elle fait partie et suivre, à droite ou à gauche, la ligne horizontale où elle se trouve jusqu'à la colonne portant en tête la lettre dominicale de cette année : Le jour de la semaine est indiqué par ses initiales au point d'intersection.

(Propriété réservée.)

Digitized by Google

LES POÉSIES DE JEAN VAN BEERS (1).

Quoi qu'en disent les praticiens de la littérature instantanée, les poètes ont bien raison d'imiter leurs meilleurs devanciers; lorsqu'ils honorent l'étude, elle le leur rend au centuple. Sans vouloir que le génie ne soit que de la patience, ils sentent au fond de leur inspiration même on ne sait quoi qui les invite au travail. Ils n'y reviendraient pas si volontiers; ils y auraient plus de répugnance s'il était, comme on le veut, l'ennemi de la verve. La verve, au contraire, n'en est que mieux nourrie quand elle obéit librement aux lois sévères de l'étude. Dans ce recueillement, qui n'est pénible qu'aux premières heures, la Muse ou, comme nous aimons à dire aujourd'hui, le sens intime de l'artiste lui fournit des révélations précieuses : on se rend compte de ce qu'on vaut, on s'arrête virilement à ce qu'on veut, et, pour quelque folle ambition dont il faut rabattre, on trouve, par compensation, une confiance d'autant plus solide qu'elle a été d'abord plus combattue. Il y a moins de fièvre d'improvisation, moins de démangeaison d'écrire; mais qu'on se rassure, rien de ce qui peut véritablement servir n'a été véritablement perdu. Quelques feux-follets de l'imagination se sont éteints, quelques lutins de la fantaisie ont disparu, mais les bonnes fées qui communiquent les grâces durables autant que fines et délicates, n'ont pas délaissé le modeste foyer. Elles se plaisent à y entretenir une flamme qui, sans éclater toujours en gerbes éblouissantes, ne cesse de porter à l'esprit la lumière des saines idées, et au cœur la chaleur des nobles sentiments.

C'est par ce retour sur soi, par ce courageux contrôle des pre-

(1) *Jongelingsdroomen* (Rêves de jeunesse), 7e édition. *Levensbeelden* (Tableaux de la vie), 2e édition. Gand, 1859. — *Gevoel en Leven* (Sentiment et vie). Anvers, Van Dieren. 1869.

Digitized by Google

mières émotions de la verve, qu'un poète flamand s'est conquis, de nos jours, une renommée dont il peut dire, comme Corneille, qu'il ne la doit qu'à lui seul. M. Van Beers, qui n'a pas cinquante ans, est depuis longtemps classé comme un maître. La Hollande le goûte peut-être plus encore que la Belgique. Il est vrai que nos frères du Nord sont aujourd'hui dans une situation littéraire qui doit les rendre singulièrement attentifs aux accents du chantre anversois. Fatigués comme on a droit de l'être après plus d'une vigoureuse expédition littéraire, saturés d'esthétique, de purisme et de critique subtile, ils ont soif de naturel, d'abandon, de simplicité; volontiers ils rediraient, au besoin, le mot si connu de Werther : « Il nous faut un chant qui nous berce! » Cependant, ils ne sauraient se livrer au premier amuseur venu : il ne leur suffirait pas qu'un poète fît antithèse aux raffinements qu'il leur tarde de répudier. Leurs traditions sont trop littéraires, leurs souvenirs trop classiques; ce n'est qu'avec un certain relief de style qu'ils peuvent accepter les franches allures du poète sincère et sensé.

Interrogez la jeune école qui, au delà du Moerdyck, s'inspire des vers du modeste professeur de l'Athénée d'Anvers; elle vous dira que, comme lui, elle n'aspire qu'à l'ambition de toucher le cœur par l'image de la vie réelle dans ses épisodes les plus vraisemblables. Il ne s'agit pas, croyez-le bien, de réalisme qui mutile, encore moins de matérialisme qui dégrade; on veut que l'idéal resplendisse, transparaisse dans la plénitude de la réalité. Si la société d'aujourd'hui paraît moins poétique, c'est peut-être que ceux qui nous la devraient faire connaître, s'attardent aux anachronismes, ou bien s'aventurent dans l'impossible. Ni si haut, ni si bas! comme disait Lamartine, et dût-on taxer les nouveaux poètes de se tenir à mi-côte, ils sont assez payés de leurs veilles s'ils sont compris des âmes qui restent naturelles. Goethe a dit à Eckermann : « Tous les » petits sujets qui se présentent, rendez-les chaque jour dans leur » fraîcheur; ainsi, vous ferez de toute manière quelque chose de » bon. Toutes nos poésies sont des poésies de *circonstance* : elles » sont sorties de la réalité, et elles y trouvent leur fonds et leur » appui. »

Mais dans ce cercle que les novateurs resserrent, ils ne permettent ni oubli, ni dédain, ni défaillance. Il faut que tout ait la même dignité sans prétendre ni à la même place ni au même rôle. S'ils renoncent le plus souvent aux grands tableaux d'histoire, c'est afin de réserver à l'art d'autant plus de ressources pour approcher de la perfection dans des *intérieurs* qui charment sans énerver, et dans des idylles qui font rêver sans déserter la vie active. Ce sera, si l'on

Digitized by Google

veut, la poésie domestique de Cowper ; mais elle n'admettra pas partout la rudesse de Burns. Malgré la désinvolture du sujet, elle gardera toujours la conscience de l'art, la religion du style ; peut-être même ira-t-elle jusqu'à une pointe de superstition et de minutie, et au lieu de Van Ostade ou de Teniers, on sera tenté quelquefois de lui comparer Van Mieris ou Gérard Dow. Qu'importe cependant ! cette voie ne saurait égarer : elle ne s'éloigne jamais trop ni de l'art, ni de la nature.

M. Van Beers sentit de bonne heure qu'il était né poète ; mais cette vocation, d'abord assez vague, ne se fixa, ne se précisa qu'après une lutte entre des tendances opposées. Le mysticisme d'Outre-Rhin et même les hasardeuses nouveautés du romantisme français l'ont captivé quelque temps ; il a dû être aisément séduit par ces brillantes fantaisies qui répondent si bien aux premiers besoins de l'imagination. Qui sait si ce génie, un peu élégiaque, aurait songé de lui-même à résister au courant de la poésie intime, personnelle et capricieuse qui avait alors toute sa puissance ? De nouvelles lectures, parmi lesquelles il faut citer les vives chansons et ballades de Tollens, opérèrent une rapide et décisive diversion. L'équilibre, qui allait se rompre au profit de la rêverie nuageuse et fantasque, se rétablit, de façon à rendre à la réalité contemporaine toute sa valeur poétique.

Quelques courtes pièces de 1844 sont à relire comme ayant gardé la trace d'une époque où l'inspiration s'évaporait un peu à la recherche des sons et des images. « *Le Rosier de ma fenêtre* » est la plus heureuse de ces premières tentatives. Déjà même elle fait, par endroits, pressentir le véritable artiste. Le rhythme léger, dactylique de la *trippelmaat* s'adapte gracieusement à ce sujet cordial plutôt que mélancolique, et il y a dans le tableau formé par la première stance une fermeté de touche, une netteté d'exécution qui contraste avec le vaporeux du reste. Cette mignonne romance ne rencontra que des admirateurs quand l'auteur, jusqu'alors inconnu, la fit paraître dans le *Kunst en Letterblad*. En revanche, la *Mystieke Roosken* déplut, par une certaine fadeur gothique que ne rachetait pas une allégorie incohérente et impalpable. Il y a plus de vérité de couleurs, plus de consistance dans *Maneschijn*, quoique ce ne soit, à en juger par le titre, qu'une ballade à la lune. Il est intéressant de surprendre ici au vif l'antagonisme qui persiste encore entre l'instinct pittoresque du flamand et l'obsession de quelque mièvrerie exotique.

« Le vent soufflait, rude et froid ; c'était comme une plainte, comme un cri sans relâche qui retentissait autour de moi. On eût

Digitized by Google

dit que toutes les lamentations de la terre s'étaient amassées pour éclater en un formidable gémissement qui montait jusqu'à Dieu.

» C'était la nuit; le rideau des nuages glissait du sud au nord, poussant ses ondulations incessantes, furieuses, dans le ciel immense; et, à travers ce voile fugitif que l'ouragan fouettait de ses larges ailes, apparut la lune, immobile malgré tout ce qui s'agitait au-dessous de son disque. Elle envoyait sur les nuages qu'emportait leur course furibonde une lueur glaciale sans clarté réelle et qui faisait penser au regard jeté par un indifférent sur le malheureux qui plie sous le poids de sa misère... »

Tel est le début assez ferme, autant qu'on peut juger par ces contours calqués; mais cette énergie ne se maintient pas, et quand on arrive aux derniers vers, au lieu d'une conclusion digne des premiers, on n'a plus qu'une bizarre désespérance qui n'émeut point.

Même désappointement, quand on arrive à *Lelie en Roos*, une bluette qui promettait de s'inspirer mieux de la charmante et populaire romance de Tollens : *la Fleur cueillie.*

Dans *l'Esprit de rêverie*, une élégie de la même date, Van Beers nous paraît avoir réussi. Ce n'était pourtant pas le genre qu'il devait adopter, et l'on s'étonnerait de cette rencontre, si l'on ne remarquait qu'après tout le poète trouve ici une favorable conformité de son sujet avec sa propre nature. Sans être trop rêveur, il est quelque peu de la famille de « cet esprit qui n'éblouit ni ne terrasse de sa » splendeur vertigineuse, mais qui, doux comme le regard de » l'étoile, ne respire que pitié et tendresse. »

Un an plus tard, en pleine Campine, à Lierre, où Van Beers est nommé professeur, il compose ses *Lievelingsdroomen*, visions un peu mignardes, un peu entortillées, et qui rappellent le Roman de la Rose de Hein van Aken, curé de Corbeck, plutôt que « *la Promenade du soir*, » de Henri Tollens, l'allègre marchand de Rotterdam.

En 1846 encore, on dirait que l'artiste redoute de sortir des vaporeuses mélancolies de l'élégie allégorique, comme si le plein soleil de la réalité allait tarir la source de son inspiration. Lecteur assidu de Tollens, il semble ignorer tout ce que son patriotique modèle doit de verve et de force à la réverbération poétique des choses du jour. Il s'attarde encore à des fantaisies de dilettante. *Le Jouvenceau et la Colombe*, malgré des détails suaves, nous ramène à la fadeur anacréontique des troubadours. Plus court, ce serait plus joli; car ce serait moins faux. Du moins, ne faudrait-il pas laisser au tourtereau son langage transcendant. Mieux valait traduire directement Jean Passerat :

Digitized by Google

Tu regrettes ta femelle,
Hélas ! ainsi fais-je moi :
J'ai perdu ma tourterelle.

Le *Myosotis*, plus pur, plus naturel, ne nous touche pas davantage, malgré la jolie cadence du refrain qui termine chaque couplet de cette discrète chanson d'amour. Nous réclamons de l'écrivain une poésie plus substantielle, parce que nous avons déjà entrevu çà et là la solidité, la bonne trempe de ce talent. Il nous déplaît de le voir se consumer en inutiles *juvénilia*, en poésies plus ou moins pleurardes.

C'est devant les tragédies de la pauvreté que l'âme du poète devait acquérir la pleine conscience de ses affinités intimes. Un jour, « *près du berceau d'un enfant pauvre*, » le contraste du rire confiant et des sombres incertitudes de l'avenir transforme brusquement, comme par un choc électrique, l'écouteur des échos mélodieux en vaillant poète, interprète de la vie humaine.

« Tu dors, s'écrie-t-il, pauvre enfant, innocent agneau ! Tu dors tranquille et tu ris dans ton sommeil ! Et tes petites lèvres sont violettes et tes mains roidies par le froid. Tu n'as rien au monde que le giron de ta mère, et ta mère n'a pas de pain ! Pauvre fillette, dis, pourquoi donc sur la paille de ta couchette, dors-tu, ris-tu si bien ? Serait-ce à l'avenir qui t'attend que tu souris ainsi ? »

Aussitôt éveillée par ces nobles alarmes, l'imagination fait surgir les navrantes scènes de cette destinée trop commune. Ce n'est rien pour la jeune fille d'implorer la charité de porte en porte, ou de courir mal vêtue à travers la neige et la grêle pour gagner un morceau de pain. Une plus terrible épreuve l'attend, quand il faudra défendre son honneur contre les tentations de la richesse... Mais l'enfant rit toujours dans son radieux sommeil ; c'est, sans doute, qu'elle entrevoit la main de Dieu bénissant le travail et secondant le courage ?...

Magnifique matière à noble poésie, mais qui n'a pas encore pu être maniée avec la fermeté d'un talent tout à fait sûr de lui-même. La netteté dramatique est plus d'une fois compromise par une sorte de mollesse élégiaque. On sent que la verve n'a pas encore été suffisamment disciplinée par le travail sévère qu'exigent ces tableaux dont le premier venu peut contrôler la fidélité. On sent aussi que l'auteur a été comme débordé par sa propre émotion ; trop peu habitué à cette réalité sociale si complexe et si féconde pour la méditation, il s'est troublé au point de tourner un moment vers la satire, incompatible avec son génie.

Digitized by Google

Il lui a fallu, pour mieux mesurer ses forces, un cadre moins vaste où, greffant l'idylle sur l'élégie, il pût n'être pas d'abord trop dépaysé. Par cette combinaison ingénieuse et délicate de son idéalisme d'autrefois et du sens pratique qu'éveillaient les années, il arriva à un chef-d'œuvre : « *le Jeune Malade.* » C'est une ballade parfaite de ton et de style, d'un rhythme pénétrant, d'une composition habilement simplifiée. On aime à la rapprocher d'un épisode du beau poème de Ledeganck (*le Château de Zomerghem*). Avec la même netteté de traits, on y trouve la même vivacité de contrastes. Il nous semble, toutefois, qu'il y a quelque chose de plus profond, de plus nourri dans les conceptions du poète campinois. Il a poussé plus loin la science de l'expression. Comme il excelle à poser un sujet dès qu'il en est le maître, il triomphe aussi dans l'art de proportionner les parties. Mais, au demeurant, il y a dans Ledeganck je ne sais quelle limpidité qui entraîne tout.

Le jeune paysan malade que Van Beers chante dans ses vers est amoureux comme celui d'André Chénier, mais il n'a pas les ardeurs païennes, la passion tyrannique, le délire sensuel qui invoque les côteaux d'Erymanthe. C'est dans un langage moins bouillant, moins brillant, aussi simple que celui des Campinois de Conscience, qu'il confesse son amour à sa mère. Si, par moments, lui aussi s'irrite et s'impatiente contre elle, au fond il est soumis et respectueux. Il est, d'ailleurs, plus cruellement éprouvé que le voluptueux berger d'Arcadie :

« Mère, dit le jeune malade, oui, la bonté de Dieu règle tout; mais ne me fais donc pas croire que je puisse encore guérir. Vois donc mes mains, comme elles sont maigres, comme elles sont transparentes! Ah! je sens que je m'en vais lentement, lentement, tandis que je m'affaisse dans ma chaise! Car... c'est la phthisie, mère! Et pourtant, je n'ai pas vingt ans; — vois donc, l'an dernier à pareil jour, c'était kermesse aussi, et là-bas j'étais encore à danser, plein de gaieté, d'espoir et de courage; et maintenant, oh! ces éclats de joie et ce bruit du bal, cela me fend le cœur comme une cruelle raillerie! »

Et la pauvre mère répond en pleurant :

« Henri, tais-toi donc, ne blasphème point! Songe que Dieu l'a ainsi voulu! Que sa sainte volonté s'accomplisse!... »

« Et là bas, près des tilleuls, retentissaient le tambour et le violon; là tournait et voltigeait Rose, l'amie de Henri, dans la joyeuse cohue; là tout frétillait et fourmillait pêle-mêle, et Rose ne pensait plus à Henri! »

. . . . . .

« La nuit était venue. Calme et solennelle se levait la lune au

Digitized by Google

bout de l'orient; elle enveloppait mollement tout le village de sa splendeur magique et argentine. Et là-bas aussi, à travers les carreaux de l'étroite fenêtre, où Henri avait été assis avec sa mère, la mélancolique lumière de l'astre pénétrait froide et pâle. Et quelqu'un, s'arrêtant, au retour de la kermesse, aurait pu remarquer un spectacle à déchirer le cœur. Là gisait Henri, pâle, immobile, étendu sur le pauvre grabat; près de lui, sa mère agenouillée, clouée au sol. Dans cette pauvre chambre où la lune envoyait ses rayons, on n'entendait rien, si ce n'est une voix qui, de temps en temps, répétait : « Dieu ! mon fils... mon fils est mort ! »

« Et au dehors, dans le village, retentissaient toujours le tambour et le violon; là se trémoussait toujours la joyeuse cohue; là, tout frétillait et fourmillait encore pêle-mêle, mais personne ne songeait qu'on peut souffrir et mourir! »

Sobre idylle, finement relevée par le parallèle de deux situations opposées, cette touchante histoire plaît surtout aux lecteurs attentifs.

Une autre histoire d'amour trompé, *Livarda*, excita peut-être plus facilement l'admiration. C'est une légende empruntée aux plus fantastiques et aux plus lointains souvenirs de la Flandre. On racontait donc aux veillées d'hiver qu'une âme du purgatoire avait consenti à demeurer mille ans de plus dans les flammes, rien que pour revoir un instant son mari qu'elle croyait inconsolable. Elle le revit à ce prix terrible; hélas ! ce fut pour le retrouver en compagnie de courtisanes effrontées auxquelles il prodiguait les baisers. La pauvre âme, désolée, s'enfuit pour retourner au purgatoire. Aussitôt, l'ange qui la conduisit l'emporta au ciel, en lui disant : « Tu as plus souffert, pauvrette, en un instant qu'en mille années de purgatoire; dès maintenant, tout est expié, mais ton mari sera maudit !... »

Van Beers a merveilleusement transformé ce conte si naïf. Il en garde, il en multiplie même les arabesques gothiques; mais elles encadrent un tableau tout humain qui s'appuie et se déroule sur la terre que nous connaissons. Ce qui nous charme dans cette élégante composition, c'est moins la riche variété des mètres, l'habileté des rhythmes, la luxuriance des couleurs prodiguées pour les moindres détails, que la simple histoire des amours de la jeune faubourienne. Cela captive comme la vérité; cela enchante comme toute peinture des sentiments indestructibles du cœur humain. Telle est même la séduction de cet entrelacement du fantastique et du réel qu'on hésite à signaler quelques longueurs et que plus d'un lecteur ravi doit s'être dit que le poète n'irait pas plus loin.

Ce n'était là que le dernier mot d'une époque de transition. On

Digitized by Google

allait entrer en plein dans une période de force et d'énergie, sans toutefois renoncer à ces nobles habitudes du style scrupuleux et de la composition longuement méditée.

En 1848, à l'heure où les poètes rêvaient jusque dans la politique l'idylle républicaine, il était inévitable que la poésie flamande se détachât, plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, de l'archaïsme et du dilettantisme. Elle parut, en effet, se tourner assez résolûment du côté de la réalité contemporaine.

A commencer par *Eene bloem uit het volk* (*une fleur du peuple*), poëme dont la donnée semble être prise à Victor Hugo (*Regard jeté dans une mansarde*), quelle veine de sincérité pittoresque, quelle force de vérité dramatique, et comme on voit resplendir l'idéal sain, robuste, dans cette actualité qui paraît d'abord bien banale!

C'est, on l'a deviné, une jeune fille que le poète aperçoit cousant et chantant à sa fenêtre gothique, encadrée de fleurs et de festons. Il ne peut s'arracher à ce petit tableau d'intérieur. Quel calme et quelle plénitude de contentement! La diligente ouvrière ne semble pas demander à Dieu d'autre bonheur que celui de pouvoir ainsi toute la semaine travailler la pleine journée sans grand souci du lendemain. Oh! elle n'a pas été gâtée par le sort; depuis longtemps elle est orpheline! Cette chambrette, c'est son monde, et il lui suffit pourvu qu'elle puisse, de temps en temps, tourner ses francs yeux bleus vers ce ciel que découpent bizarrement les toits, les pignons et les cheminées. Un peu de poésie dans l'âme, et la voilà précieusement gardée! Pourtant, voici qu'elle ne chante plus; elle ne semble plus même écouter l'oiseau favori qui gazouille dans sa cage mignonne. Quoi donc? la voilà penchée, un peu rembrunie, la joyeuse fille; la tristesse, dirait-on, s'empare d'elle au contact de cette chatoyante robe de soie qu'elle achève! Peut-être une robe de noce? Ah! oui, comme elle t'irait mieux qu'à l'autre! Comme tu serais autrement belle à côté de ton fiancé, et comme un peu d'or t'aiderait à faire éclater la splendeur de ton frais visage! Puis, tu pourrais faire de larges aumônes à tes pauvres auxquels tu donnes si peu! Être riche, quelle magie! Et pourquoi donc t'en faudrait-il priver! Oui, le voisin d'en face semble te promettre cette vie idéale par le regard dont il te poursuit... Prends garde, chère enfant, le démon se cache dans ces plis de la soie opulente et t'obsède de visions malsaines! Songe seulement aux rapides, aux terribles déceptions de ces folles espérances! Faut-il te raconter ces tragédies?...

Mais non, voici que son front se rassérène et se relève; elle travaille avec autant de joie qu'auparavant, elle regarde ses fleurs, elle

Digitized by Google

sourit aux fredons, aux ramages de l'oiseau familier, et elle contemple son coin du ciel qui n'a plus de nuages.

Le poète a deviné le secret de cet apaisement. La jeune plébéienne porte en son cœur un amour honnête et vaillant qui la préserve de tous les piéges de la vanité, de toutes les morsures de l'envie. Dimanche, pense-t-elle, elle sera au bras de son amoureux, le loyal ouvrier qui doit l'épouser. Dimanche, au *Werf* (1), au centre des grands quais, l'heureux couple fera bien des envieux, même parmi les riches. Mais c'est à la campagne que leur joie sera pure et leur liberté souveraine! Que de beaux projets d'avenir ils feront, la main dans la main, errant le long des grands blés ondoyants! Ils se chuchotent déjà tout ce qu'il y aura de féerie dans le petit ménage qui, sous l'œil de Dieu, grandira rapidement...

Ce n'est pas ici qu'on serait tenté de blâmer les menus et familiers détails que prodigue le poète. Il faut seulement regretter de ne pouvoir les tirer de leur texte flamand, sans leur faire perdre le meilleur de leur grâce, le principal de leur efficacité pathétique. Ce qui fait qu'on revient souvent à cet intérieur du plus fin coloris flamand, c'est qu'un sentiment sincèrement démocratique s'y déploie et s'y reconnaît sans qu'on soit agacé par les stridentes fanfares de la déclamation. Quelque chose de recueilli, de reposé, d'équilibré comme le charmant esprit de la gentille ouvrière, voilà ce qui gagne aussitôt tous les cœurs. Les femmes surtout se plaisent à ce tableau de vaillance féminine.

Cette maîtrise, cette domination du sujet par l'élimination d'éléments parasites va se montrer de plus en plus. Le progrès se révèle jusque dans les moindres circonstances. Faut-il une chanson de noce? Les souvenirs de l'ami trouvent leur place, sans qu'il faille copier *le Coin de l'amitié* de Béranger. C'est, si l'on veut, la même idée, mais dégagée de son enveloppe décolorée, allégorique; au lieu d'une moralité abstraite, on a là comme une page de mémoires personnels, délicieusement racontée, presque dramatisée. S'agit-il de consoler ou plutôt d'honorer une douleur inconsolable? L'élégie, au lieu de se perdre dans les nuages, tire du spectacle même de la vie les enseignements les plus mâles, les plus pratiques, en même temps que les émotions les plus pénétrantes et les plus délicates. A défaut de la sonore plénitude des stances de Malherbe, c'est une parole attendrie autant que courageuse; et l'on s'élève à travers les larmes à la philosophie de la vie réelle.

(1) Étymologiquement, le chantier. *Aan t' werf* (au chantier); de là, dit-on, Antwerpen.

Digitized by Google

Rien ne vaut pourtant, pour l'inspiration créatrice, le rude contact des poignantes anomalies du siècle. Nous en avons la preuve dans le morceau que Van Beers acheva en 1851 et qu'il intitula : *By 't kerkportaal* (*Près du portail de l'église*). Un dimanche soir, à la sortie du salut qu'on vient de chanter à Notre-Dame d'Anvers, le poète se prend à analyser la foule qui lentement se disperse. Le pauvre s'est retrempé dans la prière ; le riche semble y avoir puisé le sentiment de la solidarité évangélique. Mais la belle Hélèna, riche seulement de sa beauté, fleur sauvage épanouie on ne sait où, et qui attire bien des regards ardents, qu'a-t-elle demandé sous les voûtes gothiques? Sans doute, elle s'est mise sous la garde du seigneur qui protége les plus frêles arbrisseaux? Mais quoi? si elle rougit, c'est d'orgueil en écoutant les flatteries d'Edmond, l'élégant gentilhomme. Aussi, quelle caresse que ce regard! Quelle musique que cette voix adulatrice!... — Héléna! Héléna! Ne te souvient-il plus de ta mère qui, s'agenouillant dans cette même église, demandait à Dieu de te garder l'honneur, à défaut de richesse? Pauvre fille, pense à la pauvre morte!..

— « Mais non, tu n'as plus de mémoire que pour ton séducteur ! Tu crains seulement d'être reconnue par quelqu'un des amis de ton humble famille ; tu plonges un regard furtif dans la pénombre du crépuscule ; mais Dieu te voit, et du fond de son temple te crie : « Malheur à toi ! »

Au second tableau, on se trouve de nouveau sous le portail de Notre-Dame. Par une belle matinée de printemps et au joyeux tintement du carillon, de nombreux mendiants s'injurient en se bousculant autour d'un carrosse de gala. C'est celui du baron Edmond qui fait un riche mariage. Dans la cohue glapissante, on aperçoit une jeune femme, muette et sombre, cachant sous un châle souillé plutôt qu'usé, un enfant encore à la mamelle. « C'est toi, Héléna, s'écrie le poète, te voilà plus pauvre qu'auparavant et montrant par les rues ce stigmate de la honte que tu dois nourrir de ton sang!... » Au bruit du brillant cortége qui s'avance, elle se précipite échevelée, livide, écumante ; mais la fureur la suffoque ; elle s'arrête comme une statue, sans voix, sans larmes. — « Laquais! crie le marié rayonnant, double aumône à cette pauvresse! » Et l'étincelant carrosse disparaît au galop des chevaux fringants.

C'est encore sous le portail de la vieille église que se dénouera la trilogie. Héléna, tombée de misère en misère au dernier degré de l'avilissement, est couchée sous le porche. La nuit va finir, une nuit de grêle et de rafales. La pauvre réprouvée ose à peine prier encore. Le froid, le dénûment, le remords, tout l'épouvante. Tout à

Digitized by Google

coup, dans le délire du désespoir, une vision radieuse emporte son âme éperdue dans un ciel d'or et d'azur, où elle retrouve son père, sa mère, son enfant. On entend quelques paroles incohérentes, quelques faibles gémissements; puis, Héléna retombe dans l'immobilité. Bientôt ce lugubre silence est troublé par des chants rauques et des cris sauvages. Ce sont les traînards d'une orgie. L'un d'eux arrive en chancelant près du portail. « Eh! la belle enfant! balbutie-t-il, que fais-tu là? Dieu n'est pas encore levé!... Bon, tu fais la muette; qu'on voie au moins tes yeux! » Et comme il la soulève dans ses bras, elle retombe sur la dalle. On entend des cris déchirants. « Héléna! morte! » C'était le séducteur Edmond. « Pâle, muet, désenivré, immobile, les yeux hagards, écoutant avec stupeur le grincement de la porte de l'église, on eût dit qu'il écoutait la voix de Dieu. »

Ce poëme douloureux passe peut-être la mesure; quelques traits violents, trop brusqués, trop heurtés semblent démentir le génie habituellement contenu, réservé du poète. Il a forcé la concentration, surtout le contraste, pensant par là atteindre plus au vif le vice qui, comme crie Juvénal : *Fruitur Diis iratis.* Dans cette manière noire, on obtient sans doute une puissante réverbération des points culminants; mais il est permis de douter que l'impression soit durable autant qu'elle est poignante.

L'inspiration est tout aussi vive dans un récit de 1852 : *En kermesse;* mais, dès les premiers vers, on reconnaît une verve plus nourrie, une trame plus serrée, bien que plus étendue. Le début rappelle le village campinois du « *Jeune malade.* » A la faveur de ce souvenir, la comparaison s'établit d'elle-même, et si peu qu'on ait le goût de ces charmantes confrontations, on sera ravi de reconnaître dans *En Kermesse*, un grand accroissement de force littéraire.

Donc, comme le titre l'annonce, le village est en fête, et tout le monde a sa part de la joie publique. Le ciel lui-même, éclairant de sa pure lumière ces maisonnettes si blanches, si riantes et dont les cheminées se couronnent d'une fumée qui promet l'hospitalité, semble commander à tous l'oubli des chagrins. Quels cris de tous côtés! Quels francs appels à la vieille jovialité flamande! Une femme pourtant, blottie dans un creux de monticule rougeâtre qui borde la route, demeure insensible à ces cordiales invitations de la terre et du ciel. C'est une mendiante, dira-t-on, et elle pourrait, comme le quémandeur un peu goguenard du *Faust* de Gœthe, réclamer, sans qu'on s'en fâche, sa dîme de la commune allégresse. Pourquoi donc se tient-elle à l'écart? Pourquoi ne remercie-t-elle pas la jeune

Digitized by Google

paysanne qui la regarde si amicalement, en lui faisant l'aumône? Non, elle n'a pas même vu ce doux regard, car le sien, sinistre, obstiné, semble magnétisé par l'aspect du joyeux village tout bourdonnant de folie.

Serait-ce l'envie? Non, cette tête grisonnante, ces traits hâves, farouches, tout indique la haine, l'horreur du plaisir. Le poète, lui, qui philosophe à sa façon (ce n'est pas la pire) nous interprète cette attitude de la Niobé des bruyères. Le bruit de la fête a fait tressaillir les plus vieux souvenirs de la mendiante. Et d'abord, elle a dansé bien souvent à cette même kermesse; et bien plus, elle éclipsait toutes ses jeunes compagnes; sous la tente rustique fraîchement enguirlandée, plus d'un danseur fringant venait solliciter la belle Régina; personne dans le bal qui ne lui portât amour ou envie. C'était surtout Karel, le fils du meunier, qu'il fallait voir. Si ses camarades sentaient leur esprit gagner des ailes sous l'œil de Régina, Karl y perdait toute son assurance, toute sa joie, toute sa verve de travail. Un jour, revenant du marché, tandis qu'il laissait rêveusement flotter les rênes sur son brun trotteur, tout à coup Régina, comme un lutin, s'élance dans la carriole et se place gaillardement à côté de l'adorateur transi. Comme elle jouissait de son embarras et devinait son envie de lui déclarer son amour! Enfin, et comme on approchait du village, il se hasarde à parler de ses doux projets d'avenir. Oh! le ravissant dialogue qui rappelle par endroits Théocrite. Comme certains personnages de ces *intérieurs* grecs, Régina, folle de coquetterie, n'admire que les amours de la ville. Il lui faut des chapeaux et des robes, ainsi qu'en portent ces belles dames qui sont venues un moment à la kermesse et qu'elle a d'un regard de feu signalées à Karl.

Le reste se devine. Elle s'abandonne à ce vertige de luxe qui étreint les têtes les plus fières, les cœurs les plus nobles. Elle a pu (un seul jour!) étaler à la kermesse toute la splendeur de Paris. Que ce jour lui a coûté de larmes! Ces visions mêmes que le remords évoque si nettement, si complétement, dans l'imagination de la sombre mendiante, n'est-ce pas une terrible expiation? Oui, et cette fois plus méritée peut-être que celle qui nous a trop remués pour la pauvre Héléna étendue morte sous le portail de Notre-Dame.

La finesse de trait et la pureté de coloris que nous aimons dans cette galerie de petits tableaux se retrouvent dans d'autres pièces du même auteur et de la même période de développement. Elles semblent même avoir eu plus de retentissement, réveillé des sympathies plus promptes et plus nombreuses, grâce à cette double

Digitized by Google

fortune d'un élégant conteur qui, aux lectures publiques si goûtées en Néerlande, sait, par une diction accomplie, achever de gagner les cœurs, s'il en est qui résistent encore à l'enchantement de ses délicieuses narrations.

Du jour où Van Beers a compris l'importance de l'économie dans la composition comme dans le style, il a compris aussi l'avantage de l'heureux choix des sujets. Presque toujours on les trouve en conformité avec son génie naturel, et quand cette harmonie ne lui est pas d'abord offerte, il la fait naître par un zèle qui se soutient, par un soin que rien ne déconcerte.

C'est au fond le même procédé d'artiste qu'on rencontre dans un vœu philanthropique de nouvel an « *Regard jeté sur une fenêtre*, » dans la commémoration d'un deuil national « *la Mort de la reine*, » dans l'hommage au poète populaire Tollens, dans l'appel à la charité en faveur de la veuve et des orphelins de Zetternam « *le Chant du cygne*, » et jusque dans un poème couronné qui célèbre et véritablement *magnifie* notre Railway initiateur. Toujours cette tendance d'une poésie, sœur germaine de la peinture flamande, à préciser des faits humains selon des proportions humaines et vraisemblables, à prodiguer l'air, la couleur et la lumière, et à donner aux figures les plus grandioses ou les plus éthérées, le piédestal de la réalité admissible.

Il est intéressant de remarquer comment par cette unité de méthode poétique, la matière la plus abstraite peut prendre les chaudes couleurs de la vie, l'encyclopédie se résumer en quelques jets de flamme, et l'histoire enfin, sans perdre sa profondeur, apparaître aussi lumineuse, aussi palpitante qu'un drame. C'est quelque chose de ce plaisir tout intellectuel qui nous semble recommander le poëme fait en l'honneur de *Maerlant*. Van Beers le récita publiquement à Damme, le 9 septembre 1860, lors de l'inauguration de la statue du vieux trouvère bourgeois.

Si l'on songe que Maerlant mourut en Flandre vers la fin du XIII^e^ siècle, après avoir plus qu'un autre écrivain préparé la démocratie laïque du quatorzième, on verra surgir aussitôt de graves considérations philosophiques. Comment s'y dérober en invoquant cette grande gloire de la patrie, et comment, d'autre part, introduire ces choses austères et subtiles dans un vers jusqu'alors réservé aux naïves et gracieuses peintures? Pouvait-on, sans pédanterie, apprécier, caractériser l'auteur de tant de livres savants, ou bien fallait-il, en déshéritant le grand citoyen, réduire son rôle de réformateur à celui de ménestrel?

Telle était l'alternative, et voici le plan que Van Beers choisit

Digitized by Google

pour en sortir. Maerlant est assis sur la dune de Damme et devant cette mer qu'illuminent les rayons d'or du soleil qui descend à l'horizon, il rêve à toute la majesté du devoir poétique. Les pêcheurs qui, pieds nus, passent sur la plage, baissent la voix en apercevant le rêveur du soir; ils respectent ses méditations patriotiques, ou peut-être redoutent-ils l'esprit qui le vient visiter à cette heure solennelle. Lui ne voit au fond que sa pensée, et cette parole intérieure nous est traduite par le poète moderne :

« ... Oui, je comprends enfin tout le prix de la vie! Il ne faut plus la consumer, comme j'ai fait, en frivoles efforts de passe-temps poétiques. Assez longtemps nous avons chanté la guerre de Troie et les exploits d'Alexandre. L'heure est venue d'une gloire plus haute et plus durable : il y faut aspirer. Il faut que le poète vive pour les autres, non pour lui. Ce que la foule désire confusément, qu'il le mette en pleine lumière et l'épure par la flamme de l'inspiration. Que chaque âme du pays comprenne enfin sa dignité; que le Flamand se redresse à l'encontre des félonies françaises. La plus noble tâche des poètes est de prêcher la liberté et la fraternité à nos vaillantes communes. Gardons-nous d'énerver le peuple par ces romans de la *Table-Ronde* qui ne célèbrent que le duel et l'adultère. Le règne du peuple approche : qu'il s'apprête à le mériter. Arrière la noblesse et le clergé, s'ils continuent de se montrer indignes de leurs priviléges! Le Christ ne peut aimer que le droit commun, le droit des hommes libres. Comment un prélat consent-il à garder encore des serfs?... »

Cinquante ans plus tard, le poète libéral a rempli pour sa part la tâche qu'il imposait à son siècle. Maintenant, il est depuis des mois cloué sur son lit de douleur, attendant la mort comme une délivrance promise et qui ne saurait faillir.

Qu'il est beau pourtant ce vieillard, miné surtout par la vie de l'esprit! Avec quelle vénération ils le contemplent, ces deux patriotes qui sont venus souvent l'entretenir des dernières luttes du pays!

— « Plus d'espoir! murmure le plus âgé à l'oreille de son compagnon, le plus sage conseiller du peuple flamand va s'éteindre! N'est-ce pas lui qui, dans ses nobles vers de *la Fleur de la nature*, nous apprit à mesurer la grandeur et la bonté de Dieu dans ses œuvres? N'est-ce pas lui qui, par sa *Bible rimée*, voulut que la bonne nouvelle de l'Evangile fût comprise par chacun dans sa propre langue, afin que l'obéissance fût intelligente et qu'on adorât en esprit et en vérité? Comme il a su dédaigner les clameurs des fanatiques, et qu'il s'est peu troublé des menaces par lesquelles on voulait étouffer sa mâle et libre parole!

— Moi, dit le plus jeune, un hardi communier, moi, je me sou-

Digitized by Google

viens encore du jour où Maerlant fit réciter au peuple son *Wapen Martyn*. Ces dialogues satiriques sur toutes les questions qui s'agitent dans nos demeures, dans nos halles de métiers, dans nos hôtels d'échevinage, tenaient partout la foule suspendue aux lèvres du lecteur. Quelle énergie de blâme, et pourtant quelle générosité ! Puis, quand il eut achevé sa grande œuvre : *le Miroir des histoires*, te rappelles-tu combien les grandes leçons de la Grèce héroïque et intelligente nous tirèrent du bourbier des vieux préjugés? Non, tu n'as pas oublié comme, au récit des Thermopyles, nous avons juré, nous aussi, de mourir ou de vaincre les oppresseurs du pays !... »

Cette voix jeune et vibrante, éclatant à la fin par un soubresaut de la passion, réveille le vieillard. Il rouvre ses yeux presque éteints, il se redresse sur son séant :

« O mes amis! murmure-t-il, soutenez-moi; que je puisse une dernière fois contempler la terre que bientôt je vais quitter!... Beau soleil, que de joie tu répands dans le ciel! Mais ici-bas, quelle désolation! Damme, si heureuse jadis de son port et de son commerce, n'est plus qu'un monceau de ruines, triste image de mon propre déclin!..... Pendant cinquante ans, j'ai bravé toutes les calomnies; j'avais, pour m'en consoler, mon œuvre d'enseignement qui devait affermir l'œuvre de la liberté nationale. Mais depuis que j'ai vu la France museler le lion de la Flandre, le désespoir m'a ôté ce qu'il me restait de sève et de force; j'ai osé maudire l'existence!...

» Mais, ô mes amis, je sens l'esprit de Dieu réveiller mon âme : écoutez ce qu'il laisse entrevoir à mon œil mourant. J'aperçois dans le lointain avenir Philippe de France qui accourt avec ses bandes de proie... Mais là, quels cris de rage! Quel tumulte de bataille! Voici les drapeaux de nos ghildes, voici les blasons de nos ouvriers-soldats!... Et vous deux, mes amis, je vous retrouve là-bas dans le nuage, et les bourgeois victorieux vous élèvent sur le pavois ! Puis, d'autres batailles, d'autres victoires encore, et toujours c'est la Vérité et le Droit qui l'emportent sur la ruse et la violence.

» Puis... oh! comment y croire? Le règne de la Raison et de la Liberté s'inaugure et les derniers glaives se transforment en socs pacifiques !

» Pardonne-moi donc, ô Dieu de miséricorde, si j'ai fini par désespérer de l'affranchissement des âmes! Et vous, mes amis, écoutez ma suprême parole : « Penseurs, poètes, citoyens, ayez bon courage ! »

A quelque temps de cette émouvante entrevue, un soir, deux soldats viennent s'agenouiller sur la tombe de Maerlant, et à la pâle lueur de la lampe sépulcrale, on les voit se serrer la main pour se jurer fraternité d'armes. « Que ce soit, dit l'un d'eux, sur la pierre

Digitized by Google

qui recouvre le prophétique poète, que nous jurions d'accomplir ses prophéties!... »

Bientôt ils sont sortis de Damme, et dans les bois voisins on entend crier : « Debout, compagnons, vos doyens Breidel et De Coninck sont revenus!... » Quelques heures plus tard, Bruges se soulevait aux cris de : « *Ami et Bouclier! Déloyal est le Français !* »

Cette succession de scènes n'est pas toujours également heureuse, nous l'accordons; il y a çà et là quelques échappées presque déclamatoires, mais il faut considérer combien ce tour un peu romanesque était difficile à éviter en pareille situation. On ne dramatise pas impunément les idées; il faut bien quelques sacrifices pour amener un dialogue un peu vraisemblable.

Quant au rapprochement que le poète imagine entre le fondateur de la littérature didactique et bourgeoise et les héros de la bataille de Courtrai, il n'a rien de contradictoire avec les dates jusqu'ici fournies par l'histoire des lettres et des libertés flamandes. Il prête d'ailleurs au poëme de Maerlant une sorte de beauté philosophique assez en harmonie avec l'esprit de l'écrivain dont on voulait rehausser la mémoire.

Quoi qu'il en soit, nous préférons à ces ingénieuses combinaisons les simples histoires qui, malgré le soin dont elles ont été entourées, semblent, dans leur allure naïve, n'avoir rien coûté au narrateur. Qui n'a lu avec plaisir *la Tante béguine* et *la Saint-Nicolas*, deux touchantes compositions imitées par Potvin dans *l'Art flamand?* Et qui, sachant le flamand, ne voudrait avoir assisté à la lecture de *l'Aveugle*, faite par Van Beers au Congrès néerlandais d'Utrecht?

Il y a aussi un sentiment très-délicat, sans faux attendrissement, dans la ballade de *l'Aïeul pauvre*. La donnée dérive plus ou moins directement d'un fabliau du moyen-âge, *la Housse partie*. Mais par la rédaction nouvelle qui, à tout prendre, est une véritable création, on a l'occasion précieuse, piquante, de vérifier la différence profonde qui existe entre les deux génies littéraires. Le Gaulois, né malin comme on a dit, se borne à faire rire de ce cynique adage de Villon : « *Dans pauvreté ne loge pas grand'loyauté.* » Il y a plus de vérité humaine dans le conte flamand. L'égoïsme brutal des parents pauvres est amplement racheté dans une scène finale où des cœurs endurcis par la misère se fondent sous le feu des plus généreuses émotions. Le dénoûment a, d'ailleurs, autant d'élégance poétique que d'élévation morale.

Il y a plus d'ambition littéraire dans l'histoire un peu longue de

Digitized by Google

Bestedeling. Et d'abord, comment traduire ce titre pour le bien faire comprendre? Il nous paraît plus sûr de recourir à l'analyse du sujet. Le poète l'introduit par la ravissante peinture d'un soir d'été en Campine. A voir ces gais travailleurs qui reviennent des champs, ces blondes paysannes qui dansent et chantent autour du lourd chariot criant sous le poids de la moisson et tout orné de festons et de banderoles, on songe aux *Moissonneurs* de Léopold Robert (1). Un peintre y songe aussi, en suivant de loin sur la route le tourbillon joyeux. « Joie vaut prière, se dit-il ; car ces braves gens qui se trémoussent de si bon cœur envoient leurs hymnes instinctifs au maître du soleil ». Plein de douces pensées gagnées à cette contagion de naïf contentement, il est arrivé, sans le savoir, à l'auberge du village. A peine a-t-il levé le loquet de la porte, qu'il est comme étourdi par un vacarme assourdissant et suffoqué par un épais nuage de tabac.

— « Que se passe-t-il? » demanda-t-il au *baes*, quand il est enfin parvenu à se frayer un passage jusqu'à sa place habituelle au large foyer à la flamande.

— On va adjuger les pauvres.

— *Adjuger!*

— Eh! oui, vous autres de la ville, vous n'entendez rien à nos us et coutumes. Vous ignorez que les bureaux de bienfaisance adjugent au rabais l'entretien des enfants trouvés et des vieillards infirmes.

Et de fait, le peintre put voir bientôt le maître des pauvres procéder à cette adjudication bien digne du bon vieux temps. Les amateurs de ce genre de fermage venaient inspecter ces pauvres victimes de la charité routinière; on eût dit des acheteurs américains au marché des nègres, comme dans *la Case de l'oncle Tom*.

Quel émouvant contraste amené par la petite Liva qui vient dans la salle enfumée supplier son père de *soumissionner* encore une fois pour le petit vacher, l'orphelin Wardje! Le gros fermier repousse la gentille solliciteuse, et pour échapper à ses instances, se met à tout expliquer au peintre qui rêvait sous la cheminée.

— Le grand défaut de Wardje, dit-il, c'est de s'amuser à dessiner...

— En ce cas, je le prends pour rien, s'écrie l'artiste : il me va, ce petit bonhomme rêveur!

Et voilà comment, quelques années plus tard, tout le village est en émoi, en fête pour un grand prix de Rome. C'est ce petit vacher

(1) Ce début est traduit aussi dans l'*Art flamand*.

Digitized by Google

qui l'a obtenu, et, comme la chance a partout ses courtisans, c'est à qui se rappellera complaisamment ce qu'il a fait ou cru faire pour l'orphelin jadis rebuté à l'adjudication officielle. Au reste, ce roman idyllique se termine par l'heureux mariage d'Edward et de Liva. Le ton des premières scènes le faisait pressentir. Mais à quoi bon l'épilogue et ses menus détails de baptême? N'est-on pas tenté de croire que l'auteur, en s'évertuant à reproduire en flamand l'hexamètre dactylique d'*Hermann et Dorothée*, espérait du même coup en retrouver la poétique familiarité et l'homérique abondance?

Ce n'est que dans une nouvelle imitation métrique fortifiée par un redoublement d'étude, que nous trouvons enfin une exécution plus en harmonie avec la noblesse de la forme convoitée.

Il ne suffit pas de se dire :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

La formule n'opère pas soudainement comme un sortilège; il y faut, au contraire, une volonté bien trempée, une imagination longtemps nourrie, l'inspiration à point et prise au bond. Cette noblesse de forme, qui oblige comme toute autre noblesse, interdit à l'artiste la moindre négligence. L'aisance qui paraît dans le modèle ne doit pas faire prendre le change; elle n'y est non plus qu'à force d'art et de soin exquis. Ni la vulgarité, ni même la mollesse élégiaque ne se peuvent supporter un seul instant dans un genre qui aime à racheter la simplicité du fond par la distinction de la forme.

Est-ce ainsi que, à la suite de Voss et de Goëthe, notre poète a compris la beauté propre à l'épopée domestique? En lisant sa dernière œuvre, *Begga*, nous trouvons bien quelques raisons pour le conjecturer. Simple histoire d'ouvriers qui vivent peut-être encore à Anvers, ce poëme attire tout d'abord par la pure et fraîche poésie de la réalité contemporaine. Point de photographies brutales à donner des nausées, point de combinaisons fantastiques à donner le vertige; des tableaux qui reposent sans énerver, des situations qui émeuvent sans outrance. Et comme toujours, une engageante exposition du récit en façon d'avant-scène.

Pénétrons avec le poète dans une de ces vieilles rues d'Anvers où persistent encore quelques-uns des types illustrés jadis par les maîtres de la peinture flamande. A travers cette fenêtre que couronne un pignon dentelé, ébréché, bombé par les années, voyez-vous cette jeune fille penchée sur le lit de fougère où repose un marmot aux grosses joues de rose? « Elle épie sa respiration profonde et tranquille, elle l'embrasse avec une ferveur maternelle, le signe doucement au front, et, sans qu'un seul anneau grince sur

Digitized by Google

le fer de la tringle, elle ferme sur le bien-aimé le rideau à carreaux rouges et bleus. »

C'est Begga, l'orpheline, qui prodigue tous ces soins au petit frère, le dernier enfant de sa marâtre. Malgré les chants et les rondes de kermesse dont les clameurs joyeuses montent jusqu'à cette paisible chambrette, la jeune fille ne songe pas à la quitter. C'est à peine si elle ouvre un moment la fenêtre pour arroser ses fleurs et respirer l'air un peu plus vif de la soirée. Bientôt elle se retrouve devant son carreau de dentellière, et, à travers l'*ordinaal-flesch* ou carafe d'eau pure, on voit filtrer la douce lumière de la lampe sur ses doigts agiles et féeriques.

Que lui fait la kermesse? Depuis la mort de son père, elle a dû se sevrer de ces plaisirs de jeunesse. Sa belle-mère est au bal avec sa fille Coleta; elle, elle a sa tâche à finir avant leur retour. Ah! si l'on payait seulement d'un peu d'affection ce dévouement solitaire! Mais on lui fait un crime d'avoir été la préférée, du vivant du père. C'est en vain qu'elle s'ingénie à conquérir le pardon de sa marâtre. Tout ce qu'elle fait maintenant ne lui vaut qu'un reproche d'hypocrisie.

Il lui restait l'amour de sa sœur consanguine : elles avaient été élevées ensemble; elles différaient à peine de trois ans. Mais voici que la jalousie les sépare : Coleta soupçonne que le beau Frans, l'alerte tonnelier d'en face, lui préfère Begga.

Tandis que la triste délaissée s'obstine à travailler pour chasser le découragement, Frans danse avec Coleta sous les tilleuls et tout semble sourire aux projets ambitieux de la marâtre qui, depuis quelque temps, rêve ce gendre, le plus huppé du quartier.

Cependant, le père de Frans a des soucis : c'est fort rare chez le vieux tonnelier qui rappelle si poétiquement la rondeur de *Meister Martin*, des contes d'Hoffmann. Pourquoi donc tourmente-t-il ainsi son bonnet de laine sur sa large tête grise? Ah! c'est que son garçon n'a plus le cœur à la besogne. Arrive enfin le grand jour des explications. Le père et le fils, portant le même nom, fêtent la Saint-François, et la vieille servante Kats vient d'apporter la vénérable bouteille qui fera éclater toutes ces cachotteries. — « Eh! eh! mon héritier, je veux être bientôt grand'père, entends-tu? — Qu'à cela ne tienne, père; mais mon choix serait-il le tien? — Bah! je l'ai même deviné!... »

Et du doigt le bonhomme, un peu narquois comme toujours, désigne la fenêtre d'en face, la fenêtre de Begga. Et dix minutes plus tard, le voilà chez la marâtre pour demander la main de l'orpheline. — « Begga ne demeure plus avec nous; je ne sais ce

Digitized by Google

qu'elle est devenue! » Et la veuve alors se met à raconter sur la pauvre absente le roman le plus infâme!...

Dès cette scène, les péripéties s'accumulent, l'émotion grandit et envahit d'autant plus profondément les âmes que les descriptions elles-mêmes renforcent le pathétique des événements. Tour à tour peintre, narrateur et dramatiste, le poète s'efforce de concentrer l'intérêt; il le proportionne aussi selon les rôles qu'il doit développer successivement. La catastrophe est naturelle, vraisemblable, sans pourtant se laisser trop tôt deviner. Il y a vraiment une solution morale, un complet apaisement des esprits dans ce qu'on peut appeler ici le dénoûment. L'amour et la loyauté triomphent sans que cette victoire démente ni la logique des événements, ni la vérité des caractères.

Le poëme de *Begga* nous semble attester avec éclat dans le talent de Van Beers l'intime accord du travail et de la verve. C'est surtout à ce titre qu'il faut, croyons-nous, envisager cette œuvre soignée et longtemps attendue. Peut-être lui reprochera-t-on quelques tableaux détaillés, deux ou trois passages trop oratoires pour des sujets de ce genre; peut-être aussi les adversaires de la poésie métrique regretteront-ils la gracieuse variété d'autres pièces. Pour nous, il nous suffit d'avoir ici raconté, plutôt que jugé, une honorable carrière de poète, en cherchant le secret de sa fortune dans la constance de son zèle, aussi bien que dans la sincérité de ses inspirations.

Il y a une telle unité, un tel esprit de suite dans ces travaux littéraires, qu'on peut être tenté d'y appliquer une formule dogmatique. Mais puisqu'on s'en débarrasse même à propos des anciens, puisqu'on aime mieux aujourd'hui décrire et faire voir que définir, abstraire et juger, pourquoi ne préférerions-nous pas surtout cette méthode pour des écrivains qui sont de notre temps et de notre pays? « Aussi bien, disait De Vries (1), les exemples prouvent plus que les raisonnements pour le mérite d'un poète. » Si peu que nous ayons pu laisser entrevoir de la sincérité de cette poésie, on en saura toujours plus que si nous nous étions borné à la définir en deux mots : des idylles tantôt encadrées, tantôt voilées et nuancées d'élégie.

J. Stecher.

(1) Histoire de la poésie néerlandaise (Introduction).

Digitized by Google

HYGIÈNE.

DE LA NÉCESSITÉ D'AMÉLIORER L'ÉDUCATION PHYSIQUE

PAR L'INTRODUCTION DE LA GYMNASTIQUE RATIONNELLE.

C'était au mois de septembre dernier, mois si impatiemment attendu par la jeunesse des écoles, mois de doux loisirs et d'utiles pérégrinations pour les hommes de cabinet, dont le cerveau fatigué par de longs labeurs, recherche le repos et les distractions.

Je reçus la visite de M. Nyçander, directeur d'une institution de gymnastique médicale, à Copenhague, qui m'était particulièrement recommandé par un de mes vieux amis de la capitale du Danemark. M. Nyçander allait se délasser en France, après avoir séjourné quelque temps en Belgique. Dans les longs entretiens que j'eus avec lui, je n'eus pas de peine à reconnaître que j'avais affaire à un homme d'élite et de grande expérience. Nécessairement, c'est de la gymnastique qu'il fut toujours question entre nous, de son emploi indispensable dans l'éducation physique, des ressources inespérées qu'elle fournit dans le traitement d'un grand nombre de maladies. Le langage entraînant et vif de mon charmant visiteur, sa parole toujours lucide, ses convictions profondes, mais surtout les faits remarquables de sa pratique m'impressionnèrent à un haut degré. Il prêchait un converti et un converti de vieille date, je le veux bien, mais il ne m'en apprenait pas moins bien des choses que j'ignorais et dont je comptais bien faire mon profit.

M. Nyçander parti, je recueillis mes souvenirs, je les fixai sur quelques feuillets *ad revisum*, et m'en retournai au jury d'examen que je présidais.

Je viens de revoir ces notes; je les trouve assez intéressantes pour être mises sous les yeux des lecteurs de la *Revue*. Je souhaite qu'ils partagent ma manière de voir, mais je leur fais tout de suite cette déclaration bien nette, qu'il n'y a rien ou presque rien de moi dans ce qu'ils vont lire. Je rapporte tout simplement ce que j'ai

Digitized by Google

entendu ; c'est un résumé de mes entretiens avec M. Nyçander, dans lesquels le gymnasiarque de Copenhague a tenu nécessairement le haut bout.

La civilisation moderne est le produit du travail des générations passées, et ce n'est que par un long et laborieux développement que l'espèce humaine est parvenue au degré d'avancement où on la voit aujourd'hui. La civilisation est l'héritage du passé ; chacun de nous est tenu d'en prendre possession par l'éducation, et nul ne peut en faire abandon de nos jours, sans se dépouiller de ses droits de citoyen. L'expérience de la vie individuelle est complétement insuffisante : *les barbes blanches* de l'antiquité qui n'avaient que celle-là, sont passées de mode, et dans notre société moderne, le savoir de l'écolier communal vaut plus, sous certains rapports, que celui de l'octogénaire qui n'a eu d'autre école que sa propre vie.

Dans l'antiquité, dans le moyen-âge, le droit n'était, strictement parlant, que la force ; sans doute, la société était soumise à certaines règles, mais au fond c'était toujours la guerre, la guerre de tous contre tous : *Bellum omnium contrà omnes ;* sans compter que l'esclavage était le lot du plus grand nombre. Les trois quarts de la population, en effet, étaient privés de tout droit et considérés comme *choses* dont le propriétaire disposait à son gré, qu'il conservait, vendait ou détruisait selon son bon plaisir ; les nations, les individus d'une même nation dépendaient, en définitive, pour leur sûreté, de leur force individuelle exclusivement.

Tout citoyen, c'est-à-dire tout homme libre, était guerrier, et les occasions d'exercer son métier ne lui manquaient guère ; il était donc tout à fait naturel que l'éducation fut exclusivement dirigée vers un but de même nature, à savoir la préparation à la guerre. La force, l'agilité, l'art de manier les chevaux et les armes, l'exercice du corps, voilà ce que se proposait l'éducation des temps reculés, et ce que recherchent encore par dessus tout, de nos jours, les nations qui sont restées étrangères à notre civilisation.

La littérature de l'ancienne Perse est perdue, mais nous savons par les Grecs que l'éducation y était préparatoire à la guerre, et pour ce qui concerne les Grecs eux-mêmes, quiconque a lu dans Homère les relations des combats qui se livrèrent autour de Troie, a pu comprendre qu'une éducation guerrière avait dû former les combattants. Sans aucun doute, Homère exagère, comme le font les anciens Hindous ; les faits de leurs héros sont plus qu'humains, mais qui ne voit que les prototypes de l'un comme des autres étaient de simples hommes, et qu'au fond, ils ne pouvaient qu'idéaliser ce qui se passait sous leurs propres yeux ?

Digitized by Google

Les Germains de Tacite n'ont pas d'autre métier que la guerre, et la chasse n'est qu'un passe-temps, quand la guerre vient à leur manquer.

Les hommes du Nord, les Nortmanni, que tout l'Occident inscrivait dans ses litanies, qu'était leur éducation, sinon une préparation incessante à la guerre?

Est-il nécessaire d'ajouter à cette nomenclature les Romains de la République? Tout le monde ne sait-il pas que leur éducation était presque exclusivement dirigée vers le même but?

Les conséquences de cet état normal de guerre ainsi que celles qui dérivèrent d'une éducation imposée par la nécessité d'être toujours prêt à se défendre et à attaquer, se font voir dans tous les récits des combats antiques. La force musculaire, l'agilité, la souplesse des mouvements étaient portés, par des exercices constants, à un degré de perfection incroyable. Nous constatons aujourd'hui, par les acrobates et les individus doués d'une grande force, ce que peut l'exercice continuel. Eh bien! ce que pratiquent ces hommes pour en arriver au point où ils sont parvenus, à savoir l'exercice du corps, c'est ce que faisaient les hommes d'autrefois; c'est de là que proviennent, par exemple, ces récits des *sagas* Islandais sur les tours de force des rois de Norvège que les clowns les plus habiles de nos jours auraient peut-être de la peine à imiter.

Et qu'on veuille bien le remarquer, cette éducation guerrière ne produisait pas que la force et l'agilité; elle formait, en outre, les caractères. La force physique, la domination complète de la volonté sur le corps ne donnaient pas seulement aux anciens une confiance en eux-mêmes qui leur faisait mépriser les dangers, mais elles les remplissaient en outre d'un courage à toute épreuve dans les circonstances les plus décisives.

Dans ces temps-là, on ne se souciait guère de théories plus ou moins savantes sur la nature de l'homme. On voyait le corps se fortifier par les exercices et devenir insensible aux rudesses des saisons; on constatait la supériorité que donnaient dans les combats, la précision et l'agilité des mouvements. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en crédit l'éducation physique, partout où elle n'était pas le produit spontané du genre de vie des peuples qui vivaient sous un ciel rigoureux. Les habitants plus ou moins nomandiques des forêts de l'Allemagne, des plaines de la Russie, des montagnes de l'Asie supérieure ne devaient pas se donner beaucoup de mal, pour endurcir leur progéniture; mais les Perses, les Arabes, les Romains, les Hindous, pourquoi donc se livraient-ils à

Digitized by Google

des exercices continuels, si ce n'est pour conserver l'esprit guerrier qui ne saurait être l'apanage d'un corps faible et maladif ? La considération des hommes libres se mesurait généralement alors sur leur capacité guerrière ; c'est ce qui explique apparemment la cruelle coutume qui régnait partout, de tuer les enfants faibles et mal faits.

Mais les peuples s'efféminent, à mesure que, par leur activité, ils recueillent le bien-être, et l'éducation qui les aguerrissait naguère, tombe en désuétude, dès que le besoin de l'activité guerrière se fait moins sentir.

Sous la domination de l'étranger, les jeux gymnastiques des Grecs cessèrent d'avoir leur importance, et leurs gymnases tombèrent en ruines. Les Romains de l'Empire préféraient voir mourir les gladiateurs dans les cirques, et louaient des mercenaires pour la défense de leurs frontières, plutôt que d'abandonner les habitudes de paresse dans lesquelles les avaient plongés les victoires de leurs pères.

Toutefois, il faut le reconnaître, ce n'est pas la mollesse seule qui fit renoncer ces derniers à la vie guerrière ; l'introduction du christianisme eut aussi sa part dans la décadence de l'éducation physique. Après s'être approprié les doctrines indiennes sur les rapports du corps et de l'âme, le christianisme ne prêchait-il pas le plus complet mépris de celui-là, et n'enseignait-il pas que la mortification de la chair était le mérite suprême ?

Cependant, ces doctrines ne pénétrèrent que lentement dans les esprits ; elles ne correspondaient pas à l'état de la société européenne qui continuait à garder son caractère guerrier.

La situation ne se modifia que peu à peu. Dans la société antique, nous l'avons déjà dit, tout homme libre était guerrier ; dans celle du moyen-âge, il se forma une *caste guerrière* qui s'appela la noblesse, tandis que les hommes lettrés en formaient une autre qui s'appela le clergé.

La chevalerie s'appliqua avec zèle aux exercices corporels comme préparatoires à la guerre ; le clergé prit pour sa part toutes les occupations qui exigent du savoir intellectuel. La partie de la population, qui n'appartenait ni à la chevalerie, ni au clergé, les campagnards et les bourgeois des villes s'exerçaient un peu aux jeux corporels ainsi qu'au maniement des armes, et on trouve encore par ci par là dans les jeux populaires quelques vestiges des exercices auxquels ils se livraient.

La chevalerie tomba par les découvertes qui changèrent la nature de la guerre ; le clergé, par la renaissance littéraire.

Et maintenant, nous allons nous trouver en face du fait le plus

Digitized by Google

remarquable de l'époque moderne, à savoir, *la généralisation de l'instruction*, fait immense qui va changer la face du monde et exercer sur les destinées de l'humanité une influence dont nul ne peut encore tracer les limites.

L'idée de faire descendre par l'instruction, jusque dans les couches les plus basses de la population, les résultats des travaux intellectuels, ne se pouvait concevoir que dans une situation de liberté générale. Dans la société antique, dans celle du moyen-âge, partout où la majorité était l'esclave de la minorité, cette pensée ne pouvait venir à personne. Les Romains et les Grecs pouvaient instruire *leurs* enfants, jamais *les* esclaves.

Il était donné à notre siècle d'exiger que l'instruction soit généralisée, c'est-à-dire donnée à tous les membres de la société, sans exception.

C'en est la gloire, incontestablement, la gloire impérissable, mais c'en est aussi la peine, j'allais presque dire le châtiment.

Car cette magnifique médaille a un terrible revers, et ce revers, le voici :

C'EST QUE PRÉCISÉMENT A L'AGE OU LE MOUVEMENT EST ABSOLUMENT NÉCESSAIRE AU DÉVELOPPEMENT HARMONIEUX DU CORPS, TOUT LE MONDE EST CONDAMNÉ A PASSER LA PLUS GRANDE PARTIE DE LA JOURNÉE DANS UNE IMMOBILITÉ COMPLÈTE.

Il y a déjà bien longtemps qu'on se plaint de la dégénération de notre race : ces plaintes ne sont fondées que sous certains rapports. L'homme a toujours les mêmes facultés, et si, par sa négligence, quelques-unes d'entre elles fonctionnent mal, ce n'est pas à l'organisation qu'il faut s'en prendre. Si, comme on le constate partout, l'enfance est étiolée aujourd'hui, si l'adolescence anticipe maladivement sur l'âge adulte, tandis que la maturité touche à la décrépitude ; si la vieillesse, donnant en spectacle les infirmités qui l'assiégent, semble inviter la génération qui s'élève à se presser de vivre, de crainte de mourir de mille maux, à qui la faute, si ce n'est à nous-mêmes, qui ne savons pas faire un usage convenable des facultés qui nous ont été départies ?

Hommes et femmes, tous présentent un accroissement de faiblesse et de maladies. La pauvreté, l'insalubrité des habitations et de certaines professions, l'intempérance et la débauche, ont à coup sûr une grande part dans cette dégénérescence, mais qui donc oserait nier que l'éducation actuelle n'y contribue largement pour la sienne ?

Cette éducation à tendances exclusivement intellectuelles, ne tient pas suffisamment compte de cette vérité : que celui-là seul est

Digitized by Google

capable d'une grande activité cérébrale, dont les organes sont dans un état de parfaite intégrité.

Il n'est pas d'État civilisé qui ne reconnaisse aujourd'hui que le premier de ses devoirs, c'est de pourvoir à l'instruction de chacun de ses membres.

Mais ce devoir doit-il se borner à ne faire donner que l'éducation *intellectuelle?*

Oh! nous le comprenons, s'il lui est indifférent que la population soit forte ou faible, s'il croit assez faire en ouvrant des asiles pour les fous et les malades, dont le nombre va malheureusement toujours croissant, s'il n'a aucun souci de ce fait déplorable que la petite taille des soldats ne tend guère à s'accroître, tandis que le chiffre des malingres à réformer va sans cesse en s'accroissant, oh oui! si tout cela le touche peu, il est clair qu'il peut borner ses soins à l'éducation intellectuelle seulement.

Mais est-il possible, cela peut-il se concevoir qu'un État se montre indifférent à la *condition physique* de ses citoyens? Est-ce que, par hasard, on se figurerait que la grandeur d'une nation ne doit se mesurer que sur son développement *intellectuel?* N'est-ce donc qu'en Grèce et à Rome que l'éducation physique eut de l'importance *politique*, en formant des hommes habiles à manier tout à la fois les armes du corps et celles de l'esprit? N'y a-t-il que les Grecs qui aient eu des voisins supérieurs en force et en nombre contre lesquels il faille défendre les foyers? Sommes-nous dans un siècle où le faible n'ait rien à craindre du fort? Et n'est-il pas vrai, au contraire, qu'au temps où nous vivons, bien des petites nations n'ont de salut à attendre que de la bravoure de leurs enfants?

On a beau dire que nous sommes entrés enfin dans l'ère de paix perpétuelle. Restons sur nos gardes et ne nous endormons jamais : la prudence l'ordonne. Il y aura toujours des guerres, parce qu'il y aura toujours des passions mauvaises.

Or, il ne suffit pas, pour être brave, d'avoir puisé des principes moraux dans l'éducation.

Il faut que le défenseur de la patrie ait le corps complétement assujetti à sa volonté; il faut que la conscience de sa force lui donne de la confiance. La bonne volonté ne suffit pas. Quelles que soient les modifications qu'ait subies l'art de la guerre, l'agilité et la force du corps, la précision et la promptitude des mouvements ne tiennent pas moins de place dans la tactique de nos jours, que dans les guerres des Grecs et des Romains, et bien plus assurément qu'elles n'en avaient dans celles de Frédéric II et de Napoléon Ier.

Sans doute, le soldat qui entre jeune dans les rangs, pourra, à

Digitized by Google

force d'exercice, acquérir quelques-unes de ces qualités, mais combien cela ne lui eût-il pas été plus facile, et à quel degré de perfection ne serait-il pas parvenu, si une bonne éducation physique l'y avait préparé?

N'est-il pas certain, d'ailleurs, que cette éducation aurait en outre pour résultat infaillible d'augmenter le chiffre des défenseurs de la patrie et par conséquent les moyens de résistance? Est-ce que tous les ans on ne réforme pas un nombre considérable de jeunes gens, du chef d'infirmités corporelles qui ne se seraient pas développées, ou dont la guérison eût pu être obtenue à l'aide d'une bonne éducation physique?

Les Grecs et les Romains avaient sur tous ces points d'autres idées que nous. Voilà pourquoi ils créèrent des gymnases dans lesquels l'éducation intellectuelle et l'éducation physique se donnaient en même temps et où l'une et l'autre étaient l'objet de soins éclairés et constants. Si jamais peuple s'illustra par sa force physique et sa valeur intellectuelle, ce fut à coup sûr le peuple grec, à l'apogée de sa civilisation, tandis que les Romains, les Romains de l'Empire, bien entendu, préparèrent eux-mêmes leur décadence et leur ruine, en se plongeant dans la mollesse et l'oisiveté, au lieu d'imiter l'exemple de leurs pères et de continuer à donner tous leurs soins à l'éducation physique.

Dans l'État antique, il n'y avait qu'un petit nombre de *citoyens*; la grande majorité était composée d'esclaves et d'hommes de rien, exclus tout à la fois du privilége de l'éducation et du devoir de défendre la patrie.

L'État moderne ne connaît que des citoyens, ayant les mêmes priviléges et les mêmes devoirs.

L'État moderne exige que les premières années de la vie (de 6 à 15) soient exclusivement employées à l'éducation.

Mais cette éducation, nous l'avons déjà dit, impose la dure nécessité de rester dans une immobilité peu favorable au développement harmonieux du corps.

Si du moins l'enfant astreint à cette immobilité trouvait dans une organisation vigoureuse des ressources pour réagir contre les résultats d'un fonctionnement insuffisant! Mais hélas! Il est lui-même le produit d'une mère dont l'éducation physique a été complétement négligée.

« Il semble, en effet, que l'éducation de la jeune fille, dit M. A. Georgii, ne soit qu'une suite d'infractions aux lois de l'hygiène, et qu'on reste dans la plus complète incurie sur les infirmités dont son adolescence est menacée.

Digitized by Google

» Alors apparaissent les migraines, les spasmes, les évanouissements, les palpitations et tout le cortége des symptômes de la chlorose et de l'hystérie.

» Que de difformités, que de vices de constitution, ces gazes, ces draperies, ces corsets, n'ont-ils pas mission de dissimuler!... Si, en prenant sa place dans le monde, la femme n'apporte à son mari qu'un corps et une âme faibles, si l'allaitement l'effraye, si celle qui doit partager l'empire du foyer, n'a pas même la force de porter son enfant dans ses bras, quelle génération la patrie doit-elle en attendre? Et puisqu'elle ne pouvait être ni épouse ni mère, que ne l'a-t-on laissée mourir vierge!

» Telles sont les misères physiques qui se dérobent sous le privilége de la vie élégante; tels sont les signes généraux du déclin et du dépérissement de notre race! »

Avec la faiblesse des mères commence celle de l'homme, a dit Hahneman, avec infiniment de raison. Et que voulez-vous que devienne cet homme, faible déjà avant d'avoir vu le jour, si l'éducation qui va lui être donnée, ne tend pas à corriger les vices de son origine? Ah! nous ne le voyons que trop ce qu'il devient, par la diminution incessante de la taille, et par l'accroissement effrayant des maladies scrofuleuses, des phthisies tuberculeuses, des affections du cœur, du cerveau, de la moëlle épinière, etc.

Faut-il se résigner à supporter tous ces maux et à n'y voir que les suites nécessaires des progrès de la civilisation?

A Dieu ne plaise que nous soutenions une pareille hérésie. Nous sommes convaincu, au contraire, qu'une bonne éducation physique peut en faire disparaître un grand nombre.

L'éducation n'a que trop longtemps traité l'homme comme s'il n'avait pas de corps, ou comme si le corps n'avait droit à aucune considération. Il faut que cela cesse, il faut que l'éducation future cherche à développer tout à la fois et les facultés corporelles et les facultés intellectuelles. « Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, disait Montaigne, c'est un homme; il n'en faut pas faire à deux; il ne faut pas dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également. »

Voilà le seul moyen d'effacer du livre de la vie, un grand nombre de maux dont souffre l'homme civilisé, sans compter que l'accroissement de la force physique aurait pour résultat correspondant un accroissement de bien-être et de richesse pour toutes les classes de la société sans exception.

Il y a déjà longtemps qu'on a entrevu cette vérité.

Ce fut vers la fin du siècle dernier que commencèrent les premiers efforts pour faire la part du corps dans l'éducation.

Parmi les hommes qu'un patriotisme ardent et l'amour de l'huma-

Digitized by Google

nité portèrent à se vouer à l'amélioration de l'éducation physique, le suédois Ling occupera incontestablement une place des plus honorables. Tandis qu'en Allemagne la gymnastique n'aboutit qu'à des exercices acrobatiques, Ling jeta les fondements solides d'une véritable science.

« Nous comprenons, dit-il, par la théorie de la gymnastique, la doctrine des mouvements du corps, en tant qu'ils correspondent aux lois de l'organisation humaine. Ces lois tendent à favoriser l'harmonie des différentes parties du corps. La santé est l'expression et le résultat de cette harmonie. »

De même que l'éducation intellectuelle a pour but le développement des facultés mentales, dans des conditions telles qu'aucune d'elles ne devienne prépondérante, de même il importe que l'éducation physique cherche à réaliser le développement égal et harmonique de toutes les parties du corps.

La gymnastique ne recherche donc pas du tout la formation de coureurs ou d'athlètes, et le vrai gymnasiarque ne saurait envisager les tendances des *Turnen* allemands, que comme de dangereuses aberrations.

La gymnastique de Ling ne veut rien de pareil. Dans l'étude des mouvements naturels du corps, elle s'appuie sur les données de l'anatomie et de la physiologie, et c'est pour elle un axiôme confirmé par des faits innombrables, qu'une éducation physique qui n'exerce que quelques parties du corps (et le *Turnen* tombe dans cette faute), retarde l'apprentissage des mouvements en général.

Malheureusement, la faute que commet le *Turnen*, est commise chaque jour par des millions d'hommes. Par l'effet d'une distribution inégale des efforts, un excès de force est produit dans certaines parties du corps, au détriment d'autres qui tombent dans une faiblesse proportionnelle. C'est un mal plus grand qu'on ne se l'imagine, et c'est précisément ce mal que la vraie gymnastique, la bonne, la rationnelle, cherche à éviter.

On s'est aperçu depuis longtemps dans plusieurs pays des dangers que font courir à la société, les négligences commises dans l'éducation physique, et l'on a cherché à remédier au mal par l'introduction de la gymnastique, tant dans les écoles des filles que dans celles des garçons.

L'idée a fait des progrès si considérables, qu'il est plus que probable qu'avant peu elle sera acceptée et mise en pratique partout. Mais il ne suffit pas d'inscrire la gymnastique dans les programmes des études, il faut encore que des hommes intelligents et capables soient chargés de l'enseigner.

Digitized by Google

Or, on ne naît pas gymnasiarque. Il serait ridicule et absurde d'exiger de celui qui n'a aucune connaissance du grec, qu'il l'enseignât à d'autres. Il ne l'est pas moins d'imposer l'enseignement de la gymnastique à celui qui n'y a pas été préparé. Le professeur de gymnastique se forme de la même manière que les professeurs des sciences. Avant d'accepter la mission d'enseigner, il faut avoir appris. Il faut que le gymnasiarque connaisse les muscles qui exécutent chaque mouvement; il faut qu'il sache quelles seront les conséquences de tel ou tel mouvement pour l'organisme tout entier. Sa science consiste surtout à combiner les exercices, de telle façon qu'aucune partie de l'organisme n'en fasse pas plus qu'il ne faut pour le développement régulier du corps.

Voilà pourquoi l'introduction de la gymnastique dans les écoles, comme partie obligatoire de l'enseignement, doit être précédée de la formation de gymnasiarques.

La Suède possède depuis longtemps une école normale chargée de la formation de professeurs de gymnastique.

C'est de l'Institut central de Stockholm que sortent tous les professeurs de gymnastique des colléges royaux.

Le gouvernement suédois considère la gymnastique comme étant d'une immense importance nationale. La Suède croit avoir dans la Russie une voisine très-dangereuse, et elle ne néglige rien de tout ce qui peut contribuer à accroître ses moyens de défense, en améliorant la condition physique de ses habitants.

Aussi l'État ne paie-t-il pas seulement des maîtres de gymnastique et d'escrime dans les deux universités d'Upsal et de Lund, dans tous les colléges supérieurs, dans toutes les écoles moyennes; mais il dépense, en outre, une somme relativement considérable pour l'entretien de l'Institut central de Stockholm dont nous venons de parler.

Cette institution est admirablement installée; on y a attaché trois professeurs supérieurs, cinq professeurs adjoints, et deux institutrices pour l'instruction des femmes, ainsi qu'un certain nombre d'aides ou d'assistants. On y donne des cours d'anatomie, de physiologie et d'hygiène, ainsi que sur la théorie des mouvements. Les jeunes gens qui désirent suivre ces cours doivent avoir subi avec succès l'examen de sortie des colléges, lequel examen donne également le droit de suivre les cours des universités du royaume.

Après avoir subi les cours de l'Institut pendant deux ans et s'être exercés pratiquement aux détails de la gymnastique, les élèves sont soumis à un examen, à la suite duquel ils peuvent être nommés maîtres de gymnastique dans les écoles du gouvernement.

Digitized by Google

Tous les instituteurs communaux sont initiés aux principes et aux exercices de la gymnastique : ils sont tenus de donner à leur tour cet enseignement à leurs élèves.

Un inspecteur général est chargé de surveiller la gymnastique dans les colléges et les écoles moyennes de l'État.

L'Institut ne forme pas seulement les professeurs pour les écoles, il crée aussi des maîtres de gymnastique et d'escrime pour l'armée, qui y envoie annuellement un certain nombre d'officiers. Il donne enfin l'instruction nécessaire à ceux qui veulent ouvrir des *gymnases medicaux*, c'est-à-dire des établissements dans lesquels la gymnastique est appliquée au traitement de maladies. Les personnes auxquelles cet enseignement est donné, doivent se livrer à une étude approfondie des branches scientifiques que nous avons mentionnées plus haut, et suivre, en outre, les cours de pathologie générale et spéciale. Au sortir de l'établissement, elles reçoivent des diplômes qui les autorisent à ouvrir des institutions de gymnastique médicale.

L'Institut de Stockholm fut fondé par Ling, en 1813; il a été complétement réorganisé en 1864.

Quelques pays, apprenant les immenses avantages de l'organisation qui fonctionne en Suède, ont cherché à suivre son exemple ; mais il s'en faut qu'ils aient accompli une œuvre complète. La Prusse, l'Angleterre, la Saxe, la Russie, le Danemarck, la Suisse ont fait quelque chose; le temps et la bonne volonté aidant, ils ne peuvent manquer d'arriver.

Ailleurs et presque partout, en Belgique surtout, les exercices gymnastiques sont inscrits dans les programmes des écoles, mais c'est exactement comme s'ils ne l'étaient pas. Il ne s'agit pas, en effet, dans ces programmes, d'une gymnastique rationnelle, scientifique, mais d'exercices quelconques auxquels il est convenu de donner le nom de gymnastiques, sans compter que rien de pareil, si informe que cela soit, n'existe même dans la plupart des établissements qui ne sont pas sous la surveillance du gouvernement, et Dieu sait s'ils sont nombreux !

Comment pourrait-il être question en Belgique d'exercices *rationnels*, puisqu'il n'existe pas d'enseignement scientifique, puisque la gymnastique rationnelle y est généralement inconnue !

J'aurais à faire connaître maintenant les effets remarquables obtenus par l'application de la gymnastique rationnelle au traitement de certaines maladies, mais la *Revue* n'est pas un journal de médecine et ses lecteurs habituels sont peu initiés probablement aux choses qui touchent à l'art de guérir. Qu'il me suffise de dire ici que des maladies graves, affectant, pour la plupart, les centres

Digitized by Google

nerveux, les organes de la digestion, la respiration, etc., etc., ont été les unes radicalement guéries, les autres considérablement améliorées par cette puissante médication, dans les instituts de Suède, de Danemarck, de Prusse, de Saxe, etc.

Voilà les choses dont m'a entretenu M. Nyçander, pendant son court séjour en Belgique. En les communiquant à la *Revue*, c'est à mon pays surtout que j'ai songé. Tout y est à faire, en effet, pour améliorer l'éducation physique de notre jeunesse. Il y va de l'avenir de notre population.

Il y a donc ici un immense devoir à remplir par notre gouvernement. Que la Suède soit son modèle; qu'il crée tout d'abord un grand institut central semblable à celui de Sockholm; que la gymnastique rationnelle y soit enseignée à tous ceux qui auront à prendre une part quelconque à l'éducation publique; qu'il attache à nos athénées, à nos écoles moyennes, à nos écoles normales, des maîtres de gymnastique *formés dans cet institut;* qu'aucun candidat instituteur ne reçoive l'investiture, s'il n'est complétement initié aux principes de la gymnastique, s'il n'a été reconnu apte à diriger les exercices de ses futurs élèves; que les exercices soient surveillés et inspectés partout par des hommes capables. Voilà l'organisation que la Belgique doit se donner, si elle veut que sa population devienne plus forte et plus résistante. Cela coûtera un peu d'argent, c'est vrai, mais qu'on me prouve qu'on pourrait en faire un meilleur emploi! Ce serait, en tout cas, de l'argent placé à gros intérêts.

Et maintenant, qu'il me soit permis, en terminant cette notice, de reproduire un passage parfaitement en situation d'un discours que je prononçais, en 1852, au Congrès d'hygiène que j'eus l'honneur de présider :

« L'amélioration de la santé publique, disais-je, est pour tous les gouvernements, je ne dirai pas un devoir, mais un grand intérêt. N'est-ce pas une des conditions essentielles de la richesse publique en même temps qu'une des plus puissantes sauvegardes des nationalités? Rendre le peuple plus fort, plus vigoureux, plus sain, c'est exercer, en outre, une grande et salutaire influence sur sa moralité. L'âme s'abat dans l'adversité et le malheur; augmenter l'aptitude au travail, c'est écarter une des causes du paupérisme, de la mendicité, de l'abrutissement, c'est aider à relever la dignité humaine. »

Dr Vleminckx.

Digitized by Google

A LA RECHERCHE DU BONHEUR.

(Suite et fin.)

Aux approches de la Noël, la neige couvrait le parc ; mais le ciel était clair et serein. Fanisca n'avait pas voulu demeurer dans sa chambre, et elle m'avait fait sortir avec elle. Enveloppées dans nos manteaux, nous descendions la grande allée qui conduit à la route, lorsque tout à coup nous voyons dans le lointain quelqu'un qui vient de notre côté à travers les taillis blancs de givre, en suivant un sentier qui abrégeait considérablement. Fanisca, dont la vue était un peu courte, voulait passer outre. Mais j'avais reconnu sur-le-champ que c'était *lui*, et je m'arrêtai. — Petite sœur, s'écria-t-il en faisant un signe de la main. Un moment après, elle était suspendue à son cou ; mais par-dessus l'épaule de Fanisca, c'était sur moi qu'il dirigeait les yeux, et avec quel regard ! Je me sentis tressaillir tout entière comme le jour où sa main avait effleuré mes cheveux.

Que vous dirai-je? Vous devez avoir éprouvé cela vous-même : on passe l'un à côté de l'autre, on aurait un monde de choses à se dire, et l'on parvient à peine à faire sortir un « bonjour » de ses lèvres. D'ailleurs, il était bien maître de lui ; personne dans la maison ne remarqua rien de particulier dans sa manière d'être, et souvent, ce qui était pis, moi-même je m'y trompais. Je voyais qu'il me cherchait, et m'en voulait de l'éviter. Mais je considérais cette réserve comme un devoir vis-à-vis de lui et vis-à-vis de moi-même. Et cependant je tremblais lorsqu'un de ses regards tristes rencontrait fugitivement le mien.

Une semaine s'écoula ; pendant les jours de fêtes, il y avait eu de grandes réunions au château. Je me tenais alors dans ma solitude et je me consumais en amères réflexions. La veille de Noël, il avait distribué des cadeaux à toutes les personnes de la maison, sauf à moi ; sa petite sœur lui en fit des reproches, moi je lui en savais gré. Je ne voulais pas être considérée par lui comme une servante, et à quel autre titre aurais-je pu compter sur quelque attention amicale de sa part? Je restai donc au travail jusqu'à la nuit, occupée de la toilette que ces dames devaient porter dans un grand bal, le troisième jour de Noël. A trois lieues environ de notre

Digitized by Google

château, se trouvait celui d'un comte, avec la fille duquel Gaston devait, disait-on, se marier. Fanisca elle-même m'en avait parlé. Je vis combien elle désirait que cette alliance s'accomplît. Le bal n'aurait même pas eu lieu, si son frère n'était pas revenu passer les vacances dans la famille.

L'après-midi, je vis tout le cortége se mettre en mouvement au bruit des fouets : il y avait quatre traîneaux et deux cavaliers ; car, outre mes maîtres, tous les serviteurs étaient de la partie ; seuls le vieux jardinier, le petit garçon d'écurie et moi nous gardions la maison. La gouvernante était allée visiter sa famille, pendant les jours de fête, dans une ville de la frontière française.

Dès que l'expédition fut hors de la portée de mes regards et que je me sentis seule et libre, la conscience de mon malheur s'empara avec violence de mon esprit ; je pleurai longtemps et abondamment. Alors je me sentis soulagée, je pensai même que mes larmes avaient épuisé ma douleur, et je me persuadai que si je le revoyais, il n'éveillerait pas en moi plus d'émotion qu'un nom depuis longtemps oublié. Vers le soir, je parcourus la maison entière ; j'entrai dans la chambre de Gaston, je m'assis dans son fauteuil, devant son bureau, et considérant les objets qui s'y trouvaient épars, je me figurais que lui-même n'était plus de ce monde et que ces objets seuls me parlaient de lui. Pendant que je rêvais ainsi, la nuit devint obscure, mais à travers les fenêtres cintrées la neige brillait encore. Je sentis que le froid augmentait, et je me glissai dans ma petite chambre où j'allumai mon feu. Mais alors je remarquai que mes forces, épuisées par le travail de ces derniers jours, réclamaient leurs droits ; j'étais morte de fatigue, à tel point que j'aurais pu m'assoupir agenouillée devant le foyer qui pétillait, et que j'eus de la peine à me déshabiller et à me mettre au lit.

Aussi je m'endormis aussitôt, et il devait être minuit quand un rêve m'éveilla. Je l'avais vu en danger de mort, et je fus heureuse, en revenant à moi, de me dire qu'à cette heure il dansait sain et sauf, et que mon propre bonheur était seul en péril. Cependant, mes pensées nocturnes ne demeurèrent pas longtemps aussi généreuses. Je le voyais avec la jeune comtesse et d'autres belles, et je le leur enviais. L'unique consolation qui parut me rester encore, c'était le sentiment qu'aucune d'elles ne pouvait le rendre aussi heureux que moi j'avais la confiance de le faire. Ne croyez pas que j'eusse une faible opinion de moi-même. J'avais pu assez souvent me comparer aux autres et je m'étais dit : Sans vos diamants et vos brillants atours, personne ne s'apercevrait de votre rang. Je savais, moi, que pendant cette dernière année j'étais devenue plus belle que je ne l'avais jamais été ; je puis en parler à présent, puisque tout cela est passé et que, d'ailleurs, si ma beauté existait encore, je n'aurais plus à m'en réjouir. Et il y avait en moi le sang de ma mère qui réclamait de la joie, du bonheur, le plaisir de la vie ; je sentais que si j'avais pu être heureuse, j'aurais aussi su rendre heureux celui que j'aimais.

Digitized by Google

Mais il ne doit pas en être ainsi ; que tout suive donc son cours naturel ! me disais-je. Ces réflexions me ranimèrent si bien que je ne songeais plus au sommeil ; étendue dans mon lit, je me sentais calme et contente : la douce chaleur du poêle me pénétrait ; au travers de la fenêtre, vis-à-vis de moi, je contemplais la pâle nuit d'hiver ; les étoiles scintillaient d'un éclat glacial, et pas une aiguille des hauts sapins ne bougeait. Quant à la maison, elle était si tranquille qu'au-dessous de moi, dans le boudoir de madame, j'entendis la petite pendule sonner heure par heure, deux, trois, enfin quatre coups. Mais soudain je crois ouïr de très-loin le bruit des sabots d'un cheval qui monte la grande allée. Je me redresse. Et, en vérité, ce n'est pas une illusion, le bruit devient de plus en plus distinct ; voici l'animal qui entre au grand galop dans la cour du château ; avec un cri je me précipite à bas de mon lit, je cours à la fenêtre, je regarde : c'est lui ! Il s'élance de son cheval, le conduit par la bride jusqu'au petit bâtiment voisin, où dort le jardinier ; il y frappe et noue la bride à un des montants qui soutient la vigne. Je n'en vis pas davantage, car, dans mon saisissement, c'en était assez pour moi de devoir chercher mes vêtements. A peine étais-je habillée que déjà son pas retentit dans l'escalier, et je reste comme enchaînée au milieu de ma chambre. Lui aussi se tient un moment immobile sur le palier. Je pouvais entendre sa respiration accélérée ; alors il frappa doucement à la porte et prononça mon nom.

— Qui est là ? dis-je dans mon trouble, et cependant je ne le savais que trop bien.

Mais quand, pour la seconde fois, il appela : Madeleine ! il me fut impossible de le faire attendre plus longtemps. Je tirai le verrou et nous voilà en face l'un de l'autre ; mais cela ne dura qu'une seconde, car un moment après j'étais dans ses bras et j'avais oublié mes soucis et mes tourments.

Quand nous fûmes en état de nous regarder, je ne pus m'empêcher de rire malgré mon agitation, tant sa figure était hérissée de glace ; dans ses cheveux et sa barbe pendaient de lourdes aiguilles blanches. Lui aussi se mit à rire, quand ma main, en passant sur ses boucles, les firent cliqueter.

— Oui, mon enfant, dit-il, je t'apporte un ours blanc dans la maison, tu dois maintenant le dégeler. Viens !

Et il voulait m'entraîner dans ma chambre. Je l'écartai doucement de la porte.

— Descendons, lui dis-je. J'allumerai du feu ; il fera bien vite chaud.

Nous descendîmes les bras enlacés ; à chaque pas, nous nous arrêtions pour nous regarder et nous demander s'il était bien possible que nous fussions dans les bras l'un de l'autre, que tout ce château nous appartînt et que personne ne pût venir nous séparer.

Enfin, nous entrâmes dans la salle obscure ; j'allumai aussitôt dans la cheminée un feu étincelant, et lui, prenant les bûches dans le panier, les jetait une à une dans les flammes, jusqu'à ce qu'elles

Digitized by Google

formassent une haute pyramide pétillante. Le grand arbre de Noël était encore là, à l'entour les tables avec les cadeaux, un vrai bazar, et derrière, à la muraille, pendaient les portraits de famille, ses ancêtres maternels; devant la haute porte du balcon, le piano était resté ouvert. Le feu fut bien vite en train, le givre commençait à se fondre dans sa chevelure; il avança un grand fauteuil devant la cheminée, s'y assit et m'attira sur ses genoux. Oh! que je me trouvais heureuse! la tête appuyée sur son épaule, je reposais dans ses bras et je sentais les gouttes, à mesure qu'elles fondaient, tomber sur mon front brûlant.

— Orgueilleuse enfant, dit-il, j'ai enfin eu raison de toi.

Je me tus et fermai les yeux. Je me disais qu'après un moment pareil, il ne fallait plus songer à la vie, ni au bonheur, ni au malheur.

— Tu as lu mes lettres, me dit-il, et tu me connais aussi bien que je me connais moi-même; mais de toi je ne sais rien encore, si ce n'est la chose principale, que tu m'aimes. Raconte-moi comment tu as vécu avant de venir chez nous.

Je me mis à lui parler un peu au hasard de mes parents et des chansons de ma mère, et je dus lui en chanter quelques-unes, entre autres : *Que je vous aime!* Il voulut l'entendre à plusieurs reprises, mais ses baisers étouffaient mes paroles, si bien que je m'élançai de ses bras et m'enfuis; il me poursuivit; pour le taquiner, je courais autour des tables; enfin, il me saisit et me tint embrassée, et nous riions comme des enfants. Quand il eut repris son sérieux, il me dit :

— Je ne t'ai rien donné à la Noël, et cependant j'avais rapporté quelque chose pour toi et je ne suis même revenu de l'Université que pour te l'offrir.

A ces mots, il tira de sa poche un petit anneau d'or, le voici à mon doigt, et comme je secouais la tête :

— Pourquoi le refuses-tu? me dit-il.

Je me tus, mais une angoisse inexprimable s'empara de moi; je songeai pour la première fois à l'avenir.

— Parles-tu donc sérieusement, Gaston? lui dis-je tout à coup.

— Enfant, répondit-il, est-ce par un simple caprice que j'aurais quitté cette fête pour faire ces deux lieues par un froid aussi rigoureux?

Et je repris :

— Mais c'est impossible, ils n'y consentiront jamais.

— Oh! que si, répondit-il en riant, pourvu qu'on le leur demande. Qui ne demande rien, n'a rien; jusqu'à présent je n'ai encore demandé qu'à toi seule, et tu ne peux plus dire non.

En vérité, je ne le pouvais pas, je lui tendis la main; il passa l'anneau à mon doigt, et comme je portais la petite bague à mes lèvres, il me serra dans ses bras, m'enleva du sol et me promena comme un enfant, tout autour de la salle, devant les vieux et sombres portraits de famille. — Donnez-vous votre consentement, monsieur

Digitized by Google

mon bisaïeul? Puis-je demander votre bénédiction, madame ma grand'tante? Vous n'aurez aucune objection à faire, monsieur mon oncle?

— Eh bien! tu vois, mon enfant, ces gentilshommes et ces nobles dames sont tous satisfaits de moi, et l'oncle là-bas, avec son habit de soie bleue et ses boutons de diamants, qui a dû être grand connaisseur en fait de femmes, me regarde avec une envie secrète et se dit : Comment ce diable de garçon peut-il avoir si bon goût, lui le fils d'un roturier?

Là-dessus il éclata de rire, me déposa doucement sur le tapis et, au bras l'un de l'autre, nous parcourûmes la grande salle en causant de notre amour.

Comme le temps s'envolait! Quand la pendule du boudoir sonna six coups, je ne voulus pas croire qu'il fût près de moi depuis deux heures. Au dehors il faisait encore tout noir ; dans la cheminée, les bûches s'étaient consumées, les braises seules étaient encore ardentes, mais elles ne chauffaient plus. Je tremblais de froid et je me serrai contre son bras; je me disais que s'il partait maintenant, tout mon sang allait se glacer dans mes veines.

— Es-tu fatiguée? dit-il; viens, je vais te ramener au lit.

Je secouai la tête.

— Dois-tu vraiment partir? Tu seras gelé en route; le vent du matin est si âpre ; je le sens jusqu'ici qui souffle par la porte du balcon.

Il sourit.

— C'est dans ce bal étouffant, dit-il, que j'étais glacé lorsque je dansais avec la jeune comtesse, et il me raconta qu'il avait à peine pu attendre la fin de la fête, et tandis que les autres s'étaient retirés dans les chambres destinées aux étrangers, — car tous les invités passaient la nuit au château, — lui-même était allé dans l'écurie et avait sellé son cheval de ses propres mains.

— Que pensera-t-on quand on ne te retrouvera pas et qu'on ne te verra revenir qu'au matin?

— On pensera ce qu'on voudra. Le jardinier et le petit Jean ne me trahiront pas. D'ailleurs je ne ferais qu'en rire ; et si quelqu'un voulait te faire pleurer, je lui chanterais un air de ma façon.

Là-dessus il se mit au piano et joua en chantant : « Que je vous aime ; » puis il se leva tout à coup et me dit :

— Viens, il est temps.

Je le suivis sans pouvoir résister. Mon cœur semblait prêt à éclater. Nous remontâmes l'escalier, son bras passé autour de mon épaule. Aucun de nous deux ne prononça une parole. Arrivée à l'étage supérieur, vis-à-vis de ma porte, je m'arrêtai.

— Séparons-nous, suppliai-je.

— Si froidement! dit-il tout bas. Veux-tu donc prendre congé de moi dans ce courant d'air, sur ce sombre escalier?

— Tu dois me quitter, répondis-je; si tu entrais chez moi, je ne te laisserais plus partir par cette matinée glaciale, et cependant tu dois partir.

Digitized by Google

— Le dois-je? dit-il, et je sentais qu'il m'attirait plus fortement à lui. Je ne le veux pas, je veux rester ici. Cette heure est à nous. Qui sait quand il en viendra une qui nous appartienne encore, Madeleine.

Une terreur soudaine s'empara de moi; je m'arrachai de son bras, volai d'un trait dans ma chambre et poussai le verrou derrière moi.

Mais mes genoux ployaient, je m'affaissai lourdement sur le seuil, la tête appuyée contre le pommeau de la porte et me tordant les mains contre la poitrine. Mes yeux tombèrent sur la paroi d'en face. J'y avais appendu une silhouette qui représentait mon père dans sa jeunesse, et la chambre était encore si sombre que je ne pouvais distinguer qu'une tache noire sur le papier blanc; mais comme je connaissais chaque trait, je croyais voir nettement son visage devant moi : il me parlait de la vertu, et répétait qu'on n'est pas malheureux aussi longtemps qu'on l'a conservée. J'entendais ses paroles comme si elles avaient été prononcées à mes côtés, et cependant j'entendais aussi la voix de Gaston à travers la porte, et je me sentais si misérable que j'aurais voulu mourir sur-le-champ.

— Bonne nuit, ce furent les derniers mots de Gaston, tu te repentiras, Madeleine, de m'avoir repoussé de la sorte.

Il descendit. J'éclatai en larmes, et au milieu de mes sanglots j'entendis résonner dans la cour les sabots du cheval; mais il me fut impossible de me relever pour le voir partir, de la fenêtre. Tu n'as pas mérité, me disais-je, qu'il soit venu si loin à cause de toi.

La jeune fille se tut un moment et demeura les yeux fermés, comme plongée dans un sommeil magnétique.

Pendant son récit, son visage était devenu de plus en plus pâle, ses prunelles noires semblaient agrandies et atones, sa bouche avait pris une expression farouche, étrange. Son interlocuteur qui se trouvait à côté d'elle, adossé au sopha, se releva et lui saisit les mains.

— Je me reproche, dit-il, d'avoir conquis votre confiance. Ces souvenirs vous font mal, ma chère Madeleine. Vos mains sont moites et froides. Attendez.

Il se leva, et de sa gourde de voyage il versa un verre de vin qu'il lui tendit.

— Cela vous réchauffera, c'est de bon vieux porto; buvez, Madeleine, pour me faire plaisir!

Elle prit le verre et but machinalement.

— Je suis mieux, dit-elle; merci. Mais ne vous faites point de reproches; cela soulage mon cœur de pouvoir enfin, après de si longues années, raconter à quelqu'un cette histoire que je n'ai jamais répétée qu'à moi-même et jusqu'à en devenir folle. C'est maintenant la première et la dernière fois. Qui intéresse-t-elle, d'ailleurs? Je n'ai personne à qui il importe que je sois ou non sur cette terre.

— Ne parlez pas ainsi, Madeleine, interrompit-il. Qu'avez-vous donc fait pour perdre l'estime et l'amour du monde? Croyez-vous réellement que si vous aviez agi autrement...

Digitized by Google

— Laissez-moi finir mon récit, dit-elle en secouant la tête. Le plus grand malheur est encore à venir. J'ai pu y survivre alors; pourquoi maintenant n'aurais-je pas la force de le dire? Mais je ne puis m'y arrêter longtemps. Bien souvent je me reporte par le souvenir à cette nuit fatale : j'étais éveillée, tout en pleurs et glacée dans mon lit; à chaque bruit, je tressaillais; était-ce lui qui revenait et frappait encore à ma porte? oh! alors, ma vie en eût-elle été le prix, certes je lui aurais ouvert! Et, pendant ce temps, je voyais qu'au dehors il neigeait plus fort; il se déchaînait une tempête glaciale que je croyais sentir jusque dans mon lit. — Quand tout cela se représente à moi, avec tant de netteté, il me semble qu'ici, autour de mon cœur, se presse une masse glacée toujours plus froide et plus froide, toujours plus lourde et plus lourde, et je suis obligée de me secouer, de me fatiguer à quelque rude travail, afin de fondre un peu cette glace et de faire circuler mon sang.

Entendre cet ouragan de neige et devoir se dire : Tu seras la vraie coupable, s'il atteint cet homme, qui a traversé la nuit et la froidure pour toi seule, et pour te révéler qu'il t'aime plus que tout au monde! si tu ne l'avais pas repoussé, tes yeux pourraient encore le voir, tes mains le toucher; qui sait quand cette occasion se représentera? On eût dit que des voix humaines résonnaient au milieu du vent, que les oiseaux nocturnes poussaient des cris, et que les branches du parc se brisaient sous le poids de la neige; — le moindre craquement me faisait bondir. Était-ce lui? Et cela pendant une, deux, trois longues heures. La nuit était toujours sombre. Tout à coup on frappe réellement, mais ce n'est pas à ma porte, c'est en bas, à la porte de la cour; de rudes et forts coups se font entendre : on dirait ceux d'une hache émoussée; puis un moment de silence... puis de nouveau... et cette fois mon cœur cesse de battre, car mon oreille perçoit distinctement le hennissement d'un cheval et je devine que c'est lui qui de ses sabots martèle ainsi la porte. Pourquoi fus-je saisie immédiatement d'un si terrible pressentiment? N'aurais-je pas pu me dire : Il a réfléchi en route et le voilà qui revient auprès de toi? Je n'eus pas même un instant cette pensée; je ne ressentais qu'angoisse et désespoir; je rassemblai précipitamment mes vêtements dans l'obscurité, et, sans allumer, sans jeter un mouchoir sur ma tête, je courus, non, je me précipitai au bas de l'escalier et, traversant la cour pleine de neige, je volai à la porte où les coups ne cessaient pas. Je voulus tirer le verrou, mais je me déchirai la main jusqu'au sang et n'y parvins point. Croyez-vous que j'eusse pu faire sortir de mes lèvres le nom de Gaston? Si personne ne répondait! disait en moi une voix effrayante. Le cheval poussa encore quelques hennissements, et enfin, comme je m'épuisais en efforts désespérés, il réussit à éveiller le jardinier, que je vis sortir avec une lanterne de sa petite demeure. Nous ne prononçâmes pas une parole. La pensée qui me paralysait la langue, il l'avait peut-être lui-même. D'un seul coup, il ouvrit la porte; il projeta sa lumière au dehors : l'animal était là, frémissant, écumant, malgré

Digitized by Google

la tempête, seul — sans son cavalier! Quand je l'entendis hennir si tristement, refusant de se calmer aux paroles du vieillard, et se tournant toujours vers la route, comme s'il nous eût dit d'un ton suppliant : Venez et voyez ce qui est arrivé! il me semblait que je dusse rougir de honte devant cet animal qui montrait un attachement si humain et tant de compassion pour son pauvre maître, que moi j'avais repoussé et envoyé à la mort.

— Il doit avoir fait une chute, dit le vieillard. Voyez, l'animal est tombé dans la neige sur le flanc. Pourvu qu'il ne soit pas arrivé de plus grand malheur. Restez ici, je vais descendre le chemin du bois ; au besoin je pourrai lui être de quelque utilité.

— Non, je vais aussi.

Il ne parvint pas à m'en dissuader. Seulement il m'obligea à prendre une vieille couverture, car j'étais sans chapeau et sans manteau. La neige tombait moins épaisse, et quand nous eûmes quelque temps suivi le cheval à travers le bois, l'ouragan s'apaisa tout à fait et déjà l'on apercevait çà et là une étoile. Nous marchions vite ; le vieillard regardait à gauche, moi à droite, dans les fonds pleins de neige, et cela pendant des heures, sans échanger une seule parole ; mais tout à coup il rompit le silence : Nous arrivons à une place dangereuse. Je portai les yeux du côté qu'il m'indiquait et je compris aussitôt : c'était un pont de bois jeté sur une dépression du chemin dans laquelle l'eau se rassemblait en temps de pluie. Le cheval recommença à hennir, et je fus forcée de m'arrêter, car mes genoux refusaient de me porter plus loin.

— Monsieur Gaston, cria le vieillard.

Rien qu'un silence terrible.

— Tenez le cheval, me dit-il, et il me donna la bride. Je vais descendre là. Le pont est couvert de verglas.

Un moment après, je l'entendis m'appeler d'en bas :

— Venez, il est ici ; vous m'aiderez!

J'abandonnai la bride et me précipitai vers le fossé. La neige jetait assez d'éclat pour que je pusse distinguer d'en haut déjà qui était là gisant. A côté de sa tête une tache sombre maculait le fond blanc de la neige, et il y avait d'autres taches sombres sur son manteau couvert de flocons. A cette vue, je perdis connaissance et je tombai à côté de lui sur le sol ; mais je me rappelle très-bien que je revins bientôt à moi ; je me trouvais alors seule avec lui et tout m'apparaissait comme un rêve. Il m'était encore impossible de mouvoir un membre, mais je tenais les yeux fixés sur son visage et sur les taches qui rougissaient la neige, et je croyais aussi être près de ma fin ; encore quelques gouttes de sang dans mes veines, me disais-je ; quand elles seront glacées, tout sera bien ! Et je ne ressentais aucune douleur, tant il y avait de calme en moi et autour de moi.

Mais j'entendis bientôt la voix du vieillard et celle d'autres hommes, et cela me secoua tout à coup ; je les appelai, et tandis qu'ils s'arrêtaient dans le haut avec une petite charrette, j'essayai de relever Gaston et sentis alors seulement, en le tenant dans mes

Digitized by Google

bras, que tout secours était devenu inutile. Les hommes le portèrent jusqu'au sommet du talus et le déposèrent dans la charrette, à laquelle ils attelèrent le cheval. C'étaient des paysans du village voisin, qui le connaissaient tous; ils avaient amené avec eux le barbier; celui-ci se mit auprès de lui dans la charrette et s'occupa de lui pendant tout le trajet. Moi et les autres nous marchions à côté, mais aucun de nous n'osait demander si le jeune homme était revenu à lui. Ce ne fut qu'en atteignant la cour du château, que je m'armai de tout mon courage. A ma question anxieuse, l'homme n'eut qu'une réponse :

— Allez au lit, mademoiselle. Nous ne pouvons plus lui rendre aucun service. Il n'y a qu'une consolation, c'est qu'il n'a pas eu à souffrir. Il doit avoir succombé instantanément à l'hémorrhagie.

Léna avait fermé les yeux pendant la dernière partie de son récit. Alors, elle les ouvrit tout grands et regarda autour d'elle avec un sourire inquiétant. N'est-ce pas, dit-elle, que voilà une aventure à laquelle on ne devrait pas survivre? Mais quand on a eu assez de force ou de faiblesse pour cela, on doit s'attribuer à soi-même toutes les douloureuses épreuves auxquelles on peut encore être soumis. Il est triste seulement qu'on ne demeure pas toujours aussi insensible que dans le premier étourdissement, et que plus tard des privations et de misérables chagrins puissent encore vous causer quelques tourments. Si j'étais restée dans l'état où je fus le premier jour après cette affreuse nuit, en quelque sorte engourdie et pétrifiée, c'en eût été plus tôt fait de moi. A ce moment, on aurait pu m'enfoncer des aiguilles brûlantes dans la chair, j'aurais à peine tressailli. Ce que j'ai dû entendre lorsque à midi la mère revint avec ses filles, les misérables outrages avec lesquels on me chassa de la maison, comme une créature réprouvée qui avait attiré le malheureux dans ses filets, comme une criminelle sans cœur, qui ne pouvait être tolérée une heure de plus sous ce toit, tout cela ne m'émut pas un instant. Je ne prononçai pas un mot pour me justifier. Eussé-je dit toute la vérité, personne ne m'aurait crue, et peu m'importait, d'ailleurs? Si tout le monde m'avait absoute, me serais-je apparue moins coupable à moi-même, et cela aurait-il ressuscité le mort? J'étais même incapable de haïr ces pauvres gens qui me maltraitaient. Ne leur avais-je pas réellement enlevé ce qu'ils avaient de plus cher, n'avais-je pas ravi leur orgueil et leur joie? Et maintenant que je partais à pied comme une mendiante, quelle consolation était-ce pour moi de pouvoir m'envelopper dans ma vertu! Elle était intacte, sauve, aussi neuve qu'au premier jour, ma vertu, et cependant, j'y gelais jusqu'au plus profond du cœur, et il fallut des semaines et des mois pour qu'enfin le froid glacial me permît une seule nuit de dormir comme d'autres le faisaient à mon âge.

Pendant les premiers temps, je vécus au jour le jour de mes petites économies, et je ne doutais pas que, d'une façon ou d'autre, je ne fusse bientôt au bout de mes peines. Chaque matin, quand je me réveillais, je me disais : J'espère que ce sera pour la dernière

Digitized by Google

fois. Mais il est incroyable combien la vie est tenace. Lorsque j'eus dépensé tout mon argent, je me mis à songer sérieusement à la manière dont je me soutiendrais désormais. J'avais loué, dans une de nos petites capitales une chambrette, chez d'honnêtes gens qui m'avaient soignée lorsque j'étais plongée dans une fièvre ardente. La femme à laquelle je demandai conseil me procura du travail à la maison pour des étrangers, et je parvins encore à broder et à coudre comme autrefois. Si ce n'avait été que cela ! Mais voyez donc, l'année ne s'était pas écoulée, que je me surpris un jour à commencer une chanson pendant mon travail. Je me tus immédiatement, épouvantée de moi-même. Es-tu donc un abîme de légèreté, me disais-je, ou ne l'as-tu jamais aimé? Je devais croire à la première supposition, car pour la seconde, je savais trop bien ce qui en était. Hélas ! il y avait encore tant de jeunesse en moi, et puis le sang de ma mère! D'ailleurs, une année passée dans un pareil réduit, toujours isolée avec une seule et unique pensée dans l'âme, cela vaut dix années ordinaires. Cependant, je ne chantai plus.

Ainsi se passa l'hiver suivant; l'été revint, et moi je ne changeais pas; mais je sentais qu'il me fallait prendre un autre parti, si je ne voulais périr dans cette mortelle réclusion. J'ai lu un jour l'histoire de naufragés qui, dans leur barque, avaient sauvé tout ce qui est nécessaire à la vie, sauf de l'eau; ils n'en avaient pas une goutte et ils durent mourir de soif. Moi aussi, j'avais mon pain, mon travail, mon nom sans tache, ma jeunesse, ma santé et cette chère vertu par dessus tout, et cependant, pas une goutte de ce bonheur dont j'avais si grand'soif. Parce qu'une fois je l'avais manqué, fallait-il donc me désespérer à jamais?

A cette époque, un parent de mes hôtes vint les visiter. C'était un homme distingué et modeste, dont j'avais depuis longtemps entendu célébrer les louanges. Je ne sais quelles affaires l'avaient appelé dans la ville; mais lorsqu'elles furent terminées, il n'en resta pas moins chez nous, et j'eus bientôt compris que c'était pour moi qu'il restait. Il ne me déplaisait pas, et à la longue, je m'habituai à son hommage silencieux et grave; je me réchauffais à l'idée de le voir heureux, quand je me montrais amicale envers lui. Peut-être le plus sûr chemin du bonheur, me disais-je, est-il de rendre un autre heureux. Je vous avouerai aussi que j'étais un peu séduite par la position indépendante qu'il avait à m'offrir et par la perspective d'être délivrée de ce monotone travail à la journée. Lorsque, à sa demande écrite, je donnai de ma bouche une réponse affirmative, et que le brave homme, avec des larmes dans les yeux et muet de joie, tomba presqu'à mes pieds, il me sembla que, pour la première fois, un souffle de vie s'agitait de nouveau dans ma poitrine de marbre. Mais, huit jours plus tard, toute cette joie eut sa fin.

Il avait annoncé de tous côtés nos fiançailles, et dans les lettres qu'il reçut en réponse aux siennes, je vis que chacun lui souhaitait le plus grand bonheur. Il me les remit avec ravissement. Mais il vint aussi quelques lettres qui l'abattirent visiblement. Je l'inter-

Digitized by Google

rogeai : il éluda mes questions. Lorsque, enfin, je réclamai comme un droit de partager ses peines, il fut assez faible pour m'envoyer sa parente, mon hôtesse, qui, jusqu'alors, m'avait portée aux nues, et qui, tout-à-coup, entra chez moi avec la mine la plus hargneuse, et se mit à m'accabler de reproches. Je l'avais trompée de la façon la plus scandaleuse, j'avais joué une hypocrite comédie. Mais à présent, on savait heureusement ce que j'étais, pourquoi je vivais ainsi dans la solitude, attentive à n'éveiller aucun soupçon; tout cela n'avait d'autre but que de captiver un homme honnête et naïf, à l'aide des ruses et des artifices qui m'avaient déjà servi à mener à leur perte des amoureux de plus haut rang. Mais il y avait encore une justice céleste dans ce monde pour punir le vice et protéger la vertu, et ainsi de suite une série de discours édifiants, avec la conclusion que mon fiancé réclamait son anneau de fiançailles et ne voulait plus me revoir. Je demeurai calme et demandai à lui parler. Il est parti, dit-elle, et c'était bien la vérité, quoique d'abord je me refusasse à y croire. Sa faiblesse avait cédé aux représentations vertueuses de ses rigides parents, qui alors n'eurent rien de plus pressé que de purger leur demeure sans tache de cette souillure ignominieuse. Vous comprenez que je ne différai pas la séparation. D'abord naquit en moi un amer sentiment de mortification et de douleur. Je souffrais vraiment aussi pour l'excellent homme en qui je croyais avoir au moins un ami. Mais bientôt toute l'aventure me parut si immensément ridicule, qu'en sortant de la porte de la ville, je fus prise d'un véritable accès de rire nerveux. J'emportais de nouveau ma belle vertu. Te voilà bien lotie avec elle, me disais-je; demande-lui le soulagement dont tu auras besoin chez les étrangers, où tu vas une fois de plus errer sans amour et sans patrie. Mais non; nous saurons nous y prendre autrement. Si j'ai derechef manqué le bonheur, c'est bien ma propre faute. Quand ce n'est pas le cœur lui-même qui montre la voie, on ne peut que s'égarer. J'ai déjà été malheureuse pour ne l'avoir pas écouté, si haut qu'il m'eût parlé; maintenant, je serai attentive à ses moindres chuchottements et je fermerai l'oreille à tout le reste.

Oui, s'il avait parlé encore! Je l'ai assez souvent interrogé; toujours il est resté muet; je l'avais trop vivement blessé la première fois!

Il ne me vint pas à l'idée d'entrer au service d'une famille ou d'une dame seule. Mais j'avais aussi perdu le goût de travailler en silence pour mon pain de chaque jour. Je voyageais à la recherche du bonheur; pouvais-je m'écarter trop de la grand'route, pour le saisir aux cheveux, comme on dit, dès qu'il viendrait enfin à passer? Je m'engageai donc dans un grand hôtel où, en dehors des devoirs bien déterminés de ma charge, je n'avais d'ordre à recevoir de personne. J'avais le soin de l'argenterie et du linge, et ma liberté d'action était assez grande, car l'hôtesse, qui était veuve, se trouvait la plupart du temps retenue au lit par la maladie. Comme on me trouvait belle, le nombre des étrangers augmenta. Je me disais :

Digitized by Google

Parmi tant de visiteurs, il y en aura bien un qui pourra te montrer le chemin du bonheur. Mais je me trompais fort. Il ne me manqua pas d'adorateurs de tout rang, jeunes ou vieux, avec des intentions bonnes ou mauvaises, et je ne m'inquiétais que d'une chose : savoir si mon cœur parlerait. S'il avait fait entendre le moindre mot, je vous le dis franchement, pensez-en ce qu'il vous plaira, je me serais souciée fort peu de ma vertu.

Mais, je le répète, il resta muet comme la mort. Une seule fois je crus qu'il allait recommencer à battre. Un jeune prince, qui voyageait incognito, descendit à la maison ; c'était un homme fort beau, fort courtois, et que l'on disait très-dangereux pour les femmes. Quand il me rencontra sur l'escalier, il s'arrêta et me salua avec une espèce de déférence qui me fit réfléchir.

Bientôt son valet de chambre vint à ma recherche et ne sut pas assez me dire quelle impression j'avais faite sur son maître.

Il laissa entrevoir clairement qu'il me serait aisé de jouer le rôle le plus brillant dans la Résidence. Je l'entendis avec indignation et ne daignai pas lui répondre une parole. Mais je ne puis nier que la taille élancée du prince, ses yeux ardents et le ton flatteur de sa voix ne m'aient poursuivie pendant tout le jour. Quand il me rencontra encore, il me considéra d'un air si grave et en quelque sorte si soucieux, qu'il devait être un bon comédien, si, dans ce moment-là au moins, ses regards ne trahirent pas ses véritables sentiments.

Alors il arriva ce que j'avais bien craint. Au milieu de la nuit, il vint frapper à ma porte. L'agitation, l'attente ne m'avaient pas encore permis de fermer l'œil ; mais cet appel fut décisif. Je savais trop bien maintenant que l'inquiétude qui m'oppressait, me venait non du cœur, mais des sens. Quoi ! me dis-je, le seul homme que tu aies jamais aimé, tu l'as laissé frapper en vain et tu as causé sa perte, et ici tu livrerais follement à un étranger ce que tu as jugé trop précieux pour ton seul ami ?

— Qui est là ? dis-je résolûment.

Il prononça son nom à voix basse.

— Vous vous trompez de porte, Excellence, répondis-je en élevant le ton. Votre chambre est un étage plus bas. Voulez-vous que je sonne le garçon pour qu'il vous éclaire ?

Il demeura encore un moment immobile et cherchant des prétextes. Je ne lui répondis que : Bonne nuit. Puis je l'entendis redescendre doucement.

Elle se tut et secoua la tête.

— Non, reprit-elle alors ; ce n'eût pas été le bonheur ; j'espérais mieux. Et c'est ainsi que j'ai espéré pendant cinq, pendant six ans ; comme je m'imaginais toujours que si je ne trouvais rien, la faute en était, non pas à moi, mais aux localités seules, je changeais de séjour aussitôt qu'une année s'était écoulée vainement. Me voici parvenue à ma dernière étape, car je sens qu'il est trop tard pour espérer encore, et je n'ai plus qu'une aspiration, celle d'être délivrée à jamais de cette pensée qui ne me laisse aucun repos. Oh ! ne

Digitized by Google

plus m'éveiller en sursaut au milieu d'un rêve, ne plus croire que j'entends le bonheur frapper à ma porte, ou le cheval hennir dans cette nuit affreuse qui a mis au tombeau mon seul ami. Gaston avait raison : Je devais me repentir !

Elle regardait fixement devant elle, avec un regard de détresse qui traversa l'âme du jeune homme.

— Madeleine, dit-il, vous dites que le bonheur a frappé à votre porte. En êtes-vous bien sûre? Si ce n'avait été que l'infidélité, la misère ou la honte, et que vous eussiez ouvert? N'auriez-vous pas eu alors doublement à vous repentir?

Elle releva tout à coup ses grands yeux vers lui.

— La honte? dit-elle; qu'est-ce que la honte? Affliger ceux qu'on aime et qui vous aiment, voilà ce que je tiens pour honteux. Ah! si mon père avait encore vécu, il m'eût été plus facile de renoncer à mon bonheur; j'aurais su alors pourquoi j'y renonçais, et la vertu n'aurait pas été une vaine illusion. Mais qu'importe ce que pensent, ce que disent de nous des étrangers? Ils déchiraient, ils calomniaient ma vertu. Eh bien! s'ils avaient loué ce qui me poursuit toujours comme le plus lâche des crimes, aurais-je eu moins de peine à en supporter le poids? Vous croyez qu'il aurait fini par m'abandonner et me trahir. C'est possible. Il y a encore ici-bas des enfants qui n'ont pas de père. Mais s'ils ont une mère, celle-ci au moins n'est pas seule au monde, et quand elle est blessée par les propos des hommes, elle a de quoi se consoler, en songeant qu'elle possède un être qui ne lui dit que de douces paroles et qu'elle peut tenir sur son sein en lui chantant : Que je vous aime!

A ces mots, elle s'élança du sopha, se couvrit le visage de ses deux mains et parcourut la chambre, comme éperdue.

— Aimer quelque chose! dit-elle d'une voix étouffée, un chien, un oiseau! Tout ce que je possède, je le donnerais pour cela seul! Est-il donc possible de supporter une vie sans bonheur? Se lever et se coucher, ouvrir et fermer l'armoire au linge, mettre une robe neuve et entendre dire qu'elle va bien, — et cela un jour comme l'autre. Combien de temps encore? J'ai maintenant trente ans; non, pas encore, mais qu'importe? Soixante-dix ans, c'est un bel âge, disent les vieilles femmes. Quelle terrible perspective! Ne pensez-vous pas comme moi?

— Chère et pauvre fille, dit-il; et il alla à elle, retira ses mains de son visage et les tint dans les siennes.

Elle demeura immobile et le considéra d'un œil hagard.

— N'est-ce pas, dit-elle, il n'y a rien à opposer à cela? Et qui blâmerait une malheureuse créature qui, dès le matin de bonne heure, s'est épuisée à courir et qui, au lieu d'attendre le soir, se met à dormir en plein midi, au milieu de la route, là où le sommeil la prend? Notre-Seigneur lui-même peut-il s'en irriter? S'il n'aimait pas le monde, pourrait-il endurer plus longtemps sa position? Ne ferait-il pas lui-même une fin, s'il ne possédait pas une seule âme, s'il n'en avait aucune à rendre heureuse et si tout le mouvement qui

Digitized by Google

se fait ici-bas d'une aurore à l'autre, lui était aussi indifférent qu'il l'est à moi?

Il avait cent réponses sur les lèvres et cependant il ne dit mot. Déjà, pendant le récit de Léna, il avait voulu lui objecter qu'elle avait grand tort d'accuser son cœur. Ce n'était pas le prosaïque préjugé de la vertu et du devoir qui l'avait empêchée de se jeter sans hésitation dans les bras de son amant, mais le sentiment profond et vivace que l'on ne peut fonder le bonheur de sa vie sur l'ivresse d'un moment; afin de rester dignes l'un de l'autre, il fallait que, dans cette nuit-là, la conscience de s'appartenir à jamais dominât toute ardeur passionnée. La fidélité n'était-elle donc rien, et la passion était-elle tout? Le bonheur pouvait-il durer sans la réciprocité des devoirs? Le succès devait-il être la mesure de nos actions?

Mais il sentait bien que l'éloquence la plus affectueuse était impuissante sur son âme. Les paroles du médecin lui revinrent à la mémoire. Il ne put se défendre de croire que les terreurs de cette nuit fatale avaient laissé dans son esprit une blessure que le raisonnement, l'encouragement le plus cordial était incapable de guérir et qu'un bonheur véritable et complet pouvait seul parvenir à fermer. Après tout ce qu'elle venait de lui confesser si franchement, il la jugeait encore plus digne que jamais de ce bonheur; aussi, lorsque la jeune fille, qui sentait son regard sérieusement attaché sur elle, s'efforça de sourire, il dut se contenir pour ne point l'attirer dans ses bras et lui prodiguer caresses et douces paroles, comme à un enfant que l'on veut consoler.

Pourquoi me regardez-vous ainsi? dit-elle. Vous le voyez bien maintenant : j'avais raison de vous annoncer que malgré toute votre bienveillance, vous ne pourriez me secourir. Et cependant je vous remercie de vous être offert à moi comme un ami et j'éprouve un soulagement de vous avoir raconté ma vie. Mais il est tard. — Elle consulta une petite montre d'or qu'elle portait cachée sous sa ceinture. — Deux heures! Et demain, à coup sûr, vous reprendrez votre voyage.

— Peut-être non, répliqua-t-il gravement. Et il ajouta presque malgré lui : Il me semble que j'ai déjà atteint mon but et que je n'ai plus à descendre le Danube pour le chercher.

Elle comprit aussitôt et ne chercha pas à le dissimuler.

— Non, dit-elle, vous devez partir; vous vous trompez maintenant sur votre propre compte par bonté et par compassion, et peut-être aussi parce que je suis ici près de vous et que l'autre est bien loin. Mais croyez-moi, demain, en route, il en sera autrement, et quand vous arriverez réellement à votre but, vous comprendrez à peine votre petit accès d'aujourd'hui. Il vaut donc mieux y couper court immédiatement.

— Soit, la décision sera donc prise là-bas et elle ne sera pas longue à prendre. Vous retrouverai-je en tous cas dans cette maison, lorsque je reviendrai?

Elle secoua la tête.

Digitized by Google

— L'hôte m'a fait une proposition de mariage, dit-elle. J'ai refusé et maintenant mon séjour ne peut se prolonger ici. A la Pentecôte, je pars.

— Et où allez-vous ?

— Je vais dormir, répondit-elle d'une voix éteinte. Je ne puis y résister plus longtemps.

— Madeleine, s'écria-t-il dans la plus vive agitation. Cela ne peut être sérieux. Dis-moi seulement un mot. Si je reviens avant le terme de ton départ et que je n'aie pas trouvé le bonheur que je cherchais là-bas, puis-je alors espérer de le trouver ici ?

— Difficilement. Mais pourquoi parler de choses qui n'arriveront pas ?

— Tu éludes mes questions, fit-il en insistant et il s'empara de ses mains. Voyons, crois-tu possible que tu reprennes encore quelque amour pour la vie, si tu la partageais avec moi ? Ne m'en dis pas davantage et alors... alors en vérité je pourrais rester ici dès à présent ; car moi, pour ma part, je ne sais que trop ce que j'ai à espérer et à désirer.

Elle se tut un moment et évita le regard du jeune homme, mais elle ne retira pas sa main.

— Dispensez-moi de répondre, dit-elle alors. Vous en savez assez. Je vous ai appris sur mon compte plus qu'à personne au monde. Soyez heureux dans votre voyage. Si réellement vous deviez revenir, il serait toujours temps alors de questionner et de répondre. Adieu.

Il pressa la main de la jeune fille contre ses lèvres et resta seul en proie à une violente agitation. Quand, le lendemain matin, le garçon vint l'éveiller, il était endormi tout habillé sur le sopha. Il se leva aussitôt, ferma son coffre et le remit à l'hôte, pour qu'il le lui gardât. Il n'emporta avec lui dans la diligence qu'une valise légère, et, sans avoir revu Léna, il se mit en route par une matinée radieuse.

Quatre ou cinq jours pouvaient s'être écoulés depuis cette conversation, lorsque, vers le soir, une voiture de poste, qui faisait entendre de loin sa fanfare étourdissante, s'arrêta au *Coq blanc* et y déposa notre étranger ; celui-ci, après avoir répondu aux salutations respectueuses de l'aubergiste, s'informa immédiatement si son ancienne petite chambre était libre et si, dans l'intervalle, il ne s'était fait aucun changement dans la maison. La seule réponse qui l'intéressât, — Léna est encore ici, — il l'obtint dans le vestibule même de la maison : la jeune fille causait avec une bonne vieille femme qui, sans doute, était venue la voir. Quand elle entendit la voix de son ami, elle pâlit visiblement, mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour répondre à son salut, comme si c'était pour elle une chose tout ordinaire de voir un étranger se représenter à l'hôtel. Il évita de son côté de chercher à entrer immédiatement en conversation avec elle et attendit le plus patiemment possible les approches de la nuit. Mais comme à dix heures elle n'avait pas en-

Digitized by Google

core paru devant sa porte, il se décida à dire à la chambrière qu'il avait donné à Léna quelque commission pour son linge et qu'il désirait lui en parler.

Peu de temps après elle entra dans sa chambre, et il s'aperçut bien vite qu'elle s'efforçait vainement de lui dissimuler son trouble et son inquiétude.

— Êtes-vous vraiment revenu, dit-elle, et tout seul? J'espère bien que la faute n'en est pas à moi, si, vous trouvant si près de votre bonheur, vous avez volontairement fermé les yeux.

— Non, dit-il, de l'air le plus cordial; j'ai, au contraire, ouvert les yeux aussi grands et aussi larges que possible, et si les écailles m'en sont tombées, c'est la faute d'une autre personne. Mon prétendu bonheur a, sur les rives basses du Danube, une tout autre mine qu'à quelques milliers de pieds au dessus du niveau de la mer, entre les châlets et les glaces.

— Ne vous plaît-elle donc plus?

— Si, vraiment; mais elle se plaît encore davantage à elle-même; c'est une preuve de son bon goût, à coup sûr, car elle est véritablement la plus jolie fille de Linz. Mais il est regrettable que le plaisir qu'elle prend à sa propre personne, lui fasse trouver indifférentes bien des choses qui sont pour moi d'une grande importance. Elle a reçu ma visite que je cherchais à lui représenter comme tout accidentelle, de l'air assuré d'un astronome qui voit l'éclipse de lune qu'il avait calculée à une minute près. Il lui semblait tout naturel que sans elle on ne pût à la longue vivre nulle part, et Dieu sait ce qui l'a poussée à vouloir précisément me favoriser entre toutes ses victimes.

Que ce fût bien là son intention, c'est ce que je devinai vite, moins à son attitude personnelle qu'à la façon dont les parents m'accueillirent. Mais bien que je ne sois pas assez vain pour attribuer cette bonne chance à mon amabilité, et que je croie plutôt avoir été choisi parce qu'on me tenait pour le plus docile et le plus soumis de tous les adorateurs, je me trouvais cependant trop bon pour jouer le rôle d'un chiffre commode dans un froid calcul; aussi gagnai-je bientôt assez de liberté d'esprit pour prendre la chose du côté plaisant, pour considérer avec admiration la belle créature comme un chef-d'œuvre dans une galerie de tableaux, et me retirer poliment, après l'avoir suffisamment étudiée; à la vérité, cela dérangeait un peu le compte de ses propriétaires. Dieu du ciel! quand je songe que j'aurais pu, dans une heure de faiblesse, devenir réellement leur proie, et qu'en ce moment je serais en route avec ce prétentieux joyau, pour aller retrouver ma simple maison et ma bonne mère aux antiques façons; je serais bien l'homme le plus infortuné de la terre, tandis que maintenant...

Il s'interrompit et la regarda comme pour lui demander une réponse.

— Madeleine, dit-il enfin, à voix basse, vous ne m'avez pas congédié en m'enlevant toute espérance. Suis-je donc redevenu un étranger pour vous depuis ces quelques jours?

Digitized by Google

— Non, répondit-elle, je sais que je n'ai jamais eu de meilleur ami que vous, et c'est pourquoi je m'en ferais un crime, si j'étais cause que vous ne fussiez pas aussi heureux que vous le méritez.

— Laisse-moi songer moi-même à mon bonheur, dit-il d'un ton profondément suppliant. Si tu sens en toi quelque chose qui te promette que peu à peu tu pourras, à côté de moi, secouer tout le mal qui t'oppresse...

— Voilà précisément, interrompit Léna, en regardant devant elle avec une expression amère. Il est des choses dont il est impossible de se débarrasser. Que direz-vous si je vous apprends que depuis votre départ, chaque nuit j'ai rêvé de *lui?* Je vous l'avouerai franchement : dès que je vous ai vu et que vous vous êtes approché de moi, tout différemment des autres, sans embarras, comme sans impertinence, quelque chose dans mon cœur a parlé pour vous. Et si je n'avais pas eu toutes ces épreuves et ces souffrances, je crois que je vous aimerais de toute mon âme. Mais on dirait vraiment que cela trouble le mort, et que, moitié par jalousie, moitié par vengeance, il doive gâter mon bonheur; je le sais, d'ailleurs, il me le gâtera. Je vous en prie donc, ne songez plus à Léna; croyez-moi, cela vaudra mieux pour tous deux.

— Non! s'écria-t-il, plus de doutes et d'hésitations! Tu es à moi, Madeleine, tu n'appartiens à personne, ni mort, ni vivant, mais à moi seul, et le passé n'osera plus te poursuivre, quand tu auras éprouvé ce que c'est qu'un bonheur complet. Aie confiance, comme j'ai confiance moi-même. Je te guérirai entièrement des souvenirs maladifs que tu conserves encore. Ma bonne amie, mon bonheur chéri!

Il l'attira impétueusement sur sa poitrine et baisa sa bouche muette, sans qu'elle lui résistât; mais tout à coup, il sentit qu'un frisson parcourait tous les membres de la jeune fille et qu'elle s'arrachait à ses baisers.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-il tout effrayé.

— Silence! dit-elle, et elle étendait la main dans la direction du corridor; n'as-tu pas entendu frapper?

— Où cela? Je n'ai rien entendu. Qui donc viendrait?

— Et cependant on a frappé, ici, à la porte, trois fois, et c'est un doigt que je connais bien. Vois-tu que j'ai raison : cela ne peut se réaliser!

Il chercha à la calmer de toutes les façons et il y réussit enfin, à l'aide des plus tendres paroles et par l'assurance réitérée qu'elle n'était que la proie d'une illusion.

Elle finit même par s'asseoir à côté de lui sur le sopha, mais elle écartait toute caresse par d'anxieuses prières, et involontairement, ses yeux se reportaient toujours vers la porte, comme si elle eût craint de la voir s'ouvrir.

Il s'en apercevait bien, et non sans en être chagriné. Mais il espérait qu'un milieu nouveau contribuerait à délivrer son esprit de ces impressions, et il s'efforça de lui persuader de se mettre en

Digitized by Google

route avec lui dès le lendemain matin. Mais elle ne voulut pas en entendre parler.

Ils convinrent enfin qu'il retournerait d'abord chez lui pour rendre compte à sa mère, sans aucun déguisement, de toute la situation, et lui demander son consentement.

— Qui sait, disait-elle, si elle voudra m'accueillir, quand elle connaîtra mon histoire et qu'elle apprendra que tu m'as prise dans un hôtel.

Ils calculèrent alors exactement le jour où il pourrait être de retour pour la chercher. Ce ne serait qu'après la Pentecôte, et comme elle ne pouvait rester plus longtemps dans cette maison, elle résolut de se retirer, dans l'intervalle, chez la vieille femme, avec laquelle il l'avait vue causer, et à la fille de laquelle elle avait quelque temps enseigné les ouvrages de main. Cette femme lui était très-attachée et se trouvait seule en ce moment dans sa petite maison, au bord du Danube; car elle était veuve et sa fille venait de se marier et de se fixer dans une autre ville.

Toutes ces décisions prises, le jeune homme dut encore lui parler de sa mère, de sa maison, de ses affaires, de sa manière de vivre là-bas; elle l'écoutait calme et gaie, la main dans la sienne, mais les yeux toujours baissés; parfois une ride venait plisser son front, comme si une pensée étrangère l'inquiétait. Enfin, elle se leva et se sépara de lui avec un serrement de main.

— Je voudrais bien t'embrasser, dit-elle, mais j'ai peur de moi-même. Cela changera quand la bénédiction sera prononcée sur nous. Du moins je l'espère.

Il lui coûtait de la laisser partir de la sorte, mais il vit le combat qui se livrait en elle et il voulut lui éviter toute terreur nouvelle. Sur le seuil de la porte seulement il l'attira encore une fois à lui et considéra longtemps ses yeux si rapprochés des siens.

— Là, tout au fond, dit-il, il y a encore un point obscur, mais nous l'éclaircirons. Dors en paix, ma femme!

Il effleura légèrement sa joue de ses lèvres et abandonna sa main. Puis, prenant sa bougie pour l'éclairer, il contempla avec ravissement sa forme gracieuse et pure; elle descendit jusqu'au palier inférieur, en se retournant souvent pour le saluer de la main et des yeux et arrivée à sa chambre, elle s'arrêta un moment encore, et murmurant un « bonne nuit », elle disparut à ses regards.

Il s'était fait indiquer exactement la demeure de la veuve, et le lendemain, son premier soin fut de s'y rendre. C'était une des plus anciennes maisons de Ratisbonne, bâtie sur de puissants fondements, tout près du fleuve, qui, à l'époque des hautes eaux, pénétrait souvent dans l'étage inférieur. Vers la rue s'ouvrait une large porte cintrée, dont la clef de voûte était artistement taillée; au lieu d'une cloche, il y avait un gros marteau de fer, représentant une langue sortant de la gueule d'un lion. A l'intérieur, tout paraissait confortable et soigné, et la femme de la maison, avec son caractère jovial, lui sembla la meilleure des compagnies pour sa mélancolique fiancée. Il l'initia à son secret et lui recommanda la jeune fille en

Digitized by Google

lui remettant de l'argent pour qu'elle ne la laissât manquer de rien. La femme refusa d'abord toute indemnité : que ne lui devait-elle pas elle-même! C'était un véritable bonheur pour elle de pouvoir l'héberger. Alors elle se répandit en éloges, que le jeune homme écouta avec plaisir, quoiqu'ils ne lui apprissent rien de nouveau.

— Veillez surtout à ce qu'elle ne se crée pas de chimères et ne se tourmente point pour des choses imaginaires. dit-il en se retirant. Dans autant de jours je serai certainement de retour. Et je voudrais bien la retrouver de bonne humeur.

La femme promit de ne négliger aucun soin pour sa pensionnaire, et le fiancé, satisfait, courut à l'hôtel pour se mettre en route le matin même. La jeune fille, de son côté, insistait avec une impatience étrange pour qu'il n'y apportât aucun retard; comme son retour devait être d'autant plus prompt, il n'en prit point ombrage. Il avait encore à se contraindre devant les gens de la maison, et ce fut donc sans avoir pris congé d'elle, comme il l'aurait souhaité, qu'il monta en voiture.

Inutile de parler longuement de son voyage; il arriva sans encombre chez sa mère, et après une confession détaillée, il reçut sa bénédiction pour sa nouvelle fiancée. La vieille femme n'était pas aussi joyeuse qu'il l'avait espéré; car, dans sa sagesse, elle ne voyait pas tout en rose comme son amoureux fils; mais elle avait la ferme confiance qu'il ne pouvait faire un choix indigne de lui; ce fut donc de tout cœur qu'elle accorda son consentement. Aussi prit-elle, elle-même, tous les soins pour son prompt départ, et elle lui donna raison, quand il s'avisa qu'il valait mieux se mettre en route avec des chevaux de poste et la belle voiture neuve qu'il venait d'acheter pour sa mère, et dont les ressorts étaient excellents. Ainsi qu'il en était convenu avec Léna, il ne passa qu'une seule nuit dans sa maison, puis il repartit pour Ratisbonne, en accélérant le plus possible son voyage.

Comme le cœur lui battait quand il se leva le matin du dernier jour et qu'il se dit qu'un trajet de douze heures seulement le séparait de son bonheur. Il n'avait pu écrire, car sa lettre ne serait arrivée qu'après lui-même. Sous quelles couleurs brillantes il se peignait la joie de la première entrevue venant mettre fin au silence déjà si long du temps d'épreuve! Combien il était impatient de bannir les dernières ombres du visage de sa fiancée, grâce aux heureuses nouvelles qu'il apportait, et de la serrer dans ses bras sans arrière-pensée, ni réserve, comme son cher trésor!

Il ne se lassait pas d'exciter, par de généreux pourboires, les postillons à se presser. A peine se donna-t-il, à midi, le temps de prendre un rapide repas. On avait calculé qu'il pourrait arriver à sept heures du soir, si tout marchait bien et qu'il voyageât avec des chevaux de poste; mais il espérait gagner encore une couple d'heures et la surprendre d'autant plus tôt. Aussi ne se laissa-t-il pas déconcerter, quand, à deux étapes environ de son but, une des roues de devant se brisa par suite du train exagéré qu'il faisait

Digitized by Google

prendre. Le postillon lui déclarait qu'il était impossible de se procurer en cet endroit une roue de rechange, qui pût s'adapter à l'élégante caisse de la voiture. Mais ils se trouvaient alors dans une contrée bien cultivée, où il était facile d'emprunter à un paysan un cheval de selle, tandis qu'on mettrait la voiture en lieu sûr. Moins d'une demi-heure après cet incident, l'impatient amoureux était déjà en route, éperonnant son alerte bidet, et il espérait bien, par un trot soutenu, réparer cette perte de temps. Il resta d'abord sur la grand'route. Puis, comme il la voyait faire un coude et se recourber de nouveau, il résolut de s'engager dans un chemin de traverse qui promettait d'abréger un bout considérable. En effet, dix minutes après, il se retrouva sur la route et dès lors, plongé dans ses rêveries, il la suivit sans plus d'attention. Ce ne fut qu'à l'approche du crépuscule et lorsque les étoiles se montraient déjà, qu'il s'arrêta effrayé en la voyant se tourner décidément vers le sud. Le premier paysan qu'il interrogea lui apprit, comme il s'en doutait, qu'il se trouvait à une lieue du bon chemin et lui indiqua la direction dans laquelle il avait à se tenir pour regagner la route de Ratisbonne. Alors, maudissant son erreur, il se lança au milieu de la nuit dans une course effrénée; une sueur froide lui couvrait le front. Pourquoi ressentait-il tant d'inquiétude? Il ne pouvait se l'expliquer; son bonheur était bien gardé; quelques heures de plus ou de moins, cela n'importait guère? Aussi redevint-il beaucoup plus calme en approchant de la ville. Quand il vit enfin les tours de la cathédrale se dresser dans l'obscurité du ciel, il donna un pas plus modéré à son cheval couvert de sueur, et reprit haleine. Il était encore assez tôt pour qu'il allât retrouver sa fiancée : neuf heures venaient de sonner. Si son retard lui avait causé quelque inquiétude, avec quelle joie plus vive ne se précipiterait-elle pas à son cou? Il acheva la route dans ces pensées riantes et, quand il eut atteint la ville, il dirigea immédiatement son cheval du côté du fleuve; la rue qu'il cherchait n'était éclairée que par quelques lanternes et se trouvait complétement déserte. Le pas de son cheval attira çà et là une figure à la fenêtre, mais il ne vit personne à qui il pût confier l'animal. Arrivé enfin à la maison de la veuve, il sauta bas de la selle, attacha la bride à un anneau pendu à la muraille, et qui autrefois avait rendu souvent ce service, et saisissant le marteau de fer, il en frappa vigoureusement la porte close. Il s'étonna du long silence qui suivit son appel, et ce ne fut qu'après avoir fait retentir ses battements pour la troisième fois qu'il entendit des pas descendre l'escalier; la clef tourna dans la serrure, et il aperçut enfin le visage de la bonne vieille, qui le saluait avec un trouble visible.

— C'est vous, dit-elle. Dieu soit loué de votre retour. J'en étais sûre, mais vous savez bien... le doute est contagieux.

— Comment se porte Léna? Que fait-elle?

Et il entra précipitamment.

— Il n'est rien arrivé de fâcheux, n'est-ce pas? Pourquoi ce visage de mauvais augure?

Digitized by Google

— Il n'est rien arrivé, et maintenant que vous voilà, tout ira bien. Mais elle m'a donné de la peine, je vous l'assure, et aujourd'hui plus que jamais. Croiriez-vous qu'elle n'a pas dormi une seule nuit depuis qu'elle est sous mon toit? Elle ne voulait pas l'avouer, de crainte de m'inquiéter; mais comme, de mon côté, je ne dors plus beaucoup, je l'entendais, pendant des heures entières, soupirer ou se parler à elle-même tout éveillée dans son lit. Je me levais, mais la seule réponse que je pusse obtenir, c'est qu'elle ne se trouvait pas bien et que, malgré ses couvertures et ses édredons, elle ne parvenait pas à se réchauffer. Alors elle sortait de son lit, elle prenait un livre ou un ouvrage, et le travail lui faisait du bien. La journée s'écoulait passablement. Mais aujourd'hui, dès le matin, elle n'a pu demeurer un instant en repos. A sept heures, comme vous n'étiez pas encore de retour, elle me dit :

Je le savais bien, cela était impossible. — Quoi donc, ma chère Léna? lui demandai-je. Et je m'efforçai de chasser toutes ses chimères et ses idées noires. Je la grondai sérieusement d'avoir si peu de confiance en un homme aussi bon que vous. — Ce n'est pas de lui, c'est de moi que je me méfie. Pourquoi faire un malheureux de plus! Vous le verrez, sa mère ne permettra pas qu'il m'épouse, et cela vaudra beaucoup mieux pour lui. — Ne l'aimez-vous donc pas? lui demandai-je. Et elle : Oh! si, de tout cœur! Elle prononça ces mots avec le ton qu'elle aurait pris devant l'autel. Puis tout à coup elle tressaillit. — N'entendez-vous rien? dit-elle. — Non, répondis-je, que pourrais-je entendre? — Un cheval arrive au grand galop, mais il est encore bien loin. — A quelle distance donc? — Au moins une bonne lieue. — Ah! lui dis-je, quelles fines oreilles vous auriez alors. Et je cherchai à lui raconter quelque chose pour l'amener à d'autres pensées. Je lui parlai de ma fille mariée et lui recommandai d'aller la voir pendant votre voyage de noce, je lui représentai quelle belle vie elle aurait désormais; elle écoutait tout avec calme, mais quelquefois elle disait : N'entendez-vous encore rien? Et quand je répondais : Non, elle se taisait de nouveau. Enfin, elle s'élança de sa chaise : — A présent! à présent, tout près d'ici, s'écria-t-elle. Et en effet j'entends alors le pas du cheval. Et je lui dis : — Oui, c'est bien un cheval, qu'y a-t-il à cela d'étonnant? — Il vient droit à notre maison, dit-elle; il s'arrête. O père céleste! je le savais bien. Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire, mais quand vous avez frappé à la porte, je ne sais pourquoi, un frisson me parcourut tout entière. — Ce ne peut être que votre fiancé, lui dis-je. Je vais aller lui ouvrir. — Au nom du ciel! s'écria-t-elle et elle me serrait dans ses bras, le visage tout décomposé; ne descendez pas, n'ouvrez pas! — Pourquoi pas? Je ne vais pas fermer la maison à votre fiancé. — Mais savez-vous donc si c'est bien lui, dit-elle à voix basse. Croyez-moi, c'est l'autre! — Qui? demandai-je. Mais elle secoua la tête, et comme vous ne cessiez de frapper, je m'arrachai par un effort et sortis en courant de la chambre. Maintenant voyez vous-même comment vous vous y prendrez

Digitized by Google

avec elle. Quant à moi, je n'oserais pas me remontrer sans vous.

Le jeune homme n'attendit pas que la femme l'éclairât; gravissant l'escalier à grandes enjambées, il ouvrit la porte de la chambre.

— C'est moi, Léna, cria-t-il; désormais rien ne peut nous séparer!

Sur la table se trouvait la lampe, et il aperçut un ouvrage commencé gisant près d'une chaise renversée.

— Elle sera allée dans sa chambrette, dit la femme qui l'avait rejointe. Léna, appela-t-elle, et elle éclaira la pièce voisine. Pourquoi vous sauvez-vous? Je vous amène votre fiancé sain et sauf.

Mais ils ne reçurent point de réponse et ce fut en vain qu'ils se mirent à visiter ensemble toutes les chambres et tous les recoins jusqu'au grenier.

— Il faut cependant qu'elle soit dans la maison, s'écria-t-il tout éperdu. Si elle s'était échappée, nous l'aurions rencontrée sur l'escalier.

La vieille s'arrêta et déposa sa lumière; elle tremblait violemment.

— Dieu miséricordieux! Ah! si c'était vrai, dit-elle d'une voix haletante et des larmes jaillirent tout à coup de ses yeux. Vous ne savez pas qu'il y a encore un escalier dans la maison, mais il ne mène... qu'au Danube.

Il poussa un cri, comme si une balle l'avait frappé au cœur. Au même instant, il se précipita comme un forcené par la petite porte qu'elle lui indiquait sans mot dire et il descendit l'étroit escalier de pierre. Il se trouva alors au bord de l'onde noire et profonde; son regard plongeait avec désespoir dans la nuit, tandis que le flot lui mouillait les pieds. La femme s'était glissée à sa suite.

— Voyez-vous quelque chose? demanda-t-elle en projetant sur le fleuve la clarté de sa lampe.

Il ne répondit rien. Tout à coup il tressaillit, il lui arracha la lampe des mains, l'éleva en se penchant fortement, la lui rendit aussitôt et se dépouillant de ses bottes et de ses habits, il se jeta sans hésiter dans le fleuve.

Il avait aperçu un bras non loin du bord, puis le visage et le cou de sa bien-aimée; et comme il nageait de toutes ses forces dans cette direction, il croyait de loin distinguer déjà clairement que les yeux s'entr'ouvraient et que la bouche s'agitait comme pour implorer du secours. Il cria son nom et il lui parut qu'elle tournait un peu la tête de son côté.

Il fendait les vagues en redoublant d'efforts, car il voyait qu'elle recommençait à s'enfoncer. Le front blanc de la jeune fille dépassait seul encore les ondes, quand il parvint à l'atteindre; elle avait perdu connaissance, il plongea et réussit à l'amener sur son épaule et à reprendre son élan. Déjà il croyait tout gagné. Le bras droit de Léna, cherchant un point d'appui au moment où elle s'enfonçait, s'était enlacé convulsivement autour du cou du jeune homme, sa tête alourdie reposait sur sa nuque, ses cheveux noirs flottaient

Digitized by Google

détachés sur les eaux, et il sentait, tout en cherchant à regagner le bord, qu'il y avait encore de la vie et de la volonté dans ses membres palpitants.

Mais le courant les avait emportés au loin, et le poids du corps de Léna empêchait son sauveur de disposer librement de ses bras. Il leva les yeux vers l'île et crut y apercevoir des lumières et des nacelles. A plusieurs reprises, il appela au secours. Mais avait-on pu l'entendre? Il crut que c'en était fait de tous deux; cette pensée l'effrayait à peine. Il lui semblait désormais dans l'ordre des choses que le fleuve devînt le tombeau de son bonheur. En supposant qu'il parvînt à regagner la terre avec elle, de quel prix lui serait la vie, si Léna était décidée à le fuir? Encore un seul mot de sa bouche, un mot d'adieu!

— Léna! dit-il doucement, tandis qu'ils allaient à la dérive vers le pont.

Il lui parut que le bras de la jeune fille s'agitait autour de son cou. On eût dit que la conscience renaissait en elle. Mais la muette angoisse avec laquelle elle s'accrochait encore plus étroitement à lui, paralysait ses mouvements, et comme il tâchait par un effort désespéré de détacher le bras qui menaçait de l'étouffer, il sentit que le flot roulait par dessus sa tête et le poussait irrésistiblement au fond du fleuve avec son cher fardeau...

Quand il reprit connaissance, son premier sentiment fut la vague satisfaction d'avoir ses tempes délivrées du bouillonnement qui les comprimait. Il se trouvait sur une couche molle et chaude, sa peau était ardente, et ce ne fut que longtemps après qu'il parvint à ouvrir les yeux; car dans sa tête il avait des bourdonnements étranges et sa poitrine ne respirait que difficilement; mais peu à peu en entendant la voix de la bonne veuve et en reconnaissant distinctement son visage penché sur lui, il retrouva ses souvenirs.

— Où est Léna? dit-il enfin.

La vieille indiqua du doigt la chambre voisine.

— Soyez sans inquiétude, dit-elle. Dieu soit loué que nous ayons pu vous ramener tous deux de si loin. Quelles terreurs, quelles peines vous nous avez causées!

Elle lui raconta alors qu'en le voyant se précipiter dans le fleuve, elle avait elle-même détaché sa petite barque du bas de l'escalier et lui avait crié de l'attendre. Mais il s'éloignait en nageant comme un vrai poisson, et comme elle était incapable de manier convenablement les rames, elle avait été bientôt entraînée à la dérive. Alors elle avait appelé, elle avait attiré l'attention des gens qui se trouvaient sur le pont; grâce aux canots qui étaient venus des deux bords à la fois, on avait repêché les noyés avant qu'il fût trop tard. Toutefois, on n'avait réussi qu'après beaucoup de peines et d'angoisses à les rappeler à eux. Elle avait fait chercher des médecins, mais à leur arrivée, tous deux commençaient à respirer déjà et le danger était écarté. Maintenant il devait encore se tenir tranquille, car il avait avalé pas mal d'eau; mais si plus tard il voulait se

Digitized by Google

lever, il y avait là un costume complet que la vieille avait conservé de feu son époux, et elle lui en avait déjà mis une chemise; ses vêtements à lui ne seraient pas secs avant vingt-quatre heures.

Il s'aperçut alors seulement qu'il était enfoncé au milieu d'une montagne d'édredons et de couvertures, sur le sopha, dans la chambre de la vieille; autour de lui étaient encore visibles les traces du désordre que l'événement avait apporté dans la calme demeure. Pour toute réponse, il serra la main de la bonne femme et resta plongé dans des pensées voisines du rêve.

— Je vous en prie, dit-il enfin, laissez-moi un moment seul, il faut que j'essaie de me lever.

Quoi qu'elle fît pour l'en dissuader, il persista dans sa résolution, et dès qu'elle l'eut quitté, il rejeta les édredons, surpris de ne plus ressentir qu'une légère fatigue dans les membres. En un clin d'œil il fut habillé et il se glissa avec des battements de cœur vers la porte derrière laquelle reposait son bonheur si chèrement acheté. Il entra sans frapper; Léna était étendue, belle et pâle, dans son lit, ses cheveux noirs étalés sur l'oreiller, les yeux tournés de son côté. La vieille était assise près d'elle, et là se trouvait aussi le médecin qu'il avait rencontré au *Coq blanc*. Quand le jeune homme entra, une rougeur rapide se répandit sur le visage de sa bien-aimée, mais avec un sourire qu'il n'avait pas encore vu si paisible et si doux chez elle. Tous deux cependant restèrent muets l'un devant l'autre.

— Je vous félicite de tout mon cœur, lui dit le vieux médecin d'un ton à demi mystérieux, en lui tendant la main; voyez donc son visage! Ce plongeon a fait des merveilles, je vous assure. N'est-ce pas, mon enfant? continua-t-il en se tournant vers Léna, tout est changé là haut; il n'y a plus de chimères, plus de points noirs; tout est dans l'ordre le plus parfait. Allons, ma présence est superflue ici, et je vous souhaite à tous une bonne nuit de sommeil.

A ces mots il se retira et la femme l'accompagna sur l'escalier pour l'éclairer.

Les amants restèrent seuls.

— Léna, dit-il en s'approchant d'elle et en saisissant une de ses mains, puis-je croire que nous ne nous perdrons plus maintenant?

Pour toute réponse, elle lui serra la main avec un regard plein de foi et d'amour.

— Et cependant tu t'es enfuie devant moi? ajouta-t-il plus bas.

— Pas devant toi, répliqua-t-elle, devant une ombre. Mais tout cela est fini. Vois ma main: la bague que j'ai portée si longtemps pour mon malheur, a disparu. Elle est maintenant au fond du fleuve et elle ne reviendra plus à la lumière.

— Et tu n'as plus peur de m'embrasser?

Elle ne répondit rien. Elle étendit les bras vers lui et l'attira tout brûlant sur son cœur.

— *Que je vous aime!* murmura-t-elle.

Mais de ses lèvres il lui fermait la bouche.

Traduit de Paul Heyse.

Digitized by Google

DES INIQUITÉS DE LA LOI ÉLECTORALE

EN BELGIQUE.

« Personne ne nie la nécessité, dans un gouvernement repré-
» sentatif, que toutes les localités soient *également* représentées.
» L'inégalité reconnue doit disparaître; car elle est *inique* et *viole*
» *la Constitution.* »

Cette phrase d'un rapport de M. Orts, dont la Chambre a adopté les conclusions, condamne la loi électorale presque tout entière.

L'extension du droit de suffrage vient d'être admise par le comité chargé de réviser les statuts de l'*Association libérale* de Bruxelles. Mais cette réforme est loin d'être adoptée par le libéralisme officiel, loin d'être votée par des Chambres qui n'en arrivent pas même à supprimer la contrainte par corps. Chaque jour, au contraire, on rompt des lances en faveur du *statu quo*.

Le droit étant proclamé, en attendant qu'il triomphe, le temps ne nous manque pas pour voir ce que vaut l'idole du privilége!

L'idée de M. Orts y suffira.

Nous pourrions invoquer la Constitution contre la Constitution, et opposer au cens ces grandes paroles de 1831 : TOUS LES POUVOIRS ÉMANENT DE LA NATION. — TOUS LES BELGES SONT ÉGAUX DEVANT LA LOI. Tenons-nous-en au langage parlementaire d'aujourd'hui. L'*Association libérale* veut que les Chambres représentent le pays; c'est parler comme la charte de nos libertés, et l'avenir est là. M. Orts et la Chambre veulent qu'au moins les Chambres représentent le corps électoral : toutes les localités doivent être *également* représentées. Voyons.

Le cens, c'est l'inégalité même, prononcée contre 900,000 Belges. Mais lorsqu'on a foulé aux pieds l'égalité pour s'attribuer un privilége, serait-il possible qu'on la respectât entre soi et que les privilégiés au moins fussent égaux entre eux? Non; l'abus engendre l'abus, le cens est comme un steeple-chase d'inégalités où les censitaires se disputent entre eux les dépouilles des vaincus. Qu'on admette le cens, il ne peut être organisé sans des inégalités de détail qui deviennent plus ridicules chaque jour dans un temps où les fortunes mobilières et les fonctions libérales sont si répandues. Il y a bien dix ans que l'*Association libérale* de Bruxelles,

Digitized by Google

qui corrigeait déjà son règlement, a dit : « *A priori*, le droit électoral appartient à ceux qui ont la capacité de l'exercer. » Cependant, un millionnaire qui tient sa fortune en portefeuille n'est pas électeur, mais le moindre cabaretier, qui pousse ses concitoyens à l'ivrognerie, leur donne en même temps des législateurs. Il n'est pas de grande ville qui n'ait 500, même plusieurs milliers de citoyens lettrés, fonctionnaires publics ou privés, avocats, médecins, professeurs (on a souvent cité même des ministres), qui ne possèdent pas le droit de vote, tandis que, dans 20 petits cantons, 4 ou 5 cents électeurs à 20 florins nomment tout à leur aise leur représentant du pays!

Ce système se heurte à bien d'autres abus. Toutes les localités doivent être également représentées! Consultons la statistique officielle pour les deux dernières élections qui ont formé la Chambre actuelle : 1866 et 1868. C'est ici qu'apparaît toute la beauté de l'idole.

La Constitution veut que le nombre des représentants n'excède pas la proportion de un député sur 40,000 habitants. Puis, elle laisse au législateur le soin de fixer le nombre des représentants, la division des colléges électoraux, la répartition des élections entre les colléges. Mais, avant tout, elle a proclamé que les Belges sont égaux devant la loi. Voyons ce qu'a fait la loi électorale :

Arlon a un député sur 28,333 habitants.
Eecloc a un député sur 55,647 »

La *localité* d'Arlon est deux fois plus représentée que celle d'Eecloo.

Avant la loi du 7 mai 1866, votée sur le rapport de M. Orts, Philippeville n'avait qu'un député sur 58,482 habitants, plus de la moitié de moins qu'à Arlon.

Ce sont les chiffres extrêmes. En voici d'autres :

Philippeville a un député sur		30,559	habitants.
Gand	—	30,871	—
Furnes	—	31,121	—
Thuin	—	32,361	—
Audenaerde	—	33,603	—
Thielt	—	33,620	—
Termonde	—	33,634	—

Au contraire :

Dixmude n'en a qu'un sur		46,259	habitants.
Ath	—	49,770	—
Courtrai	—	47,948	—
Ostende	—	47,953	—
Alost	—	48,300	—
Neufchâteau	—	51,017	—
Waremme	—	55,296	—
Eecloc	—	55,647	—

Voilà comment les localités sont également représentées!

Il n'a pas suffi que les Belges, après avoir été déclarés tous

Digitized by Google

égaux, fussent classés en censitaires et en déshérités du scrutin; la nation légale a été divisée ensuite en catégories : ici, de 28 à 35 mille habitants sont en nombre pour que leur localité envoie un député à la Chambre; là, il en faut de 45 à 55 mille.

De quel droit, après nous avoir imposé un suffrage aussi restreint, en fausse-t-on encore l'expression? De quel droit une localité pèse-t-elle dans la balance représentative plus qu'une autre? De quel droit plus de la moitié, plus des 2/3 de la Chambre, 79 députés sur 124, sont-ils élus par des districts qui n'ont en moyenne que 37,000 habitants et qui n'atteignent pas le chiffre constitutionnel de 40,000, pendant que le reste de la Chambre, une petite minorité, 45 sur 124, représente des localités qui, pour donner une voix officielle à l'opinion publique, doivent réunir de 40 à 55 mille habitants?

De quel droit? Du droit du cens, qui ne peut violer l'égalité une fois sans la violer mille.

Notez que généralement c'est dans les grandes villes, où les non-électeurs peuvent exercer une influence sur les censitaires, que la justice est sacrifiée une fois de plus.

N'y a-t-il pas là une de ces inégalités que M. Orts déclare *iniques* et qui *doivent disparaître?*

C'est là cependant le moindre défaut de la loi. La répartition a été faite — on vient de voir comment — d'après le nombre des habitants et non d'après le nombre des électeurs : à ce nouveau point de vue, l'inégalité paraît bien plus inique. Qu'on en juge.

Le pouvoir de nommer un représentant appartient :

à		à		à	
Thielt,	— 454 électeurs.	Hasselt,	—	825	électeurs.
Bastogne,	— 528 —	Nivelles,	—	830	—
Maeseyck,	— 553 —	Louvain,	—	833	—
Philippeville,	— 576 —	Virton,	—	846	—
Turnhout,	— 585 —	Malines,	—	868	—
Arlon,	— 606 —	Courtrai,	—	870	—
Huy,	— 673 —	Tournai,	—	889	—
Termonde,	— 683 —	Furnes,	—	913	—
Audenaerde,	— 685 —	St-Nicolas,	—	929	—
Marche,	— 688 —	Verviers,	—	938	—
Roulers,	— 696 —	Dixmude,	—	961	—
Ypres,	— 723 —	Bruges,	—	962	—
Dinant,	— 724 —	Alost,	—	964	—
Tongres,	— 729 —	Ath,	—	986	—
Neufchâteau,	— 759 —	Waremme,	—	1,010	—
Liége,	— 780 —	Gand,	—	1,028	—
Thuin,	— 787 —	Bruxelles,	—	1,068	—
Mons,	— 795 —	Eecloo,	—	1,083	—
Namur,	— 800 —	Ostende,	—	1,097	—
Charleroi,	— 801 —	Anvers,	—	1,236	—
Soignies,	— 815 —				

Digitized by Google

De quelque côté que l'on se tourne, l'égalité des électeurs n'est pas plus respectée que celle des habitants.

Le cens ne peut se justifier que comme présomption de la capacité intellectuelle et morale que l'on suppose inhérente à la capacité financière : celui qui paie 20 florins de contribution, présente des garanties à l'ordre social, auquel il est censé attaché par l'intérêt, d'abord, par l'instruction, ensuite ; on dit cela. Cependant, moins un district électoral a de censitaires, c'est-à-dire moins il est riche et, par présomption, moins il est digne de gouverner le pays, plus on y nomme de représentants du pays. Plus il est pauvre, donc inapte aux affaires, plus il dirige les affaires publiques.

Le milieu où il vit exerce une grande influence sur l'homme, et un milieu pauvre n'est pas fait pour développer la vie politique. Néanmoins, plus un district est pauvre, plus on y donne de puissance politique à ses rares électeurs. Un citoyen de Bastogne, de Thielt, de Maeseyck vaut 2 1/2 citoyens de Bruxelles, 3 électeurs d'Anvers. 454 citoyens que le hasard de la naissance ou des affaires fait habiter loin de tout centre d'activité politique, ont autant d'influence sur les destinées de leur pays que 1,068 électeurs à Bruxelles, que 1,236 à Anvers.

Pour que nos principales villes devinssent les égales de ces petits districts, pauvres en électeurs, riches en députés, il faudrait — en prenant une moyenne que 15 districts n'atteignent pas — que Gand eût 9 députés au lieu de 7, Verviers 4 au lieu de 3, Anvers 10 au lieu de 6, et Bruxelles, au lieu de treize, dix-huit !

Autre détail : Bon nombre de ces districts nains n'ont à élire qu'un ou deux députés : voilà 500 ou 1,000 électeurs maîtres uniques dans Lilliput ! Les grands centres politiques, au contraire, réunissent sur une même liste de 5 à 13 représentants : les électeurs n'y ont déjà qu'un représentant par 1,000 ou 1,200 ; si du moins ils pouvaient être libres comme les autres et maîtres de choisir ce mandataire ! Non pas ! Une solidarité indestructible les enchaîne à 6, 8, 12 autres groupes pareils, ils sont jusqu'à 12,000 forcés de s'entendre, se contrôlant, se combattant, s'entravant, et inséparablement attachés au même joug électoral.

Ainsi, la loi oscille entre deux excès contraires. D'un côté, comme il est bien plus facile de mériter ou de capter 4 ou 8 cents électeurs que 8 ou 12 mille, les influences de clocher dominent et les districts à petite tête forment des majorités fausses. De l'autre, des milliers d'électeurs, majorités réelles et dix fois suffisantes ailleurs pour faire un représentant, mais englobés ici dans un engrenage énorme, ne peuvent jamais espérer de faire prévaloir un candidat. La majorité du district, légitime sans doute et vraie pour la majorité des députés qu'elle a à élire, s'impose pour le reste : le scrutin de liste est le despotisme d'une majorité, il fait injustement des minorités opprimées.

Ici, des districts microcéphales ; là, des frères siamois à 8 et 12 têtes. Nulle part l'égalité ; partout des monstres.

Digitized by Google

La Constitution veut que tous les Belges soient égaux. On proclame à la Chambre que toutes les localités doivent être également représentées. N'importe! Soit qu'on regarde au nombre des électeurs, soit qu'on s'en tienne au nombre des habitants, soit qu'on regarde à la division des colléges, nulle part l'égalité n'est respectée. La loi électorale a fait des bourgs-pourris.

On prétend que le cens est une garantie; soit! Mais quand on organise le cens, moins un district présente cette garantie, plus on lui donne de pouvoir: ne voilà-t-il pas le chef-d'œuvre de l'idolâtrie censitaire!

Les résultats de ce régime ne sont pas faits pour en réparer les inégalités, Tout système électoral est un mécanisme qui sert à constater la volonté du pays, une sorte de balance ou de boussole qui marque la pression ou la direction de l'opinion publique. Si le mécanisme est mauvais, si la balance a deux poids et deux mesures, si la boussole dévie, rien ne peut être établi avec certitude, l'interprète trahit la pensée au lieu de la transmettre, et la représentation est faussée. Depuis 1831, la nation a été tenue en tutelle et, de plus, elle n'a jamais pu connaître exactement la volonté du tuteur qu'on lui impose.

Un exemple montrera combien la balance est fausse et la boussole est folle. M. De Girardin, plaidant contre ces sortes de divisions du corps électoral, avait fait une supposition, que voici :

« Comment consulter le pays avec certitude?

Un million d'électeurs, divisés en 10 colléges de 100,000 électeurs chacun, peut donner la majorité élective à la minorité électorale.

Preuve :

1er	Collége	48,000 votes	*blancs*.	52,000 votes	*noirs*.
2e	—	35,000	—	65,000	—
3e	—	35,000	—	65,000	—
4e	—	47,000	—	53,000	—
5e	—	49,000	—	56,000	—
6e	—	46,000	—	54,000	—
		290,000		340,000	

Les votes *noirs* ayant eu partout la majorité dans les six premiers colléges, quoi qu'il arrive dans les 4 autres colléges, la majorité des élus eur est assurée.

Contre-épreuve :

7e	collége,	69,000 votes	*blancs*,	31,000 votes	*noirs*.
8e	—	92,000	—	8,000	—
9e	—	84,000	—	16,000	—
10e	—	95,000	—	5,000	—
		340,000		60,000	

Ainsi donc,

600,000 voix n'ont pu élire que 4 députés *blancs*.

400,000 voix ont suffi pour élire 6 députés *noirs*.

Et après l'élection, les 6 députés *noirs* seront censés représenter la *majorité* d'un peuple composé de 600,000 *blancs* et de 400,000 *noirs*!

Digitized by Google

Cette supposition — qui a été contestée — s'est réalisée en Belgique.

La statistique politique n'étant pas publiée, nous empruntons ces chiffres à *l'Indépendance*. Les élections de 1863 ont donné à la Chambre 24 députés libéraux, 34 catholiques. En chiffres ronds, voici comment les voix s'étaient réparties :

	Votes libéraux.	Votes catholiques.
Majorité	65,200	54,700
Minorité	40,600	29,100
	105,800	83,800

Il n'y a que les chiffres à changer dans la supposition de M. De Girardin :

105,800 voix n'ont pu élire que 24 députés blancs.

83,800 voix ont suffi pour élire 34 députés noirs.

Il y a plus ; on peut ajouter :

D'un côté 65,200 voix de majorité n'ont pu envoyer que 24 députés à la Chambre,

Tandis qu'il a suffi de 54,800 voix pour en nommer 34.

En 1868, le même fait se reproduit :

	Votes libéraux.	Votes catholiques.
Majorité	53,617	54,900
Minorité	17,720	7,436
	71,337	62,336

71,000 votes libéraux, ou 53,000 voix de majorité, n'élisent que 29 députés.

62,000 ou 54,000 voix catholiques suffisent à en nommer 34.

Ah ! du moins, si 900,000 Belges doivent être privés du droit d'intervenir dans leurs affaires publiques, ne faudrait-il pas que la volonté *nationale* des tuteurs qu'on leur impose ne fût pas faussée? Il est assez dur d'être la grande majorité d'un pays et de se voir tenue en curatelle par une minorité infime : 1 contre 10, — pour qu'on épargne à cette majorité l'affront d'être gouvernée, non par l'intelligence et la volonté de ses tuteurs légaux, mais par la minorité de cette minorité, par on ne sait quels membres inférieurs, bourgs-pourris qu'on fait passer pour la tête de la nation !

Ces vices sont radicaux ; ils expliquent, à l'honneur d'un pays libre, toutes les difficultés de sa politique. Si l'Eglise catholique tient encore l'Etat en échec devant ses empiétements sur le droit commun, si l'on a pu dire que le ministère libéral est plus avancé que les Chambres, si les moindres progrès rencontrent au Parlement ou devant l'urne des obstacles qui étonnent, des fins de non-recevoir qui scandalisent, si les associations libérales sont mécontentes et tout à la fois impuissantes à conjurer leur mécontentement, ce n'est pas le pays qu'il faut accuser, mais la loi électorale qui fausse sa représentation ; ce n'est pas l'armée du scrutin qu'il faut dénoncer, mais l'arme mauvaise qui trahit sa volonté. L'opinion est

Digitized by Google

tenue à la gêne dans une machine électorale semblable à un lit de Procruste.

Nous n'avons pas fini. Quand on sort du droit, nul ne peut dire dans combien de dangers l'on peut trébucher. Rien ne prête comme ces sortes de partage d'un pays par les censitaires, à vicier les résultats du scrutin.

Examinez ces petits champs clos électoraux : Si l'un des partis y règne en maître, l'autre, réduit à l'impuissance, s'abstient, — tous les bourgs-pourris sont dans ce cas, — et le compte de l'opinion est inexact. Si les partis luttent, la minorité, vaincue, n'est pas représentée. Il est telle grande ville où 2,000 électeurs de la minorité n'ont aucune influence sur les affaires publiques, tandis que tel bourg-pourri, avec une majorité de 200 électeurs, — cela s'est vu, — envoie triomphalement à la Chambre un *représentant de la nation !*

Tout peuple a intérêt, autant que tout citoyen a droit à ce que chaque parti, chaque principe, chaque intérêt soit représenté, soit entendu dans une proportion égale au nombre de ses adhérents. Ce système, au contraire, ne fait place qu'à deux joueurs politiques. Tel parti, comme la démocratie, qui rallie plus de 1,500 électeurs dans la capitale, et des milliers dans le pays, ne peut cependant, ni dans la ville, ni dans le pays, parvenir à se faire représenter par une seule voix à la Chambre, tandis qu'il suffit de naître dans un petit canton pour qu'à 300, voire 200, on ait bientôt fait d'expédier un législateur à la nation souveraine !

Pourquoi aussi ces démocrates n'habitent-ils pas une de ces *localités* où 450 électeurs sont en possession d'une voix dans le privilége politique !

Rien surtout ne prête autant à la corruption, qui est bien la pire des manières de fausser le régime représentatif. Plus le camp est petit, plus la lutte se passionne, plus la défaite irrite. Le vaincu, réduit à l'ilotisme, abdique, avec son influence, tout patriotisme et toute moralité politique ; il se désaffectionne au pays dans l'oubli des intérêts publics, ou descend, dans les colères de la défaite, jusqu'à des coalitions immorales. La Chambre croit connaître la majorité, satisfaire l'opinion, suivre le courant, elle vit sur la foi du noble régime des libertés constitutionnelles : à la première ouverture, au premier cri de guerre, les ilotes démasquent autant d'ennemis d'une idée, même autant de traîtres à une patrie où ils n'ont pu être des citoyens actifs.

Si les partis se balancent, quel beau jeu pour le trafic des votes ! Quand quelques voix décident d'une majorité, l'élection n'appartient pas aux hommes sincères des deux partis : ils s'annihilent les uns les autres ; elle est dans les mains ou dans les poches de quelques électeurs qui se sentent maîtres de la situation et qui en profitent au nom d'un intérêt de classe, ou pour satisfaire une rancune, ou pour obtenir des faveurs ou pour se vendre. Être placé dans une position où il suffit d'acheter quelques voix pour réussir : voilà le

Digitized by Google

pire résultat de cette division du vote restreint et de ces petites luttes de clocher ! Alors, le représentant est l'élu, non du pays, non de sa ville, mais de la lie intellectuelle ou morale des censitaires. Quelques hommes, faciles à passionner ou à tromper, font pencher la balance de la représentation nationale, avec de faux poids.

Cette situation d'un district électoral a été plus d'une fois celle du pays entier. Plus d'une fois il est arrivé, et il peut arriver souvent, que les partis se balancent à la Chambre ; alors, un district seul décide de la majorité du pays, de la conduite du gouvernement. Nos grandes villes libérales croient avoir une légitime influence sur les destinées du pays ; les districts catholiques balancent cette influence, et qui fera pencher le plateau? Il reste, en fin de compte, une localité, — jadis Gand, avant-hier Bruges, hier Bastogne, — qui tient la clef des affaires publiques et qui va donner la voix prépondérante. Alors, comme l'un ou l'autre parti ne peut l'emporter que de quelques voix, peut-on imaginer une excitation pareille à la corruption? Calomnies, promesses, argent, va-t-on rien ménager? Quelques électeurs qu'on trompe, qu'on passionne, qu'on effraie ou qu'on achète, décident, dans un coin du pays, de la politique du pays entier.

Ainsi, l'idole du cens ne règne que sur un piédestal d'iniquités et de corruption, sur les ruines de toute liberté, de toute égalité politique, comme ces faux dieux qu'on adorait sur des pyramides de débris humains !

Le suffrage universel remédierait à ces inégalités ; car la proportion entre les habitants et les électeurs serait alors partout égale et suivrait la proportion même de la nature. Mais le pays légal n'es tpas prêt à abandonner son privilége, même sur les élections communales.

Le suffrage universel ne remédierait pas à tous ces vices. Car les mêmes causes peuvent fausser sa majorité, dans une mesure moindre sans doute, mais dans une mesure encore mauvaise, et la supposition de M. de Girardin lui reste applicable.

Ne négligeons donc pas de proclamer et de réclamer pour tous le droit de suffrage.

Mais demandons aussi :

L'égalité des électeurs devant la loi électorale.

Demandons aussi :

Une représentation plus loyale des partis, par une meilleure division des colléges électoraux, soit que chaque collége n'ait qu'un député à élire, soit que chaque électeur ait le droit de choisir sa circonscription, soit plutôt qu'on applique par province le système Hare, préconisé en France par M. de Girardin, patronné en Angleterre par Stuart Mill, vulgarisé en Belgique par M. Bourson, en Hollande par le congrès des sciences sociales d'Amsterdam.

Ce point demanderait une étude spéciale ; elle a été faite par ces écrivains.

En deux mots, préparons l'extension du suffrage, mais en attendant, demandons, assurons la sincérité de la représentation.

Digitized by Google

Cela suffirait pour commencer et cela nous donnerait le reste.

De deux choses l'une, en effet :

Ou, comme nous le pensons, comme l'affirment en ce moment la plupart de nos associations libérales, le pays légal est largement libéral, franchement progressiste. Dans ce cas, cette réforme nous donnera toutes les autres : Que le scrutin soit exact, que l'opinion du pays y soit photographiée, et les affaires publiques n'auront plus qu'un généreux mot d'ordre, sorti des flancs de la nation : le progrès.

Ou bien, nous nous trompons; de belles illusions égarent les esprits qui rêvent le développement de nos libertés. Or, personne n'a le droit d'imposer ou d'escamoter le progrès à l'opinion publique. Mauvaises réformes et peu durables d'ailleurs, celles qui ne sortent pas des mœurs mêmes d'une nation! Dans ce cas, il y aurait à respecter les volontés du pays qui, du moins, auraient été constatées, et la politique des hommes de progrès devrait changer. Ils se croient aujourd'hui le droit de se plaindre, d'accuser, de réclamer des réformes qu'ils déclarent mûres. Ils devraient alors prêcher ces réformes devant l'opinion, les préparer par la propagande, les mûrir par la discussion et se borner au rôle d'apôtres des idées modernes.

Mais, d'ici là, tant que l'épreuve n'aura pas été faite, tant que la Chambre ne représentera pas au moins le pays légal, avec certitude, avec vérité, nous conserverons le droit d'estimer assez notre pays pour lui attribuer des visées plus hautes que cette Chambre libérale qui maintient l'article 1781 du Code civil, des opinions plus nobles que ce Sénat conservateur qui conserve la contrainte par corps, un esprit moins timoré que ces hommes d'Etat qui voient un danger de mort dans toute discussion sur la Constitution et dans toute émancipation populaire! D'ici là, nous sommes autorisés à continuer à penser et à dire que la Belgique n'a délégué ni son honneur ni son avenir à l'inégalité électorale et à la pusillanimité politique!

L'ambassadeur des États-Unis en France, M. J. Bigelow, a prouvé, dans un livre, que la cause première de la guerre d'Amérique devait être attribuée à un tout petit article de la Constitution fédérale, 2e sect. art. 3. On avait cru juste de faire compter, pour la répartition des représentants par habitants, les 3/5 de la population esclave ajoutés à la population libre. Ainsi, plus un Etat exploitait l'esclavage, plus il avait d'influence politique; et, en 1840, il arriva que 13 millions de citoyens du Nord n'envoyaient au Congrès que 145 députés, tandis que les 6 millions d'habitants des pays à esclaves y étaient représentés par 90 députés, — ce qui rendait impossible toute *révision de la Constitution*. Les malheureuses victimes des planteurs servaient à armer leurs exploitants contre elles-mêmes et contre le pays entier : ils faillirent renverser la grande République.

La Belgique n'a pas d'aussi terribles questions à résoudre sans

Digitized by Google

doute ; mais une même erreur compromet les progrès de sa civilisation, peut compromettre son existence devant les dangers extérieurs. Singulière anomalie que, plus une localité a de parias du scrutin, plus ses rares citoyens ont d'influence politique, de sorte que les non-électeurs, comme les nègres d'Amérique, ne servent qu'à renforcer leur ennemi : le privilége, et que le tuteur imposé au peuple est d'autant plus puissant pour lui refuser toute émancipation qu'il y est plus intéressé !

Allez donc faire comprendre à ces bourgs-pourris qu'il est prudent que le peuple s'exerce au droit de suffrage, à la commune et à la province, pour qu'il ne se blesse pas à cette arme inconnue et n'en blesse pas le pays, le jour où les événements forceraient la Chambre, comme en 1848, à un progrès improvisé du jour au lendemain ! Dites donc à ces planteurs du scrutin que les Constitutions ne se révisent bien que dans les moments de tranquillité, et que la nôtre étant aujourd'hui comme une chaudière fermée, il serait prudent de ne pas attendre qu'elle soit chauffée à blanc pour y placer une nouvelle soupape de sûreté !

On n'arrivera à rien sans une réforme électorale qui établisse l'égalité des électeurs, en attendant l'égalité des citoyens. Il faut qu'on y prenne garde, et qu'on n'oublie pas ceci : La grande République américaine a failli périr parce qu'il y avait une paille dans les tables d'airain de ses libertés.

JEAN LÉGION.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

—

PEINTURES EXÉCUTÉES DANS LA GRANDE SALLE DU PALAIS DUCAL PAR M. E. SLINGENEYER.

Un livret distribué à l'occasion de l'exposition publique des douze tableaux commandés par le gouvernement à M. Slingeneyer, livret probablement inspiré par l'artiste, permet au public de se rendre compte de sa pensée. D'après ce livret, le peintre s'est proposé de « retracer, dans une série de compositions caractéristiques, » les phases principales de l'histoire de Belgique et de l'histoire » intellectuelle de la Belgique. »

Il est entendu que M. Slingeneyer devait choisir, comme il le dit, et « se borner à la représentation des grands faits histo- » riques dans lesquels se résument l'esprit, le génie, les aspira- » tions, les efforts des hommes d'une époque. Encore, ajoute-t-il, » n'était-il pas possible de représenter ces faits historiques dans » leur réalité. *L'espace dans lequel devait se renfermer chacun de* » *ses tableaux était déterminé par les dispositions architectoniques* » *de la salle. L'exiguité et la forme même du cadre ne lui permet-* » *taient pas de donner à ses compositions les développements néces-* » *saires pour mettre une donnée historique en action.* Il fut » obligé d'adopter un autre mode de représentation. En pareil cas, » jadis, les peintres empruntaient le secours de l'allégorie; mais ce » moyen d'expression de l'idée complexe n'est plus du goût de » l'époque. L'artiste a eu recours à une forme qui lui a paru joindre » aux avantages de la représentation réelle, saisissable pour tous, » ceux de l'allégorie qui parle à l'imagination et qui conduit l'esprit » au-delà de ce qui est apparent pour les yeux.

» A chaque époque, il y a une idée dominante, un fait caracté- » ristique, un homme dont la personnalité ressort au milieu de » tous les autres. Réunir dans une composition cette idée, ce fait, » cet homme, n'est-ce pas ressusciter l'époque même, avec les » souvenirs qu'elle évoque, avec tout ce qui compose sa physio- » nomie et lui donne sa couleur? Voilà ce qu'a pensé l'auteur des » peintures du Palais ducal; voilà ce qu'il s'est proposé de faire. »

Digitized by Google

Cette explication nous met à l'aise. Elle nous fait pénétrer dans le vif de la pensée mère qui a guidé le pinceau de l'auteur. Créées sous l'empire de ces préoccupations, ces peintures devaient devenir et sont en effet la glorification des hommes providentiels, bergers naturels que la Providence désigne aux troupeaux humains qui s'appellent nations. Devant cette formule historique surannée, l'individu dans la foule ne s'appartient plus, il sert de cadre, de repoussoir au grand homme qui le fait agir et qui se sert de chaque membre de la famille humaine, de chacun des groupes qui la composent, comme d'autant d'unités à faire manœuvrer dans le jeu des événements et dans la lutte à soutenir contre d'autres grands hommes. C'est une aristocratie naturelle suffisante pour l'histoire conçue de cette façon étroite. Le reste compte pour rien ou à peu près.

Peut-être le développement et l'application de ces principes sont-ils les résultats de l'influence du gouvernement et les conditions imposées à l'artiste par le désir de répondre à la direction officielle qui lui a fait cette importante commande de douze tableaux historiques.

Ajoutons qu'expliquée de cette manière banale, l'histoire n'arrive jamais à présenter aucun aspect intéressant; nulle étude approfondie de nos vieilles chroniques ne lui vient en aide. Il suffit d'ouvrir au hasard un de ces anas prétendus historiques qui traînent partout et que certains fabricants parviennent environ tous les dix ans à reproduire par à peu près, pour se mettre au courant de ce qu'on appelait naguère les « Beautés » d'une histoire quelconque. Souvent ces recueils classiques sont ornés de gravures qui font merveille à l'occasion des distributions de prix. L'histoire de Belgique a été refaite des centaines de fois à l'aide de ce procédé. Nous regrettons vivement que M. E. Slingeneyer ne se soit pas cru obligé de creuser plus avant dans les riches mines de nos bibliothèques. Par là, il eût évité le grave écueil des redites qui embarrassent inutilement d'idées fausses la mémoire de nos enfants et de la plupart de nos compatriotes.

D'après l'exposé des données que l'artiste s'est proposé d'exécuter et dont nous avons cité les passages essentiels, il semble qu'il ait flotté irrésolu entre divers systèmes de composition. L'allégorie, dit son livret, « n'est plus du goût de l'époque. » Voilà donc, semble-t-il, l'allégorie écartée. Mais comment se fait-il que lorsqu'il s'agit de célébrer les musiciens belges, l'artiste se soit servi de ce moyen d'interprétation?

Une idée heureuse paraît l'avoir préoccupé. « A chaque époque, » dit-il, un fait caractéristique ressort. » Très-bien, nous admettons parfaitement cette situation. Pourquoi faut-il qu'il joigne à « ce fait, » « une idée dominante, un homme dont la personna- » lité, etc. » C'est en se proposant d'atteindre, en même temps, des buts divers qu'on risque de n'en toucher aucun. Le proverbe dit sagement qu'il ne faut pas courir plusieurs lièvres à la fois.

Digitized by Google

L'allégorie est un mode décoratif d'un effet splendide. Ce n'est point parce qu'il « n'est plus du goût de l'époque, » qu'il est abandonné; ce serait là un pauvre motif. Osons dire la vérité : c'est parce qu'il exige des ressources d'imagination, des connaissances du nu, du jet des draperies, les combinaisons les plus puissantes de l'harmonie, du clair-obscur et du coloris; ces qualités éminentes des écoles du XVI^e^ siècle ne sont pas à la portée de tout le monde. Rubens y a eu recours en exécutant ses vingt-quatre tableaux d'apparat de la Galerie Médicis, et ces riches et brillantes pages ne semblent pas avoir vieilli, au moins appliquées à la grande décoration, comme c'était le cas pour la salle du Palais-Ducal.

Mais, comme nous venons de le dire, nous admettons parfaitement les prémisses auxquelles s'est arrêté M. Slingeneyer. Seulement, nous le blâmons de ne s'être pas arrangé d'un principe fixe pour tous les tableaux. Ayant à représenter un fait dominant de chaque époque, il avait un moyen bien simple d'accomplir sa tâche de façon à produire, dans chacune de ses toiles, la plus grande somme possible d'intérêt véritable.

C'était de relire les annales de notre histoire nationale, non pas dans ces compilations ennuyeuses dont nous venons de parler, mais bien dans César, Grégoire de Tours, Eghinart, le notaire Galbert, Froissart, Meyerus, Jean d'Outremeuse, Van Heelu, Philippe de Comines, etc. Là il eût trouvé surabondamment ces « faits dominants » qui eussent, à son gré, représenté avec le plus de force et d'originalité l'époque à caractériser. Il eût rencontré des tableaux tout faits. Sa palette eût pu lutter de naïveté, de chaleur et de précision avec l'écrivain, et s'il avait été vaincu dans cette reproduction de deuxième main, il aurait retiré mille avantages inestimables de cette étreinte des textes primitifs, de ses efforts pour traduire dans la langue pittoresque ce sentiment de sincérité qui s'exhale des plus humbles récits d'un témoin oculaire.

Ce n'est pas dans César, par exemple, que M. Slingeneyer eût trouvé les éléments de la composition qui forme son premier tableau intitulé : *les Premiers Belges*. M. Slingeneyer nous montre là quatre ou cinq hommes très-barbus qui répètent entre eux le chœur des cantons, dans *Guillaume Tell;* ils chantent à tue-tête en levant chacun la dextre ou la senestre : *Si parmi nous il est des traitres*, etc. Près d'eux se trouve une matrone peu attrayante, qui crie plus fort que les hommes barbus, si c'est possible, ce qui ne l'embellit pas.

Avant de faire jurer des chefs barbares à l'aide de l'extension des mains, à la manière moderne, comme s'ils allaient déposer devant la cour d'assises ou la correctionnelle, il s'agirait de savoir si telles étaient leurs coutumes. Les anciens Gaulois et les Germains faisaient connaître leur acquiescement ou leur opposition dans les assemblées relatives aux affaires publiques, par certains cris, certains murmures. Leur approbation se manifestait par le choc des armes sur le bouclier. Nous ne pensons pas que nulle part, chez

Digitized by Google

les anciens historiens, il soit fait mention du serment par main levée.

Il y a dans ce tableau quelques figures énergiques traitées heureusement. L'artiste a voulu les mettre en opposition avec un type de jeune chef et avec la figure de la druidesse qui vient de couper le gui du chêne avec la faucille d'or (autre convention théâtrale). Mais cette excellente intention n'aboutit pas, par la raison que ces deux personnages manquent de grâce et de jeunesse.

Le second tableau, intitulé : *Civilisation chrétienne*, nous représente Clovis à Tolbiac combattant les Allemands, et, au plus fort de la bataille, qui reste indécise, invoquant le Dieu des chrétiens et de Clotilde sa femme, promettant de se convertir à la foi nouvelle, s'il obtient la victoire. Donnant donnant, pas de victoire, pas de conversion. Ce n'est pas à ce barbare qu'on aurait pu vendre chat en sac. Il n'entendait accepter une divinité autre que celle de ses pères, qu'à la condition de gagner au marché et d'avoir en mains les arrhes, c'est-à-dire la victoire qui n'était pas sûre.

A ce compte-là, il est probable que ses adversaires en eussent fait autant. Que faut-il penser de la portée d'une conversion pareille? Par la même occasion, ne sera-t-on point amené à se demander quel genre de supériorité sur les dogmes égoïstes du culte des divinités païennes, peuvent offrir une religion et une morale qui se manifestent en des prodiges aussi concluants?

Puisque le peintre se proposait de nous montrer la civilisation chrétienne, ne fût-il pas resté mieux dans son sujet en prenant un épisode de la vie des saints, des martyrs, des missionnaires : saint Amand, saint Bavon, saint Martin, saint Vaast, saint Lambert, etc., — il n'eût eu que l'embarras du choix, — venant prêcher dans le nord des Gaules, en Belgique, et accomplissant des œuvres pies qui sont bien mieux de l'essence du christianisme que des scènes de carnage comme la bataille de Tolbiac? S'il nous avait montré un seul coin de cet apostolat : défrichement des marais et des terres incultes, secours aux malades, aux pauvres et aux infirmes, enseignement ou soins fraternels aux enfants, aux affligés et à ceux qui souffrent, ce programme n'eût-il pas été infiniment plus touchant, plus religieux, plus évangélique, plus chrétien, dans le sens élevé de l'expression, et, partant, beaucoup plus vrai avec plus de grandeur pittoresque?

L'artiste a préféré rester dans les vagues traditions qui nous racontent certain troc accepté par un Dieu de paix et de miséricorde qu'un grossier chef de bande amène à jouer son jeu et à être de moitié dans ses massacres. Aussi que peut-on louer dans cette toile? Tout juste quelques morceaux; des bras, un torse, et plusieurs parties détachées au milieu d'une confusion qui n'est pas à blâmer dans un sujet pareil, attendu que, plus on reproche à l'artiste de l'avoir rendue obscure, plus est-il en droit de répondre que c'est là ce qu'il a voulu et ce qui constitue le fort de la mêlée.

Le troisième tableau porte le titre : *Institutions carlovingiennes.*

Digitized by Google

C'est un nouveau *Laissez venir à moi les petits enfants*, prononcé par Charlemagne; c'est-à-dire un grand personnage aux traits aquilins et à la barbe flottante, qui, enveloppé dans une sorte de chasuble ou de grand corselet, comme un colossal scarabée, enjoint à des clercs et à un évêque qui l'accompagnent, d'avoir à lui former au plus tôt des administrateurs et des gouverneurs de provinces, à l'aide de sept ou huit adolescents, qu'il leur confie. Telle est, du moins, l'impression que fait naître le tableau, pompeusement intitulé : *Institutions carlovingiennes*.

La Féodalité, titre du quatrième tableau, n'est pas mieux en rapport avec l'enseigne qui semble avoir été rédigée après coup. C'est un sujet assez heureux que « Godefroid de Bouillon déposant » ses armes, comme dit le livret, et s'acheminant nu-pieds, vêtu » d'une longue robe de laine, précédé d'un moine chantant le » *Magnificat* et suivi de trois serviteurs, vers l'église du Saint-» Sépulcre, où il déposa son épée victorieuse. »

Je ne vois point, dans cet acte religieux, signe ou vestige qui rappelle l'ère féodale. Par le costume des personnages, tout au plus, je conjecture que c'est aux temps féodaux que se passe le fait historique qu'on nous rappelle. Mais le tableau ne représente pas la féodalité, pas même la croisade; il nous faut supprimer toutes ces conventions pour arriver à reconnaître la valeur de la peinture.

Beaucoup moins obscure me semble l'explication du cinquième tableau appelé : *les Communes*. Là, du moins, la peinture est le développement de l'inscription. Jacques Van Artevelde s'est rendu au préau de la Biloke. Il harangue les corps de métiers, pour leur prouver qu'il est de l'intérêt de la Flandre de rester neutre dans la querelle de l'Angleterre et de la France. Il a produit sur l'auditoire une grande impression, et les hommes du peuple, dans leur naïve admiration, s'approchent pour lui baiser les mains.

Rendons également justice au sixième tableau qui a pour titre : *Les Corporations*, et qui représente le doyen Anneessens devant ses juges. Il leur montre un crucifix, en s'écriant : « Voilà l'image de » mon juge et de tous les juges de la terre. » Ce tableau est bien conçu et habilement groupé.

Mais dans le septième, qui symbolise l'indépendance de la Belgique, sous le titre : *Fondation de la dynastie nationale*, la verve d'exécution qui se fait remarquer dans quelques parties des tableaux que nous venons d'examiner a disparu. Rempli de figures habillées de noir et en cravates blanches montantes comme alors c'était de mise, ce tableau cause la plus triste impression. Quoi! c'est là ce que nos luttes de 1830 et de 1831 ont pu inspirer de noble et de grand? Qu'est-ce donc que la dynastie nationale vient faire pour symboliser la fière et énergique volonté d'un peuple qui conquiert sa liberté? N'avions-nous jamais possédé, avant celle-là, de dynastie nationale? Chacune de nos provinces en a compté, des dynasties nationales. Elles ont eu des princes, des ducs, des comtes, des margraves et des princes-évêques à foison, nés parmi nous, et non point

Digitized by Google

fournis par l'Angleterre, la France et l'Allemagne, comme une sorte de compromis international, plutôt que national. L'œuvre véritablement synthétique de la rénovation de la nationalité belge n'est donc point cette vaine cérémonie de Léopold Ier, jurant d'observer une Constitution dont il se défiait et à laquelle tant d'accrocs ne devaient pas tarder à se produire, sans qu'il y ait mis sérieusement obstacle. Cette page devait représenter une des scènes de la résistance ou bien l'installation du Congrès national, librement élu, auquel le gouvernement provisoire remet les pouvoirs que le peuple en armes lui a confiés.

Là encore l'artiste a représenté l'épisode au lieu du sujet principal. Si au moins il nous avait offert un tableau hors ligne! Mais un programme officiel a-t-il jamais inspiré personne? On comprend que la chaleur et la conviction y aient également fait défaut. Le tableau est à la hauteur de la pensée qui lui a donné naissance; que veut-on de plus?

Encore de l'officiel à outrance dans les pages huitième et dixième, qui nous représentent les *Belles-lettres* et l'*Art ancien*, sous les apparences de Juste Lipse, professant devant Albert et Isabelle, de Philippe-le-Bon venant visiter Jean Van Eyck, qui lui fait les honneurs de son atelier, aidé de sa nièce Marguerite Van Eyck.

Pas très-réussis non plus les tableaux neuvième et onzième qui sont placés sous les titres : l'*Art musical* et l'*Art moderne*. Dans le premier, une sorte de muse allégorique, moitié nymphe antique, moitié sainte Cécile, figurant le génie inspirateur de la musique, rassemble autour d'elle les nombreux musiciens illustres que la Belgique a produits. Dans le second, c'est Rubens et sa femme qui offrent une splendide réception, dans leur palais d'Anvers, à Van Dyck, Jordaens, Teniers, Snyders, Seghers, etc.

Un des meilleurs tableaux de la collection est le douzième qui porte le titre : *Sciences*. Vésale est auprès d'un blessé sur un champ de bataille, Il lui pose la main sur la poitrine, et d'un geste, un peu trop théâtral peut-être, il semble mesurer ce qui reste de force au patient pour subir quelque dangereuse opération. Un jeune apprenti est de l'autre côté du blessé, tandis qu'une paysanne — qui a le tort d'être presqu'une copie complète d'un tableau de Jordaens du musée d'Anvers, l'*Adoration des bergers* — approche avec un cordial. L'artiste a jeté avec habileté, dans cette composition, un rayon de soleil qui vient çà et là piquer des tons chaudement introduits et éparpillés sur les diverses parties de la scène. Les couleurs de Charles-Quint, sur une bannière retombant du haut d'un moulin à vent, au pied duquel est établie cette infirmerie ambulante, achèvent fort heureusement de compléter les indications indispensables.

La réputation de M. Slingeneyer grandira-t-elle beaucoup à la suite de ces nouvelles productions de son pinceau? Je ne le pense franchement pas et ne puis l'espérer pour lui. Le public connaissait M. Slingeneyer comme sachant manier la brosse avec prestesse et

Digitized by Google

assurance, mais avec trop de conventions de l'école d'Anvers et d'autres peut-être.

Comment se fait-il qu'ayant accompli des études sérieuses comme l'attestent un certain nombre de morceaux bien peints parmi les douze tableaux qu'il vient de terminer, M. Slingeneyer n'ait pas chassé loin de lui des souvenirs malsains? C'est que son sujet lui-même était tout de convention, c'est que ces représentations factices ne demandent, ne permettent et ne célèbrent que le lieu commun, que l'art officiel ne sera jamais de l'art et que, chaque fois que M. Slingeneyer montre un talent vrai, une large entente du clair-obscur, un sentiment juste de la peinture, c'est quand il s'échappe de ce lit de Procruste.

P. MALLET.

L'EMPIRE LIBÉRAL.

(Correspondance de Paris.)

Paris, 29 janvier 1870.

Vous avez cent fois raison, mon cher ami, de penser que, si la France peut, après dix-huit ans de servitude, conquérir pacifiquement la liberté et consolider cette conquête, qui, pour être méritoire, ne doit pas être d'un jour, elle aura donné un grand spectacle au monde, et à l'Europe un grand exemple.

Mais, pour que ce spectacle ait toute sa grandeur, pour que cet exemple soit une leçon de morale en même temps que d'énergie, ce n'est point à la transformation de l'empire dictatorial en empire libéral que doit aboutir le mouvement qui commence, c'est à la fin même de la Révolution française, c'est-à-dire à la formation d'une grande et forte République qui puisse donner le signal de la Fédération des peuples, et devenir la pierre angulaire des États-Unis d'Europe, auxquels la Suisse aura la gloire d'avoir servi de berceau.

Ne vous récriez point et n'oubliez pas les origines de l'Empire : le serment prêté à la République violé à la face des nations; le prétexte et l'occasion de cette violation préparés et cherchés dans l'émasculation du suffrage universel par la loi du 31 mai; la France, remuée, travaillée, ensemencée de bonapartisme et de réaction césarienne, dès et avant les journées de juin, puis jetée tout à coup sous la terreur; ses meilleurs citoyens saisis, enlevés, fusillés, déportés; le pays affolé votant, sous l'état de siége, non pas même une constitution, mais le pouvoir mal défini et artificieusement rédigé d'en fabriquer une; cette nou-

Digitized by Google

velle constitution excédant, de propos délibéré, les limites tracées par les pouvoirs soi-disant donnés, en sorte, que même selon les règles élémentaires du droit, cette constitution est nulle ; voilà, sans mesurer le sang répandu, sans parler des atrocités de la rue, sans rappeler les pontons, sans parler des déportations, (lisez Tenot, lisez les pièces officielles, je ne veux point d'autre autorité,) voilà l'origine, le droit et la moralité de l'Empire ! Et l'on appellerait grand dans l'histoire, digne d'être admiré et suivi par les peuples l'exemple que donnerait la France, si, à la seule condition que l'Empire passât de la dictature au libéralisme, elle ratifiait, fut-ce implicitement, le crime et la honte de ses origines ?

Non ! la France est faite, je l'espère, pour donner un exemple meilleur ; la France est faite pour introduire la morale pratique dans l'histoire ; la France, pacifiquement, sans violence, — ou du moins sans que l'effusion du sang, s'il en est répandu, puisse être mise au compte de la liberté, — par la force de l'opinion unanime, par l'action incessante de la volonté nationale, détruira l'Empire ; mais jamais elle ne l'acceptera : la France est et demeure irréconciliable !

Si la France prenait une autre route, — certes, elle est maîtresse de le faire, — si la France serrait dans sa main loyale la main sanglante qui lui est tendue, la France, parût-elle à ce prix conquérir la liberté, ferait un marché honteux. L'histoire, je le sais, est pleine de ces marchés ; jusqu'ici le succès politique a tout couvert, tout justifié ; que dis-je, tout anobli. Mais la France doit viser à un idéal plus haut, où l'emportent, je l'espère, ses généreux instincts ; la France sait, ou plutôt elle sent, qu'elle ne peut revenir à la liberté qu'en passant par la justice, et la justice, encore une fois, c'est la destruction de l'Empire.

J'ajoute, mon cher ami, que ce qui me paraît commandé rigoureusement par la morale ne l'est pas moins par la politique.

Pour que l'empire pût, d'une façon stable, devenir libéral, pour que le régime parlementaire pût s'enraciner dans la France impérialisée, y vivre et s'y développer, il faudrait, avant tout, que l'Empereur, qui est, sans contredit, le pivot de cette évolution, inspirât à l'Europe et à la nation une confiance qui ne s'est jusqu'ici attachée ni à ses paroles ni à ses actes.

La politique ambiguë, pleine de réticences, cauteleuse, semée de contradictions, par dessus tout ténébreuse et toujours retenue à demi dans les profondeurs d'un esprit qui ne s'entr'ouvre que par éclaircies, cette politique que l'Empereur a pratiquée dès les premières années de sa vie, n'est pas faite pour inspirer confiance. Comment croire sérieusement que cet esprit autoritaire et concentré, qui a tant de fois montré le mépris qu'il fait des hommes par l'audace des corruptions qu'il a exercées, veuille pratiquer sincèrement une chose en laquelle il a trop fait voir qu'il n'a aucune foi ? On ne se convertit point à cet âge ; les rôles politiques ne sont point des rôles de théâtre ; on ne joue pas impunément le tyran hier, le libéral demain ; Tibère ce soir, Marc-Aurèle ou Antonin le matin suivant. Ni la France ni l'Europe ne s'y fient, et l'Empereur, qui plus

Digitized by Google

est, ne peut ressentir lui-même la confiance qu'il ne saurait inspirer.

L'expérience qu'il a faite sur le peuple français a manqué ; il a voulu appliquer à la nation la méthode que les jésuites emploient pour l'éducation des enfants ; il a cru qu'après avoir violemment purgé un peuple de ses virtualités démocratiques, après avoir frappé, par le fusil, par les pontons, par la transportation, ses meilleurs citoyens, il serait possible de l'éduquer, ce peuple, de le former « aux bons principes, » de lui inculquer le césarisme, de l'entraîner hors du progrès politique, dans les voies boueuses du socialisme autoritaire; il a cru que, en donnant à l'activité laborieuse des uns, aux convoitises des autres, un aliment immense, on pourrait reprendre la nation en sous-œuvre; les utopies socialistes, désavouées tout haut, pratiquées tout bas, devaient diviser les esprits et corrompre les volontés! — Eh! bien, non! le peuple français, — c'est déjà sa gloire, — a repoussé ces dons corrupteurs, il a méprisé le socialisme césarien ; éperdu, affolé, il a tournoyé un instant sur lui-même, puis d'un instinct merveilleux il a retrouvé la bonne route, la route frayée par ses pères, la grande route de la liberté! Cette génération nouvelle sur laquelle on comptait, qui a respiré l'atmosphère impériale, dont les yeux d'enfant ont eu l'éblouissement des fêtes césariennes, cette génération, quand elle est arrivée à l'âge d'homme, quand on lui a remis l'urne du scrutin, la première chose qu'elle a faite, c'est de condamner l'Empire!

Remarquez-le bien, mon ami, à cette heure même où il affecte de se montrer libéral et parlementaire, l'Empereur est tout aussi armé qu'il l'était il y a un an ; il tient ou croit tenir l'armée et la marine, par MM. Lebœuf et Rigault de Genouilly ; par M. Pietri, il a la police. Avec quatre feuilles de papier et vingt gouttes d'encre, l'Empereur peut, en une matinée, renvoyer les ministres, dissoudre la Chambre, mettre Paris en état de siége, occuper militairement la France, manœuvrer sur elle le solide réseau de préfets à poigne qui n'est point brisé, et jeter sur le tapis la carte suprême du plébiscite ! Tout cela, le plus constitutionnellement du monde! Est-ce là, je ne dis pas un régime de liberté, mais un gouvernement parlementaire?

Allons au fond des choses; entre le principe d'hérédité monarchique sur lequel s'appuie l'Empereur, et le principe de la souveraineté populaire sur laquelle il prétend aussi s'appuyer, il y a une antinomie qui ne se peut réduire que par l'élimination de l'un des termes.

Tant que cette élimination ne sera point faite, ne nous parlez ni de libéralisme ni de régime parlementaire : la Révolution française n'est point terminée.

Si l'Empereur eût voulu de bonne foi faire du parlementarisme, il eût dissous la Chambre actuelle. La Chambre actuelle est le produit du gouvernement personnel; la majorité de ceux qui la composent a été nommée par les soins et sous la forte pression des préfets, des juges de paix, des maires et des commissaires de police ; cette Chambre ne représente point la nation. Si l'Empereur eût convoqué les électeurs, s'il les eût

Digitized by Google

laissés libres et s'il eût ensuite accepté le ministère imposé par la majorité d'une telle Chambre, il eût au moins donné un gage ; mais ce gage, il l'a soigneusement retenu ; et chacun estime que la comédie qui se joue est une sorte d'intermède destiné à faire ressortir la nécessité d'un retour aux bons principes du gouvernement sauveur, du gouvernement personnel.

Cette situation équivoque crée un double danger. Les orléanistes ne s'endorment point ; M. Thiers, la chose est assez notoire, est rentré dans les coulisses et souffle au besoin ses disciples qui sont en scène : MM. Buffet, Daru, Segris, semi-cléricaux, semi-orléanistes. Peupler tout doucement la magistrature d'orléanistes ; nommer, par exemple, M. Paul Fabre, neveu d'Odilon Barrot, procureur général à la cour de cassation ; nommer M. Guizot, président de telle commission, M. Odilon Barrot, de telle autre ; racoler d'une main M. Laboulaye le libéral et de l'autre M. Cochin le clérical ; s'emparer des colonels et des préfets ; puis, quand on tiendra tous les fils, à la première secousse, au premier cahot, à la mort de l'empereur, par exemple, escamoter dans un même sac le naïf Ollivier, l'Empire et la République, pour nous montrer, sous le gobelet, avec le « vrai parlementarisme, » quelque prince d'Orléans ; ce dernier tour sorti de la gibecière de M. Thiers pourrait être une revanche assez douce de deux nuits passées à Mazas.

L'autre péril, ce n'est point, ainsi que vous le pourriez croire, l'emportement des exaltés. Il n'y a peut-être pas à Paris trois mille hommes assez entraînés pour vouloir fournir à l'Empereur le prétexte d'une journée. L'attitude, admirable par le calme et par la prudence, des 200,000 hommes qui, le 12 janvier, accompagnaient le corps de Victor Noir, a fait voir combien le peuple de Paris est maître de lui. Je ne crois donc point que le danger soit de ce côté. Le péril est dans la lenteur avec laquelle les départements se meuvent sur la route et dans la direction où s'avance à grands pas, non pas les exaltés, mais le gros de la population parisienne. Paris, au fond, est républicain, et si la France tout entière voulait et pensait comme lui, demain l'Empire aurait disparu. Mais, excepté les grandes villes : Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Lille, l'ignorance et la tiédeur politique dominent partout. Les préfets règnent encore dans les départements, et les mensonges de la presse officielle y sont tellement accrédités que de fort braves gens demandent sérieusement si, dans le crime d'Auteuil, Pierre Bonaparte n'est pas la victime, Victor Noir et Ulric de Fonvielle les assassins ! Nos paysans, certes, n'aiment ni les gros impôts, ni la conscription, et l'expédition du Mexique a fait grand tort à la légende napoléonienne ; mais ils ne savent point !

Le vrai péril est donc de voir la nation se scinder en deux, et la tête marcher sans être suivie du corps.

Et la Gauche ? me direz-vous, que fait la Gauche ? N'est-ce pas à ses membres que revient le devoir de conjurer le péril ? — Le rôle de la Gauche est plus difficile qu'il ne le paraît. La Gauche, avant tout, a besoin de

Digitized by Google

se concentrer. L'évolution toute récente que M. Thiers a faite la semaine dernière, évolution à laquelle, au surplus, s'attendaient tous les hommes politiques, non moins que les paroles tombées de la bouche de M. Jules Favre, ont fait voir que la Gauche avait à jeter quelques gourmes. Ce travail d'épuration n'est point fini, je puis l'affirmer, et l'opinion désigne, à tort peut-être, quelques membres qui se laisseraient aller à l'offre d'un portefeuille. Une fois concentrée, bien sûre d'elle-même, la Gauche a devant elle une ligne très-simple, très-droite, mais difficile à tenir. Faire à l'Empire, quelque forme qu'il prenne, au nom de la morale et du droit, une opposition systématique, accepter toutes les mesures restitutives des libertés ravies, profiter habilement et ouvertement de toutes les concessions et de tous les succès pour ouvrir à l'instant une nouvelle brèche sur un autre point, se tenir par la presse, et surtout par la parole en communion constante et intime avec la nation, c'est-à-dire avec les électeurs ; se faire, durant l'intervalle des sessions, chefs d'une propagande politique et sociale qui porte aux départements les plus froids et les plus lents quelque chose de la chaleur et du mouvement qui sont au centre; ne point conspirer, agir au grand air, user de l'initiative reconquise pour aborder résolument les questions vitales : la liberté de la presse, la constitution du jury, la loi électorale, le DROIT DE PAIX ET DE GUERRE, le droit d'alliance commerciale, l'instruction primaire, la responsabilité des fonctionnaires par l'abrogation de l'article 75 de la constitution de l'an VIII, l'élection des maires, la séparation de l'Église et de l'État, la transformation de l'armée permanente en milice nationale, l'abolition du remplacement militaire, etc., etc., tel est le devoir du groupe d'hommes dévoués qui forme le noyau solide et compacte de la Gauche radicale, groupe auquel les républicains voudraient voir MM. Raspail et Rochefort se rattacher plus étroitement.

Cette mission, il est aisé de voir que la Gauche l'a comprise, et qu'elle se met en mesure de l'accomplir. Le flot pousse et monte de ce côté.

Le chassepot joue aussi un rôle dans l'évolution qui s'accomplit; la perfection des moyens de tuer rend le meurtre plus odieux qu'il ne le fut jamais, et jette la révolution dans la voie pacifique. Le soldat, fils du peuple lui aussi, qui sait qu'il va, sans risque, coucher par terre des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, a, par avance, honte et dégoût de cette boucherie ; l'ouvrier, qui voit clairement que la force brutale est concentrée et monopolisée, prend la voie supérieure de l'action pacifique et comprend mieux chaque jour que l'arme toute puissante est le scrutin.

La révolution se fera par la fraternisation du peuple et de l'armée. M. Lebœuf le sait bien!

Paris est en garde contre les suggestions de la police; M. Pietri, chaque fois qu'il a voulu manœuvrer, en a été pour ses frais; le sergent de ville lui-même se dégoûte de sa triste besogne.

Un grand courant de moralité s'établit; un problème nouveau est clairement posé ;

Digitized by Google

Vaincre la fraude par la droiture;
Vaincre l'injustice par la justice;
Vaincre la guerre par la paix.

J'espère, mon cher ami, que la France, notre chère France, résoudra le problème; mais, résolu ou ajourné, ce ne sera point l'Empire libéral, croyez-le bien, qui en donnera la solution.

CH. LEMONNIER.

REVUE LITTÉRAIRE.

—

L'Homme primitif, par LOUIS FIGUIER. In-8° de VII-446 pages, illustré de 30 gravures par Émile Bayard et de 232 figures par Delahaye. Paris, Hachette, 1870.

M. Louis Figuier ne vit plus aujourd'hui que sur la réputation qu'il s'était légitimement acquise par son *Exposition des principales découvertes scientifiques modernes* et par son *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*. Mettre la science à la portée de tous est l'un des plus beaux rôles que puisse choisir un écrivain, mais c'est à condition que l'exposé soit fait avec le plus grand soin, sans laisser la moindre part à l'imagination, aux hypothèses hasardées, au roman de fantaisie : écueil bien difficile à éviter lorsqu'on veut rendre un livre populaire. Il y a là un véritable devoir, une responsabilité grave; car la plupart des lecteurs de ce genre d'ouvrages manquent des éléments de comparaison nécessaires à une étude consciencieuse, et ils en croient l'auteur sur sa parole. Les premières impressions reçues persistent longtemps; il se forme dans l'esprit de la jeunesse une sorte de mythologie de la science, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus séduisante.

L'*Homme primitif* de M. Louis Figuier montre au plus haut point ces défauts. Le livre s'annonce avec pompe comme le premier qui ait été écrit d'une manière satisfaisante sur cet important sujet. Personne, avant M. Figuier, n'avait entrepris de débrouiller ce chaos et d'écrire un ouvrage *lié;* en un mot, la science n'existait pas. C'est M. Figuier lui-même qui nous l'affirme modestement au début de sa préface.

Et Lyell! Et Lubbock! Et Huxley! Et Carl Vogt! Et Le Hon! N'étaient-ce pas là des ouvrages *liés?* Qu'y a-t-il donc de plus dans l'œuvre de M. Figuier? Une foule d'autres travaux sur des parties séparées de la même science, sur des faits et des découvertes d'un intérêt spécial avaient déjà été mis à profit par ces savants avant M. Figuier. Celui-ci a-t-il du moins suivi une autre méthode? Nullement. Au lieu de « dé-

Digitized by Google

brouiller, » comme il le prétend, il a plutôt *embrouillé* par des explications inutiles, des conjectures gratuites, des idées fausses et des négligences impardonnables.

On devine, d'après de semblables prétentions, comment l'auteur traite les maîtres de la science. Voici, en guise d'échantillon, ce qu'il dit de l'illustre Lyell, le savant le plus consciencieux peut-être, à coup sûr un des plus éminents de notre époque : « Le traité de M. Ch. Lyell sur » l'*Ancienneté de l'homme*, dont la traduction française a paru en 1864, » n'est qu'une série de descriptions techniques des couches de terrain » dans lesquelles on a trouvé des vestiges de la présence de l'homme à » l'époque quaternaire. Aucun ordre ne règne dans toutes ces notes, » bizarrement assemblées... Tel est ce traité, qui donne une assez sin- » gulière idée de la manière dont le géologue anglais compose ses » ouvrages. »

Il paraît bien que M. Figuier ne connaît ni les *Principes de géologie*, ni le *Manuel de géologie élémentaire*, ces véritables monuments de science et de génie dus à M. Lyell, et dont la *traduction française* a cependant paru depuis 1863. Lubbock, Vogt, Huxley, auxquels M. Figuier ne laisse pas d'emprunter presque tout son livre, sont traités avec le même sans gêne, et quant à M. Le Hon, — qu'il copie presque mot pour mot en certains passages, — il ne le cite même pas.

Une des préoccupations de M. Figuier, et c'était en effet pour lui une chose essentielle au point de vue de la popularité qu'il recherche, est d'attaquer l'hypothèse qui ferait venir l'homme du singe, ainsi que de démontrer la parfaite concordance de la science avec la religion.

« ... On voit, dit-il, la conscience publique *attristée* par l'idée, que » certains naturalistes ont propagée, de la prétendue filiation de l'homme » et du singe. Enfin, cette thèse malencontreuse, qui n'a fait qu'appa- » raître un moment dans la science, *pour s'évanouir presque aussitôt*, » préoccupe *péniblement* la jeunesse. Il est donc temps qu'une voix im- » partiale s'élève, et que les partisans de cette *affligeante* doctrine trou- » vent enfin un contradicteur. »

On ne se doutait guère que M. Figuier fût le premier contradicteur de cette *thèse malencontreuse* qui s'est *évanouie presque aussitôt*, et qui, tout évanouie qu'elle est, préoccupe *péniblement* la jeunesse. On pourrait peut-être se demander ce qu'il y a de si *attristant*, de si *affligeant*, de si *pénible*, à considérer l'homme primitif comme une transformation lentement progressive du singe. Ce qui serait triste, ce serait de voir dans le singe un homme dégénéré. Mais que vient faire à ce propos la critique du darwinisme? Ni Darwin ni ses partisans ne font descendre l'homme d'aucune espèce de singe connu. M. Figuier a-t-il seulement lu Darwin? Il est permis d'en douter.

Au point de vue religieux, M. Figuier nous apprend que l'Église catholique, « *qui a érigé en dogme tant de faits sans importance*, » n'a jamais fait un dogme de la création de l'homme à la date de 6000 ans. Singulière façon de se rallier les catholiques!

Digitized by Google

Mais, par suite de cette idée fixe que l'homme primitif n'a pas « la moindre parenté organique et morale avec une brute grossière, » M. Figuier en arrive à reconstituer *l'âge d'or* des poëtes païens. Les 30 scènes composées et gravées, sur ses indications, par M. Émile Bayard, nous représentent les poses académiques les plus nobles, des profils de Jupiters olympiens et de Vénus de Médicis, des attitudes variées imitées de Léopold Robert, avec des paysages de Poussin. Rien de plus faux, de plus absurde. La recherche de l'effet est même tellement outrée, que nos ancêtres de l'âge de la pierre polie, bien que tissant déjà la toile de lin, ne sont pas figurés autrement que les contemporains du mammouth. (Voir p. 184.)

Parmi les négligences et les erreurs, il en est de tout à fait ridicules. A la page 111, M. Figuier nous fait connaître que l'ours des cavernes avait les canines aiguës et *tranchantes*, et, à la page 112, que le cheval avait dans l'oreille une partie *cornée*. Comme enseignement minéralogique, il nous dit que la *patine* blanche de la surface de certaines haches, et qui n'est qu'une modification du silex passant au cacholong, est *une mince couche de carbonate de chaux* (p. 46). Enfin, comme scrupuleuse exactitude dans les noms de lieux et d'auteurs, nous trouvons *Enghihoul* (p. 8) et *Engiboul* (p. 88) pour Engihoul, *Clokier* (p. 88) pour Chokier, *Lockmayer* (p. 227) pour Lokmariaquer, *Plauharnel* (p. 230) pour Plouharnel, puis indifféremment *tichorhinus* et *tychorhinus*, *Penguilly*, et *Penquilly*, M. *Hauzeur* et M. *Hannour* (qui sont tous deux notre compatriote M. Hauzeur, et qui figurent *séparément* à la table alphabétique des noms d'auteurs cités); puis encore le camp retranché de Sinsin transformé en camp de *Simon!*... Sur ce chapitre nous n'en finirions pas.

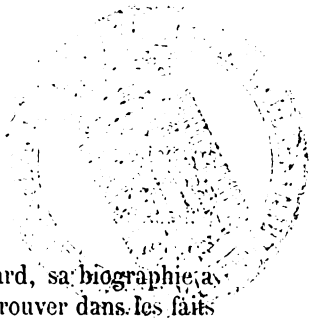
N'en déplaise au grand vulgarisateur français, et sans faire ici de chauvinisme belge, nous préférons de beaucoup à ce pompeux étalage le livre sage, bien coordonné, bien *lié* et infiniment plus complet, de M. Le Hon. Aussi concevons-nous sans peine que M. Figuier se soit abstenu de le citer.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

P. S. — M. Le Hon a écrit dans *l'Indépendance* un article sur le mammouth du Musée de Bruxelles; il y donne l'historique complet de la découverte, la description du squelette et du mode nouveau de montage, un aperçu de l'époque et de l'habitat du mammouth. Dans l'*Année scientifique* de M. Figuier, publiée il y a quelques jours, l'article de M. Le Hon se trouve reproduit sans la moindre indication de la source où il a été puisé, et comme si la rédaction en avait été faite par M. Figuier lui-même.

Digitized by Google

ÉGINHARD.



I

Je n'ai pas l'intention d'écrire la vie d'Éginhard, sa biographie a été faite assez souvent; mais je crois pouvoir trouver dans les faits et gestes de ce personnage quelques notions utiles sur l'état social de son époque, la condition, l'esprit et les mœurs de ses contemporains.

Sous l'empereur Charlemagne, Éginhard, qui avait été formé à l'école palatine, occupa successivement diverses charges de cour; il paraît avoir été notamment chef ou ministre des travaux publics. En 802, son nom figure dans la liste des grands à qui fut confiée la garde des otages saxons. En 806, il reçut la mission d'aller porter au pape Léon l'acte de partage des États de Charlemagne. Ce fut lui encore qui, dans l'assemblée solennelle tenue à Aix-la-Chapelle en 813, provoqua la déclaration par laquelle Charlemagne associait à l'empire son fils Louis.

Cette dernière action d'Éginhard a été attribuée par ses apologistes à l'affection qu'il portait au jeune prince; peut-être est-il permis d'y voir le calcul d'un habile courtisan. Charlemagne touchait au terme de sa vie; le moment paraissait venu de se tourner vers le soleil levant. Si c'est là ce qui détermina Éginhard, ses prévisions furent bientôt réalisées, et la récompense ne se fit pas attendre. Louis succéda à son père au commencement de l'année 814, et, dès le mois de janvier 815, il faisait donation à Éginhard et à sa femme, Imma ou Emma, des terres de Mulinheim et de Michlinstat, pour qu'ils en jouissent à perpétuité, eux et leurs héritiers (1).

(1) Diplôme du 11 juin 815. Freher *Chronic-Laurishaimense inter Rer. german. script.*, t. I, p. 65, *Codex-Laurishaimensis diplom.* Edition de Mannheim, 1768.

Digitized by Google

Michlinstat, dans l'Odenwald, était le lieu qu'on appelle aujourd'hui Michaelstadt, petite ville du duché de Hesse-Darmstadt. Le diplôme de donation dit qu'il s'y trouve une église construite en bois, et que le territoire qui en dépend a deux lieues d'étendue; que quatorze serfs y sont établis avec leurs femmes et leurs enfants, et qu'il s'y trouve, en outre, quarante esclaves (*mancipia*) des deux sexes.

Mulinheim se composait de deux villas situées dans le gau du Mein, sur la rive gauche de cette rivière, où se trouve aujourd'hui la ville de Seligenstadt, station de chemin de fer entre Würzburg et Schweinfurt. La charte de donation dit que Mulinheim supérieure a une petite église construite en maçonnerie; qu'elle possède dix-neuf manses et treize serfs avec leurs femmes et leurs enfants; que Mulinheim inférieure a quatre manses et autant de serfs avec femmes et enfants, appartenant à la villa supérieure; que tous ces biens sont donnés avec leurs dépendances, serfs et esclaves, ainsi que les églises, fermes, maisons, bois, terres, prés, étangs, cours d'eau, etc.

Cependant, ces riches propriétés ne suffisaient pas à Éginhard, et, comme Louis dit le Pieux ou le Débonnaire réservait principalement ses grâces et ses largesses pour les gens d'église, il n'hésita point, bien qu'il fût marié, à prendre l'habit religieux, sans toutefois se séparer de sa femme; car il était très-attaché à sa chère Emma. Sa correspondance nous apprend que, jusqu'à la fin de ses jours, elle l'assista « dans toutes ses actions, dans toutes ses affaires, dans toute l'administration de sa maison et de sa famille, en tout ce qu'il fallait ordonner ou disposer pour le service de Dieu ou celui des hommes. »

Sa résolution de prendre le froc eut tout le succès désirable. Éginhard n'était que courtisan et laïque, lorsqu'au mois de janvier 815, l'empereur lui fit donation de Michlinstat et de Mulinheim; nous le trouvons abbé (*vir venerabilis abba Ainhardus*), dans la charte du 2 juin de la même année, par laquelle Louis le Débonnaire confirme en sa faveur les priviléges de l'abbaye de Blandin ou de Saint-Pierre à Gand. Deux ans après, en 817, il reçoit l'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, au diocèse de Rouen; le 13 avril 819, il obtient de l'empereur Louis, en faveur du monastère de Saint-Bavon, à Gand, un diplôme dans lequel il est encore qualifié de vénérable abbé. Le monastère de Saint-Servais, à Maestricht, lui est concédé la même année, ou au plus tard en 821. Enfin, nous savons, par ses propres écrits, qu'il posséda, en outre, le bénéfice de Fritzlar, le monastère de Saint-Cloud et (toujours à

Digitized by Google

titre bénéficiaire) l'église de Saint-Jean-Baptiste-des-Dames, à Pavie.

Les revenus de tous ces biens devaient être considérables, et les lettres d'Eginhard nous apprennent qu'il n'oubliait pas de les recueillir. C'est ainsi qu'il écrit, *au nom du Christ*, au prêtre Liuthard et au vidame Erembert ce qui suit :

« Apprenez que nous avons chargé le prêtre Willibad, que nous regardons comme l'un de nos fidèles, de recevoir de nos hommes, tant du monastère de Saint-Bavon que de celui de Blandin, le cens qui nous est dû. Nous vous l'adressons pour que vous l'aidiez à percevoir ce sens intégralement et en bonne monnaie (*et pleniter et in bono argento*) ; et, après qu'il l'aura reçu, pour que vous l'aidiez encore à nous en apporter le produit. Je souhaite que vous vous conserviez toujours dans la grâce du Seigneur. »

Dans une autre lettre, Éginhard témoigne son mécontentement de ce que la terre de Fritzlar lui rapporte de trop maigres revenus. Voici comment il s'exprime, toujours au nom du Christ, en s'adressant à son vidame :

« Je m'étonne fort que toutes les choses dont je vous avais chargé soient restées dans l'état où elles sont aujourd'hui. Vous deviez envoyer à Mulinheim du grain pour faire de la farine ou préparer de la bière, et je viens d'apprendre que vous n'avez rien envoyé que trente porcs, qui même, au lieu d'être de bonne qualité, sont médiocres; puis trois muids de légumes, rien de plus. Ce n'est pas tout; l'hiver s'est écoulé sans que ni vous, ni personne de votre part soit venu nous donner quelque nouvelle de ce côté où vous êtes. Si cette terre de Fritzlar ne nous donne pas plus de produits que vous n'avez pu nous en procurer jusqu'à ce jour, nous ne voyons pas pourquoi nous conserverions ce bénéfice. Maintenant donc, si vous avez quelque souci de nos bonnes grâces, nous vous prions de vous appliquer à réparer votre négligence, et de nous faire savoir promptement ce que nous devons attendre de vous. »

Il ne paraît pas qu'Éginhard fût beaucoup plus satisfait des produits que lui donnait sa terre de Michlinstat; car il prit, à l'égard de cette propriété, une résolution qui semble avoir eu pour but de le débarrasser du soin de son administration. De commun accord avec sa femme, il fit donation de Michlinstat et de toutes ses dépendances, y compris cent esclaves, à l'abbaye de Lorsch, en se réservant sur ces biens un droit d'usufruit et en stipulant que, s'il lui arrivait d'avoir des enfants, l'aîné de ceux-ci lui succéderait dans le domaine, à titre précaire, ce qui était encore une sorte d'usufruit (1).

(1) Charte du 12 septembre 819, publiée par Freher, *Rerum german. script.*, I, 64; Georg. Helwich, *Antiquitates Laurishaimenses*, p. 61, *Codex Lauresham.*, t. I, p. 46.

Digitized by Google

Éginhard eut, en effet, de son mariage avec Emma, un fils qui, sous le nom de Vussin, fut élevé dans le monastère de Fulde, par les soins du célèbre Raban-Maur.

Quant à la terre de Mulinheim, qu'Éginhard voulut conserver pour en faire une sorte d'asile où il pût chercher le repos dans les mauvais jours, il trouva le moyen de la mettre sous la protection de l'Église sans en aliéner, ni même en altérer la propriété indépendante. Ceci est une histoire qui mérite quelques développements, car l'objet auquel elle se rapporte devint, en apparence du moins, la grande préoccupation de la vie d'Éginhard.

L'abbé de Saint-Médard, Hilduin, avait obtenu du pape Eugène II les reliques de saint Sébastien, et les avait fait transporter à Saint-Médard de Soissons. A peine y étaient-elles arrivées que les Gaules et la Germanie s'étaient remplies du bruit des miracles opérés par leur vertu. Cet immense succès fit concevoir à Éginhard un vif désir de se procurer aussi quelques reliques venant de Rome et susceptibles de donner de la vogue à une église qu'il ferait bâtir près de son habitation. Mais obtenir de la gracieuseté du pape le squelette d'un saint ou d'un martyr, c'était chose trop vulgaire; il fallait, pour donner plus de relief à ces reliques, que leur acquisition fût entourée de circonstances romanesques. C'est dans ce dessein qu'il composa son *Histoire de la translation des bienheureux martyrs saint Marcellin et saint Pierre.* Voici, en peu de mots, ce que nous apprend cette merveilleuse narration :

Un diacre de l'Église romaine étant venu à Aix-la-Chapelle solliciter la protection du roi dans une affaire qui l'intéressait, Éginhard crut l'occasion favorable à ses projets; il l'invita à dîner, fit tomber la conversation sur les tombeaux des martyrs, si négligés à Rome, où ils se trouvaient en foule, et lui demanda comment il serait possible de se procurer quelques-unes de leurs reliques. Son interlocuteur hésita d'abord, mais il finit par lui dire que, possédant chez lui plusieurs reliques de saints, il était disposé à les céder, pourvu qu'on lui fournît les moyens de retourner à Rome. Cette ouverture fut accueillie par Éginhard, qui donna au diacre une mule, ainsi que l'argent nécessaire aux dépenses du voyage; et, comme son notaire, Ratleig, avait fait vœu d'aller à Rome pour y prier, il le chargea d'accompagner le diacre. Cet honnête ecclésiastique, en passant à Soissons, fit un marché semblable avec Hilduin, auquel il promit de lui procurer le corps de saint Tiburce. L'abbé de Saint-Médard envoya avec eux un prêtre qui devait rapporter ce précieux corps.

Mais il paraît, toujours d'après Éginhard, que ce diacre de l'Église romaine était une sorte de filou, qui avait spéculé sur la

Digitized by Google

manie des amateurs de reliques, pour se faire donner de l'argent et retourner, les poches pleines et sans frais, en Italie. Lorsqu'ils furent arrivés à Rome, l'Italien remercia gracieusement ceux qui l'avaient reconduit dans ses foyers; mais, quant aux reliques, il se trouva dans l'impuissance de leur en procurer aucune. Cependant, le notaire d'Éginhard et le prêtre envoyé par Hilduin ne pouvaient pas, après avoir fait ce long voyage, retourner les mains vides. Ils se consultèrent et prirent l'étrange résolution de dérober ce qu'ils ne pouvaient obtenir par des moyens honnêtes. Assistés du domestique de Ratleig, ils s'introduisirent, la nuit, dans la basilique de Saint-Tiburce, pénétrèrent dans une crypte où se trouvaient les corps de saint Marcellin et de saint Pierre, parvinrent à ouvrir leurs tombeaux et enlevèrent les ossements de ces glorieux martyrs. Éginhard raconte avec de longs développements toutes les péripéties, toutes les difficultés de cette expédition, et termine en disant que, quant au prêtre agent d'Hilduin, il n'en retira qu'une poussière très-fine, trouvée au fond d'une tombe où semblait avoir reposé le corps de saint Tiburce : « Ils pensèrent, dit-il, que cette poussière pouvait bien provenir du corps de saint Tiburce, dont les os avaient été enlevés. Il fut convenu entre eux que le prêtre la prendrait et l'emporterait comme relique de saint Tiburce. »

Ici perce, me semble-t-il, le bout de l'oreille de la concurrence. Ce trait permet de douter de la véracité, même de la bonne foi de l'auteur, et de considérer son récit comme une fable composée dans un but qui se devine. Au reste, les idées d'Éginhard, au point de vue moral, ne sont pas d'une extrême délicatesse. Il n'hésite pas à représenter comme un escroc ce pauvre diacre de l'Église de Rome qui lui avait demandé le moyen de retourner dans sa patrie, et puis il se glorifie lui-même d'une violation de tombeau et d'un vol à l'égard d'objets qu'il voulait exposer à la vénération des fidèles ! Mais il faut tenir compte du temps et de l'état de la civilisation, à cette époque. Voler des reliques était, paraît-il, une action louable. On en trouve un exemple dans l'*Histoire de l'Église de Reims*, écrite par Flodoard. « Il est constant, dit cet auteur, que le corps de la sainte reine Hélène fut rapporté de Russie au monastère de Saint-Rivard. Un prêtre du diocèse de Reims, nommé Tetgise, qui était allé à Rome, resta la nuit, sans être aperçu, dans l'église, et ayant dérobé très-adroitement le corps de la sainte, il l'emporta (1). » Ce qui, peut-être, excusait ces vols aux yeux de ceux qui les racontaient, c'est qu'ils n'y croyaient pas.

(1) Flodoardi, *Historia Remensis Ecclesiae*, lib. II, c. VIII.

Digitized by Google

Après le récit de la conquête des saintes reliques, vient le récit de leur exploitation. La part de l'invention ne fait que grandir, car il s'agit maintenant de miracles, d'événements surnaturels. Les corps de saint Marcellin et de saint Pierre furent d'abord exposés dans l'église de Michlinstat; mais là ils n'étaient pas contents, ils se mirent à répandre des larmes et du sang. On s'empressa de les transporter à Mulinheim, et tout le long du chemin, ils ne cessèrent de faire des miracles, de guérir les malades qui s'approchaient de leur châsse.

« Les aveugles recouvrent la vue, dit Éginhard, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent; les paralytiques eux-mêmes et des malades tombés dans un tel état de faiblesse qu'ils avaient dû se faire apporter par des mains étrangères, sont rendus à la santé et regagnent à pied leur demeure. » La joie du peuple était grande, comme bien on pense; mais son allégresse fut au comble, quand il apprit que la bière s'était changée en vin : *Sumpsit ille atque gustavit, sibique similiter vinum hoc, non cervisiam sapere testatus est.*

Après avoir opéré à Michlinstat et à Mulinheim tant et de si étonnants miracles, les reliques de saint Pierre et saint Marcellin furent transportées à Aix la-Chapelle, où elles firent des miracles non moins nombreux et non moins étonnants, sans doute pour agir sur l'esprit du pieux et débonnaire monarque qui y avait sa résidence. Nous ne suivrons pas Éginhard dans le récit de tous ces prodiges; mais nous ne pouvons nous dispenser de parler de ceux dont la scène est placée en Belgique. On possède si peu de renseignements sur la situation intérieure du pays, à cette époque, que c'est presque une bonne fortune que de trouver quelques particularités locales dans un ouvrage contemporain. Voici donc ce que raconte Éginhard d'un prétendu miracle opéré à peu de distance de Liége par la vertu des reliques de saint Pierre et de saint Marcellin. Un diacre avait été chargé de transporter ces précieuses reliques d'Aix-la-Chapelle au monastère de Saint-Sauve dans le pays de Famars :

« Cet homme, qui n'avait avec lui qu'un seul compagnon, arrive dans le pays de Hesbaye, au village royal qu'on appelle Visé. Il venait de descendre dans un pré voisin de ce village pour y faire rafraîchir ses chevaux, lorsqu'un des habitants de l'endroit, qui était bossu et dont les mâchoires étaient toutes distendues par une énorme tumeur, suite, disait-il, d'un long et violent mal de dents, entra dans le pré comme un furieux, portant une fourche de fer sur son épaule, et leur demanda tout en colère de quel droit ils faisaient paître leurs bêtes dans son pré. Alors, le diacre qui portait les reliques, et qui, dans le moment, s'apprêtait à les suspendre au bout d'un bâton qu'il

Digitized by Google

venait de planter à cet effet : « Tu ferais mieux, lui dit-il, de te prosterner devant ces saintes reliques que j'ai entre les mains, et de prier Dieu qu'il daigne, par le mérite de ses martyrs, te délivrer de la douleur que tu endures; car, à la tumeur que je vois sur ta figure, je suis sûr que tu souffres beaucoup. » A ces mots, notre homme, jetant la fourche qu'il tenait à la main, se précipita la face contre terre devant les reliques, et suivant le conseil du diacre, il se mit à implorer le Seigneur pour sa guérison. Quelques moments après, lorsqu'il eut achevé sa prière, il se releva si bien qu'il n'avait plus ni enflure sur la face, ni mal de dents, et que la bosse dont il était affligé avait entièrement disparu de son dos.

« Il rentra au village d'un pas précipité et invita tous ses parents et tous ceux de ses voisins qui se trouvaient là à venir avec lui chanter les louanges de Dieu et rendre des actions de grâce à Jésus-Christ Notre-Seigneur. Une foule immense de peuple se répandit dans le pré, et toute la population des alentours s'y rassembla, pour rendre grâce à Dieu de cette guérison. Tous prièrent le diacre de rester cette nuit au milieu d'eux, et il ne pouvait guère le leur refuser ; car, s'il n'y eut pas consenti, ils étaient tout disposés à le retenir malgré lui. Ils veillèrent donc toute la nuit, et firent retentir tout le pays des louanges du Seigneur. Puis, le lendemain, le diacre s'étant mis en route, toute cette foule de peuple rassemblé l'accompagna en grande dévotion, et ne voulut ni s'arrêter ni se retirer que lorsque d'autres fidèles, que le bruit de ce miracle avait attirés à leur rencontre, furent venus les remplacer. »

Éginhard ne pouvait manquer d'envoyer ses martys faire des miracles au profit de son église de Saint-Servais, à Maestricht.

« Ce monastère, dit-il, est situé sur la Meuse, dans un village (*in vico*) qui aujourd'hui même s'appelle Maestricht, à huit lieues environ d'Aix, et qui renferme une population très-nombreuse, surtout beaucoup de marchands. L'arrivée à Maestricht des saints martyrs du Christ, Marcellin et Pierre, eut lieu la veille des nones de juin. Car ce fut ce jour-là qu'une foule immense, qui s'était rassemblée pour les recevoir, alla de ce village à leur rencontre, louant et bénissant le Seigneur, dont la miséricorde ineffable et infinie daignait visiter, dans la personne de si grands patrons, un peuple plein de foi et de confiance en lui. Les cantiques et tous les transports d'une sainte joie continuèrent jusqu'à la basilique de Saint-Servais. On célébra l'office divin au milieu de l'allégresse générale; puis, lorsque chacun eut regagné sa demeure, la châsse dans laquelle les cendres sacrées des martyrs avaient été apportées, fut placée à la droite de l'autel près de la grille du chœur, et tout le jour se passa pour le peuple de Maestricht en allégresse et réjouissance. »

Le lendemain, commencèrent les exercices ordinaires; une foule d'aveugles, de sourds, de muets, de boiteux, de paralytiques furent guéris par la vertu des saints martyrs. Nous épargnerons à nos lec-

Digitized by Google

teurs le fastidieux récit de ces miracles, tous plus absurdes les uns que les autres. La seule chose qu'il y ait à recueillir pour l'histoire dans ce récit, c'est l'indication de quelques localités. Il y est fait mention d'un enfant venant du Condroz, d'une fille qui était serve de Saint-Lambert, d'une autre fille serve du monastère de Saint-Servais, d'une femme de Maestricht qui possédait une serve aveugle, d'un serf du monastère de Meldert, d'un homme qui était venu du monastère écossais de Fosses, d'une religieuse venue du monastère d'Eike, c'est-à-dire de Maeseik. On voit que la servitude florissait dans ce pays sous l'égide des monastères.

Transportées à l'abbaye de Saint-Bavon, à Gand, les reliques de saints Pierre et Marcellin y firent les mêmes miracles et y furent l'objet de la même vénération. Ici encore, nous n'avons à enregistrer, comme dignes d'intérêt, que les noms de quelques localités. On remarque le village de Furnes, celui de Machelen; Baveret, peut-être Baudour, appartenant au monastère de Saint-Vaast; Baesrode, Mullen, Essene, Wormhoudt, Ghoy, Alphen, dans la Campine, Corbehem, près de Douai; Warcoing, dans le Hainaut, Bertinghem, dans le Boulonnais, Schaltheim, près de l'embouchure de l'Escaut, Audeghem, dans la Flandre orientale.

Éginhard consacra le reste de sa vie à l'exploitation de ses fameuses reliques; il ne laissait échapper aucune occasion de les faire valoir et d'augmenter leur renommée. C'est ainsi qu'il écrit *à magnifique, honorable et illustre personne le gracieux comte Poppon*, pour demander la grâce de deux voleurs qui se sont réfugiés dans l'église des bienheureux Marcellin et Pierre :

« Je viens implorer votre bienveillance, dans l'espoir que, pour l'amour des martyrs du Christ, près desquels ces malheureux ont cherché un refuge, vous daignerez les traiter avec toute l'indulgence possible. Vous ne voudrez pas que cette faute les perde irrévocablement, mais vous aimerez mieux leur prouver qu'ils n'ont pas tenté une démarche inutile à vos yeux, en se réfugiant près du tombeau des saints martyrs. »

Une autre fois, il écrit à l'abbesse Blidthrut :

« Un de vos serfs de Machesbach, nommé Wénilon, a contracté mariage avec une femme libre, et maintenant, redoutant votre colère et celle de son maître Albuin, il est venu chercher un asile dans l'église des saints martyrs Marcellin et Pierre. Je réclame donc en sa faveur votre charité, pour que vous intercédiez en mon nom auprès d'Albuin, et que ce serf puisse, avec son consentement et le vôtre, garder la femme qu'il a prise. »

Albuin était probablement l'*advocatus* du monastère.

Digitized by Google

Dans une autre occasion, il s'agit d'un meurtrier, dont les frères sont venus demander aux saints martyrs l'impunité pour leur frère. Éginhard intervient et écrit au vidame Marchrad en ces termes :

« Deux serfs de Saint-Martin, du domaine d'Haedabach, nommés Williran et Otbert, se sont réfugiés dans l'église des bienheureux martyrs du Christ, Marcellin et Pierre, à cause du meurtre commis par leur frère sur un de ses compagnons. Ils demandent qu'il leur soit permis de payer la composition pour leur frère, afin qu'on lui fasse grâce de ses membres. Je m'adresse donc à votre amitié, afin que vous daigniez, si cela est possible, épargner ce malheureux, pour l'amour de Dieu et des saints martyrs, auprès desquels ils sont venus chercher un refuge. »

Citons encore une lettre adressée, dans un cas semblable, à un évêque :

« Un serf de Notre-Dame, qui appartient à la seigneurie de votre sainteté, s'est réfugié dans l'église des bienheureux martyrs du Christ Marcellin et Pierre, à cause du crime qu'il a commis en tuant un de ses compagnons. Je prie donc votre sainteté que, par respect pour les saints martyrs, près desquels cet homme est venu chercher un asile, elle daigne être assez indulgente pour lui fare la grâce de la mutilation et de la peine du fouet, en l'autorisant à composer à prix d'argent et à racheter le crime qu'un mauvais mouvement lui a fait commettre. »

Ce qu'il y a de plus merveilleux dans la vie d'Éginhard, c'est le parti qu'il sut tirer de la possession des prétendues reliques de saints Pierre et Marcellin. Il fit bâtir à Mulinheim, mais hors des limites de son domaine, une église, où furent déposés les corps de ces bienheureux, après qu'on les eut promenés de monastère en monastère, de ville en ville, pour leur donner de la vogue. L'église devint bientôt l'abbaye de Seligenstadt, et ce nom fut donné à la localité : ville des bienheureux. Les lettres d'Éginhard nous apprennent que plus tard il sollicita pour cette abbaye de nouvelles donations de bénéfices qu'il obtint probablement. En attendant, et à l'époque où, par suite du second mariage de Louis-le-Débonnaire et de sa prédilection pour le fils de Judith, le palais se remplissait de désordres et d'intrigues, la présence des saints martyrs à Seligenstadt lui servit de prétexte pour s'éloigner de la cour et chercher le repos dans sa terre de Mulinheim.

C'est du fond de cette retraite, paraît-il, qu'il envoya à l'empereur, en 828, un mémoire contenant les ordres de Dieu, ni plus ni moins, ordres auxquels Louis, tout pieux et tout débonnaire qu'il fût, ne jugea pas à propos de se conformer.

Digitized by Google

Cet épisode est raconté tout au long dans l'*Histoire de la translation des saints martyrs*. C'était l'ange Gabriel qui avait été chargé du message divin ; il l'avait dicté par articles, à un aveugle nommé Aubri, lequel l'avait répété à Ratleig, notaire d'Éginhard ; celui-ci avait reçu de SS. Pierre et Marcellin l'ordre de consigner lesdits articles par écrit et d'apporter le mémoire à Éginhard pour qu'il se chargeât de le donner à l'empereur. « Je le pris, je le lus en entier, dit-il, et après l'avoir corrigé et transcrit de nouveau, je le présentai à l'empereur, comme Ratleig m'avait dit de le faire. L'empereur le reçut et le lut d'un bout à l'autre ; mais quant aux ordres ou aux avertissements qu'on lui donnait dans ce mémoire, il n'en suivit qu'un très-petit nombre. *Sed de his quæ per hunc libellum facere jussus vel admonitus fuerit perpauca adimplere curavit.* »

Évidemment, la supercherie était trop grossière pour réussir. Il paraît même qu'elle eut pour Éginhard des conséquences qu'il n'avait pas prévues et dont il fut très-effrayé. C'est à cette occasion sans doute qu'il écrivit à Gerward, bibliothécaire du palais, la lettre suivante :

« Je ne sais que penser de vous. Il faut que vous n'ayez pas compris ma lettre, ou que vous vous intéressiez bien peu à ma position. Mais je préfère me déterminer à croire que vos occupations vous ont empêché de lire attentivement ce que je vous ai écrit et de le comprendre, plutôt que de penser que votre cœur ne se soit pas ému du péril qui me menace. En effet, vous me conseillez, vous me pressez même d'abandonner, pour retourner au palais, les veilles des saints martyrs, auxquelles j'ai mission d'assister et que je dois présider jusqu'à la fin, parce que, dites-vous, j'encourrais une peine, si mon absence durait plus de sept jours. Mais je ne puis éviter ce reproche, non-seulement eu égard au séjour que je devrais faire dans le palais, mais à ne considérer même que le temps nécessaire pour m'y rendre, quand il me reste encore une si longue route à faire pour y revenir ; d'autant que, sans compter les difficultés du voyage, je suis d'une si mauvaise santé que j'ai rarement mis moins de sept jours pour aller d'Aix-la-Chapelle à l'église des Saints Martyrs. Je vous demande donc maintenant, je vous supplie avec instance de relire encore la lettre que je vous ai adressée, d'en saisir le sens, et de prendre la peine, comme je vous en ai déjà prié par mes lettres précédentes, de me dire ce que vous pensez *de cette révélation* et de ces ordres qui me lient étroitement. »

On ne connaît pas la réponse de Gerwart, mais il est certain qu'Éginhard ne tarda point à se rendre au palais. Nous avons de lui une lettre intéressante et qui doit avoir été écrite à cette époque, peut-être pour racheter la maladresse qu'il avait commise en transmettant à l'empereur les ordres de l'ange Gabriel. Cette lettre,

Digitized by Google

adressée à Lothaire en Italie, a pour objet de rappeler le fils de Louis au sentiment de ses devoirs envers son père.

« Que Votre Grandeur apprenne, y est-il dit, ce qui est parvenu à la connaissance de ma chétive personne : c'est qu'il est des hommes, plus occupés de leurs intérêts que des vôtres, qui entourent de séductions votre mansuétude, et qui cherchent à vous persuader de rejeter les avis de votre père, de renoncer à l'obéissance qui lui est due, d'abandonner le pays dont le très-pieux auteur de vos jours vous a confié le gouvernement et la garde, pour vous rendre auprès de sa personne malgré lui, car il ne vous en a ni exprimé le désir, ni donné l'ordre, et vous établir près de lui, quelque déplaisir qu'il en témoigne. Peut-on rien imaginer de plus pervers et de plus inconvenant? Réfléchissez vous-même à ces conseils et à tout ce qu'ils ont de pernicieux. En effet, selon mes faibles lumières, ce qu'on vous conseille d'abord, c'est de mépriser le précepte divin qui vous ordonne d'honorer vos parents, c'est de compter pour rien cette longue vie, que Dieu promet comme récompense à ceux qui observeront son commandement. On veut ensuite que vous rejetiez tout sentiment d'obéissance pour y substituer l'esprit de rébellion, et que, dans un transport d'orgueil, vous vous éleviez arrogamment contre celui sous lequel vous devriez vivre dans une humble soumission. Enfin, l'on s'efforce, en étouffant toute tendresse par le mépris et la désobéissance, de pousser la discorde, dont le nom même n'aurait jamais dû être prononcé entre vous, jusqu'à faire naître la haine dans le cœur d'un père et d'un fils, qui ne devraient éprouver que des sentiments d'affection. Il faut tout faire pour prévenir un tel malheur... »

Ces exhortations produisirent si peu d'effet, que l'année 830 vit éclater une conspiration formidable, à la tête de laquelle se trouvaient les trois fils de Louis et de sa première femme. Éginhard était à Aix-la-Chapelle en ce moment. Lorsque Judith, ayant appris que l'empereur, forcé de renoncer à l'expédition de Bretagne, se rendait à Compiègne, prit le parti d'aller l'y rejoindre, Éginhard reçut l'ordre de la suivre. Était-il malade ou feignait-il de l'être, de peur de se trouver en présence de Lothaire? C'est ce qu'il nous est impossible de vérifier; mais nous savons, par les lettres suivantes, qu'il ne se rendit pas à Compiègne, et qu'il s'efforça d'obtenir l'autorisation de se retirer auprès de ses saints martyrs, dont le culte, disait-il, exigeait impérieusement sa présence.

Voici la lettre qu'il adressa à l'impératrice Judith, pour s'excuser :

« Daigne ma très-pieuse maîtresse apprendre que moi, son serviteur, je me suis trouvé, en partant d'Aix, atteint d'une indisposition assez grave pour qu'il m'ait été à peine possible de venir, en dix jours, de Maestricht à Valenciennes. Là, j'ai été pris d'une dou-

Digitized by Google

leur de reins et de rate tellement violente, que je suis hors d'état de faire un mille à cheval dans toute une journée. Je supplie donc votre piété de trouver bon que je me rende par eau au monastère de Saint-Bavon, et que je puisse m'y reposer jusqu'à ce qu'il plaise au Tout-Puissant de me donner les forces nécessaires pour continuer mon voyage. Car, aussitôt que je pourrai monter à cheval, je m'empresserai de me rendre soit auprès de vous, soit auprès de l'empereur, selon votre bon plaisir. Quant à présent, je supplie humblement votre piété de daigner intercéder pour moi auprès de mon maître très-miséricordieux, lorsque vous l'aurez rejoint, et de m'excuser si je n'ai pu me rendre auprès de vous. Dieu m'est témoin que je ne vous écris rien de faux sur l'état de ma santé, et j'ajouterai même que je souffre encore d'incommodités beaucoup plus graves, dont je ne puis parler que dans l'intimité. Quoi qu'il en soit, sachez que vous ne pouvez rien faire maintenant de plus agréable à Dieu que d'obtenir pour moi la permission de me rendre en toute hâte, aussitôt mon rétablissement, au lieu où m'appelle le service des saints martyrs du Christ. De Saint-Bavon, il ne me faut pas plus de quinze jours pour m'y transporter par eau. Sans mon extrême faiblesse, au lieu de vous écrire, je serais venu en personne, et j'aurais pris part avec vous aux affaires qui vous occupent. »

Dans la lettre adressée en même temps à l'empereur, on voit que Louis le Débonnaire avait accordé à Éginhard la permission de partir pour aller se consacrer au service des saints martyrs du Christ, dès que l'impératrice se serait rendue auprès de lui; mais que celle-ci lui ordonna de la rejoindre à Compiègne :

« Docile à ses ordres, dit-il, dès que je fus parvenu à me procurer des chevaux, je me mis en route pour cette ville; mais, saisi à mon départ d'une douleur de rate et de reins, je me suis trouvé si mal qu'à peine ai-je pu, en dix jours, aller de Maestricht à Valenciennes. Arrivé dans cette ville, sentant que je ne pouvais plus me tenir à cheval, je me suis fait transporter par eau jusqu'à Saint-Bavon. Les accidents du trajet me rendirent encore plus malade, et c'est de là qu'au milieu de mes douleurs et des plus vives angoisses, je m'adresse à votre piété pour qu'elle daigne m'accorder la permission de me rendre au lieu où reposent les corps sacrés de vos saints patrons. Je puis, en effet, m'y transporter par eau en quinze jours. Vous pouvez vous préparer une grande récompense auprès du Seigneur, en me permettant d'aller me consacrer au service de ses saints, si toutefois je puis arriver vivant jusqu'à leur église. Je suis convaincu que les saints martyrs intercéderont pour vous auprès de Dieu, si vous voulez préférer leur service au vôtre, et je ne connais pas d'autre lieu dans votre royaume où je puisse vous être plus utile, si vous daignez seconder mes désirs. »

Le plus ardent désir d'Éginhard était évidemment de se retirer,

Digitized by Google

non dans sa tente, mais dans son plantureux domaine de Mulinheim. Il craignait de se trouver mêlé aux événements politiques qui se préparaient. On sait qu'arrivé à Compiègne, Louis le Débonnaire y tomba entre les mains de son fils Lothaire, qui venait d'arriver d'Italie. Judith se retira au monastère de Sainte-Marie à Laon, d'où on la fit bientôt transférer au monastère de Sainte-Radegonde, à Poitiers. Ses deux frères furent tonsurés et enfermés dans des couvents. Louis le Débonnaire, faisant de nécessité vertu, déclara vouloir restaurer l'empire tel qu'il l'avait autrefois ordonné et constitué, d'accord avec ses leudes. Mais Lothaire ne se contenta point de cette déclaration; il emmena son père à Aix-la-Chapelle, et, sans le dépouiller de la dignité impériale, il le fit garder à vue par des moines, qui devaient l'engager à embrasser la vie monastique.

Dans ces circonstances, Éginhard s'empressa de virer de bord et de solliciter les bonnes graces du vainqueur; il écrivit à un évêque, peut-être à Hilduin, qui s'était trouvé au nombre des conjurés, la lettre suivante :

« Je ne cesse d'adresser au Tout-Puissant et à Notre-Seigneur Jésus-Christ les plus ferventes actions de grâces depuis que j'ai appris que mon très-glorieux maître l'empereur Lothaire, à qui Dieu puisse toujours continuer la protection qu'il lui a jusqu'à présent accordée, est heureusement revenu d'Italie, et, avec lui, vous qui m'êtes si cher. Je désire, je demande en grâce qu'il daigne bientôt me permettre de me rendre au lieu où je pourrai jouir de sa présence. En attendant, je recommande mon humble personne à votre charité et à sa bienveillance par votre intermédiaire. Qu'aucune insinuation, je vous en conjure, ne puisse vous inspirer de sinistres soupçons contre votre pauvre serviteur. Je prends à témoin Dieu et les saints martyrs Marcellin et Pierre que l'amour et le dévouement dont je me sens animé ne peuvent s'exprimer. Je demande donc avec confiance qu'à mon arrivée je trouve en vous les sentiments dont je suis sûr de m'être rendu digne. Je fais des vœux pour que votre sainteté, gardant le souvenir de ma faiblesse, se maintienne toujours dans la grâce du Seigneur. »

Cette lettre n'a pas besoin d'être qualifiée. Cependant, Éginhard n'était pas sans inquiétude sur l'avenir. Il avait appris qu'une assemblée générale allait être convoquée; mais il ne savait pas où elle se réunirait. Il ignorait aussi comment se terminerait le différend entre Louis et son fils, et si Lothaire resterait au siége de l'empire ou s'il retournerait en Italie. On comprend combien cette incertitude devait être embarrassante pour un homme habitué à consulter la direction des vents et à régler sa conduite d'après les circonstances. Il se trouvait dans une évidente perplexité lorsqu'il écrivit la lettre suivante à un seigneur de la cour :

Digitized by Google

« Au milieu de tant de choses que j'aurais besoin de savoir, il en est deux surtout qui, actuellement, m'intéressent au plus haut degré. D'abord, en quel lieu et à quel moment se tiendra cette assemblée générale; ensuite, le seigneur Lothaire doit-il retourner en Italie ou rester avec son père? Je compte sur votre amitié pour obtenir une réponse à ces deux questions : car, de tout ce qui se passe autour de vous, il n'est rien qu'il m'importe plus de connaître. Ces renseignements me sont indispensables pour savoir ce que je dois faire, si tant est qu'avec la protection de la divine Providence je puisse faire quelque chose d'utile. »

Ce n'était pas une vaine curiosité qui avait engagé Éginhard à écrire cette lettre ; il voulait savoir *ce qu'il devait faire,* c'est-à-dire de quel côté il devait tourner ses batteries, ou, pour parler plus exactement, à qui il devait s'adresser et offrir son encens, au père ou au fils, au vieil empereur Louis ou à Lothaire. Ce fut au premier, car l'assemblée dont il fait mention dans cette lettre et qui se tint à Nimègue en 831, eût pour résultats la condamnation des chefs de la révolte et la restauration de Louis le Débonnaire. Éginhard ne manqua point d'embrasser les genoux de son ancien maître. Du reste, ses intrigues, — il faut lui rendre cette justice,— n'avaient d'autre but que d'obtenir l'autorisation de se retirer des affaires et de se mettre à l'abri des orages politiques. La lettre qui suit, adressée à un comte, nous apprend qu'il parvint à atteindre ce but, du moins pour quelque temps :

« J'ai toujours ressenti les bons effets de votre affection pour moi, mais jamais plus heureusement qu'en ce jour où vous venez de m'obtenir l'autorisation d'aller servir les saints martyrs du Christ, Marcellin et Pierre, qui, pour ce fait, ne peuvent manquer d'intercéder en votre faveur auprès de Dieu. Je rends donc à votre bienveillance les plus vives actions de grâces, et je vous prie avec instance de vouloir bien continuer, selon vos louables habitudes, d'être mon protecteur auprès de l'empereur mon maître et de ses fils, et surtout auprès du seigneur Lothaire, le jeune Auguste, dans l'affection duquel, bien que j'en sois indigne, j'ai la plus grande confiance. »

L'assemblée générale dont il est fait mention ci-dessus se tint à Nimègue, au mois d'octobre 830. Il s'y produisit une puissante réaction en faveur de Louis le Débonnaire, qui fut rétabli sur le trône impérial avec sa femme Judith. Mais, peu de temps après, Louis ayant fait un nouveau partage de l'empire, afin d'avantager son fils Charles au préjudice de ses enfants du premier lit, les trois fils d'Irmengarde se révoltèrent de nouveau ; ils prirent les armes contre leur père en 833, et réunirent leurs forces dans la plaine de Rothfeld, près de Colmar. Louis marcha contre eux avec une armée

Digitized by Google

formidable; mais il se vit bientôt abandonné par ses troupes et forcé de chercher un refuge dans le camp même de Lothaire. Une assemblée générale fut immédiatement convoquée; Lothaire s'y fit proclamer empereur, et ses deux frères, Louis et Pepin, reçurent des augmentations de territoire. C'est à la suite de cet événement que Louis le Débonnaire fut soumis à la grande pénitence ecclésiastique et contraint de se dépouiller de tous les insignes et attributs du pouvoir.

Il paraît qu'Éginhard avait assisté à l'assemblée générale; mais toujours empressé d'échapper aux positions critiques, il avait obtenu de Lothaire la permission de se retirer avant que la nouvelle division de l'empire fût réglée. Or, il arriva que, par suite de cette division, un de ses bénéfices fut compris dans les États de Louis le Germanique. C'est ce qui explique la lettre suivante adressée à ce prince :

« J'invoque la clémence du très-glorieux roi mon seigneur, et je le prie de ne pas être irrité contre moi, si je n'ai pu ni assister à la prestation du serment, ni plus tard me présenter devant lui. Je ne l'ai pas fait pour vous offenser, car, dans ce moment, j'étais déjà fort malade et tourmenté par la fièvre, comme je le suis encore aujourd'hui. C'est à peine si j'ai pu arriver jusqu'à votre frère Lothaire, et, avec sa permission, retourner comme ceux qui s'en allèrent, lorsque vous eûtes tous deux congédié l'assemblée. Je n'ai même profité de l'autorisation qu'il m'avait donnée, que parce que j'ignorais comment vous aviez réglé entre vous le partage de l'empire. En effet, le bruit s'était répandu que cette partie de la France orientale qui vous est échue, et dans laquelle j'ai un petit bénéfice, devait appartenir au royaume du seigneur Lothaire. Mieux instruit maintenant, j'adresse mes instantes prières à votre clémence pour qu'elle daigne me permettre de conserver ce bénéfice, et d'en jouir en attendant que j'aie obtenu du seigneur Lothaire l'autorisation de me rendre auprès de vous et de me recommander entre vos mains, si je puis jamais obtenir cette permission; car je désire vous rester toujours fidèle, et je suis tout prêt à me dévouer à votre service, si Dieu daigne m'accorder vie et santé. »

Cette lettre ne laisse point de doute sur le caractère féodal des bénéfices de cette époque. Ceux que possédait Eginhard étaient, comme les autres, de véritables fiefs, à raison desquels il était tenu de se recommander à son seigneur et de lui prêter serment de fidélité. La recommandation, cette sorte d'hommage lige, comme dit M. Teulet, était une obligation à laquelle Éginhard, devenu vassal du roi Louis le Germanique, ne pouvait se soustraire sans perdre son bénéfice. Les abbés et les évêques se soumettaient sans peine à cette marque de vassalité, parce qu'eux-mêmes ils avaient

Digitized by Google

des vassaux auxquels ils imposaient des obligations semblables. Et d'ailleurs n'était-ce pas l'Église qui avait substitué aux institutions germaniques tout le système des bénéfices, avec la vassalité, la dîme, la main-morte, la servitude de la glèbe, enfin tout ce qui constituait l'ordre social organisé sous son influence? Les gens d'église aussi avaient été les premiers à faire leur profit de l'application de ce système; il n'est pas de moyens fallacieux dont ils n'eussent fait usage pour satisfaire leur cupidité. Une dernière citation de la correspondance d'Éginhard montrera jusqu'à quel point pouvait s'oublier ce saint personnage, quand il s'agissait d'arracher aux princes quelque nouvelle concession :

Nous avons vu comment lui-même raconte que son notaire avait dérobé à Rome les reliques de saint Pierre et de saint Marcellin, pour les lui apporter à Mulinheim. Or, voici ce qu'il ose écrire à Lothaire, devenu empereur :

« Bien que je croie très-fermement à l'éternelle reconnaissance de mon très-pieux seigneur pour ses patrons les bienheureux martyrs du Christ, Marcellin et Pierre, qui, par le secret jugement de Dieu, abandonnant Rome, sont venus en France pour la gloire et la protection de votre royaume, et qui, par je ne sais quel motif, ont daigné me choisir pour hôte, moi qui ne suis qu'un pécheur... »

Voilà un préambule dans lequel évidemment la profanation le dispute à l'imposture. L'auteur n'hésite pas à constituer Dieu complice d'un vol, afin de donner à ce fait une couleur surnaturelle. Le but de cette manœuvre est d'obtenir de Lothaire « qu'en exécution d'un échange conclu avec l'évêque Otgaire (de Mayence), il assure aux saints martyrs la propriété du lieu où reposent leurs corps sacrés, et pour la délivrance duquel il (ce prince) avait déjà transféré au chapitre de Saint-Martin (de Mayence) des biens à lui appartenant. »

Les lecteurs se rappelleront peut-être qu'Éginhard avait eu la précaution de faire bâtir l'église de Seligenstadt sur un terrain situé hors des limites de son domaine. Il s'agit maintenant d'acquérir la propriété de ce terrain, qui appartenait au chapitre de Saint-Martin, et cette acquisition doit se faire au moyen de ce qu'Éginhard appelle *un échange*, de telle sorte que Lothaire donnera des biens à lui appartenant, en échange de ceux que le chapitre Saint-Martin abandonnera non à lui, mais aux bienheureux martyrs de Seligenstadt. C'est pour obtenir ce résultat que, dans la lettre précitée, Éginhard commence par débiter à Lothaire la fable susdite, et finit par lui dire :

« J'ai la ferme confiance que vous mériterez l'affection de Dieu

Digitized by Google

et de ses saints, si vous daignez, en cette circonstance, accomplir leurs vœux. Veuillez donc réfléchir, et considérez quelle récompense vous attend auprès de Dieu, et quelle sera votre gloire aux yeux des hommes, si par vous et de votre vivant le lieu où reposent les saints martyrs, si les édifices, si tout ce qui est nécessaire à leur culte se trouve augmenté, orné et embelli, de telle sorte que votre nom se rattache à une pieuse fondation, et que votre mémoire, unie à celle des saints martyrs, soit à jamais célébrée par la bouche de tous les peuples. »

Ce langage, qui étonne aujourd'hui, n'a rien d'extraordinaire pour l'époque; il est conforme aux idées du temps. L'introduction du christianisme ne paraît avoir eu d'autre effet que de substituer aux superstitions païennes des superstitions plus profitables au clergé et aux établissements monastiques. Les princes élevés par des moines étaient imbus de croyances absurdes; les lumières du christianisme n'avaient servi qu'à éteindre en eux le flambeau de la raison. Il en était de même du peuple; Éginhard nous l'a montré dans plusieurs lieux *chantant les louanges du Seigneur*, mais c'était toujours pour célébrer la gloire des saints martyrs dont les os avaient la vertu de guérir tous les maux. L'idée de la divinité, le sentiment religieux proprement dit, n'était pour rien dans ces démonstrations. Quant aux institutions nationales, germaniques, elles avaient presque entièrement disparu, pour faire place aux usages gallo-romains. On ne trouve dans les écrits d'Éginhard aucune trace de ces hommes libres, de ces propriétaires fonciers indépendants, auxquels l'histoire a donné le nom d'*ingenui*; on n'y rencontre que des seigneurs, des vassaux, des serfs et des serves, enfin, tous les éléments de la féodalité.

Éginhard lui-même est un type qui suffit à caractériser toute une époque. Cet homme d'un esprit évidemment supérieur n'emploie son intelligence qu'à tromper, qu'à mystifier ceux dont il espère tirer quelque avantage. Il se procure, on ne sait comment, de prétendues reliques de saints, et consacre la plus grande partie de son existence à exploiter, à l'aide de ces objets, la crédulité des princes et du peuple. Lorsque Louis le Débonnaire est régnant, il fait transporter ses reliques à Aix-la-Chapelle et leur fait faire des miracles jusque dans le palais impérial. Un chambrier de l'empereur est guéri miraculeusement de la fièvre, dont il souffrait depuis plusieurs mois. Un jeune Grec, qui travaillait aux constructions du palais, était atteint d'une cruelle infirmité; tous ses membres étaient contractés au point que ses pieds touchaient à ses fesses, et ses genoux à son menton (c'est Éginhard qui parle). Ses camarades l'apportèrent dans l'oratoire où se trouvaient les saintes reliques;

Digitized by Google

« là, ce jeune homme, s'étant mis à implorer avec des larmes abondantes l'assistance du Seigneur, fut si complétement redressé sous les yeux mêmes de tous les assistants, qu'il put, sur ses propres pieds, quitter ce même oratoire. »

Enfin, miracle moins difficile, Éginhard fait accroire à l'empereur Louis que saint Marcellin et saint Pierre sont ses patrons, ses protecteurs, les plus fermes appuis de son trône; et lorsque, plus tard, ce débonnaire monarque est détrôné par son fils Lothaire, Éginhard, se tournant vers celui-ci, lui dit à son tour que saint Pierre et saint Marcellin sont venus tout exprès de Rome pour le protéger. Dans la lutte qui s'engagea entre le père et le fils, toutes les fois que l'un des deux triomphe, il cherche à lui faire accroire que c'est à l'intervention de ses saints martyrs qu'il doit sa victoire. Le crédit des saints-martyrs est également utilisé pour le succès de ses affaires personnelles. Lorsque, par exemple, l'orage gronde autour du prince, et qu'il éprouve le besoin de se mettre à l'abri, il invoque la nécessité d'aller à Seligenstadt veiller au culte de saint Pierre et de saint Marcellin. Lorsqu'il convoite une propriété ou un bénéfice, soit pour lui-même, soit pour un de ses établissements religieux, il ne manque pas de faire valoir la récompense éternelle que saint Pierre et saint Marcellin feront obtenir au donateur.

Il est impossible de supposer qu'Éginhard n'eût pas la conscience de ses supercheries et de ses mensonges; lui-même en a fait implicitement l'aveu, lorsqu'il dit, en terminant son *Histoire de la translation des bienheureux martyrs saint Marcellin et saint Pierre :*

« Pour les adorateurs du Christ et pour les serviteurs respectueux des martyrs, je ne doute pas que ce ne soit là une lecture agréable; car ils pensent, je le sais, que rien de ce que Dieu a résolu de faire ne lui est impossible. Quant aux incrédules, quant à ces hommes qui déprécient la gloire des saints, comme je suis sûr d'avance que ce serait là pour eux une cause d'ennui et de dégoût, je crois devoir leur conseiller de n'y point jeter les yeux.... »

Au surplus, l'imposture était, au temps d'Éginhard, je dirai presque le fondement de la société humaine; c'était un des principaux moyens dont on se servait pour maîtriser les masses. On considérait comme dangereux pour l'ordre social que les notions vraies fussent répandues et vulgarisées. De là tout un système de déception, qui tendait à détourner les esprits de l'étude des sciences utiles, propres à développer l'intelligence, et à les attirer vers la contemplation de choses surnaturelles. Aujourd'hui même, il ne manque pas encore de gens qui pensent, comme au temps d'Éginhard, que les hommes sont d'autant plus faciles à gouverner qu'ils ont moins d'instruction.

Digitized by Google

Ces sectateurs de l'obscurantisme, confondant l'intérêt de la société avec l'intérêt de leur politique, approuvent et appuient tout ce qui peut contribuer à entretenir l'ignorance des masses, et à substituer aux lumières de la raison les chimères d'une foi de commande.

Ce système — ai-je besoin de le dire? — a toujours été celui de l'Église; il fut aussi, pendant longtemps, celui de tous les gouvernements monarchiques, oligarchiques et aristocratiques. Ce n'est que depuis la Réforme, en Allemagne, et depuis la fin du siècle dernier, dans les États catholiques, qu'on n'ose plus ostensiblement le pratiquer. Le soin de propager l'instruction publique que prennent aujourd'hui les gouvernements des peuples restés fidèles au catholicisme, est peut-être le plus significatif des phénomènes produits par la révolution de 1789; c'est un hommage rendu forcément à cette révolution, qui ne fut pas seulement française, pas seulement politique, mais qui a fait sortir de sa vieille ornière, pour la lancer sur la voie du progrès, la partie la plus arriérée de la société européenne.

P.-A.-F. Gerard.

Digitized by Google

FLORENCE A VOL D'OISEAU.

LETTRES D'UN VOYAGEUR.

Florence, le . . . . . .

I. — *De Bologne à Florence.*

..... Ce matin, à huit heures très-précises, la diligence m'a pris à l'Hôtel-Brun, de Bologne, pour me mener à Florence. On n'arrive qu'à la nuit noire, grâce aux Apennins, jetés mal à propos au travers de la route que nous allons suivre. Mais on me promet qu'un chemin de fer aura bientôt raison de la montagne. Les pioches sont à l'œuvre; on attaque l'obstacle de tous les côtés; bientôt ce grand voyage ne sera plus qu'une promenade de digestion.

Ma voiture est une certaine diligence Marignoli d'une réputation médiocre. Pas plus tard qu'hier, elle est rentrée à Bologne sans ses bagages, grâce à une de ces fâcheuses rencontres qui sont si banales en pays de montagnes. Les *birbanti* avaient commencé la visite des malles; mais comme cela leur prenait trop de temps, ils les ont chargées sur une petite carriole qu'ils avaient amenée, pour les fouiller chez eux, à tête reposée. Les brigands italiens ont voiture; vous voyez que le métier n'est pas aussi gâté qu'on le dit.

J'ai lu pourtant, en face même de ma place, dans cette diligence, un écriteau franco-italien des plus rassurants. En voici la copie textuelle :

Non competono mancia ad alcuno degl' inservienti, nè agli uffizi nè lungo lo stradale.

Personne a droit a de bonne mains, ni chez les bureaux ni long de la route (sic).

(Signé) MARIGNOLI.

La *mancia* ou *bonne-main*, comme vous savez, est le nom italien du pourboire. Admirez-vous l'hypocrisie de l'inscription? Elle semble dire qu'on ne trouve pas en chemin d'autres voleurs que les postillons : vous voilà tranquillisé tout de suite.

Digitized by Google

Notre voiturée se composait : 1° d'une vieille bourgeoise florentine, dont le visage faisait la meilleure réclame à l'air de Florence; elle avait 74 ans et n'en paraissait pas cinquante; avec cela, gaie comme un pinson et vive comme une alouette; — 2° de deux marchands bolonais; — 3° d'un jeune étudiant qu'on expédiait à l'Université de Pise. — Tout ce monde ne parlait qu'italien; c'est vous dire que j'étais plus au paysage qu'à la conversation. Il ne tenait qu'à moi, il est vrai, de causer en latin avec l'étudiant, mais ma paresseuse mémoire s'est bientôt refusée à cette gymnastique.

Donc, rien à vous conter aujourd'hui. Je n'ai rien appris, il ne m'est rien arrivé. Du reste, nous avons un soleil magnifique qui se prête peu aux aventures. Chemin faisant, nous n'avons rencontré que des gens endormis, les cantonniers au bord de la route, les paysans au seuil de leur grange, les charretiers au fond de leur voiture. Tout était sur le dos ou sur le ventre. Les chevaux eux-mêmes, se traînant cahin-caha, d'un pas alourdi, n'avaient pas l'air complétement éveillés.

Ceci nous a valu la seule rencontre un peu dramatique qui ait accidenté un moment le voyage. C'était à trois ou quatre lieues de Bologne. Le sommeil général nous avait gagnés, quand tout à coup un furieux *Dio birbone!* (1) est venu nous tirer de notre béatitude. Devant nous marchait une pauvre petite charrette, attelée d'un de ces chevaux somnambules; une vieille femme et un petit garçon y étaient étendus dans les bras l'un de l'autre. Le chemin était passablement étroit, notre conducteur leur crie de se ranger. Point de réponse; les pauvres gens dormaient vraiment en conscience; la bête, les yeux à demi fermés, continua de marcher en zigs-zags, comme dans un rêve. Notre conducteur lance deux ou trois appels assaisonnés de deux ou trois jurons, après quoi, en vrai Bolonais, il perd patience. Vlan! il allonge un grandissime coup de fouet à notre attelage qui prend le galop, et crac! voilà la chétive charrette accrochée, disloquée, culbutée! La vieille femme est lancée d'un côté, l'enfant de l'autre, dans la poussière; leur malheureuse haridelle se réveille juste sous nos roues. — Les cris de terreur, vous les entendez. On arrête; par miracle, personne n'avait une égratignure. Pendant que la pauvre vieille, blême de saisissement, se ramasse en chancelant et ramasse son petit, notre conducteur, criblé de nos reproches, essaie de remettre sur pied la voiture qu'il a renversée. Malheureusement, il fallait commencer par le cheval, et quel cheval! un cadavre efflanqué, un squelette, un fan-

(1) *Dieu brigand!* juron populaire. Cela varie étrangement les *Santa madonna!*

Digitized by Google

tôme, aussi insensible au fouet qu'à l'éperon. Une seconde fois, notre conducteur pousse un *Dio birbone!* exaspéré; en un bond, il se retrouve sur son siége, et derechef la diligence s'ébranle, bien que le premier tour de roue doive écraser la bête couchée. — Nouveaux cris d'épouvante; il nous semblait que nous étions tous complices d'un assassinat! — Mais nous en fûmes encore quittes pour la peur. La Rossinante s'était jetée de côté; l'instinct de la conservation, paraît-il, vivait encore dans cette carcasse usée. En nous retournant, nous l'avons revu debout sur ses vieilles jambes cagneuses et frissonnantes.

Vous voyez que si les voleurs sont à craindre, il n'est pas toujours bon non plus de rencontrer la diligence.

Je vous note ce féroce conducteur comme un phénomène; car, règle générale, ce qui plaît le plus dans les mœurs italiennes, c'est leur parfaite politesse. Ce type d'abrutissement et de brutalité que nous appelons *la canaille*, n'existe pour ainsi dire pas dans ce pays si doué de toutes façons. Le peuple lui-même sait vivre. Il semble que le souvenir de leur grandeur passée, si vivace chez tous les Italiens de toutes les conditions, leur imprime une certaine dignité au moins extérieure dans les manières et les attitudes. Il faut aussi compter pour quelque chose la finesse proverbiale des intelligences et la sobriété exemplaire des estomacs. Chose admirable! L'Italie, qui produit tant de vin, et tant de sortes de vins, est peut-être le pays du monde qui boit le moins. Vous y ferez cent lieues sans y découvrir un homme ivre. Étonnez-vous donc de la politesse toscane quand vous voyez, au seuil des cabarets, par les chaleurs les plus dévorantes, les charretiers se rafraîchir en *gentlemen* d'un verre d'orangeade ou d'un sorbet!

Notre route s'est continuée tranquillement et pacifiquement.

Le voyage des Apennins rappelle un peu celui du Mont Cénis, mais en petit. Des montagnes moins hautes et moins sauvages, des torrents moins tapageurs. Les roches laissent ici de la place aux prairies. A chaque instant, vous trouvez quelque joli village tapi dans ces gorges profondes. Toutefois, ces habitations du désert ont leur physionomie spéciale et tranchée. Les portes sont massives; les fenêtres, rares et étroites, garnies de volets et de barreaux solides, ne commencent qu'à une grande hauteur. Les maisons ont un faux air de petites forteresses et semblent se défier d'un ennemi invisible, voleur ou gendarme.

A mesure que nous nous éloignons de Bologne, les portiques se font de plus en plus rares; bientôt ils disparaissent entièrement. Ajouterai-je que la race semble s'appauvrir comme l'architecture?

Digitized by Google

Que sont devenues ces chevelures touffues, luxuriantes, qui donnent un air si florissant à la beauté des jeunes femmes de Bologne, et qui font paraître les vieilles Bolonaises si farouches et si hérissées?

Voici pourtant un joli détail dans le tableau : Remarquez-vous toutes les taches rouges dont le paysage est émaillé? On dirait que l'Italie, amoureuse du *paraître*, affectionne surtout cette couleur bruyante. Le paysan bâtit sa maison en brique rouge, la couvre de tuile rouge, peint ses volets et ses portes en rouge; les charrettes qui nous croisent sont rouges; les charretiers, comme si c'était l'uniforme obligé du métier, portent tous des ceintures et des cravates rouges. Ce rouge perpétuel charmerait l'œil des peintres; il vient jeter à propos, dans le paysage sombre, sa note éclatante et joyeuse.

Une autre gaîté du site italien, c'est la vigne. Cent voyageurs l'ont décrite avant moi; mais je ne saurais m'empêcher d'en dire mon mot et d'en témoigner mon admiration. Vous savez qu'elle ne grimpe pas comme en France, elle ne s'appuie pas à l'échalas, elle ne touche pas la terre; elle court d'un arbre à l'autre suspendue en guirlandes. Ce n'est pas que le vigneron vise le moins du monde au pittoresque, comme le croiraient volontiers les enthousiastes de la *terre des arts;* il économise son terrain, voilà tout. Mais quel joli effet décoratif! Les arbres penchés en avant, en arrière, à droite, à gauche, ont l'air d'entrelacer leurs bras pour danser de folles sarabandes. Ils sont ivres; ils prennent la vie fantasque que leur prête la mythologie; en les regardant, on croit au paganisme. On jurerait que leur écorce va éclater et que leurs dryades vont apparaître!

A la Porretta, village de 1,200 habitants désigné pour le *rinfresco*, nous avons fait un excellent dîner auquel rien ne manquait, pas même une crème au café et des ananas. Nous avions dîné de même ou à peu près, au sommet du Mont Cenis. N'admirez-vous pas comme la vie est bonne, les trois quarts du temps, dans ces pays de pierres qui prétendent manquer de tout? — Enfin, vers six heures du soir, nous avions franchi les grandes portes moyen-âge de Pistoïa, où l'on quitte la diligence pour prendre le chemin de fer de Florence.

Grâce à l'humeur bouillante de notre conducteur, nous sommes arrivés deux bonnes heures trop tôt. Notre septuagénaire florentine, toujours gaie et affamée de plaisirs, en profite pour courir à un théâtre diurne, l'*Arena nazionale*, où l'on joue un gros drame sur Savonarole; elle arrivera encore à temps pour voir pendre et griller le prophète, elle n'en demande pas davantage. Pour moi, j'utilise mes loisirs forcés en visitant la ville, qui est charmante. Au

Digitized by Google

XIIIe siècle, Pistoïa était l'ennemie et même un peu la rivale de Florence; sous les Médicis, elle devint sa sujette; maintenant qu'un chemin de fer les unit, elle n'est plus qu'un de ses faubourgs. A mesure qu'elle s'est vue subalternisée, humiliée, elle s'est dépeuplée. Vous diriez un couvent pour l'ordre, un cimetière pour le silence. De larges rues dallées, d'une propreté parfaite; de belles et curieuses églises bâties par grandes assises alternées de marbre blanc et de marbre noir; pas une voiture, pas un passant, nul bruit que celui de l'heure qui sonne, çà et là, aux clochers d'alentour; voilà Pistoïa. Pour les habitants, je ne sais ce qu'on en a fait. Vous ne rencontrez personne, si ce n'est deux ou trois vieilles femmes qui causent devant leur porte tout en faisant tourner d'énormes rouets de l'aspect le plus primitif. La première idée qui m'est venue, c'est que la population était en voyage, et je m'attendais, à chaque tournant de rue, à lire cette enseigne quelque part : *Ville à louer.*

Quand nous sommes montés en waggon, il était nuit noire. Florence s'est annoncée à nous de la façon la plus poétique. Le ciel s'était rempli d'étoiles; la terre avait aussi les siennes; les vers luisants et les lucioles fourmillaient au bord du chemin; c'était une perpétuelle et charmante fantasmagorie que ces clartés furtives, qui se poursuivaient, brillaient, s'éteignaient, par milliers, dans le gazon noir. Le vent n'était plus qu'une haleine; l'air parfumé, tiédi, caressait les visages. Puis, comme si Florence se fût appliquée à mériter son nom, partout des fleurs! Des fleurs sur tous les chapeaux! des fleurs à toutes les boutonnières! Jusqu'aux chevaux qui portaient un bouquet sur l'oreille. On n'a pas vu Florence qu'on l'admire déjà. Il vous semble que cette ville des fleurs ne peut être qu'une ville enchantée. Et vous contemplez vos voisins avec respect, en songeant que vous avez devant vous des compatriotes du Dante, des disciples de Machiavel et des descendants des Étrusques, ces divins potiers.

II. — *Florence. — De la place de la Seigneurie à la place du Dôme.*

J'ai commencé ma visite aux monuments de Florence par le *Palais-Vieux*. Après avoir jeté un coup d'œil à sa vieille et sombre façade, j'avais franchi sa porte, gardée par de colossales sentinelles de marbre, à gauche, le *David*, de Michel-Ange, à droite, le groupe d'*Hercule et Cacus*, de Baccio Bandinelli, — et je m'étais trouvé dans son *cortile*, petite cour couverte, dont les voûtes sont

Digitized by Google

soutenues par d'énormes colonnes de Michelozzo. J'y rencontrai un architecte français, le mètre à la main. Il prenait la mesure de ces colonnes, étonné, sans doute, comme quiconque les voit, qu'elles parussent si légères et si élégantes, avec des proportions si massives et si trapues. Il s'assura de leur hauteur, de leur épaisseur, des dimensions des bases, de celles des chapiteaux, n'oublia pas celles du *cortile* lui-même, nota le tout à son carnet, et s'en alla. Sûr de ses chiffres, il se croyait sans doute maître du secret de Michelozzo, et qu'il pourrait reconstruire, quand bon lui semblerait, ces étonnantes architectures. Pauvre homme! vrai type de l'architecte vulgaire, qui ne voit dans son art que des calculs et des mesurages. Ce qu'il oubliait, c'est que Michelozzo était sculpteur en même temps qu'architecte, et c'est au sculpteur, non à l'architecte, que ce *cortile* doit sa beauté. L'architecte avait eu besoin de ces colonnes vraiment massives et lourdes — *de grosses méchantes colonnes*, disait crûment Des Brosses, — pour soutenir les voûtes croulantes. Mais le sculpteur est venu ensuite; il a caché ces fûts énormes sous une broderie de fleurs et d'arabesques, il y a fait grimper toute une série de génies et d'amours nus, divinement élégants, et voilà comment la pesanteur de l'ensemble a disparu sous la légèreté des détails. Les calculs et la science du métier ne sont pour rien dans ce miracle, accompli uniquement par le goût et la fantaisie de l'artiste.

Ces tours de force sont communs dans l'architecture florentine. Aucune ne s'éloigne davantage des règles reçues et ne représente mieux le génie capricieux de la renaissance. J'y reviendrai. Mais procédons par ordre, et avant de juger Florence, regardons-la.

Une observation que tout le monde a faite, c'est l'aspect remarquablement contrasté de cette ville charmante. C'est un Janus à double visage : une face sourit, l'autre menace. D'un côté, la politique l'assombrit; elle est restée, en maint endroit, telle que l'ont faite ses vieilles guerres civiles; fenêtres grillées, portes à guichets; palais massifs et noirs et fermés comme des bastilles; adieu les portiques hospitaliers de Bologne! D'autre part, l'art l'égaie et l'enchante. Autant le palais, où se retranche l'égoïsme individuel, est défiant et rébarbatif, autant l'église, asile ouvert à tous, est gracieuse, souriante, coquettement parée. Un pont est un monument, une fontaine est un bijou. Et dans les rues, sur les places publiques, au fond des jardins verdoyants, abonde cette blanche population de statues qui double l'animation d'une ville et qui prête encore aux cités mortes une sorte de vie idéale.

Ce qui est curieux, c'est que ces bastilles et ces chefs-d'œuvre

Digitized by Google

sont du même temps. Ce bel art florentin, dont on admirera éternellement la suprême élégance, a fleuri et grandi dans les orages de la vieille république florentine. Phénomène assez simple, au fond, pour qui réfléchit. La liberté donne un égal essor aux âmes et aux intelligences. L'habitude de la lutte apprend à mépriser la vie; elle crée la passion de la gloire et les rêves d'immortalité.

La Florence républicaine revit tout entière sur la *place du Grand-Duc*, qu'on a débaptisée après 1859, pour lui rendre son vieux nom : la *place de la Seigneurie*. D'où vient la configuration irrégulière de ce forum moyen-âge, écorné à l'un de ses coins par la masse du Palais-Vieux? Ce sombre édifice n'eût-il pas fait meilleur effet au fond de la place? Pourquoi ne pas mettre aussi au milieu de la place la grande fontaine qui est acculée si bizarrement à l'angle du palais, la fontaine sculptée par l'Ammanato, un colossal Neptune de marbre entouré de Naïades et de Tritons de bronze? C'est que le peuple le voulait ainsi. Il avait défendu qu'aucun monument s'élevât jamais sur cette place maudite, autrefois occupée par une maison qu'il avait renversée, celle des Uberti, les assassins de Buondelmonte.

Le Palais-Vieux ne logea pas d'abord d'autre souverain que le peuple; de là son caractère farouche. Ce fut le peuple qui l'éleva, en 1295, sur les dessins d'Arnolfo di Lapo, pour braver les forteresses et les tours des patriciens. Ce fut le seul palais qui restât debout à Florence, un demi-siècle plus tard (1343); car ceux des nobles croulèrent alors; la noblesse elle-même disparut; elle avait quitté ses titres, effacé ses armoiries; elle s'était faite peuple, afin d'échapper aux fureurs populaires. Ce fut au Palais-Vieux encore, en 1378, que le peuple florentin remporta un plus beau triomphe dans la personne d'un simple cardeur de laine, Michele di Lando. Machiavel raconte dramatiquement l'histoire de ce héros plébéien, bien supérieur au Masaniello des Napolitains. Mécontente de ses magistrats, la foule avait envahi le palais; ce Michele la précédait pieds nus, en haillons, brandissant le drapeau du gonfalonnier de la justice. Un caprice, une raillerie peut-être de la multitude le nomma gonfalonnier lui-même. Le cardeur se montra digne de ce titre, qu'il prit, lui, fort au sérieux. Aussitôt élu, il fait taire les troubles auxquels il a dû sa fortune; il défend le vol et l'incendie, et, en guise d'avis aux récalcitrants, il dresse un gibet sur la place. Puis, il crée de nouveaux syndics aux corps de métiers, donne d'autres magistrats à Florence, et réorganise l'état de fond en comble avec un tact, une prudence, une sûreté de vues admirables. La multitude essaie de se révolter contre le maître qu'elle s'est donné. Mais Michele est né

Digitized by Google

général, comme il est né homme d'État. Il monte à cheval, court sus aux rebelles et met leurs bandes armées en déroute. Le merveilleux, c'est que sa fortune subite n'enivra pas ce pauvre cardeur de laine. Après avoir exercé le pouvoir pendant trois ans, avec une sagesse qui l'immortalisa, il accepta sans murmure et sans lutte l'exil auquel le condamna un revirement de l'opinion, aussi jalouse, aussi inconstante à Florence qu'elle l'était dans l'Athènes antique. On comprend ce que valait une race dont les derniers rangs suscitaient de tels hommes.

Quand on regarde le Palais-Vieux, on dirait que ces faits se sont passés hier. On a peint à fresque, dans le haut de sa noire façade, les écussons des divers pouvoirs qui se sont succédé à Florence. Il y en a neuf, parmi lesquels figure assez fantasquement le monogramme du Christ, élu gonfalonnier en 1527 (mais qui eut pourtant une vingtaine de voix contre lui). Et l'on retrouve aussi, sur l'un des neuf écussons, les outils du cardeur de laine. Comme ce vieux donjon a bien gardé son cachet de palais révolutionnaire ! A voir ses hautes murailles hérissées de créneaux, ses fenêtres étroites et espacées comme des meurtrières, ses pierres abruptes, ses portes basses, ne semble-t-il pas qu'il s'apprête à soutenir de nouveaux assauts ? Il ne lui manque qu'un pont-levis.

L'art n'est pas oublié néanmoins dans cette construction colossale ; le gracieux ici se mêle au terrible. J'ai cité le *cortile* de Michelozzo qui fait au Palais-Vieux une si jolie entrée. Au centre de la cour se dresse une délicieuse fontaine de Verrochio, vasque de porphyre, d'où sort un petit enfant de bronze, tenant dans ses mains un poisson. La noire façade elle-même a sa coquetterie. Quoi de plus élancé et de plus élégant que la tour carrée qui la surmonte ? Quoi de plus léger que la galerie à jour qui se suspend à la tour, à mi-chemin de sa hauteur, et qui lui fait, pour ainsi dire, ceinture ? Elle est pourtant plus vieille encore que le palais lui-même, cette tour d'une sveltesse si juvénile, et qui s'appelle avec une simplicité toute primitive la tour de la Vache, *della Vacca*. C'était sa cloche qui appelait le peuple au combat. A ce bruit redoutable, les boutiques se fermaient, les maisons se fortifiaient, les citoyens allaient cacher leurs effets dans les monastères et dans les églises ; les corps de métiers s'assemblaient en toute hâte, nommaient leurs syndics et accouraient, bannières en tête.

A côté du Palais-Vieux, et comme pour prouver que la liberté, malgré les discordes qu'elle engendre, ne fait qu'activer le développement des peuples, s'élève le palais des *Offices*, sous les larges portiques duquel défilent les statues des Florentins illustres. Il faut

Digitized by Google

remonter aux civilisations antiques pour trouver tant de grands hommes dans une si petite cité. La plupart de ces noms et les plus glorieux, *Dante*, *Machiavel*, *Boccace*, *Léonard de Vinci*, *Michel-Ange*, etc., appartiennent à la période républicaine de Florence. Le règne si vanté des Médicis n'y ajoute guère qu'un seul homme qui soit de leur hauteur, *Galilée*.

Mais le palais des Offices est placé en marge de la place et n'en fait pas partie. Il est masqué par la *loge d'Orcagna*. Encore un vieux monument de la Florence républicaine. On regarde ce beau portique à triple arcade comme le chef-d'œuvre de ce genre d'architecture, et la vérité est qu'il vaut, à lui seul, tous ceux de Bologne. N'est-il pas surprenant de rencontrer dans Orcagna, ce peintre encore barbare, le plus pur, le plus noble, le plus élégant des architectes? Peu de détails dans cette construction d'un goût sévère; mais chaque détail est exquis, depuis la balustrade découpée en trèfles qui court au-dessus du portique, jusqu'aux bizarres médaillons dessinés sous cette balustrade, et où Jacopo di Pietro a sculpté en bas-reliefs les figures de six vertus d'une tournure gothique et naïve. Cette *loggia* est, depuis des siècles, une sorte de musée en plein air. C'est là que sont exposés quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus célèbres de la sculpture florentine, le *Persée* de Benvenuto Cellini, la *Judith* de Donatello, le groupe de l'*Enlèvement des Sabines*, de Jean de Bologne; quelques antiques, mêlés à ces ouvrages de la renaissance, contribuent encore à les faire valoir, et fournissent à l'artiste des comparaisons instructives. Mais le portique d'Orcagna avait d'abord une destination purement politique. Il servait à l'installation du gonfalonnier, aux harangues des magistrats, à la proclamation des décrets populaires; c'étaient les rostres du forum florentin. On avait élevé des arcades en 1355, c'est-à-dire après la défaite définitive de la noblesse.

En regard de ces anciens monuments, et comme contraste, vous avez le bâtiment de la poste restante, dont les fenêtres s'ouvrent sur la place. Ces fenêtres sont garnies de guichets; les vingt-quatre initiales de l'alphabet, peintes au-dessus des croisées, vous disent à quel guichet vous pouvez citer votre nom et demander vos lettres. C'est un va et vient perpétuel de visiteurs affairés. Il va sans dire qu'on trouve là, chaque matin, tout ce qu'il y a de voyageurs à Florence.

Je ne décrirai pas ici, une à une, les statues qui tempèrent si heureusement la sévérité de la *place du Grand-Duc*, et auxquelles il faut ajouter la statue équestre de Cosme I^er^ de Médicis, érigée au milieu de la place; nous reverrons tout cela quand nous parlerons

Digitized by Google

de la sculpture florentine. Notons seulement en passant, et pour n'avoir plus à y revenir, que tous les colosses sont manqués, le *David* de Michel-Ange, le *Neptune* de l'Ammanato, l'*Hercule* et le *Cacus* de Baccio Bandinelli. Même défaut dans tous ces marbres : on dirait que la pesanteur des blocs a un peu passé dans le style. Le *David* de Michel-Ange se sauve, il est vrai, par quelques morceaux admirables. Le *Neptune* se fait aussi pardonner sa lourdeur par l'élégance des naïades de bronze qui l'escortent, vrais types des grâces allongées de la Renaissance, grands corps aux lignes serpentines, surmontés de têtes grosses comme le poing. Mais pour le groupe énorme de Bandinelli, il mérite toutes les railleries dont l'accablait le violent Benvenuto. « La tête de ton Hercule, disait-il à Bandinelli lui-même, est mal attachée au cou... Sa poitrine et ses muscles semblent copiés d'après un mauvais sac de melons dressé le long d'un mur... On ignore comment les jambes tiennent à ce torse difforme... Quant aux bras, ils sont tous deux étendus sans aucune grâce... La statue tombe en avant de plus d'un tiers de brasse, lourde bévue... Un des pieds est enterré et l'autre semble posé sur des charbons ardents. » — Quoi qu'il en soit, tous ces colosses eux-mêmes concourent à donner à la place du Grand-Duc un caractère grandiose et superbe. Cosme de Médicis aurait voulu l'encadrer de nobles architectures et en accentuer encore, s'il se pouvait, la majesté sévère. Michel-Ange, consulté, lui répondit : — « Vous n'avez qu'à continuer les arcades de la loge d'Orcagna. Je ne saurais rien inventer de mieux. »

Maintenant, passons de la *place du Grand-Duc* à la *place du Dôme*, en traversant la rue de *Calzaioli* : nous y admirerons d'autres monuments d'une beauté toute différente.

Il en est jusqu'à trois qui se sont donné rendez-vous ici :

1° Le *Baptistère*, superbe édifice octogone qui était d'abord un temple païen, et qu'on a évangélisé « contre l'intention des fondateurs. » La voûte, construite jadis à ciel ouvert comme celle du Panthéon, fut fermée au moyen d'une lanterne en 1550. Auparavant, on avait comblé des fossés qui entouraient le temple et dont il est encore question dans Boccace. Arnolfo di Lapo avait restauré tout l'édifice et donné à ses murailles un riche revêtement de marbres. C'est là que Ghiberti a laissé ces fameuses portes de bronze que Michel-Ange proclamait dignes du paradis, et dont j'aurai à reparler en détail.

2° *Sainte-Marie des Fleurs*, c'est-à-dire la cathédrale elle-même. Son nom lui vient des armes de Florence, un lys rouge sur champ blanc. Elle a immortalisé deux hommes, Arnolfo di Lapo,

Digitized by Google

qui a construit ses murs, Brunelleschi, l'auteur de sa prodigieuse coupole qui a servi de modèle à celle de Saint-Pierre. Elle renferme aussi quantité de merveilles ou de curiosités artistiques sur lesquelles nous reviendrons.

3° Enfin le *Campanile*, espèce de clocher que la mode italienne plaçait, par un curieux caprice, à côté de l'église et non à son sommet; — merveilleux ouvrage de Giotto, qui prouve qu'il était bien plus grand comme achitecte que comme peintre, — précieuse tour carrée à revêtement de marbre noir, rouge et blanc, dont chaque détail est admirable, et que Charles-Quint eût voulu, disait-il, mettre dans un étui. En vérité, on l'y eût mis qu'il ne serait pas mieux conservé. On n'imaginerait guère que cinq siècles ont passé sur cette construction légère, tant elle est restée éblouissante de jeunesse et de beauté.

Je ne sais pas d'architectures qui étonnent autant l'étranger que ces trois monuments, fraternellement groupés sur la même place. Ils ont un style à eux dont on ne peut se faire aucune idée dans nos villes du nord; ils brillent par des grâces, des coquetteries, des fantaisies dont on ne soupçonnerait pas que l'architecture des églises soit susceptible, quelque riches et ornées que soient déjà nos cathédrales gothiques.

Autant le palais est rébarbatif, disais-je en commençant, autant l'église est souriante. Voilà en effet l'impression. Pourtant *Sainte-Marie des Fleurs* et le *Palais-Vieux* ont eu le même architecte, Arnolfo. Pourtant des scènes analogues se sont passées dans ces lieux si différents. N'est-ce pas dans l'église que s'est dénouée la fameuse conspiration des Pazzi, ces Brutus du xv^e^ siècle, qui donnent à Florence un trait de ressemblance de plus avec les républiques antiques? Harmodius et Aristogiton n'étaient pas trempés d'une façon plus terrible. « La fermeté et l'inaltérable constance avec lesquelles François et Bernard surent dissimuler leur fureur et leur effroyable dessein, méritent, dit Machiavel, d'être transmises à la postérité. En accompagnant Julien de Médicis (leur victime), lorsqu'il se rendait à l'église, ils l'entretinrent de plaisanteries et de propos de jeunes gens. François porta la dissimulation jusqu'à le serrer dans ses bras, pour sentir s'il n'avait pas sous ses habits une cuirasse ou quelqu'autre moyen de défense. » — La veille du crime, les conjurés avaient mis ordre à leurs affaires avec le même indomptable sang-froid; c'est du moins ce que Machiavel rapporte de l'un d'eux, Jacques Pazzi. « Il paya toutes ses dettes et remit avec une exactitude prodigieuse, à leurs vrais propriétaires, celles des marchandises qu'il avait à la douane et dans sa maison, ne vou-

Digitized by Google

lant exposer personne à partager sa disgrâce. » — Je n'ai pas à raconter le drame, — comment Julien de Médicis fut poignardé en pleine messe, — comment Laurent, réservé à de hautes destinées, put s'échapper, — comment les conjurés ne réussirent pas à soulever le peuple et furent mis à mort, — comment l'archevêque Strozzi, leur complice, fut pendu le soir même aux barreaux du Palais-Vieux. La pièce d'Alfieri, si monotone et laconique qu'elle soit, a popularisé cette tragique histoire.

Mais *Sainte-Marie des Fleurs*, elle, ne s'en souvient guère. La belle église est aussi gaie, aussi charmante, que si elle avait été, de tout temps, étrangère à de telles atrocités. Faut-il vous dire, d'un mot, à quoi tient cette coquetterie de l'aspect? Elle n'est pas dans la silhouette générale de l'édifice, très-simple et très-noble. Elle n'est pas dans la richesse de la façade, sur le plan de laquelle, pendant des siècles, les Florentins n'ont pu s'accorder et qui est encore à faire; car il n'existe guère qu'une façade postiche, peinte à fresque par Passignano, sous Cosme III; encore est-elle aux trois quarts effacée. Non; ce qui charme d'abord dans *Sainte-Marie des Fleurs*, ce n'est ni le style, ni les détails : c'est la couleur. Comme le Campanile, elle est revêtue du haut en bas d'une marqueterie de marbres variés, blancs et noirs, rose tendre, vert clair. — Grande faute! disent certains critiques. Cela manque de simplicité! — (le simple, c'est le nu, pour cette école); cela papillotte! il faut de l'unité et de l'ensemble! — (il paraît qu'Arnolfo et Giotto, ces grands architectes, n'avaient deviné ni l'un ni l'autre que la première loi de l'art est l'ensemble; *M. un tel*, auteur d'un *Guide* quelconque, leur fait cette leçon en passant). — Hélas! La vérité, c'est que la cathédrale florentine, avec ses marbres multicolores, a l'air d'une princesse dans sa robe de gala. Ces couleurs gaies et tendres s'assortissent dans une harmonie délicate, paisible, qui récrée délicieusement le regard. Ces pierres variées servent à former sur les hautes murailles de l'édifice toutes sortes de mosaïques et de dessins d'un goût exquis. L'artiste a distribué ces charmantes broderies avec tant de mesure et un tact si parfait, qu'elles n'altèrent en rien, je ne dis pas seulement l'ensemble, mais le caractère même de l'église, aussi grandiose, aussi sévère dans son style que les temples grecs les plus purs, que les cathédrales gothiques les plus sombres et les plus imposantes. C'est du gothique encore pourtant, mais c'est le gothique italien, bien moins naïf, mais plus choisi que le gothique du nord, et où l'on sent encore passer le souffle léger de l'inspiration antique. Ici, plus de gargouilles monstrueuses, faisant du haut de l'église la grimace aux passants; plus

Digitized by Google

de clochetons pointus, déchirant l'azur du ciel de leurs aiguilles multipliées ; plus de porches profonds et noirs ; plus d'ornementations touffues et hérissées ; plus de fortes saillies ni de fortes ombres ! La sobriété la plus irréprochable, le goût le plus fin ont présidé à toute la construction. Les murs de *Sainte-Marie des Fleurs* sont presque nus ; ils n'ont guère d'autres ornements que les mosaïques de leurs marbres de couleur, si bien que la pureté des profils reste ici parfaitement intacte. Les seules parties sculptées et travaillées sont les portes et les fenêtres. Arnolfo leur a fait des encadrements d'une richesse prestigieuse. Frêles colonnettes tournées en vis, beaux pilastres brodés de fleurs, consoles festonnées, nervures et dentelures élégantes, pinâcles surmontés de statuettes, médaillons renfermant des bustes, tympans habités par des groupes, rien ne manque à la décoration. Mais aucun détail ne « tire l'œil. » Toutes ces sculptures observent dans leurs saillies, leurs accents, leurs arêtes, une étonnante discrétion. Ce qui n'empêche pas les parties sculptées de produire, avec les parties lisses de l'édifice, un contraste du plus grand effet. Comme le *Campanile*, bâti, sculpté, orné dans le même style et le même goût, l'immense cathédrale est un joyau qui semble échappé d'un écrin de velours. Quelle grâce ! quelle fantaisie ! quelle originalité ! et comme cette masse de marbre, si capricieusement colorée, vous éblouit dans le rayonnement du plein jour ! Quand Michel-Ange quittait Florence pour aller bâtir *Saint-Pierre*, il criait à *Sainte-Marie des Fleurs* : — Adieu ! je vais te refaire plus grande, mais non plus belle ! — Et il avait raison. C'est le gigantesque *Saint-Pierre* qui enthousiasme la foule, pour qui la question de dimension est tout, mais c'est *Sainte-Marie des Fleurs* qui, pour bien des artistes, reste le modèle à étudier. L'admiration de Michel-Ange lui demeura fidèle, malgré le chef-d'œuvre d'architecture qu'il avait lui-même élevé. Quand il mourut, il voulut que son tombeau fût placé à *Santa-Croce*, de manière, disait-il, qu'il pût voir encore de loin le monument charmant qu'il avait imité.

JEAN ROUSSEAU.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

VIOLETTE.

—

Elle avait crû seulette au bord d'un petit sentier et, perçant de sa jolie tête la neige qui la recouvrait de toutes parts, elle avait regardé autour d'elle. Un manteau blanc cachait à ses yeux cette terre dans laquelle ses racines pompaient les sucs nourriciers; il s'étendait au loin sur tout l'espace que son regard pouvait embrasser. Çà et là, quelques rouges-gorges affamés cherchaient vainement une nourriture quelconque; de temps à autre ils jetaient un petit cri, et Violette comprit qu'ils lui disaient : « Rentre bien vite sous ta couverture de neige; tu as là un nid chaud; ne t'expose pas au froid, tu es trop frêle encore. » Et Violette les vit s'envoler; ils grelottaient, malgré les bonnes plumes dont ils étaient couverts; ils n'avaient rien trouvé à becqueter sur la neige récemment tombée. Violette les plaignait; elle aurait voulu leur dire : « Venez sucer, avec mes racines, dans l'intérieur de la terre, venez vous abriter sous le manteau de neige. » Mais tout à coup, elle entendit de petits cris joyeux; les rouges-gorges chantaient : « Nous avons trouvé un houx; oh! les bonnes baies rouges, régalons-nous, régalons-nous ». Ils sautillaient sur les branches du houx, ils se miraient dans ses feuilles luisantes, d'un si beau vert; et sous ces feuilles qui les abritaient du froid, ils becquetaient les baies vermeilles, en répétant leurs cris joyeux.

Heureuse du bonheur de ses nouveaux amis, Violette leur envoya un gracieux salut, puis rentra sous le manteau de neige, car elle sentait un froid terrible la gagner peu à peu.

Cependant le tapis blanc s'étendait toujours sur la terre et cachait presque entièrement la fleurette. Les rouges-gorges venaient rarement la visiter. Ils étaient en quête d'un nouveau houx, car tous leurs amis, et surtout les effrontés petits moineaux les avaient

Digitized by Google

aidés à dévorer les belles baies rouges, si bien qu'à la fin il n'en était plus resté.

Violette se sentait triste.

Un jour, elle vit s'avancer vers elle un être bien plus grand que les oiseaux et comme elle n'en avait jamais vu. Une auréole de cheveux blonds encadrait une figure douce et expressive sur laquelle se lisait une profonde tristesse. Violette, attirée vers cet être sympathique, fut heureuse en voyant deux grands yeux bleus, rayonnants de bonheur, se pencher vers elle.

Écartant avec précaution la neige qui recouvrait la fleurette, la petite fille s'écria : Bénie sois-tu, douce promesse du printemps! O ma mère, ma bonne mère, la santé te reviendra avec les beaux jours. Et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues, jusque sur Violette.

Tout à coup la fleur ressentit une légère secousse; l'enfant se préparait à briser la frêle tige. Mais se ravisant : Non, je ne te cueillerai pas, messagère de bonheur, dit-elle; je tâcherai plutôt que ma mère vienne ici t'admirer. Ce sera sa première promenade et son premier pas vers la santé.

Et elle disparut.

Quand Violette se retrouva seule, comme le temps lui parut long! La nature se montrait à elle sous un aspect morne et désolé; les heures s'écoulaient vides et monotones. Violette ressentait un profond ennui. La tristesse faisait plier sa tige, et, sans force, elle était étendue sur la neige. « Suis-je donc condamnée à vivre seule, toujours seule, s'écria-t-elle avec désespoir. »

O surprise! à droite, à gauche, de tous côtés résonnent des éclats de rire. — Ah! ah! ah! Ah! ah! ah!

Est-ce le vent qui se joue dans le grand houx ou qui, en passant, caresse la neige et veut l'entraîner avec lui dans les airs?

Non, voyez. De petites têtes vertes ont surgi en un instant de dessous la neige. Malicieuses, elles regardent Violette et lui crient : « Nous sommes des milliers autour de toi. »

C'est vrai, c'est vrai, dit la fleur en se redressant. Ah! que je suis heureuse de vous avoir, petites sœurs. — Et la tristesse de Violette se dissipa lorsqu'elle vit que tant d'autres êtres partageaient sa destinée.

Un matin, Violette s'éveilla; la neige disparaissait de tous côtés; elle devenait eau et pénétrait dans la terre qui maintenant se montrait couverte de verdure.

Qui a fait cela? s'écria Violette.

Et elle contemplait avec étonnement ce spectacle nouveau. —

Digitized by Google

Une sensation de bien-être la pénétrait; elle se sentait heureuse, réchauffée; doucement, elle entr'ouvrait ses pétales et absorbait l'air tiède et embaumé :

« Qui m'a délivrée de ce manteau de neige? qui me pénètre d'une si douce sensation de bonheur? quel est ce sentiment nouveau que j'éprouve? disait-elle. »

La petite fille blonde aux yeux bleus reparut ce jour-là. Elle n'était plus seule. Une femme, vêtue de noir, s'appuyait à son bras. — C'est sa mère, se dit Violette, émue. — Sur ce visage amaigri par la maladie, peut-être par le chagrin, on pouvait lire un sentiment nouveau, sentiment profond d'espoir, d'aspiration au bonheur pour cet ange qui la soutenait et sur lequel ses yeux s'attachaient avec amour. — « O Valentine, dit-elle à l'enfant qui du doigt montrait Violette, tu as bien fait d'épargner cette promesse du renouveau, cette charmante petite fleur, la première de l'année. Sa vue m'a réconfortée. Puis elle ajouta : « Il fait si bon de se sentir revivre sous les tièdes rayons de ce soleil printanier. »

Et en disant ces mots, elle levait les yeux vers le ciel.

Bien vite, Violette releva la tête pour découvrir ce soleil qui faisait tant de bien à tous; elle ne vit rien, aussi loin qu'elle regarda.

Après quelques heures, la chaleur devint de plus en plus forte. Les rayons de feu tombaient sur la fleur. D'où venaient-ils? Elle ne pouvait même plus lever la tête pour le savoir; la lumière l'aveuglait. Et pourtant, elle aurait voulu atteindre à cet Être mystérieux qu'on appelait Soleil. Elle buvait avec ivresse ces rayons de feu qui lui communiquaient une vie nouvelle. A chaque instant, il lui semblait que la chaîne qui la retenait à la terre allait se briser, et que, libre comme l'oiseau, elle pourrait s'élancer dans les airs.

Après ces heures d'enchantement, la nuit survint, triste et froide. L'Être divin avait disparu; Violette, le cœur serré, se demanda, en repliant ses pétales et en se cachant sous ses feuilles, s'il était parti pour toujours.

Non, il reparut; Violette put encore s'abreuver pendant bien des heures à cette source de chaleur et de vie. C'était avec transport qu'elle l'avait vu revenir, mais à ces transports se mêlait la crainte de le perdre de nouveau, peut-être pour toujours.

Quel était-il donc, cet être mystérieux ?

Les compagnes de Violette l'aimaient comme elle, sans le connaître. L'homme lui rendait hommage! Les oiseaux le célébraient dans leurs chants et s'élançaient vers lui. Violette résolut de les interroger. Les rouges-gorges avaient disparu; mais en revanche,

Digitized by Google

dans tous les bosquets voisins, de petits nids se bâtissaient avec promptitude.

Un matin, en s'éveillant, Violette entendit un chant inconnu; l'alouette, les ailes déployées, montait vers le ciel, entonnant son hymne. A mesure qu'elle montait, son chant devenait de plus en plus fort, jusqu'à ce que Violette la perdît de vue. — Je l'interrogerai, pensa la fleurette. Mais, dans la journée, elle vit les hirondelles qui arrivaient en troupes nombreuses.

« Pourquoi aviez-vous quitté cette terre? demanda-t-elle.

— En hiver, le soleil n'est plus ici, il part dans d'autres contrées et nous le suivons, car nous ne saurions vivre sans lui.

— C'est un être bien extraordinaire, reprit Violette; quelle apparence a-t-il?

— Nous ne savons, dirent les hirondelles; aucun oiseau ne peut le regarder en face, si ce n'est, nous a-t-on dit, l'aigle. Mais c'est un grand oiseau qui ne vit pas dans ces pays-ci et que nous n'avons jamais rencontré dans nos voyages.

— Et l'alouette, demanda Violette, je l'ai vue voler si haut, ce matin; bien sûr elle a atteint le soleil.

— Oh! non, s'écrièrent les hirondelles; elle s'élève tous les matins jusque dans les nues, pour chanter; mais dès qu'il apparaît, bien au-dessus d'elle cependant, elle redescend jusqu'à terre.

— Est-ce le soleil qui m'a créée? dit Violette.

— Est-elle ennuyeuse cette Violette, avec son soleil, murmura l'Ortie qui croissait à quelques pas de notre petite fleur. Vraiment, ne peut-elle vivre en paix, comme nous, sans avoir à s'inquiéter de ce qui l'entoure?

Comme elle était de mauvaise humeur, dame Ortie lança un de ses bras sur une innocente véronique qui se trouvait à ses pieds, et la piqua fortement. Les yeux bleus de la véronique se fermèrent et ses pauvres feuilles dentelées se crispèrent douloureusement.

« Oh! dit Violette, pourquoi attaquer cette petite amie qui ne vous faisait pas de mal! »

Dame Ortie était trop éloignée de Violette pour pouvoir se venger; elle ne daigna pas lui répondre.

Dans ce moment, Violette s'aperçut qu'une fine et délicate tigelle blanche, abandonnant ses attaches à la terre, s'enroulait sur l'ortie, lui implantant dans le corps, de distance en distance, de petits suçoirs, pour s'alimenter à ses dépens. Elle semblait la baiser, mais, en réalité, chaque baiser cachait une morsure. L'ortie, qui d'abord avait cru à des caresses, se taisait maintenant, vaincue par la souffrance. Elle se tordait sous ces étreintes mortelles, mais en

Digitized by Google

vain elle aurait voulu se débarrasser des mille liens dans lesquels son ennemie l'enlaçait.

Violette assista à l'agonie lente de l'ortie, dévorée par la terrible *Cuscute*.

Le soir, Violette, encore tout émue de la chaude et délicieuse journée qui venait de s'écouler, savourait son bonheur. Le ciel était d'un rouge éclatant, et l'être mystérieux, qu'il ne lui était pas donné de connaître, disparaissait peu à peu. Plongée dans ses rêveries, elle écoutait les chuchotements de la stellaire, du mouron étoilé qui lui valait si souvent la visite des oiseaux, de la marguerite, toutes blanches petites fleurs jetées par le printemps sur ses tapis pour en faire ressortir le vert tendre. La primevère reposait sous ses feuilles duvetées entre lesquelles apparaissaient çà et là les rubis de sa gorgerette d'or. La narcisse blanche embaumait l'air et mariait sa senteur à celle de la jacinthe, et bien loin, à la lisière du bois, le muguet relevait de temps à autre sa tige penchée, et agitait ses grelots d'argent en criant : Bonsoir, Violette, bonsoir!

Tout à coup, la petite fleur tressaillit. Elle sentait palpiter et remuer en son sein des êtres animés d'une vie étrangère à la sienne. « Qu'est-ce donc, se demanda-t-elle? » Elle brûlait comme dans une grande fièvre, et cependant, l'Être qui lui donnait la chaleur n'était plus à l'horizon. Elle aurait voulu se cacher sous ses feuilles et dormir; mais elle retomba sur la terre et y resta sans forces. La lune se leva, les étoiles brillèrent dans le ciel : « Dors, semblaient-elles dire à Violette, dors tranquille, timide fleurette, nous sommes là pour veiller sur toi. »

Mais Violette ne pouvait trouver un moment de repos ; les heures s'écoulaient pour elle, lentes et agitées.

La rosée la couvrit de perles qui, le matin, au lever de l'aurore, étincelèrent de mille couleurs; quelques nuages obscurcissaient le ciel et empêchaient les rayons du soleil de parvenir jusqu'à la fleurette. Triste et découragée, elle pensait :

« Astre divin, ta douce chaleur ne me pénétrera pas aujourd'hui, »

Mais le soleil, perçant les nuages, l'inonda, au même moment, de ses rayons.

« Oh! toi, être mystérieux, qui es-tu? s'écria-t-elle; toi qui m'as donné la vie et le bonheur, qui es-tu? Que ne puis-je te rejoindre et apprendre à te connaître? »

Puis tristement elle ajouta : « Mais me vois-tu seulement, toi qui donnes vie et force à la Nature? Distingues-tu entre ses compagnes la petite Violette, cet être si chétif et si misérable, en comparaison de toi, Souverain du monde? »

Digitized by Google

Et une dernière goutte de rosée brilla dans la corolle de Violette, semblable à une larme fugitive.

Le soleil avait disparu derrière les nuages.

Violette essaya de soulever de terre sa tige affaiblie; mais, ô stupeur, elle aperçut tout à coup ses pétales jonchant la terre autour d'elle.

Une forficule s'avançait lentement sur le chemin. Elle descendait d'une rose qui lui servait à la fois d'abri et de nourriture.

Dame Forficule affectionnait particulièrement Violette; elle s'en était faite l'amie, la confidente, et la fleurette avait une haute idée de l'expérience et de la sagesse de sa voisine. Que de fois elles avaient bavardé ensemble!

Aujourd'hui, dame Forficule marche avec prudence et lenteur. C'est qu'elle n'est pas seule. Sous ses ailes s'agitent une douzaine d'infimes forficules, ses enfants, qu'elle a couvés et que maintenant elle protége encore. De temps à autre, elle appuie ses antennes sur les leurs, ce qui veut dire : « Ne vous écartez pas de la bonne voie, ne courez pas à droite et à gauche, au risque de tomber sous les pattes ou dans les piéges de nos ennemis. »

De bien loin, les regards de la forficule cherchaient Violette. Elle la vit pâle, flétrie, couchée à terre, dépouillée de sa parure.

« Ah! ma douce amie, qu'avez-vous? s'écria-t-elle.

— Je ne sais, dit Violette; j'éprouve une lassitude extrême. Il me semble que la terre va s'ouvrir pour me recevoir; je languis et je ne saurais dire pourquoi. »

Dame Forficule la regarda un moment avec attention.

« Violette, je crois comprendre ce que vous avez. Petite amie, vous avez vécu bien longtemps, bien plus longtemps qu'aucune fleurette de votre espèce. Ne m'avez-vous pas raconté qu'au moment de votre naissance, un manteau blanc recouvrait la terre? »

Puis, soulevant ses ailes et découvrant ses petits :

« Voyez, dit-elle, j'ai eu une nombreuse famille depuis que je ne vous ai vue. Les autres insectes pondent leurs œufs et meurent; mais tous, avant de mourir, cherchent un abri sûr pour leur postérité. Seule parmi eux, je puis élever ma couvée.

— Pourquoi me dites-vous cela? demanda Violette.

— Petite amie, une force invincible vous attire vers la terre. Votre tige est couchée, vos belles couleurs sont flétries; mais, en revanche, vous possédez en vous un trésor... Comme moi, vous êtes mère. Mais moins heureuse que moi, vous ne pourrez élever vos enfants. La terre les réclame. Confiez-les lui, Violette, elle en prendra soin, comme une bonne mère.

Digitized by Google

— Quoi, dit l'humble fleur, je donnerais naissance à des êtres semblables à moi. Comme le maître du monde, j'aurais le pouvoir de créer; moi, si petite, je transmettrais à d'autres cette vie qu'il m'a donnée. Doux et divin mystère!... Oui, je le sens, c'est vrai... La fièvre m'envahit de nouveau. Mon sein tressaille; les semences veulent s'en échapper. Terre, tu recueilleras mon doux trésor. Sois pour mes enfants une mère véritable, puisque jamais ils ne connaîtront celle qui leur a donné le jour. »

Les nuages qui avaient obscurci le soleil s'étaient dissipés; l'astre bienfaisant montait radieux à l'horizon, il inondait Violette de ses rayons; l'on eût dit qu'il participait à la suprême félicité de la petite fleur. Violette sentait la vie lui échapper.

« Adieu, beau soleil, cria-t-elle dans un dernier élan; et son regard suivit le vol des oiseaux, se porta sur chacune de ses petites amies, et leur dit : « Adieu. » Puis, elle vit se dérouler devant elle le tableau du passé. Voilà le tapis de neige et les rouges-gorges becquetant les fruits vermeils du houx; voilà la blonde enfant aux yeux bleus. Elle est penchée vers la terre et cherche.... Mais son regard dit clairement : « Je ne trouve pas. » — « Oh! bénie soit-elle, se dit Violette, de n'avoir pas cueilli la petite fleur aux premiers beaux jours. » — Les couleurs les plus vives animent son teint; son frais visage respire la santé et le bonheur. — « Eh bien! Valentine, lui dit une jeune femme qui vient de s'approcher de l'enfant, ne reconnais-tu plus notre messagère du printemps? Quand je te disais que nous ne la retrouverions que fanée, tu ne voulais pas me croire. Et cependant, chère petite fille, regarde, ses pétales jonchent la terre; ce n'est plus qu'une boule brune toute sèche, cachée sous des feuilles d'un vert sombre, devenues rudes.

« Cette voix, je la reconnais, se dit Violette..... Mais n'est-ce pas un rêve? »

A ses côtés, une touffe de feuilles a surgi; du milieu de ces feuilles s'élancent, en formant des courbes gracieuses, de minces tigelles, si frêles, que le poids des délicats boutons qu'elles supportent les fait pencher. Violette les voit s'abriter sous le dôme vert de leurs feuilles découpées en cœur. Elle les a perdus de vue..... Mais en voici un qui sort de sa cachette. Il déplie au soleil sa robe parfumée et sourit à sa mère qui l'admire. Oui, c'est bien là son étroit corselet à elle, son corselet de velours vert aux festons capricieux. C'est bien là l'éperon avec lequel, jadis, elle saluait ses amis les oiseaux. Elle suit des yeux les moindres mouvements de la fleur entr'ouverte qui gaiement se chiffonne, se frise, semble prête à fuir dans les airs, et, mutine, penche de nouveau sa gracieuse petite

Digitized by Google

tête. Violette sent son cœur maternel déborder de joie et d'amour...

Tout à coup, un souffle du zéphyr passa au-dessus d'elle, si doux, si doux, qu'elle le sentit à peine. Et cependant, son fruit avait été brisé; les graines, s'échappant de son sein, s'éparpillèrent à ses côtés.

Les destinées de la petite fleur étaient accomplies.

MARIE GATTI DE GAMOND.

CHRONIQUE.

—

Je venais de sortir de chez moi, le 19 février dernier. Deux ouvriers, auprès desquels je passais, étaient arrêtés, et leur contenance triste annonçait qu'ils s'entretenaient d'un sujet pénible. « Il est donc abattu, » dit l'un. « Oui, répond l'autre, et une heure après, il remuait encore. » Mon regard suivit le geste de ces hommes, et je vis alors mon vieux voisin, l'arbre béni d'Ixelles, étendu sur le sol; des gens de tout âge recueillaient, comme des reliques, ses lambeaux épars autour de lui.

Par quel méfait avait-il mérité le supplice de la hache? Hélas! il n'avait su ni reculer, ni avancer; pour tout dire en un mot, il était resté hors de l'alignement d'une rue nouvelle tracée sous son ombrage séculaire, grand crime dans une époque comme la nôtre, où les agents voyers sont les seuls citoyens sévèrement astreints à suivre la ligne droite dans tout ce qu'ils font. Mais ce crime du vieil arbre n'avait pas effacé, dans le souvenir public, les bienfaits dont il avait été l'auteur jadis, et les petites gens de mon voisinage s'en rappelaient comme si c'eût été une histoire d'hier.

Il y a bien longtemps, lorsque les habitants de Bruxelles vivaient dans des rues étroites, sans air et sans soleil, que leurs familles s'éteignaient dans des logis malsains, que les pauvres mères désespéraient du salut de leurs enfants, elles quittaient toutes, un soir d'été, leurs demeures meurtrières, emportant avec elles leurs chers moribonds. Où allaient-elles? Passer les heures nocturnes au pied du tilleul, qui répandait sur les chétifs nourrissons la fraîcheur de son feuillage, le doux parfum de ses fleurs, la bénédiction de sa

Digitized by Google

rosée, et ranimait l'étincelle vitale prête à s'éteindre dans ses frêles hôtes de quelques instants. Sur le midi du jour suivant, les Bruxellois, escortant le clergé de Sainte-Gudule, venaient tirer de leur abri d'une nuit les femmes et les enfants ; ceux-ci forts d'une vie nouvelle, celles là, se promettant de grandes espérances et mêlant aux chants de l'église leurs chants d'allégresse, tous rentraient en leurs parcimonieuses demeures. Le vieux tilleul était donc justement nommé l'*arbre bénit*, car il était béni par la reconnaissance de toutes les mères.

Tant de générations de pauvres femmes avaient soupiré, exprimé leurs angoisses aux pieds de l'arbre respecté! Ne pouvait-il pas, de cette fréquentation des malheureux, avoir contracté la faculté de souffrir tout de même que nous souffrons? Tant de cœurs blessés avaient palpité contre sa rude écorce que je n'oserais pas trouver à reprendre à la parole de ce brave homme qui affirmait avoir vu la longue et tragique agonie de l'arbre renversé sans pitié.

Dur comme un arbre, dit le vulgaire. Il se trompe. Rien de tendre comme cet être en apparence si fort. Séparez-le des petits, broussailles, taillis, auprès desquels il a vécu, faites disparaître cette végétation menue, l'arbre aussitôt languit et meurt. Voyez, à preuve. en ce moment même, au bois de la Cambre, les arbres qu'on a isolés des arbrisseaux qui leur faisaient société, plusieurs ont disparu déjà ; ces géants sont atteints de consomption ; ils « sèchent et deviennent comme éthiques et phthisiques. »

Ainsi parlait Antoine Dupinet, plus grand à mon avis que tous les Dupin qui nous ont étourdi les oreilles, dans notre jeunesse, par leur bavardage creux et ennuyeux. Pauvre Dupinet! qui lui sait gré aujourd'hui de nous avoir donné Pline en notre langage? Toute gloire de traduction est pour son cadet, mais de peu, Amyot; je ne m'en plains pas. Mais pourquoi refuser quelques miettes de cette gloire à celui qui a eu le courage, il en fallait, de traduire seul, en beaux discours, les trente-sept livres de Pline? En notre temps, pour faire, avec bien moins de grâce, pareille besogne, il a fallu former une association de manœuvres parisiens. Ils étaient cinq ou six, paraît-il, ceux du Pline de la collection Nisard. Dupinet, répétons-le, était seul. — Mais il a commis des contre-sens! — Et qui n'en fait? Mes beaux petits savantasses de Lutèce, vous auriez dû vous borner à redresser le sens par ci, par là défectueux, et nous donner ainsi, respectueusement corrigée, l'œuvre du maître. — Mais il a pris deux espèces de marbre pour des chevaliers romains! Au trente-cinquième livre, à la fin de son immense travail, des masses calcaires, sous sa plume, se sont métamorphosées

Digitized by Google

en personnes de chair et d'os, et il a appelé l'un de ces personnages de fantaisie, messire Numidicus, et l'autre, le seigneur Sinnadius! — Voyez la belle affaire! Comme s'il y avait tant de différence entre des chevaliers de Rome : financiers, publicains, au moins pour le cœur, et des blocs inertes et bruts.

Par compensation, quelle amabilité a-t-il prêtée au style de Pline, père de M. de Buffon, l'historien très-peu naturel de la nature. Jugez-en vous-même par ce passage que le hasard m'indique : « Quand les arbres sont en fleur, c'est signe qu'on est au cœur du printemps, et que l'an est renouvellé. Et de fait, il semble que les arbres s'esjouissent en leurs fleurs; car ils sont comme renouvellez et tout autres qu'ils n'estoyent au paravant : tellement qu'on diroit qu'ils jouent à l'envi les uns contre les autres en variété de peintures, et à qui sera plus chargé de couleurs. Toutefois, il y en a plusieurs qui sont privez de ce plaisir : ains sont toujours tristes et mornes, sans se ressentir du plaisir de la saison nouvelle : ainsi qu'on peut voir es Yeuses, Posses, Melezes, et es Pins, qui ne fleurissent jamais, et ne sont pourveus de Heraux, comme les autres arbres, pour, avec leur livrée de diverses couleurs, annoncer l'arrivée du fruict nouveau. »

C'est très-littéral. Comparez au texte latin (XVI, 25); le sens est seulement un peu plus étendu dans l'interprétation. Il a cette ampleur de naïveté bien convenable au langage de la science encore dans son enfance. Car la science alors, au temps de Pline, était moins savante que la fable.

Par exemple, ce n'est pas à tort que la fable, qui, en ce temps-là, enfermait toute vérité, avait déclaré que sous l'écorce des chênes vivaient des créatures charmantes, mais les plus délicates des créatures, déesses et mortelles à la fois, êtres unis à l'arbre par un lien si étroit que l'un ne survivait jamais à l'autre. L'âme végétative, la plus mal douée de toutes les âmes qui soient dans l'univers, la plus infirme, n'est-elle pas, en raison de son infirmité, la plus exposée à la souffrance, c'est-à-dire la plus sensible?

Le naturaliste romain apportait divers faits qui corroboraient sa croyance que les végétaux étaient sensibles à tout, même aux calamités de notre espèce. Ainsi l'arbre auquel un malheureux se pendait, ne portait plus de fruit. « Encore aujourd'hui y a des arbres le long du destroit de Callipoli, vis-à-vis le lieu où estoit Troye la grande, lesquels deviennent secs dès qu'ils sont si hauts qu'ils peuvent descouvrir la cité de Troye. » Il y a bien d'autres faits, aux vieilles chroniques du monde, qui ne sont pas plus étonnants que ce que nous avons vu de nos propres yeux. Tous les vieux

Digitized by Google

Bruxellois se rappellent qu'avant 1830, leur Parc était entouré d'une haie belle et vigoureuse. Elle fut foulée aux pieds, lors de l'invasion hollandaise, par l'ennemi qui s'était retranché dans le Parc. Depuis, elle ne voulut plus reverdir. On essaya, à diverses reprises, de la remplacer ; toujours la haie nouvelle refusait de vivre sur ce sol qui avait été abreuvé de sang humain.

Mettons cependant que les anciens eussent tort en prêtant nos sentiments à du bois taillable à merci. Cette croyance, qu'aujourd'hui les oracles de la science trouvent sans doute ridicule, était cependant respectable, du moins en un point. Remarquons ceci : Toutes les fois que l'artificiel, le faux menace d'envahir le monde, d'étouffer tout sentiment naturel, aussitôt le culte ou tout au moins le respect à l'égard du peuple végétatif se montre quelque part. L'homme, épuisé par l'aridité des doctrines et des idées, va, comme le voyageur fatigué, chercher, à l'ombre des bois, une force nouvelle. Dans la civilisation alexandrine, sous les Ptolémées, au milieu d'écoles où la philosophie dégénérait en subtilités savantes, l'art en rhétorique, les lettres en disputes entre lettrés, Callimaque, un bel esprit non du tout exempt des défauts de cette époque, nous conserve cependant une belle légende des temps primitifs qui serait à tout jamais perdue sans lui. La voici très-abrégée :

Tandis que les Pelasges habitaient encore Dotion, en Thessalie, Erysichton, fils de leur roi, se mit avec vingt compagnons à abattre des arbres dans la forêt voisine. Les coups de la coignée éveillèrent Damater, déesse des moissons. Elle protégeait tout ce qui vivait à la surface de la terre. Sous une apparence commune et avec une voix caressante, elle dit : — Enfant, cesse et retire tes compagnons. — Va-t-en, répondit le furieux, ou je te frappe de ma hache. Il me faut ces arbres. Ne dois-je pas avoir une salle de festins digne de ma qualité et de mon appétit de roi? — Alors Damater, croissant à la taille d'une déesse, prononça la sentence : Achève donc ; mais dès ce moment, tu seras en proie à une faim sans relâche. — Erysichton dévora tout, son royaume, ses sujets et leurs biens.

Un autre vorace, Bonaparte, lorsqu'il méditait la conquête de l'Angleterre, fit fouiller la forêt de Soignes par ses agents, la dépeupla sans pitié de ses chênes gigantesques, tout différents des chênes rabougris de son pays. Il voulait tailler ces fils aînés de notre sol en vaisseaux pour asservir le dernier refuge de la liberté. Dix ans plus tard, Bonaparte et sa toute-puissance venaient tomber, à Waterloo, au pied de cette forêt dont il avait profané l'ombre, le silence et la paix.

Comme au déclin de l'Hellénisme, Callimaque avait rendu hom-

Digitized by Google

mage au monde végétal, un autre poète, à la dernière heure de la république romaine, s'occupe, avec quel amour, des habitants muets et immobiles de la terre. En ce temps-là, il y avait, au village d'Andès, un paysan et une paysanne. Un jour que celle-ci, ayant à la main un rameau de peuplier, suivait aux champs son mari, elle fut tout à coup saisie des douleurs de l'enfantement. Elle s'assit sur le rebord d'un fossé, fichant en ce lieu même la vergette qu'elle tenait. L'enfant et l'arbuste crurent à l'envi, l'enfant comme le peuplier son frère, *corpore et statura grandi*.

Une critique dédaigneuse rejette comme détails inventés, indignes de créance, ce récit que Donat nous a laissé de la jeunesse de Virgile. Moins sévère que nos savants, je ne fais aucune difficulté ici à suivre le biographe. J'aime à voir Virgile, ayant hier revêtu, pour la première fois, la robe virile. Au moment où il prenait cette livrée d'homme, le bruit se répand de la mort de Lucrèce, le poète dont les vers devaient avoir un écho si puissant dans le cœur du jeune homme. Il arrive tout pensif à son jumeau. L'arbre a dépassé de stature celle de Virgile, quoique grande et élancée. La longueur du chemin, le chaud du jour ont accablé l'adolescent; il se serre contre le tronc protecteur qui lui prête son ombrage, il lui dit tout bas : — Cher compagnon bien aimé, veuillent les dieux me donner une parcelle de la grande âme qui animait Lucrèce, et je te jure de chanter toute la famille silencieuse de nos frères. — En ce moment, sans doute, la première pensée des Georgiques flotta dans l'esprit du poète. Plus tard, ses vers seront les délices de la cour romaine; mais ils seront plus que cela, ils seront la consolation, l'instruction, l'inspiration de toutes les âmes avides de poésie pendant le long crépuscule du moyen-âge.

Avant cette époque, lorsque les derniers successeurs d'Auguste auront fait de l'empire un désert, que l'Asie, autrefois féconde, ne sera qu'une succession de plaines arides, le pauvre campagnard de l'Orient, réduit aux abois, crée la grande doctrine manichéenne, déclare sacrée la plante absente, la plante qui jadis défendait la contrée contre l'invasion de la famine et de la mort. Un des principaux articles de cette foi populaire, c'est que les herbes comme les arbres vivent, qu'ils ont le sentiment de la vie dont ils sont animés, qu'ils souffrent quand on les blesse, et qu'on ne peut rien arracher ou cueillir de leurs branches ou de leur tige sans leur faire pâtir douleur amère. Même la misérable broussaille, qui ne porte qu'épines, il la faut respecter. (AUGUSTIN, *de haeresibus*, XLVI.)

Les manichéens furent poursuivis, étouffés, comme le furent plus tard les Lithuaniens, à la fin du moyen-âge, et pour un motif

Digitized by Google

pareil. Le respect de la nature les avait rendus également criminels. Au commencement du quinzième siècle, tandis que la papauté achevait de se déchirer par ses propres mains, que l'argent devenait le seul dieu de la chevalerie et de l'église, toute cette société perdue de vices, apprend qu'à l'extrémité de l'Europe, il y a une proie facile à dévorer. Une population douce, paisible vit à l'ombre de forêts majestueuses comme celles que Pline avait vues en Germanie. Là se voient des arbres dont les racines « n'estans couvertes de terre, se sont tellement jettées en haut, qu'elles ont fait des arcades fort hautes et entrelacées les unes parmy les autres à la mode de grands portails qui sont si larges et si amples, qu'un squadron de gens de cheval pourrait aisément passer par dessous en ordonnance. »

Malheur à qui frappe insolemment ces colosses ! Les génies protecteurs de la forêt tordent violemment les mains et les pieds de l'insolent. Mais quelle puissance humaine ou divine peut soutenir la lutte contre le démon de l'avarice ? Ladislas, roi de Pologne, est chargé de convertir les Lithuaniens. Entouré de prêtres et de soldats, il fait abattre les arbres, il tue les animaux élevés dans la familiarité de ce peuple, qui, voyant les dieux abandonner sans défense leurs forêts, se convertit. Cependant, le vieux culte était si doux, le dieu si voisin de l'homme, la forêt si belle, si pleine de chants plus beaux à l'ouïe que les psalmodies latines des nouveaux venus ! Les familles n'y tiennent plus ; elles reprennent le chemin de leurs anciens asiles, les dieux faciles de leurs ancêtres. Alors, les chevaliers teutoniques, moines et soudarts, doublement durs, achèvent la besogne commencée par Ladislas. Se disant que, sous cette grandiose végétation, il y a un sol riche, ils détruisent l'abri paisible et le peuple qui, sans nuire à nul, trouvait là repos et bonheur.

Depuis, les nombreux génies, vassaux de la grande déesse Damater, que nous avons vu apparaître un moment à chaque grande transformation de la société humaine, aux derniers jours de la Grèce, puis, successivement, de Rome libre, des dogmes payens et du moyen-âge, ces génies, toujours refoulés, demeurent cachés ; mais ils prennent leur revanche à l'occasion. Ils lutinent, charment, embrouillent, enchaînent, voire même livrent au Mauvais le pauvre moine qui se laisse aller à la rêverie sous l'ombrage des chênes, leur demeure. C'est une de ces victimes que Tirso de Molina met en scène dans le *Damné par manque de foi*. J'avais dessein, lecteur, de vous parler tout d'abord de l'imitation que M^me^ Sand vient de faire de ce drame espagnol, appelé avec raison par elle « une des grandes conceptions de l'art ; » mais le malheur d'un vieil

Digitized by Google

arbre bien connu de plusieurs d'entre vous, pour moi, c'était une connaissance d'un demi-siècle plus ou moins, m'a distrait de ce projet et m'a fait, je pense, jusqu'ici quelque peu divaguer.

Le principal personnage de Molina, l'ermite Paulo, habite depuis dix ans, la solitude, une contrée sauvage. Il est jeune, vingt-cinq ou trente ans, et son esprit est jeune aussi. Dans sa reconnaissance enthousiaste, il loue et remercie Dieu dont la bonté l'a retiré du monde et l'a fait jouir de toutes les beautés de la nature. « L'herbe verte et la pâle genêt, hôtes de la forêt, » la chanson des oiseaux, les fleurs qui tapissent la prairie et envoient à son ermitage leurs parfums suffisent à lui faire une existence pleine de charme. Si Paulo n'est pas précisément celui que Bossuet aurait appelé « un chrétien de l'ancienne marque, » il est au moins un homme heureusement et grandement doué. Son esprit atteint et saisit à la fois la grandeur du créateur et la magnificence de la création; et dans son extase perpétuelle, il n'a aucun sens pour souffrir des macérations, des privations, des austérités du genre de vie qu'il a choisi. Elle est dure pourtant cette vie, à en juger par la réflexion de Pédrisco, compagnon de l'ermite : « Quand ma mère me mit au monde, elle disait : Pédrisco de mon âme, puissent mes yeux te voir devenir un saint. Si c'est là le vœu d'une mère, quel sera celui d'une marâtre? »

Mais Pedrisco n'a pas l'esprit de mortification qui animait deux illustres solitaires, nos compatriotes, Denys le chartreux et Ruysbroeck. L'un comme on sait, mangeait des harengs pourris, l'autre savourait des œufs gâtés. Et si quelque mondain leur en demandait la raison, ces bonnes gens répondaient simplement : « Aussi bien faut-il qu'ils se pourrissent en l'estomac. »Pedrisco n'était pas homme à aller aussi loin. Tout au plus aurait-il dit comme le théologien Louis Bail, qui nous rapporte cette action, qu'elle était plutôt à admirer qu'à imiter. D'ailleurs, le zèle de Paulo lui même ne le portait pas à ces extrémités. C'était un contemplatif délicat qui n'avait pas rompu avec la nature, comme tant d'autres solitaires. Tout au contraire, il cherchait, ce que nous cherchons tous, avec plus ou moins d'ardeur, sous le voile magnifique de la matière, l'artisan suprême qui en a fait le tissu.

Mais la rose du désert aussi cache un aspic. Douces voix de la terre, souffles du zéphyr, qui pourrait résister à vos caresses? Vous jetez une invincible langueur dans tous les membres. Ceux de l'ermite s'affaissent sous le charme. Il s'endort, oubliant de faire sa prière quotidienne. Des rêves affreux troublent son sommeil; il voit la mort en songe. Il s'éveille en sursaut. Cette image de la destruc-

Digitized by Google

tion qui est venue m'effrayer, dit-il, est-elle un présage de ma damnation? Seigneur, que dois-je devenir? Irais-je dans votre ciel ou en enfer? Oh! malheureuse question! Sceptique, tu manques de foi dans la miséricorde divine; orgueilleux, tu oses l'interroger; faible esprit, tu mets un songe en balance avec la foi en Dieu. En t'éloignant, par la défiance et par l'orgueil, de Dieu, tu t'approches d'autant du démon. Prends garde! le voilà sous le déguisement d'un ange de lumière; Satan répondra à la question de Paulo : « Va à Naples, à l'endroit qu'on appelle la Porte de Mer; tu verras un homme que l'on nomme Enrico, fils d'Anareto; remarque ses paroles et ses actions. Tu dois avoir le même sort que lui. »

Sans perdre un instant, Paulo quitte son ermitage si frais, ses montagnes sévères qui ne lui inspiraient que des pensées élevées, cette contrée grandiose qui refoulait en lui tout souvenir trivial. Il est à peine arrivé au terme de son voyage que Pedrisco lui, crie : « Voyez-vous là-bas cette maison! Là logeait cette grosse fille rouge qui ressemblait à un archer de la garde et à qui vous en contiez. » A cette réminiscence passablement baroque, des idées saugrenues s'emparent de Paulo. « Le démon me tente, dit-il, par le souvenir et par mes goûts passés. Viens, frère, piétine-moi bien à plusieurs reprises. » Tandis que Pedrisco foule rudement son maître sous les pieds, voici Enrico. C'est un philanthrope. Il ne peut souffrir qu'il y ait au monde des mendiants. Un malheureux vient lui demander l'aumône. Pour le débarrasser à tout jamais de sa misère, Enrico le saisit à bras le corps et le précipite, sans plus de façon, à la mer. Puis il raconte à ses amis les hauts faits de son existence : actes de bandit, d'aigrefin, de larron, de pandour, de filou. Enrico s'est distingué dans toutes les variétés du mal. Paulo, qui a entendu tous les détails de cette confession fastueuse, qui sait à n'en pouvoir douter que cet homme est bien Enrico, fils d'Anareto, celui-là même désigné par l'ange, s'écrie : « Puisque je dois avoir la même destinée que lui dans l'autre monde, je veux agir comme lui dans ce monde-ci. Brigands tous deux, à lui la ville, à moi les grands chemins. »

Cette brusque péripétie nous frappe sans nous choquer. Il n'y a rien d'invraisemblable dans cette résolution furieuse du solitaire méridional. Autre serait-elle si nous avions affaire à un personnage de nos froides contrées. Retournons un instant à l'un de ceux que nous avons cités, à Ruysbroeck. Vivant dans une solitude aussi sauvage que Paulo, à Groenendael, *l'ermite de Vauvert*, comme les Français, chez qui il était célèbre, avaient traduit, fort exactement, du reste, le nom de sa retraite; il était souvent visité et consulté

Digitized by Google

par des religieux étrangers. Un jour, deux ecclésiastiques du diocèse de Paris vinrent auprès de lui pour qu'il guérît leur tiédeur et réchauffât leur zèle. Pour toute réponse, l'ermite flamand leur dit : Allez, vous êtes aussi saints que vous voulez. — Les étrangers crurent que notre compatriote se moquait d'eux. Mais lui, s'apercevant de leur erreur, reprit : « N'ai-je pas dit vrai, mes chers frères, que vous êtes aussi saints que vous voulez. Je l'estime ainsi, car votre sainteté est aussi grande que la bonté de votre volonté, d'autant que chacun est aussi saint qu'il est vraiment affectionné à la bonté et au bien. » Remarquable réponse d'un homme de ce siècle barbare. En écoutant cette parole, nous oublions les ragoûts d'œufs pourris de Ruysbroeck, pour ne plus considérer en lui qu'un esprit spéculatif, s'élevant, par la méditation, à la hauteur de pensées des plus grands philosophes.

Aussi nous comprenons la tranquillité inébranlable de Ruysbroeck, comme nous comprenons l'étrange mobilité de Paulo. Notre ermite de Vauvert fut assiégé des mêmes tentations que l'ermite napolitain. Si ce ne fut pas un ange, ce fut un religieux vénéré pour sa doctrine et pour sa sainteté, un certain père Girard, qui l'attaqua, l'obséda, lui disant : Prends garde, frère, ta confiance te perdra. Elle te mènera droit aux feux de l'enfer. Ne sais-tu pas combien sont rigoureux les jugements de Dieu ? Ruysbroeck répondit simplement qu'il était prêt à endurer les flammes éternelles. Disait-il ce qu'il pensait ? Non ; appuyé secrètement sur sa doctrine du bien moral, il savait qu'il n'avait aucun risque à courir. Certes, à la place de Paulo, il n'aurait pas été homme à quitter son ermitage pour aller à Naples.

Une foi philosophique sauve le solitaire dans sa solitude ; un sentiment vrai et naturel sauve l'homme dans le monde. Fut-il plongé dans les désordres les plus grands, si, dans quelque coin de son cœur, il est resté une affection simple et pure, espérons. Enrico aime son père Anareto ; il lui a toujours et soigneusement caché sa conduite ; il le soigne avec une pieuse affection. Tenez, en ce moment même, il veille au chevet du vieillard. C'est pourtant l'heure où Enrico s'est chargé de tuer Albano. Mais Albano est vieux aussi, ses cheveux ont la même teinte que ceux d'Anareto ; le sicaire gagé ne saura se résoudre à commettre le crime dont il a reçu payement par anticipation. C'est un bon sentiment déjà, mais comme le pécheur ne se relève pas du premier effort, lorsque celui qui a salarié le meurtrier, vient reprocher en termes un peu vifs à celui-ci de ne pas avoir exécuté ses engagements, comme le doit faire tout bandit d'honneur, Enrico, impatienté, tue le raisonneur. Il n'épargne pas

Digitized by Google

davantage les gens de justice qui veulent mettre la main sur lui, après cette action; puis, comme le péril grandit, il se précipite dans la mer et va tomber dans la troupe de Paulo.

L'ex-ermite, tout à sa besogne de brigand, s'en donnait à cœur joie, avec l'ardeur d'un néophyte. Il vient d'ordonner de nouveaux meurtres, lorsque des hommes lui amènent Enrico. Bonne aubaine, pense-t-il, en reconnaissant son captif. Paulo va tenter l'âme de celui qui doit avoir, dans l'autre monde, le même sort que lui. Il le condamne donc à mourir, mais, avant de le frapper, il essaie, sous un déguisement de religieux, de le convertir. Vainement il met en usage l'effroi et la persuasion. Enrico, en libre-penseur endurci, reste inflexible, malgré le péril qui le menace. Il envoie promener le feint confesseur, en le traitant d' « ennuyeux prêcheur. »

Paulo, pour ne pas envoyer son prisonnier en état de péché mortel tout droit en enfer, le délivre. Enrico retourne à Naples et se fait prendre. Il est condamné cette fois par la justice; l'heure du supplice approche pour lui; mais, toujours ferme dans son impiété, il congédie brutalement les religieux qui se présentent pour le préparer à la mort. Survient son père Anareto. Dans une scène d'une grande beauté, et que nous voudrions citer toute entière si l'espace ne nous manquait, le vieillard, usant du pouvoir qu'il a sur son fils, le convertit.

Tandis que l'âme d'Enrico s'achemine vers le ciel, que devient Paulo? Il est dans la forêt, dans la solitude où nous l'avons rencontré d'abord. Si maintenant ses idées, comme sa profession, ont changé, une chose lui est demeurée, le vif sentiment de la nature. Ondes qui gazouillez sur les cailloux, oiseaux qui chantez dans le fourré, verts tapis, prêtez-moi votre gaîté, votre insouciance, dit Paulo, laissez-moi reposer au milieu de vous, protégez-moi. A cet appel accourt, sous l'apparence d'un petit berger, son ange gardien. Dans un langage empreint d'une poésie singulièrement naïve, et sous le voile bien transparent de l'apologue, celui de la folle brebis et du bon pasteur, le petit berger cherche à ramener Paulo à Dieu. Mais lui-même dicte sa sentence en disant au messager céleste : « Puisque ta brebis te méconnait, cesse de la poursuivre, oublie-la et ne pleure plus. »

Tel est le drame de Molina. Il faudrait une bien plus longue analyse pour mentionner, même brièvement, les beautés de détail qui y abondent. Nous ne nous en occuperons pas, pour arriver tout de suite à l'imitation que Georges Sand vient de publier, sous le titre de *Lupo Liverani*, dans la *Revue des Deux-Mondes*. « Je suis bien aise de revoir Astrée habillée à la mode, pourvu que le tailleur

Digitized by Google

soit adroit, » disait Bussy Rabutin, quand il apprit que l'abbé de Choisy arrangeait le roman un peu suranné de M. d'Urfé. Voyons si le tailleur parisien n'a pas manqué d'adresse en costumant l'ermite et le bandit de Molina.

L'imitation de Sand n'est pas une copie servile de Molina. Au début, Pedrisco (dans la pièce française, il s'appelle Quintana, comme Paulo et Enrico s'appellent Angelo et Lupo, mais nous leur conserverons leurs anciens noms, afin que le lecteur puisse faire plus facilement comparaison des deux ouvrages), le pauvre Pedrisco voyant la paysanne Tisbea qui n'apporte à la madone de l'Ermitage que des bouquets et des guirlandes, s'écrie d'une voix mélancolique, comme Calchas : « Des fleurs! toujours des fleurs! » Paulo qui paraît en ce moment, voit la jeune fille, veut obliger Pedrisco à la rappeler, change d'idées en disant : « Des rêves lascifs me poursuivent... Après tant de continence et de mortification, ma chair éprouve encore la brûlure des passions humaines. » Mais voici le petit berger miraculeux qui demande à Paulo de chercher la brebis perdue. « Cherche ailleurs et laisse-moi prier, » répond le solitaire. Un moine lascif, dur de cœur, un moine comme les écrivains voltairiens nous en ont tant montrés, est substitué par Mme Sand à cet ermite de Molina dont l'âme était si élevée, si accessible à la poésie. Il y aurait injustice à méconnaître que l'écrivain français ait mis à profit des souvenirs de *la Belle-Hélène* et du *Compère Mathieu*.

En transformant le solitaire espagnol en un personnage si vulgaire et si peu intéressant, G. Sand, et ce serait son excuse, a peut-être voulu faire mouvoir son drame par des moyens plus simples et plus naturels que Molina. C'est pourtant tout le contraire qui arrive. Dans la copie française, l'intrigue ne se noue et ne se dénoue qu'à la faveur de miracles. Ainsi, Enrico poursuivi s'endort aux pieds de la madone de pierre de l'Ermitage. La statue, comme une personne vivante, étend les bras et tient le bambin au-dessus du brigand pendant son sommeil. Paulo voit le miracle et s'indigne qu'un tel mécréant en soit l'objet.

Rappelons-nous l'œuvre de Molina. Il avait eu recours, pour le développement de son drame, à l'agitation des pensées, aux scrupules, aux appréhensions, aux terreurs qui se trouvent dans une âme fortement impressionnée, occupée par l'idée religieuse. Sand remplace cette action intime d'un caractère original, mais vrai et vivant, par ce qu'on appelle en jargon de théâtre *une ficelle*. Enrico et ses brigands sont sauvés par le pouvoir de la Vierge : premier miracle. Cette intercession en faveur de pareils bandits détermine Paulo à embrasser leur genre de vie.

Digitized by Google

L'acte deuxième se passe au château du père d'Enrico. Paulo pénètre dans ce château. Il y trouve Delia, une vieille connaissance, aujourd'hui la maîtresse d'Enrico, demain la sienne, comme elle l'avait été hier. Paulo, jaloux, va aussitôt chercher le moyen de vexer Enrico, son rival. Il a un bon moyen pour cela, une commission du Saint-Office, qui n'avait pas été faite pour lui, mais que le hasard lui a fait trouver : *deuxième ficelle*. Armé de cette pièce, il ordonne aux sbires de torturer le père d'Enrico. Celui-ci, qui entend les cris du vieillard, « secoue la porte qui est fermée au-dehors ; » — *troisième ficelle*. « Mon père ! mon pauvre père ! me voici ! c'est moi ! Bourreaux ! moi ! Lupo ! Je me livre ! Mais prenez-moi donc ! » Après ce charabia de mélodrame, Enrico (ou Lupo) tombe « épuisé en rugissant d'une voix étouffée, » se donne sérieusement au diable et s'évanouit. Paulo veut profiter de ce moment favorable pour le tuer. Il l'aurait fait, n'eût été cette circonstance-ci : « L'archange Michel qui est représenté sur la tapisserie s'en détache et couvre Lupo (Enrico) de son bouclier ; » deuxième miracle et *quatrième ficelle*. Le père de Enrico entre en scène. Il a été torturé pour de bon, ce qui lui a fait le plus grand bien, car les bourreaux l'ont de la sorte guéri d'une paralysie qui le tenait, depuis longues années, cloué sur son lit : troisième miracle.

Au troisième acte, nous sommes dans le désert avec Paulo et Délia qui, ayant « subi les baisers » du moine défroqué, veut retourner à Naples, dont elle préfère, sans doute avec raison, le séjour à celui de la forêt de l'ermitage. Paulo, qui ne comprend pas ce caprice, la poignarde. Cela fait, Paulo cède la place à d'autres assassins. Il s'agit de tuer un vieillard, pour s'emparer de son argent. C'est Enrico qui doit le frapper et le dépouiller, afin de délivrer son père, qu'il croit en prison, à Naples, avec l'or qu'il arrachera à sa victime. Mais ce vieillard est un ami de son père. Enrico ne peut se décider à l'assassiner. Heureusement, un vieux cheval fourbu erre dans le voisinage. Roland, valet d'Enrico, a tout à coup une idée lumineuse. « Je vais le saigner, dit-il, la vue du sang réveillera mon maître. » Cinquième *ficelle*, et non la moins ingénieuse, à coup sûr.

Enfin, l'arrivée de la victime désignée est signalée. Enrico poursuit le malheureux, qui s'esquive pour tomber aux mains de Paulo. De Charybde en Scylla : Paulo a reconnu dans ce vieillard non celui qu'Enrico attend, mais le père d'Enrico même. Il le renverse, l'entortille dans son manteau et appelle Enrico. Celui-ci ne se fait ni attendre, ni prier ; il frappe et fort et dru. Le vieillard, en se débattant, crie : « Hélas ! mon fils, mon fils, ô mon fils ! — Mon père ! Il expire ! »

Digitized by Google

Le voilà bien mort, le vieil Anareto, tué par son fils. Tout est fini. — Non pas. Le petit berger survient à propos pour faire espérer à Enrico de ressusciter le défunt. Et le diable qui ne veut pas être moins aimable, ni moins serviable que l'ange, renvoit Paulo à son ermitage et à son ancienne profession de moine, promettant de faire un jour de lui « un savant exorciste et un inquisiteur canonisé. »

Joli, très-joli en vérité, n'était que la grande composition de Tirso de Molina est un peu trop habillée à la française. Sans doute, dans l'imitation, l'unité de sujet est mieux observée que dans l'original, et les événements de la vie du brigand sont mieux rattachés à ceux de la vie du solitaire. Dans le drame espagnol, les deux personnages principaux se mêlent peu. Ils partent de points opposés pour arriver à des extrémités différentes, l'ermite à l'enfer, le brigand au ciel. Ces deux hommes se sont trouvés deux fois en présence seulement. Paulo, au premier acte, voit et écoute Enrico. Cela suffit pour décider la catastrophe. Au second acte, il le tient en son pouvoir. Il veut se servir d'Enrico, son prisonnier, pour faire sur lui des expériences de psychologie pratique et religieuse. Sauf ces deux moments si solennels, chacun des personnages suit sa voie et la suit avec une grandeur et une originalité incomparables. Le surnaturel n'est pas prodigué dans Molina. Chose remarquable, il est croyant, il est prêtre par état; néanmoins, il n'abuse pas des miracles, tandis que l'imitateur français, libre-penseur avec éclat, ne fait pas un pas sans avoir recours à l'intervention divine. De miracles proprement dits, il n'y en a pas dans l'auteur espagnol. Le démon et l'ange qui se montrent au commencement et à la fin, pour donner une impulsion d'une part et une conclusion d'autre part à l'intrigue, sont, en quelque sorte, la personnification des bons et des mauvais instincts de l'homme plutôt que des personnages purement surnaturels.

Le drame de Molina se déroule avec la simplicité et la grandeur des belles œuvres d'Eschyle. L'imitation française n'a rien conservé de ce caractère. Sand mériterait cent fois mieux qu'Euripide les coups de lanières qu'Aristophane faisait pleuvoir avec plus de verve que de justice sur son contemporain, lorsqu'il l'accusait d'avoir avili, surchargé de mignardises et d'ornements puérils la noble stature des héros tragiques. L'ermite travesti en moine défroqué du dix-huitième siècle n'a rien de ces âmes enivrées de passion, et que le *Fatum* antique, divinité froide et implacable, pousse aux abîmes. Il nous donne des nausées, l'autre, l'ancien nous donnait le frisson.

Digitized by Google

C'est à vous que je m'adresse, lecteur, à vous qui avez la noble ambition de travailler pour la gloire littéraire de notre patrie. N'allez pas chercher vos modèles, vos guides dans la France contemporaine. Je ne vous dirai pas non plus de les aller demander à la Grèce ou à la Rome antique. Le voyage est si long, me diriez-vous, et le chemin rude, ardu, difficile. Soit, lecteur, il faut épargner vos membres délicats. Mais si vous ne pouvez aller si loin que je voudrais, faites du moins, je vous prie, la moitié de la route. Remontez jusqu'au seizième siècle; arrêtez-vous en Espagne. Là vous trouverez des moissons qui attendent la faucile. Lorsque vous reviendrez, le corps ployé sous le faix de ces richesses, n'allez pas demander aux écrivains de la revue parisienne la manière de les mettre en œuvre. Tournez plutôt vos pas vers la solitude. A l'ombre de quelque arbre bienfaisant, comme l'était feu mon voisin dont je vous racontais tantôt la catastrophe, l'enfant de votre génie grandira, fort et robuste, sous la fraîcheur de la rosée et au souffle béni du feuillage.

MAX VEYDT.

DU TRAVAIL DES ENFANTS

DANS LES MANUFACTURES.

MOYENS PRATIQUES DE LE COMBINER AVEC LEUR INSTRUCTION.

—

Une des questions les plus vitales pour l'amélioration du sort des classes laborieuses, la question du travail des femmes et des enfants, qui se lie à celle de la réforme de nos institutions de bienfaisance, a appelé récemment l'attention de la législature, et la Chambre des représentants a pensé que l'initiative du gouvernement devait être sollicitée en cette importante matière.

Dans la discussion, des théories philosophiques ont été produites. Je pense que la pratique n'a pas beaucoup à profiter de ces hautes spéculations. Ce qu'il convient de rechercher, ce sont les mesures qui doivent apporter des soulagements à la misère.

N'y aurait-il pas possibilité de fonder des établissements qui réalisent ce grand problème de donner au peuple la juste part qu'il a si héroïquement conquise, si noblement méritée? C'est là une question à résoudre; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans l'assistance publique, telle qu'elle existe actuellement, plusieurs points qu'il est urgent de modifier, plusieurs lacunes qu'il est indis-

Digitized by Google

pensable de combler. Je crois donc pouvoir saisir le moment où les méditations du pays sont appelées sur la question du travail des femmes et des enfants pour indiquer quelques-unes de ces réformes que réclame l'humanité.

Il est des personnes qui croient qu'on pourrait faire des règlements pour limiter le travail des enfants dans les manufactures, indépendamment de toute autre réforme de nos institutions de bienfaisance. A mon avis, c'est une erreur. La question est double : celle de l'éducation, et celle de la bienfaisance au point de vue de la moralisation des masses.

Je m'occuperai d'abord de la première.

Depuis 1848, on a présenté aux pouvoirs publics, pour l'organisation de l'enseignement populaire, une quantité de propositions plus ou moins chimériques, plus ou moins fondées.

Les théoriciens voudraient, pour les enfants pauvres, des écoles entièrement semblables aux écoles des enfants de famille aisée. C'est là un système séduisant, mais beaucoup plus facile à énoncer qu'à pratiquer.

Il y a un autre système plus économique et qui conviendrait beaucoup mieux à l'indigence laborieuse. J'oserai essayer de l'exposer.

Il y a, dans les grandes agglomérations de populations, de puissantes associations industrielles, et parmi les chefs de ces associations, il s'en trouve plusieurs, plus même qu'on ne le croit, qui aiment les ouvriers et qui songent à eux. Je me plais à croire qu'il serait possible de s'entendre avec ces hommes de cœur pour la création d'écoles spéciales destinées aux femmes et aux enfants qui travaillent dans les fabriques et les mines. Une fois la nécessité d'une semblable école reconnue, je crois que le gouvernement pourrait inviter les chefs d'industrie à délibérer sur les moyens de l'établir. La durée du travail des femmes et des enfants serait ainsi fixée par les chefs d'industrie eux-mêmes et cette durée pourrait varier selon les lieux, selon la nature du travail, selon une foule d'exigences locales.

Indiquons les bases du système qui pourrait être adopté. L'État payerait les instituteurs et les institutrices; les provinces seraient requises, comme le veut la loi, de fournir et d'entretenir le mobilier nécessaire pour la tenue des classes; les communes feraient les fonds pour le chauffage et l'éclairage des classes, pour les fournitures de papier, plumes, encre, ardoises, livres, prix, etc.; les chefs d'industrie enfin, de concert avec le gouvernement, s'entendraient pour fournir les locaux.

En outre, une Société protectrice des enfants employés au travail industriel et agricole serait établie avec un fonds de dotation de l'État.

Cette Société pourrait créer, dans chaque canton, un comité de patronage qui aurait pour but d'encourager et de faciliter la fréquentation des écoles, par des fournitures de vêtements aux enfants

Digitized by Google

qui en manquent, par des distributions d'aliments là où la misère rendrait ces soulagements indispensables, et par l'allocation de petites indemnités aux parents qui se priveraient du travail de leurs enfants.

Les hommes de bien, dans chaque canton, seraient ainsi invités à s'unir pour seconder le gouvernement dans la noble tâche que la loi lui a donnée : l'émancipation du peuple par l'éducation.

Reste la question pratique.

A mon avis, une école suffirait pour deux ou trois fabriques, ou pour neuf ou dix petits ateliers (1). Elle serait peu nombreuse, parce que les maîtres ne réuniraient jamais tous leurs élèves à la fois. L'instituteur donnerait cinq heures par jour à la section des garçons, et l'institutrice, cinq heures à la section des filles. Dans les écoles de cette catégorie, l'enseignement ne serait pas donné par jour, mais par heure. Ainsi, par exemple, de 6 à 7 heures du matin et de 4 à 5 heures du soir, école pour les garçons de 11 à 14 ans; de 8 à 9 heures du matin et de 1 1/2 à 2 1/2 de l'après-midi, école pour les filles de même âge. Entre ces deux espaces de temps, de 10 heures du matin à midi et de 3 à 5 heures du soir, viendraient les commençants et les enfants de 7 à 10 ans. Enfin, le temps d'école pour les garçons de 14 à 20 ans serait de 8 à 9 heures du soir; pour les filles de même âge, de 6 à 7 heures. Le dimanche, de 10 heures du matin à 12 et, l'après-midi, de 5 à 7 heures, les instituteurs et les institutrices tiendraient des classes de répétition : (conférences, entretiens, lectures).

Qu'on se figure sept cent trente heures, réparties sur toute l'année, à des distances fixes et rapprochées, et cet enseignement continué jusqu'à l'âge de vingt ans, en faudrait-il davantage pour assurer aux pauvres une bonne éducation?

Chacune de ces écoles renfermerait, pour les enfants au berceau et pour ceux de l'âge de 2 à 7 ans, une crèche et un jardin d'enfant (institutions que je proposerais de nommer *classe maternelle*); on y garderait ces petits êtres toute la journée, on y dirigerait leurs jeux et leurs promenades, et on ne les rendrait à leurs parents que pour le repas du soir et le repos de la nuit.

Un seul instituteur suffirait ainsi à plus de deux cents garçons; il dirigerait quatre classes : deux de commençants, une d'enfants sachant lire, écrire et compter; une de sujets plus avancés. Et cependant, il n'aurait à donner que cinq heures de leçon par jour. Il en serait de même pour l'institutrice.

Les mères, en venant à leur travail, conduiraient leurs enfants à la classe maternelle et les reprendraient le soir, à leur sortie des ateliers.

Les crèches et les écoles maternelles, établies dans les fabriques

(1) Il est bien évident que l'organisation proposée pourrait être appliquée à toutes les écoles destinées aux enfants du peuple. Il y aurait ainsi un enseignement primaire sérieux, car les écoles seraient fréquentées longtemps, et les leçons qu'on y donnerait laisseraient une trace vivante dans l'esprit des jeunes ouvriers.

Digitized by Google

et les ateliers des mines, se distingueraient des établissements de ce genre qui existent aujourd'hui, en ce qu'elles seraient, chaque jour, ouvertes beaucoup plus tôt et qu'elles seraient fermées plus tard.

La *Société de protection des enfants*, déjà indiquée, pourrait aviser aux moyens de faire distribuer des secours à domicile dans les campagnes aux mères indigentes, pour leur permettre de rester chez elles et de soigner leurs enfants au berceau. Ces distributions de secours à domicile remplaceraient, pour les populations agricoles, l'institution des crèches dont jouissent les classes souffrantes dans les villes. Il est évident, quand il faut porter, le matin, un enfant à la crèche et aller l'y reprendre le soir, que la difficulté de la distance sera toujours un obstacle pour l'établissement des crèches dans les communes rurales.

Ce système donnerait, à chaque grand centre industriel, une vingtaine de petites écoles gratuites, qui toutes seraient gouvernées, administrées par la commune et surveillées par l'État.

Chacune de ces petites écoles ne devrait pas coûter, terme moyen, plus de 6,400 francs, qui se répartiraient ainsi :

1° Traitement de l'instituteur	fr.	2,400
2° Traitement de l'institutrice		1,600
3° Traitement de la maîtresse de la classe maternelle.		1,200
4° Deux assistantes pour les deux divisions de la classe maternelle.		1,000
5° Une femme de peine.		200
Total. . . .	fr.	6,400

On aurait ainsi, à la fois, une crèche, un jardin d'enfants, une école de garçons, une école de filles, deux écoles d'adultes et deux patronages ; tout cela pour 6,400 fr., et les employés chargés de ce service seraient convenablement rétribués. Le gouvernement ferait cette dépense. Ce serait l'interprétation financière de l'article 23 de la loi sur l'instruction primaire, et, par cette interprétation, l'État rentrerait dans la vérité des choses.

J'ai parlé de locaux ; là-dessus, je dirai qu'il faudrait seulement : une grande salle, séparée, par une cloison, en deux moitiés, dont l'une serait destinée aux petits enfants, l'autre à l'école proprement dite ; une cour sablée et une petite cuisine. Un magasin bien aéré, dont l'appropriation coûterait peu de chose, pourrait être affecté à ce service.

Tel est le système ; il me semble qu'il contient des moyens d'amélioration qui se rapprochent le plus possible de la liberté et peuvent largement instruire le peuple.

On fera peut-être une objection. On dira que mes propositions ne répondent pas complétement aux exigences pratiques de l'industrie. Cela peut être vrai ; mais on ne contestera pas qu'il est possible d'acclimater chez nous le système des relais, qui consiste à multiplier les auxiliaires de l'ouvrier. Ce système s'est généralisé en An-

Digitized by Google

gleterre depuis plus de dix ans. De cette manière, il serait facile d'établir une rotation constante et régulière entre le labeur de la fabrique et l'enseignement de l'école.

Cela me paraît tellement pratique, tellement facile, que je crois superflu d'insister plus longuement sur ce point.

Le problème est capital ; il n'y a que deux voies à suivre, il n'y a que deux issues à essayer : Il faut ou adopter une législation prohibitive, ou combiner l'œuvre de l'école avec l'œuvre de l'atelier.

Une loi défendant le travail des enfants dans les manufactures aurait sans doute pour résultat de faire limiter, pour certaines industries, les efforts demandés aux femmes et aux enfants. Mais ces résultats ne seraient pas aussi prompts qu'on pourrait le croire.

La loi française remonte au 22 mars 1841. On a dit qu'elle avait résolu le problème du martyrologe des enfants. Cela n'est pas exact ; il est reconnu que cette loi reste sans exécution sérieuse dans un grand nombre de départements.

De plus, les classes agricoles ne peuvent retirer aucun avantage d'une loi pareille, et c'est là une question vitale pour le salut des idées libérales en Europe.

Je ne puis quitter ce sujet sans parler d'une classe d'enfants qui se recommandent également à la sollicitude des pouvoirs publics. Il existe dans certaines parties du pays une classe d'êtres humains, tellement malheureuse, tellement hors la loi commune, tellement démoralisée par la misère, que pour elle les écoles ordinaires, les écoles gratuites sont des somptuosités interdites. Il y a dans les villes de jeunes êtres qui ne vivent que par hasard, livrés, sur le pavé, aux excitations du vice et de la misère. Pour ces populations pauvres, clairsemées, qui vivent pour ainsi dire sous terre, il y aurait lieu de nommer des instituteurs qui iraient chercher ces malheureux, qui réuniraient ces enfants où ils pourraient et comme ils pourraient, à de certaines heures, pour leur donner les leçons dont ils ont besoin. Ce seraient des écoles ambulantes, si l'on veut, mais il faut les admettre, sans cela, ces parias de la société resteraient privés de toute instruction.

Les Chambres vont être appelées à débattre cette grande question du travail des femmes et des enfants ; c'est le moment de leur demander un peu d'humanité pour ces enfants livrés aujourd'hui au vagabondage, à la mendicité, souvent même à l'apprentissage du vol. Si les pouvoirs publics ne songent qu'aux écoles brillantes établies dans les villes, ils n'arriveront pas à leur premier but, qui doit être de civiliser les masses.

Si l'on me dit que mes propositions s'éloignent du règlement actuel des écoles, je réponds : il faut s'occuper des besoins des populations pauvres, non pas telles qu'elles seront dans l'avenir, mais telles qu'elles existent aujourd'hui même. Il s'agit donc d'introduire dans le règlement des écoles toutes les modifications nécessaires pour assurer l'instruction des enfants pauvres. Ce point est l'affaire capitale, tout le reste n'est qu'accessoire.

Digitized by Google

Enfin, peut-on laisser certaines industries abuser des enfants, et, pour les faire servir aux divertissements de la foule, les accabler de mauvais traitements, ou les initier à une dépravation précoce? Qui donc ne réprouve dans sa conscience cet usage atroce de faire paraître des enfants sur les théâtres des foires et de convertir de malheureux apprentis en un troupeau de saltimbanques?

D'autres malheureux nous intéressent encore : ce sont les sourds-muets sur le sort desquels l'intérêt de l'Etat se porte déjà.

J'ai cherché à m'éclairer sur cette question. Voici ce que M. Duruy, ancien ministre de l'instruction publique en France, disait dans une circulaire du 11 mars 1866, adressée aux recteurs présidents des conseils académiques de l'Empire :

« Parmi les six à sept mille enfants sourds-muets qui existent » en France, une très-faible partie, appartenant à des familles » aisées, peut être admise dans les écoles qui leur sont spéciale- » ment destinées; les autres, dispersés dans les campagnes, sont » voués à l'ignorance.

» Vivement ému de cette situation, j'ai dû, avec le concours des » hommes les plus compétents, chercher les moyens d'ouvrir à ces » pauvres enfants les portes des écoles communales, et je me suis » arrêté à cette conviction, confirmée par l'expérience, que, grâce » à un petit nombre de procédés simples, naturels, faciles à » apprendre, non moins faciles à appliquer, les instituteurs pri- » maires pourraient, sans dommage pour les autres élèves, s'occu- » per de leur instruction. »

M. Duruy expose alors quels sont ces procédés, puis il ajoute :

« Partout où, grâce à ces procédés, les jeunes sourds-muets » sont parvenus à entrer en communication intelligente avec leurs » jeunes camarades, ils ont trouvé en ceux-ci une sorte de bien- » veillante protection, et, au lieu d'être exposés à leurs railleries et » à leur mauvais vouloir, comme on aurait pu le croire d'enfants » chez qui le sentiment de la pitié ne se développe que tardive- » ment, ils en ont reçu tous les soins qui leur sont si nécessaires. » Au lieu de rester isolés, de demeurer étrangers au sein de la » société, et de vivre en dehors d'elle, retenus seulement par la » crainte de châtiments physiques, les jeunes sourds-muets, dont » l'intelligence a été développée par l'instruction primaire, devien- » nent ainsi des citoyens paisibles, accessibles à tous les bons sen- » timents. »

N'est-il pas injuste et imprudent d'entasser, comme on le fait en Belgique, les sourds-muets dans les grandes villes, quand, au contraire, on devrait s'attacher à faire de ces enfants des cultivateurs. C'est ce qui se pratique aujourd'hui en France, en Allemagne et en Hollande. Chez nous, on les transporte dans les villes et on les y entretient à grands frais ; on fait ainsi refluer vers les cités industrieuses un grand nombre de bras qui absorbent une partie du travail offert aux ouvriers des villes. On peut poser en principe

Digitized by Google

que, s'il est indispensable de venir en aide aux enfants sourds-muets, il n'importe pas moins de les laisser dans les campagnes et de diriger vers l'agriculture le plus grand nombre de ces malheureux.

Ensuite, comme il faut bien regarder ce qu'on veut faire, comme il faut mesurer l'œuvre qu'on veut entreprendre, n'oublions pas ces jeunes voleurs, ces enfants délaissés, ces fils et ces filles de criminels enfermés dans les prisons. Ne serait-il pas possible de rappeler au bien ces êtres dégradés par la misère?

Les enfants trouvés, les sourds-muets et les orphelins font peser une charge de plus en plus lourde sur la société; pour la Belgique, cette charge monte à plus de deux millions par an. On pourrait élever des maisons de refuge dans chaque canton et y recueillir tous ces petits êtres vicieux. Ils seraient nourris, élevés et habillés aux frais d'une administration spéciale; on leur donnerait une bonne éducation et on leur apprendrait à gagner leur existence par le travail. Mais l'administration, qui supporte les charges de l'enfant lorsqu'il coûte, pourrait prendre des mesures pour profiter des fruits de son travail, lorsqu'il serait productif. Aujourd'hui, on a pris justement le contre-pied : on se charge de l'enfant tant qu'il est hors d'état de rien gagner, et on l'abandonne au moment où son travail serait assez lucratif pour rembourser une partie des dépenses antérieures.

Ce n'est pas tout. Il résulte du système actuellement suivi à l'égard des enfants délaissés, que ces enfants deviennent, pour la plupart, des filles publiques ou des forçats. Les faits prouvent cette assertion. Au contraire, le système que je voudrais voir adopter, rendrait à la société, comme membres utiles, tous ces parias de la civilisation. Ces êtres perdus seraient élevés dans les maisons de refuge ; ils seraient placés, pour leur éducation morale comme pour leur éducation physique, sous la surveillance des inspecteurs de l'enseignement, auxquels certes ils ne sembleraient pas les moins dignes de leur sollicitude et de leur dévouement.

On ramasserait de même sur les grands chemins, dans les villes, dans les communes rurales, tous les mendiants dont on ne sait que faire aujourd'hui. Ils seraient recueillis aux maisons de refuge ; ils y seraient nourris, vêtus, blanchis. Une expérience de cinq ans, faite en Hollande, a prouvé qu'on peut, avec 65 centimes par jour, nourrir, vêtir et blanchir un enfant. Les enfants délaissés seraient ainsi arrachés à la misère et aux mauvais exemples; on pourrait leur donner, dès le premier âge, une nourriture suffisante, des habitudes d'ordre et des principes de morale; il serait même facile de prolonger ces soins, cette surveillance, et l'on parviendrait ainsi à créer une population plus saine de corps et de cœur.

On se récriera peut-être contre la dépense. Mais cette dépense se fait déjà. Chaque petit mendiant coûte aujourd'hui aux caisses publiques 52 centimes par jour. Dans les maisons de refuge, on pourrait les entretenir au même prix, et les habitants aisés seraient

Digitized by Google

délivrés de la taxe journalière que ces petits vagabonds prélèvent sur eux dans les rues de nos villes et de nos villages. Si la question d'argent est la chose dont s'occupent le plus les pouvoirs publics, ce que leur coûte le développement du paupérisme vaut bien la peine qu'on songe à l'amélioration morale des mendiants. Ajoutons que les maisons de refuge seraient établies à la campagne, où la vie est moins coûteuse que dans les villes ; par conséquent, l'Etat, les provinces, les communes et les institutions charitables dépenseraient moins pour les malheureux qui sont à leur charge, et pourraient ainsi réduire les crédits alloués pour ces services. Tout ce que nos administrateurs de pauvres ont imaginé de mieux jusqu'aujourd'hui, c'est de faire subsister les indigents. On dépense énormément pour les populations ouvrières, en les laissant se dégrader. Il faudrait dépenser pour relever l'humanité. Il faudrait remplacer une bienfaisance routinière par une bienfaisance prévoyante.

On dira sans doute que ces maisons de refuge existent déjà à Ruysselede et à Beernem. Cela est vrai; mais les refuges de Ruysselède et de Beernem sont des écoles de réforme. Les enfants y sont tenus à la discipline des prisons, ils n'y sont pas élevés. Il y a deux systèmes : un système de répression qui tend à venir en aide à de pauvres enfants entraînés à de premiers écarts ; un système de tutelle qui ne présume pas le mal, qui ne songe qu'à le prévenir et à répartir des secours. Dans mes idées, il s'agit de se placer en dehors du régime pénitentiaire et d'aviser à des mesures réparatrices en faveur des populations ouvrières.

S'il me fallait émettre à ce sujet une opinion précise, dans l'intérêt de l'éducation du peuple, je dirais qu'il importe essentiellement au bien du service que l'assistance des enfants pauvres soit organisée par canton et enlevée aux bureaux de bienfaisance et aux commissions des hospices. Il ne peut échapper aux hommes de civilisation qu'il y a nécessité de transformer le système actuel des secours affectés aux enfants pauvres, en une organisation distincte et nationale.

Je proposerais, en conséquence, qu'il fût créé dans chaque canton une commission de charité de dix membres, nommés par le roi, à laquelle serait soumise toutes les questions relatives aux besoins des populations indigentes, aux fondations pour les écoles des pauvres, aux hospices d'enfants trouvés, d'enfants abandonnés et de sourds-muets, à l'amélioration du sort des enfants qui travaillent dans les ateliers, les fabriques et les mines, et aux fournitures d'aliments et de vêtements qui seraient faites aux enfants pauvres fréquentant les écoles publiques.

Les commissions cantonales seraient placées sous le patronage d'un conseil d'assistance à établir au chef-lieu de chaque arrondissement judiciaire, qui délibérerait, par exemple, sous la présidence du président du tribunal du ressort, sur tous les intérêts des populations laborieuses, et qui surveillerait la comptabilité des commissions cantonales et la gestion des affaires.

Digitized by Google

« Il faut, dit un des hommes les plus éminents de France, M. Mathieu Risler, il faut demander pour le peuple, des écoles qui sont appropriées à ses destinées et à ses besoins. Ce n'est pas par l'instruction seule que l'on parviendra à diminuer le nombre des pauvres; celle-ci peut faire briller quelques individus, mais elle ne formera pas d'utiles travailleurs; elle ne soutiendra pas l'homme dans les orages de la vie.

» Une éducation sans but arrêté, qui crée cette légion de solliciteurs, regardant le travail manuel comme au-dessous de leur mérite, et qui rend prédominant chez eux le désir épidémique de l'époque, de s'enrichir par des combinaisons spéculatives, sans fatiguer les bras : ce genre d'éducation, dis-je, ne convient nullement à l'enfant du pauvre...

» Depuis plus de trente ans, on dit qu'il faut compter avec la misère, mais jusqu'à ce jour on n'a fait aucun effort sérieux pour l'atténuer, et l'on s'étonne après cela que les enfants des mendiants deviennent mendiants à leur tour.

» L'expérience ne démontre que trop que les familles qui sont tombées dans la mendicité et dans la démoralisation ne s'en relèvent plus, et le mal devient héréditaire comme les difformités corporelles.

» Il n'y a en cela rien de surprenant; des enfants qui grandissent dans le désordre, dans la malpropreté, dans la paresse, dans l'inconduite, dans l'ignorance, ne peuvent devenir que des mendiants de profession. La fréquentation momentanée d'une école communale et l'instruction religieuse ordinaire, restent même sans aucun effet; parce que, dans leur intérieur, ils voient journellement le contraire de ce qu'on cherche à leur inculquer : le sol où doit germer cette bonne graine est déjà envahi par les mauvaises herbes. »

En résumé, je préconise deux ordres de mesures distinctes : d'une part, des écoles spéciales pour les femmes et les enfants qui travaillent dans les ateliers, les fabriques et les mines; de l'autre, des maisons de refuge à fonder ou à transformer, pour les enfants délaissés, pour les orphelins et les sourds-muets, pour tous les petits êtres dégradés par la misère.

Voilà dans quel sens je voudrais que la loi sur le travail des enfants fût faite. J'insiste encore en faveur du système nouveau qui consiste à faire alterner la fréquentation de la classe avec le travail manuel. Admis plus tôt, il eût pu épargner au pays bien des déceptions qu'on ne peut attribuer qu'au système d'éducation peu populaire admis en Belgique.

Il s'agit de créer un ensemble d'institutions démocratiques qui prennent l'enfant pauvre au berceau et, le suivant à travers toutes les vicissitudes, tous les malheurs de son existence, le protégent contre les entraînements du vice et du crime; telle est l'œuvre que le congrès libéral de 1846 a imposée à ceux qui veillent sur les destinées du pays. Honneur à ceux qui pourront la réaliser.

C. J. Van Nerum.

Digitized by Google

POÉSIE.

—

LA FLEUR DU TOMBEAU.

— Oh ! laisse-moi te cueillir, bonne fleur !
Du champ des morts tu troubles la douleur.

— Non ! dit la fleur. Quelle erreur est la tienne !
Enfant, mon sort est bien triste et bien beau :
Si tu me vois briller près d'un tombeau,
C'est que Dieu veut que j'en sois la gardienne.

— Viens avec moi, bonne petite fleur ;
Près de ma mère il n'est pas de douleur.

— Non, dit la fleur. Un jeune ange, ton frère,
Sous tes pas même, habite ce gazon ;
Je lui souris dans sa morne maison,
Comme pour toi doit sourire ta mère.

— Viens avec moi ; j'aurais tant de douleur
Si tu mourais ce soir, petite fleur.

— Non ! dit la fleur. Des pleurs m'ont fait éclore...
J'irai demain où mon ange est allé.
Mais tant de pleurs, hélas ! auront coulé
Que bien des fleurs demain naîtront encore.

— Oh ! sois à moi ; mon frère est sans douleur ;
Il est heureux dans le ciel, bonne fleur.

— Non ! dit la fleur. Quand un ange s'envole,
Retrouve-t-il sa mère dans le ciel ?
Il est sevré du regard maternel,
Et Dieu permet qu'une fleur le console.

— Sois à ton ange et calme sa douleur.
Je te bénis, bonne petite fleur.

EDOUARD VANDER PLASSCHE.

Digitized by Google

A BARINE.

(Livre II, Ode VIII).

Si ta beauté, Barine, expiait tes parjures,
Qu'une dent seulement fût plus noire chez toi,
Qu'un seul ongle eût perdu chez toi ses lignes pures,
Je croirais à ta foi.

Mais tu n'as pas juré par ta tête perfide
Que soudain te voilà plus belle que jamais
Et l'idole toujours, en leur ferveur candide,
De nos jeunes muguets.

Tu gagnes à mentir aux cendres de ta mère,
Aux astres de la nuit en leur muet accord,
Aux dieux que n'a jamais, sous la céleste sphère,
Atteint la froide mort.

De tes serments trahis Vénus rit la première;
Comme elle, en rit sa suite et ce cruel enfant,
Cupidon, qui polit ses dards sur une pierre
Qu'il humecte de sang.

La jeunesse grandit pour grossir ton cortége;
Des esclaves nouveaux t'arrivent chaque jour,
Tandis que des premiers la foule encore assiége
Ton funeste séjour.

Les mères sur leurs fils redoutent ton empire;
L'économe vieillard t'a voué son courroux,
La jeune femme a peur que ton souffle n'attire
Près de toi son époux.

—

Digitized by Google

A LYDIE.

(Livre I, Ode VIII).

Par tous les dieux, pourquoi, Lydie,
Mènes-tu Sybaris à sa perte en l'aimant?
Lui qui d'une âme si hardie
Bravait au champ de Mars le soleil ou le vent,

Pourquoi fuit-il l'ardente plaine?
D'où vient qu'il n'y va plus chevaucher en guerrier,
Ni comme d'autres dans l'arène
Du mors à dents de loup dompter un fier coursier?

Pourquoi craint-il plus que naguère
Le Tibre aux blondes eaux pour sa froide moiteur?
Plus que du sang de la vipère,
Pourquoi se garde-t-il de l'huile du lutteur?

Pourquoi de ses armes la charge
Ne lui fait-elle plus le bras rude et blafard,
Lui si fier s'il avait au large
Lancé delà le but ou le disque ou le dard?

Pourquoi ne vit-il plus qu'à l'ombre,
Comme on dit qu'autrefois fit le fils de Thétis,
Alors qu'approchait l'heure sombre
Qu'Ilion pleurerait ses murs anéantis,

Et qu'effrayé d'un noir présage,
L'on craignait que le port d'un vêtement viril
Ne l'entraînât dans le carnage,
Au cœur des rangs troyens aguerris au péril?

—

Digitized by Google

A LICINIUS.

(Livre II, Ode X).

Veux-tu, Licinius, à ton gré vivre en paix ?
N'affronte pas toujours les flots loin de la plage,
Ni, trop timide aussi, ne rase de trop près
Un perfide rivage.

La médiocrité passe le prix de l'or;
Qui la chérit n'a point pour asile en sa vie
Un toit sordide et vil, ni, dans son humble essor,
Un palais qu'on envie.

Les hauts pins par le vent sont le plus agités;
A grand fracas s'écroule une tour orgueilleuse;
La foudre dans les monts frappe à coups répétés
La cime sourcilleuse.

Une âme ferme espère au milieu des revers
Et craint qu'un beau destin ne prenne une autre face;
Jupiter, tous les ans, ramène les hivers,
Tous les ans il les chasse.

Des soucis du moment s'arrêtera le cours;
A ses chants, Apollon réveille aux saintes rives
La muse qui repose; il ne tend pas toujours
Son arc aux flèches vives.

Toi, dans l'adversité, montre-toi digne et fort,
Mais replie, en songeant que l'onde est variable,
Ta voile tout enflée, aux approches du port,
D'un vent trop favorable.

ÉDOUARD DE LINGE.

—

Digitized by Google

AU PEUPLE FRANÇAIS.

PROCLAMATION DE MM. ROCHEFORT, FLOURENS, ETC.

Français, jetons au potentat
Des phrases qui fassent tempête!
Nous sommes les hommes d'État
Du coup de tête.

Remuons tout, hardis semeurs!
Qui croit au progrès lent divague.
Réformer les lois par les mœurs,
C'est une blague!

Voilà trop longtemps, s'il vous plaît,
Qu'on exhibe cette marmotte.
Amis, d'un tour de gobelet,
Tout s'escamote!

Le duel, l'amour, voilà Paris!
L'homme moderne, en fier profane,
A vingt maîtresses, y compris
La Mariane.

Paris s'enlève d'un bon mot
Où la fanfaronade gronde;
Et qui tient Paris a bientôt
Saisi le monde.

La France, qui, dit-on, se croit
Assez grande pour marcher seule,
Veut en paix conquérir le droit;
Oh! c' te bégueule!

Les vieux n'ont jamais rien appris
Des grands us de la délivrance;
Le cœur du gamin de Paris,
Voilà la France!

Digitized by Google

Laissons le lourd Anglais muser;
Il met six jours à faire un thème,
Puis est homme à se reposer
Tout le septième.

Pouah! commencer au premier pas!
Fi! suivre la route battue!
La Révolution n'est pas
Une tortue.

La liberté! la liberté!
C'est bel et bon! Mais, malepeste,
Il faut d'un passé détesté
Que rien ne reste.

Amis, faisons-le constamment
Tomber de syncope en syncope;
Peut-on liquider autrement
La vieille Europe?

Brisons les vitres des Tarquins,
Faisons aux sots des peurs horribles!
Plus de repos! soyons taquins!
Soyons terribles!

Être Paris et le faubourg,
Ce serait, ma foi, bien la peine,
Pour ne plus marquer chaque jour
D'une fredaine.

Peuple, à ton cratère écumant,
Toi, tu mettrais une soupape!
Non! jamais! Allons-y gaîment!
Et qu'on se tape!

Car il faudrait désavouer
Son pays, privé d'escapades,
Si l'on n'y pouvait plus jouer
Aux barricades!

Pour copie conforme :

Ch. P.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

JULES TARLIER.

La *Ligue de l'enseignement* vient de perdre son président.

Jules Tarlier professait, depuis 1847, la philologie latine à l'Université de Bruxelles. Il avait été, pendant plusieurs années, un des dignitaires les plus actifs de la loge des *Amis philanthropes*, dont il venait d'être élu président; et la maçonnerie aussi est une école, école mutuelle supérieure où des hommes de toutes les professions, unis par la fraternité de l'ordre, échangent le résultat de leurs idées et de leur expérience et s'éclairent par la discussion des questions philosophiques et morales.

Mais, université libre et franc-maçonnerie, ces foyers de lumière sont réservés aux classes lettrées, et c'est bien indirectement qu'ils rayonnent sur les masses. L'un des intérêts les plus pressants, l'intérêt capital de la société moderne est l'éducation populaire. Point de milieu : le XIX^e^ siècle doit fonder la démocratie ou déchoir. Mais nulle démocratie n'est possible sans une large participation des masses à ce que Dante appelle le *bien de l'intelligence*. Quel douloureux spectacle cependant présente l'Europe à l'homme éclairé qui voit dans tout être humain son semblable et veut en faire son égal! D'un côté, la science, sondant le ciel et la terre, ressuscitant les races éteintes et les époques oubliées, unissant les continents, rapprochant les âmes, pénétrant les secrets de la vie, regardant les rois et les dieux en face : *oculos ausus est tollere contra;* embrassant dans l'étreinte du génie humain tout le domaine de la matière et de l'esprit, toutes les grandeurs de la vie physique, intellectuelle et morale. De l'autre, des masses de prolétaires, entassées dans des quartiers malsains où la race dégénère, ou disséminées dans les campagnes où l'esprit se crétinise; masses ignorantes ou rachitiques, ne vivant point, végétant; n'ayant aucune instruction, n'ayant pas de moralité, car la morale exige l'initiative de l'esprit, fille de son indépendance; des masses qui en sont encore à cette époque où il était défendu d'apprendre à lire aux domestiques et où l'homme, comme l'enfant, n'avait pour

Digitized by Google

toute science que le catéchisme. Ici, la gloire intellectuelle du XIXe siècle ; là, presque les ténèbres du moyen-âge !

L'Eglise et l'Etat pourraient tout ! L'Eglise a dans chaque hameau un apôtre, une chaire, une autorité que les masses regardent encore comme divine ; mais elle ne songe qu'à perpétuer sa domination, qu'à mener son troupeau par un enseignement qui l'enchaîne. Former des intelligences? Elle a trop peur qu'elles ne lui échappent ! Créer des hommes? Elle craint d'en faire peut-être du même coup des citoyens ! L'Etat aussi a dans chaque commune un petit foyer intellectuel ; mais, à voir avec quelle parcimonie il rétribue les instituteurs, ménage la vraie instruction et accueille les progrès, avec quelle faiblesse il livre les uns et les autres à la surveillance, à la suprématie de l'Eglise, on serait tenté de penser qu'il redoute autant qu'elle l'émancipation des masses, et comme elle, trouve préférable de régner sur un reste de moyen-âge que de créer une humanité moderne !

Cette situation est le grand danger de notre civilisation ; elle en explique les difficultés politiques et les complications sociales, les retards, les chutes et les rechutes. Tous les esprits sérieux, amis de la liberté et du progrès, en sont frappés de désolation, ils pourraient dire de désespoir, s'il était permis de désespérer de l'intelligence humaine. Ils se savent responsables de l'ignorance publique ; ils sentent peser sur eux et sur leurs enfants la solidarité de ces ténèbres. Ah ! s'ils pouvaient se multiplier au gré de leur passion pour le bien ! s'ils pouvaient se donner l'ubiquité du dévouement, et devenir légion, une légion d'apôtres du peuple !

Cette idée, ce besoin capital, ont fait naître la *Ligue de l'enseignement*. Jules Tarlier en eut la pensée, en fut un des fondateurs et en fut élu président chaque année. L'enseignement universitaire ne suffisait pas à ses aspirations ; il fut un de ceux qui voulurent faire de la *Ligue de l'enseignement* une vaste société de *frères ignorantins* du libéralisme, la libre phalange de l'émancipation générale par la science. Cinq ans, il présida cette jeune légion de l'instruction populaire.

Tous ses soins étaient acquis aux travaux de la *Ligue*. Il y apportait une connaissance exacte et complète des textes de lois, qui n'excluait pas l'idéal du mieux ; une netteté de pensée et de parole, une aménité, un tact dans la direction des débats, qui n'excluaient pas l'énergie des croyances : qualités nécessaires aux débuts d'une œuvre collective et qui ont puissamment contribué à soutenir la *Ligue* naissante et à lui faire traverser sans danger les difficultés des premiers pas.

Tarlier, professeur de l'Université, était philologue. Il avait conquis son titre de professeur agrégé en publiant une *Etude sur la prononciation du grec;* il fut nommé professeur extraordinaire après la publication d'une *Notice bibliographique sur les traductions des satires de Perse.*

Il était aussi géographe et statisticien. Géographe, il publia dans

Digitized by Google

l'*Encyclopédie populaire* une *Description géographique de la Belgique*, en 3 volumes, et un *Atlas de géographie moderne*, composé de 18 cartes. Enfin, il avait entrepris avec M. Alph. Wauters une œuvre colossale, suspendue après sa 5e livraison : Il s'agissait de décrire, canton par canton, la Belgique entière.

Comme statisticien, il était attaché au ministère de l'intérieur et il prit une part très-active au grand récensement de 1866. Mais un sentiment d'indépendance l'empêcha d'accepter des fonctions fixes. Au risque même de priver sa veuve et son fils de tout droit à une pension, il ne voulut pas être fonctionnaire de l'Etat.

La commission centrale de statistique et la commission des monuments le comptaient parmi ses membres. On a de lui un petit livre sur les *Ruines de l'abbaye de Villers;* ses rapports faits pour la commission des monuments et restés manuscrits, annoncent des connaissances exactes.

Tout ce qui pouvait entraver l'enseignement le préoccupait. Ses *Observations sur le projet de loi concernant le jury d'examen* le montrent sur la brèche pour défendre, au point de vue théorique, la liberté des professions contre l'intervention de l'Etat; au point de vue pratique, la cause du jury central, contre ce projet de jury qui ne pouvait servir et qui n'a servi qu'à jeter dans le haut enseignement une anarchie mère de la décadence des études.

Tarlier était homme politique. Il fut longtemps bourgmestre de la commune de Villers-la-Ville, où il donna tous ses soins à l'enseignement primaire. Il avait une influence réelle dans le canton de Wavre. Que de fois les feuilles catholiques et les chaires des églises de ce canton n'ont-elles pas jeté l'invective à ce président d'une *Ligue* impie, ennemie de la religion, de la propriété et de la famille. Tarlier en riait doucement et parfois vertement y répondait.

Deux fois, il fut proposé à l'Association libérale de Bruxelles comme candidat à la représentation nationale. Mais, s'il avait l'ambition de porter à la Chambre ses connaissances spéciales, il fut dans la politique comme dans l'administration, il n'y fit jamais pour parvenir rien qui pût amoindrir son caractère, ou compromettre ses convictions. Deux fois, au contraire, il se retira à la veille du poll, ne voulant pas porter dans les rangs du libéralisme des divisions inutiles.

Les seules divisions dignes d'un parti sont celles qu'imposent les principes. Tarlier n'hésita point à se placer du côté des libéraux avancés, partout où ils s'affirmaient, soit dans la *Ligue*, soit dans la maçonnerie, soit dans la *Libre-Pensée*.

Il est mort en libre-penseur, et c'est un nouvel enseignement, le grand enseignement de l'exemple. Tous les hommes, à quelque croyance qu'ils appartiennent, se le doivent les uns aux autres. Car les idées qu'on n'avoue pas et qu'on n'ose pratiquer, sont des idées mortes : sépulcres blanchis, comme dit le Christ, et l'hypocrisie est une des plus dangereuses ennemies de la moralité publique.

Tarlier ressemblait aux portraits de Vésale : Tête intelligente,

Digitized by Google

robuste et calme, physionomie marquée d'énergie, de bienveillance et de finesse. Le bon sens y dominait, sans exclure ni les tempéraments de la pratique de la vie, ni les énergies nécessaires aux convictions vraies ; sa parole ne s'animait guère ni ne se colorait ; il n'avait ni les sourires ni les éclairs de l'éloquence. Mais on était sûr, en l'écoutant, de ne jamais prêter l'oreille à des lieux communs, et de trouver une pensée exacte, nettement exprimée, appuyée de faits certains, et déduite avec une solidité tranquille.

Il écrivait et enseignait de même. Il n'avait point cet ardent sentiment de sa fécondité qui pousse l'homme à marquer de son cachet personnel une œuvre qui civilise par le vrai ou par le beau ; il comprenait les intérêts de son époque et s'adonnait aux détails patients des œuvres collectives avec intelligence et conscience.

Son tempérament le menaçait d'apoplexie. Ses travaux statistiques l'y prédisposèrent davantage encore. Il y a environ deux ans, une première attaque lui avait donné un avertissement qu'il ne croyait pas aussi terrible qu'il l'était en réalité. Après les premiers soins, il ne voulut abandonner aucun poste, et continua tous ses labeurs, se confiant dans la force de sa santé. On a pu dire que le travail a hâté sa fin. Au moment où la mort le surprit, il préparait, avec le Conseil général de la *Ligue de l'enseignement*, une longue étude sur la réforme de l'instruction primaire, dont il avait désiré être le rapporteur, et il avait pris soin de rassembler et de publier, dans les bulletins de la *Ligue*, les textes de lois qui régissent cet enseignement dans les principaux pays de l'Europe. C'était le préambule de son rapport.

Tarlier laisse son œuvre principale en voie de succès ; car la *Ligue de l'enseignement* s'est propagée, multipliant, partout où elle passe, le pain de l'intelligence, mettant les sciences exactes et les sciences morales à la portée de tous, joignant l'agréable à l'utile : école d'adultes déjà puissante ; et, cependant, — car cela ne suffit point, — aucune des questions de l'enseignement ne lui est étrangère : est-il un abus à signaler, une réforme à réclamer, une bibliothèque populaire à fonder, la participation de sa pensée, de sa plume et de son budget est acquise à toute chose utile : société de propagande active qui compte déjà de bons résultats.

Tarlier n'a pas agi seul, n'a pas tout fait ; mais ceux qui lui survivent ne regardent pas leur part d'action comme terminée ; ce qu'ils comptent, c'est ce qu'ils ont à faire, car ils savent que rien n'est achevé jamais dans une œuvre pareille, et que les morts seuls se reposent.

La *Ligue de l'enseignement* en est à sa première période de fondation ; à ceux qui l'ont créée et qui ne sont plus là pour lui rappeler l'éternelle consigne, et surtout au président qu'elle regrette, elle doit de suivre la route ouverte, de s'y développer, de s'ouvrir des horizons nouveaux, d'aborder résolûment les voies de la maturité, et le secrétaire général de la *Ligue* avait le droit d'en prendre pour elle l'engagement sur la tombe de Tarlier.

Digitized by Google

Quand la *Ligue* aura vécu, agi, lutté, aussi longtemps que l'association hollandaise qu'elle a prise pour modèle : la Société *Tot nut van't Algemeen*, elle n'aura rien à envier de cette puissance dont abuse l'Eglise contre la liberté, dont l'Etat est si chiche pour le progrès. Alors, les amis, les successeurs de Tarlier auront consolidé, multiplié l'œuvre commune, et la *Ligue* n'oubliera pas le premier des présidents de cette petite république de l'initiative privée ; elle notera en tête de la liste un homme de sens, un homme de bien, dévoué à la chose publique.

CH. P.

LE MAJOR R. BRUCK.

Au nombre des travaux demandés à nos collaborateurs figurait une étude sur les œuvres considérables du major de génie Bruck. Nous tenions à initier nos lecteurs à cette série de publications, trop méconnues et qui révèlent un de ces esprits créateurs, qu'admet si difficilement la classe des savants officiels, encombrée de médiocrités. C'eût été à la fois une justice rendue à l'œuvre accomplie et un témoignage d'estime, de sympathie, donné à l'auteur, et nous aurions été heureux qu'il y trouvât une sorte de réparation de la longue iniquité qui semblait avoir organisé contre lui la conspiration du silence.

Notre travail arrivera trop tard pour accomplir ce dernier devoir. Bruck vient de mourir à la peine, et c'est sur sa tombe qu'un homme compétent devait prononcer les premières paroles de réparation et de justice.

En attendant une étude sur les œuvres du major Bruck, nous reproduisons le discours prononcé lors de ses funérailles par M. le colonel Brialmont :

« Messieurs,

» J'ai été pendant vingt-cinq ans l'ami du major Bruck, le témoin de ses labeurs, le confident de ses peines, de ses espérances et de ses déceptions. Je puis donc, mieux que d'autres, apprécier son caractère, ses talents, ses travaux. Si j'entreprends de le faire, dans ce moment de profonde affliction, c'est non-seulement pour m'acquitter d'un pieux devoir, mais encore pour rendre justice au camarade si bon et si dévoué que nous venons de perdre, au savant si laborieux et si fécond dont les écrits feront honneur à l'armée et au pays.

» Le major Bruck était doué des qualités et des aptitudes les plus rares. Ce qui frappait tout d'abord en lui, c'était une originalité vraie qui n'empruntait rien à personne et qui se manifestait dans tous les actes de sa vie.

» A son début, en 1851, il prouva, dans un travail qui constitue son principal titre scientifique, que toutes les périodes magnétiques coïnci-

Digitized by Google

dent avec des périodes solaires et que, par conséquent, les systèmes magnétiques du globe résultent de l'électrisation de celui-ci par les rayons solaires. Le premier il mit cette grande vérité en évidence et, le premier aussi, il détermina les lois de la propagation du fluide magnétique à la surface et à l'intérieur de la terre.

» Ses travaux ultérieurs, qu'il m'est impossible d'analyser ici, ne sont que le développement et l'application de sa belle découverte.

» Les phénomènes électriques, caloriques et météorologiques; les étoiles filantes, les aurores boréales, la constitution de l'atmosphère, les tempêtes, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques et d'autres faits de même nature dont les causes ne sont pas encore bien connues, il les expliquait sans difficulté par les mouvements des systèmes magnétiques et par la circulation du fluide magneto-électrique dans les couches terrestres.

» Il poussa même si loin ses déductions, qu'il eût la hardiesse de soutenir que les épidémies apparaissent toujours à des époques concordant avec les grands mouvements magnétiques, et que les peuples à leur origine, leur apogée et leur déclin, subissent fatalement l'influence de ces mêmes mouvements.

» Pour faire accepter ces idées, trop absolues peut-être, mais à l'appui desquelles on peut cependant invoquer des faits et des coïncidences remarquables, le major Bruck a fait preuve d'une énergie, d'une constance et, je puis le dire, d'une abnégation sans bornes, car il s'est imposé pendant vingt ans les plus dures privations afin de pouvoir publier ses principales études, dont la collection forme huit volumes in-8°.

» Il travaillait avec une facilité et une ardeur surprenantes. Sa santé, profondément altérée par des labeurs incessants et par des méditations prolongées sur les sujets les plus abstraits de la science et de la philosophie, ne se soutenait à la fin que par l'excitation même du travail. Le repos l'anéantissait, et quand ses amis lui conseillaient de déposer la plume pour retremper ses forces, il répondait tristement : « Ce serait ma mort. »

» Comme tous les explorateurs qui s'écartent des sentiers battus, le major Bruck eut peu de satisfactions et beaucoup de déboires. Ses livres, d'ailleurs, ne pouvaient pas lui assurer des succès prompts et incontestés. Ils ne sont pas écrits avec la clarté et le talent d'exposition nécessaires pour convaincre facilement. A côté d'idées justes, corroborées par les faits, on trouve des hypothèses et des théories d'une audace extrême, qui n'ont pas le degré de certitude ou de probabilité voulu pour être admises. Ses écrits ont, en outre, le défaut d'être trop agressifs et de froisser la juste susceptibilité des savants qui ne partagent pas ses convictions.

» Il eut des adversaires irrités qui refusaient de discuter ses idées, et d'autres qui, le jugeant d'après ses imperfections, le mirent au rang des utopistes et des visionnaires.

Digitized by Google

» Ces injustices et, plus encore, les emprunts qu'on faisait à ses livres, sans jamais les citer, aigrirent son humeur, mais ne le découragèrent point. Après chaque attaque, après chaque déception, il reprenait la plume avec une nouvelle ardeur, se promettant de convaincre les plus hostiles et les plus incrédules.

» Huit jours avant sa mort, ayant reçu quelques encouragements précieux, à l'occasion de son dernier travail sur les étoiles filantes, il se crut au moment d'atteindre le but de toute sa vie. « Le triomphe, m'écrivait-il, ne saurait tarder... Pour réussir bientôt, je ne demande que la conservation du souffle de vie qui me reste. »

» Hélas ! ce désir ne devait pas être exaucé. Bruck s'éteignit tranquillement le 21 février; aucune crainte, aucune pensée désespérante n'a troublé la sérénité philosophique de ses derniers moments. Je regrette, messieurs, de n'avoir pas l'autorité scientifique nécessaire pour affirmer que la Belgique a perdu, ce jour-là, un savant de premier ordre ; mais je crois néanmoins pouvoir dire sans qu'on m'accuse de céder à l'entraînement de l'amitié, que le moment viendra où des savants de bonne volonté, doués du talent d'exposition qui manquait à Bruck, feront jaillir des œuvres de notre regretté camarade des découvertes scientifiques et philosophiques du plus haut intérêt.

» A celui qui n'eut d'autre passion que l'étude, d'autre but que la recherche de la vérité, d'autre ambition que d'ouvrir des voies nouvelles dans les domaines inexplorés de la science, à ce vaillant et infatigable travailleur, mort à la tâche, j'adresserai, messieurs, ces paroles de sympathie et de consolation :

» Tu as poursuivi l'accomplissement de ton œuvre jusqu'à ce que la » plume tombât de ta main glacée ; cette œuvre est incomplète, mais ce » que tu nous as légué suffit pour sauver ton nom de l'oubli et lui assi- » gner une place distinguée dans l'histoire scientifique du pays... Intel- » ligence d'élite, noble cœur, adieu ! »

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE.

—

La camaraderie est la gangrène intellectuelle et morale de notre pays, et l'esprit de parti l'envenime encore. On ne se contente pas de combattre les idées adverses, ce qui est un droit et souvent un devoir; quiconque ne hurle pas avec les loups de la coterie est condamné, déclaré sans talent, et, si l'on osait, sans honneur, puis, nié, et passé sous silence : le *nul n'aura de l'esprit* ne suffit plus; nul n'existera hors nous et nos amis! voilà la devise.

C'est surtout dans les correspondances envoyées à l'étranger que cet esprit se dévoile. En Belgique, on est bien forcé à quelque ménagement de l'opinion; au dehors la partialité se donne pleine carrière.

En 1855 un correspondant d'un journal français prétendait avoir *analysé le mouvement qui s'était opéré depuis* 18 *mois dans la littérature belge*. Il avait cité comme poète : M. Dubois; comme travaux sérieux : un livre de M. Juste et la *Belgique ancienne* de M. Moke; comme roman : ceux de M. Maurage; comme œuvre dramatique : la traduction de Don Carlos par M. le baron de la Rousselière. Il ajoutait : au théâtre, on n'a vu rien se produire qui vaille la peine d'être cité, ni comme drame, ni surtout comme forme.

Il oubliait : *d'Anvers à Gênes*, par M. Jottrand, — il oubliait Emile Leclercq, — il oubliait le livre d'économie politique de G. de Molinari, — la *Belgique sous Léopold Ier*, par Thonissen, — les poésies de Ad. Mathieu et B. Quinet, — et au théâtre *le Point d'honneur*, de M. Labarre.

En 1866, une petite revue française *le Mois littéraire* prétendit nous juger. L'auteur touchait assez juste l'indifférence du public et le manque de librairie; mais il ne voyait que la presse. Laurent avait publié un volume nouveau de son Histoire de l'humanité; Tiberghien, sa Logique; Van Bruyssel, son Histoire du commerce; Quetelet, son Histoire des sciences en Belgique; Borgnet, son Histoire de la révolution liégeoise, de 1789, etc., etc. Est-ce que les correspondants français doivent savoir tout cela?

« Les *quelques* littérateurs belges comme M. Stapleaux et M. Adrien

Digitized by Google

» Paul, qui se sont senti *quelque* vitalité ou *quelque* ambition, se sont » hatés d'émigrer à Paris. Restent ici seulement *quelques* brochuriers » politiques, la plupart contre la France, voilà toute la littérature » belge ! »

Evidemment c'est par défaut de vitalité que les Laurent et les Tiberghien, les Borgnet et les Mathieu, les Leclercq et les Gérard, ne suivent à Paris M. Léopold Stapleaux !

L'Angleterre va-t-elle suivre l'exemple, ou plutôt l'*Athœnœum* a-t-il pris un correspondant digne de juger la Belgique dans les journaux français ? Cette revue, dans son numéro du 25 décembre 1869, publie un coup d'œil général sur la littérature en Europe et en Amérique, pendant l'année 1869. Un paragraphe y est consacré à la Belgique. On y trouve mentionnés :

Jeanne la folle, par M. Gachard.

La Bibliothèque des princes Corsini à Rome, par M. Gachard.

Les synonymes du nouveau testament, traduction d'un livre anglais.

Le soulèvement de la Hollande en 1813 et la fondation du royaume des Pays-Bas, par M. Théod. Juste.

L'Histoire politique et parlementaire de la Belgique de 1814-1830, par M. L. Hymans.

Les Proscrits français en Belgique, par Amédée de St-Ferréol.

Les *Archives judiciaires* (contenant les procès de Louis XVI et de sa famille, des ministres de Charles X, les affaires de Boulogne-Strasbourg de Louis Napoléon, etc., etc.), par le baron Karl de Kaschendorf.

Que nous avons donc été mal avisés de consacrer, sans acception de parti, des études à l'*Uylenspiegel* de De Coster, au *Félix Batel*, de J. Babut, à la *Physique sociale* de M. Quetelet, à l'*Histoire intime d'un homme* d'Émile Leclercq, à la *Catastrophe de 1830*, de Gendebien, aux conférences de M. Altmeyer et aux articles de M. Banning sur Jeanne la folle ; puis, de donner, des extraits de l'*Histoire de la peinture*, d'Alfred Michiels, et de préparer des études sur les ouvrages nouveaux de MM. Laurent, Laveleye, Alb. Allard, Thonissen, Alph. Leroy, Le Hon, etc.

Nous devons paraître bien naïfs à ces correspondants qui ne voient que des journalistes pour tout littérateurs en Belgique et qui ne comprennent pour toute critique que la camaraderie.

—

Pendant qu'on nie ou qu'on insulte nos travailleurs intellectuels dans la presse légère, les esprits sérieux leur rendent justice.

Nous trouvons dans la *Semaine religieuse*, organe des protestants « *orthodoxes*, » à Genève (numéro du 15 janvier 1870), des renseignements sur un concours ouvert, en mars 1868, par *la Société genévoise d'utilité publique*, sur l'observation du repos hebdomadaire :

Les deux questions proposées étaient celles-ci :

« 1° Quelles sont, pour les individus et pour la société, les consé-

Digitized by Google

quences de l'observation d'un jour de repos hebdomadaire, au triple point de vue des intérêts hygiéniques, économiques et moraux?

» 2° Quels sont les meilleurs moyens de procurer, d'une manière durable, à la société et à tous ses membres, les bienfaits de ce repos?

» Le jury nommé d'avance pour examiner les mémoires était composé de MM. E. Colladon, président de la cour de justice de Genève; Cramer, notaire; Dupin, docteur en médecine; Ch. Lefort, professeur de droit à l'Académie de Genève; Wartmann, professeur à la faculté des sciences; Martin.Franil, ancien président au conseil national de la Confédération helvétique; Moynier, président de *la Société d'utilité publique;* Reverdin, architecte à Genève, et Risler, agronome dans la banlieue.

Le rapport du jury a été fait à l'assemblée générale le 10 janvier 1870, par M. Moynier.

Dix-sept mémoires avaient été envoyés; trois ont été jugés dignes de récompenses; le premier: de M. Camille-Edouard Rabaud (1), pasteur protestant à Roquecourbe (Tarn), auquel il a été accordé une récompense de 1,000 francs; le second, de M. Lucien Jottrand, avocat à la cour d'appel de Bruxelles, auquel il a été accordé une récompense de 500 francs; le troisième, de M. Louis Bastide, ministre protestant à Saint-Mandé, près de Paris, auquel il a été décerné une médaille d'argent, à titre d'encouragement.

Au sujet du mémoire de M. Jottrand, le rapporteur s'est exprimé ainsi:

« C'est surtout une thèse d'histoire et de politique, remontant à Moïse, » une dissertation savante qui contient beaucoup de recherches; mais la » partie historique est trop longue et a fait tort aux autres, en particu- » lier, au point de vue économique. Plus scientifique que pratique, ce » travail est consciencieux et vraiment humanitaire. »

Notre compatriote doit ajouter d'autant plus de prix à cette distinction que c'est la seconde du même genre dont il est l'objet dans la république helvétique. En 1848, M. Haldiman, citoyen des États-Unis d'Amérique, habitant, à Ouchi près de Lausanne, une villa sur le lac Léman que tous les voyageurs en Suisse ont visitée, avait ouvert un concours pour « le meilleur écrit populaire sur les lois et les actes pour lesquels la » liberté des cultes était frappée alors dans le canton de Vaud, et sur les » effets de la persécution religieuse relativement à la morale publique » et aux intérêts généraux d'un peuple. » Le mémoire envoyé à ce concours par M. Jottrand y obtint le premier prix. Il fut publié à la fois à Bruxelles sous le titre : *Les églises d'État, dernière cause d'intolérance religieuse* (Aug. Decq), et à Lausanne, sous le titre : *La question religieuse dans le canton de Vaud* (G. Bridel).

(1) Nous croyons savoir que c'est un descendant du célèbre Rabaud Saint-Etienne, ministre protestant qui figura aux Etats-Généraux, puis à la Constituante, lors de la révolution française de 1789, et qui occupe une place dans le groupe du milieu du fameux tableau de David: « le Serment du jeu de Paume. »

Digitized by Google

Le nouveau mémoire de M. Jottrand, couronné à Genève, sera publié prochainement. Notre collaborateur a droit de se féliciter de ces succès obtenus chez un peuple dont le bon sens proverbial et la longue pratique de la vie politique, joints à une diffusion générale des connaissances philosophiques et politiques, font une autorité compétente et toute spéciale dans ces matières.

Ces succès valent mieux que toutes les réclames données à ces prétendus écrivains qui montrent leur virilité, soit en se faisant courtisans de l'histoire officielle, soit en cherchant du bruit à l'étranger. CH. P.

Poésies, par Adolphe PRINS et Hermann PERGAMENI. — Bruxelles chez Claassen. Paris, chez Hachette. Petit in-8°. 1870.

S'il faut admettre que tout vrai poète écrit pour le plaisir d'écrire plutôt que pour le plaisir qu'il fait goûter à ceux qui le lisent, la Belgique est une terre où le public est bien fait pour la mise en pratique de cet aphorisme, car les vers y sont peu goûtés, et l'on est bien près d'y regarder comme gens frivoles ceux qui se laissent aller à en faire. La *Revue de Belgique* a heureusement des lecteurs lettrés qui, tranchant sur la masse, ne nous pardonneraient pas de passer sous silence des essais aussi dignes d'attention que ceux des deux jeunes écrivains auxquels nous consacrons cette notice. Aussi, quelque courte qu'elle doive être, dépassera-t-elle de beaucoup les quelques lignes que leur a accordées une presse quotidienne trop dédaigneuse des œuvres nationales en général, et des œuvres poétiques en particulier.

Nous parlerons d'abord de M. Prins, dont les poésies tiennent la place la plus grande dans le recueil qui nous occupe. Il a produit une série de morceaux détachés, dans lesquels sa verve s'est exercée sur les sujets les plus divers. Sa manière est gracieuse; il exprime bien les choses sentimentales et tranquilles, tantôt d'une façon touchante, comme dans certains vers d'une pièce intitulée *Tervueren*, tantôt avec esprit, comme dans une autre qui débute par ces mots : *Si je vous rappelais*. Il a de l'abondance, et une tendresse juvénile qui charme.

C'est dans cet ordre de qualités qu'il convient, semble-t-il, de le pousser; c'est là qu'est le côté poétique de sa nature qu'il doit exploiter et développer.

La facture de son vers participe des mêmes caractères : elle n'a rien de tourmenté; l'idée se déroule en une phrase aisée. La rime pourrait être cherchée plus patiemment; la poésie de M. Prins y prendrait plus de solidité.

On y trouve partout beaucoup de jeunesse, elle se révèle non-seulement dans les qualités que nous venons de relever, mais aussi dans certains défauts. Telle est la tendance au pastiche des poètes dont l'auteur fait sans doute sa lecture favorite. Telle est encore l'adoption dans ses sujets de données un peu usées, comme l'aventure amoureuse du Trou-

Digitized by Google

vère, dans Bernard de Ventadour, du Corsaire, dans Ali-Radja, ou le dénoûment navrant, mais banal, de la pièce ayant pour titre : *Consolation*, qui commence par quatre strophes charmantes. Rien n'a plus de saveur que l'originalité; que M. Prins brise les réseaux que lui ont laissés des lectures trop vivement senties, et marche d'un mouvement propre. Il le peut sans crainte, car plus d'un vers annonce qu'il a atteint sa puberté poétique. Qu'il se décide, laissant de côté toute prétention trompeuse, à être le poète simple, gracieux, pénétrant, que l'on reconnaît dans la *Chanson* qu'il commence ainsi :

Oh! chère enfant, si tu pouvais
Dans le fond de mon âme lire,
Avec tes beaux yeux purs et frais,
Tu te mettrais peut-être à rire
En voyant quel grand fou je fais!

Arrivons à M. Pergameni. Il n'y a de lui, dans le recueil, qu'un poème portant pour titre : *le Déluge*.

Nous le trouvons, dans son ensemble, fort remarquable et révélant des qualités poétiques très-robustes. L'inspiration est réelle et soutenue. La composition générale est grandiose et originale, chose difficile dans un sujet si souvent exploité. Le coloris est vigoureux. Une riche analyse dans la description transporte promptement le lecteur dans la vieille Egypte, où se passe la scène. La coupe des vers et de la strophe est heureusement appropriée aux situations. L'aspect du tout et des parties est fortement imprégné de beau pittoresque. Les proportions sont bien observées. L'intérêt ne se ralentit pas. Bref, l'impression est excellente et inspire une vive confiance dans l'éclat et l'abondance de l'imagination du jeune auteur.

Notre satisfaction est si réelle et si sincère que nous hésitons à signaler quelques imperfections qui survivent à l'impression générale. Mais ce qui vaut mieux encore que de petits défauts, c'est l'absence complète de défauts. Rassuré sur l'intelligence de M. Pergameni, nous nous décidons à lui soumettre quelques observations.

Il nous a paru que l'énergie de ses images atteignait parfois un excès qu'un goût sévère doit réprimer, et qu'il convenait de le rappeler çà et là à la sobriété. C'est ainsi que le poète fait paraître et reparaître les amours peu platoniques des rois de Méroé, avec une complaisance, à notre avis, trop facile et que n'excusent pas d'une manière absolue l'état de nature et la sauvage indépendance qu'il leur prête. Nous voudrions aussi un peu moins de fantaisie en toutes choses et une préoccupation plus scrupuleuse de rester dans le vrai; pour n'en pas citer d'autre exemple, fallait-il, dans des vers du reste bien frappés, représenter l'homme qu'allait détruire le déluge comme ayant eu, à l'exclusion des générations présentes, le sentiment des beautés de la nature, alors que ce sentiment n'a jamais été plus développé qu'aujourd'hui, et qu'il est à douter que l'antiquité l'ait bien compris. Enfin, l'oreille serait plus har-

Digitized by Google

monieusement flattée si les rimes de M. Pergameni étaient assemblées avec plus de soin; sans compter les fautes vénielles, il a commis à ce sujet quelques gros péchés qui nuisent à son œuvre, et les moins puristes lui pardonneront difficilement, entre autres irrégularités, d'avoir fait rimer *homme* avec *royaume*. Ce sont là des rimes folles que la correction poétique, non plus que les exigences de l'ouïe, ne sauraient accepter.

Mais arrêtons ces critiques, car le désir de louer nous entraîne, et nous nous trouverions aisément pédantesque de ne pas nous laisser aller simplement à ne voir que le bon côté, qui ici l'emporte tant.

Du reste, que le lecteur qui trouverait nos éloges un peu trop faciles, ne perde pas de vue qu'il s'agit ici de débutants et que nous mesurons le présent par les espérances qu'ils donnent; notre appréciation doit s'en ressentir et il y aurait erreur à croire que notre jugement serait empreint de la même bienveillance si nous étions en présence d'écrivains qui n'en seraient pas à leurs premières armes devant le public. Les deux jeunes poètes se produisent pour la première fois, ils le font non sans éclat et non sans promesses, la bienvenue que nous leur souhaitons est affectueuse. Mais ils ont à se perfectionner dans tous les procédés de l'art périlleux auquel ils se sont adonnés : leur première tentative est heureuse et nous y applaudissons; mais c'est une tentative et ils doivent se garder de croire qu'ils ont touché le terme.

Ces réserves faites, rendons leur libre cours aux souvenirs que laisse la lecture de leur œuvre.

C'est sans effort que se représente à l'esprit charmé plus d'un vers élégant, et que l'on songe par exemple :

Aux vierges au sein blanc de la fière Syène,
A celles de Darfour à la gorge d'ébène,
Dont le corps est taillé dans le basalte noir;
Aux vierges de Darfour, belles comme un beau soir.

EDM. PICARD.

Digitized by Google

PROCÉDÉS DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

AUX ÉTATS-UNIS

Pendant mon séjour aux États-Unis, j'ai suivi, avec un intérêt tout particulier, les progrès des méthodes usitées dans l'enseignement primaire. Il y a encore dans ce pays beaucoup d'instituteurs attachés aux vieux systèmes et qui prennent peu de peine pour s'enquérir des moyens nouveaux. Mais il y a aussi des écoles admirables et des livres disposés avec un art infini, pour l'enseignement de la lecture, de l'arithmétique et de l'écriture. Ce sont les méthodes perfectionnées que je vais entreprendre de faire connaître ici. Je ferai un choix de ce qui m'a paru le plus remarquable et le plus avantageux en pratique. L'enseignement primaire a une sphère d'application plus étendue que les autres degrés de l'enseignement. Simplifier la tâche pour ces milliers d'enfants qui acquièrent péniblement la première instruction est un objet bien digne de nos efforts. Je m'estimerai heureux si je puis contribuer à faciliter les premiers pas à mes jeunes compatriotes. Peut-être les instituteurs de mon pays trouveront-ils dans cette revue des procédés américains, quelques suggestions que leur habileté pratique aura le mérite de faire fructifier.

Il est vrai que pour un grand nombre d'instituteurs américains l'enseignement de la lecture n'est pas une question de méthode, mais une simple question de quantité. On pose en principe qu'un élève, quel que soit le degré de son intelligence, ne lit pas couramment avant d'avoir déchiffré cinq cent mille mots. Avec un maître habile, il comprendra plus vite le mécanisme, mais il ne lira rapidement et sans arrêt qu'après avoir passé par l'exercice des cinq cent mille mots de rigueur. De même pour l'écriture vulgaire, un élève ne devient maître parfait de sa plume et n'écrit avec rapidité, qu'après un exercice semblable; c'est aussi une question de quantité. De même encore pour cette nouvelle et admirable écriture que nous

Digitized by Google

devons à l'Angleterre, mais que les Américains seuls ont jusqu'ici fait passer dans la pratique de leurs bureaux : la phonographie qui va aussi vite que la parole. Il faut avoir écrit cinq cent mille mots à l'aide de ces signes pour suivre le langage parlé. J'ai vérifié le fait moi-même et je conserve mes cahiers d'étude qui font foi de cette vérité. L'acquisition de ces talents mécaniques — l'art de lire et celui d'écrire, — semble, en effet, et principalement, une question de quantité.

Mais, si l'exercice est nécessaire pour devenir maître parfait de ces arts, on peut faciliter de beaucoup aux élèves l'entente du mécanisme. Par certaines méthodes, on les met à même de déchiffrer seuls, plus tôt qu'ils n'y parviendraient par d'autres méthodes. Ils ne liront pas couramment dans un plus bref intervalle de temps, car il faut toujours qu'ils acquièrent le montant indispensable de pratique; mais le travail exigé d'eux sera moins rebutant et moins pénible. Ils sauront lire beaucoup plus tôt, bien qu'ils soient incapables de lire encore couramment. Après deux cent mille mots, par exemple, ils liront lentement, pendant que l'élève instruit à la vieille école ne saura encore qu'épeler péniblement et ils pourront se passer du maître pour le reste de la pratique, tandis que l'élève des vieilles méthodes aura besoin de guide plus longtemps. Or, il faut considérer que, si l'élève peut lire, et lire bien, quoique lentement, sans aucun secours, le maître peut consacrer plus de temps aux commençants.

Il y a un grand principe admis parmi les instituteurs américains, c'est que l'enseignement de l'écriture doit marcher de pair avec celui de la lecture, et commencer en même temps. L'idée, il est vrai, n'est pas nouvelle. On lit dans l'ouvrage de Ward sur les Hindous, que dans les écoles de l'Hindoustan, les enfants apprennent leurs lettres, non en les prononçant, mais en les écrivant (1). Ce système a trouvé faveur aux États-Unis. Dans beaucoup d'écoles, à mesure que l'élève apprend à connaître les lettres, on l'exerce à les former. Lorsqu'il commence à épeler, il faut non-seulement qu'il prononce les syllabes écrites sur le tableau, mais on exige de lui l'opération inverse, c'est-à-dire qu'il doit écrire sous la dictée les syllabes qui sont énoncées par le maître. On évite, d'ailleurs, la perte de temps qu'exigerait la correction des cahiers, en accoutumant l'élève à nommer chaque lettre à voix haute, à mesure qu'il l'écrit.

Les avantages de ce système sont évidents. Il faut pour déchiffrer

(1) *Ward*, History of the Hindoos, part. I, cap. iij, sect. 1.

Digitized by Google

les syllabes connaître le mécanisme de leur composition; et ce mécanisme ne devient familier à l'élève que par l'habitude de poser les lettres nécessaires pour former les sons. Aussi, en Europe, a-t-on recours presque universellement aux lettres mobiles; on oblige l'enfant à chercher dans la masse celles qu'exige la syllabe dictée. Ce qu'on pourrait faire de mieux dans ce genre, serait de poser devant lui une casse d'imprimerie et de le mettre à composer comme le compositeur-typographe. Mais pourquoi ne pas lui donner, dès ce moment, le très-petit nombre de notions qui lui permettront d'écrire? Car on sait qu'il suffit de quelques jours pour parvenir à former, d'une manière lisible, les lettres minuscules. Dans le même temps qu'il apprend à nommer les lettres de l'alphabet, l'élève des écoles primaires américaines apprend aussi à tracer les jambages et les courbes qui servent d'éléments à l'écriture. Lorsqu'il passe à l'assemblage des lettres en syllabes, dans le cours de lecture, il sait déjà former tous les caractères (minuscules) de l'écriture. L'épellation et la dictée peuvent alors marcher de pair; et l'élève apprend à la fois la prononciation qui repose sur l'oreille, et l'orthographe qui repose sur l'œil.

On objecterait en vain que l'enseignement de la lecture est retardé par l'introduction simultanée d'une autre branche d'études. La variété du travail, en ranimant l'attention et la curiosité, rend les heures de classe plus profitables. Le secours que l'une des branches de connaissance prête à l'étude de l'autre, suffit pour compenser le temps employé à recevoir les premières notions d'écriture; et les dictées, de leur côté, développent, la flexibilité de la main.

La seule objection de quelque valeur repose sur ce fait que nos lettres écrites ne sont pas les mêmes que nos lettres moulées. Mais il faudrait rencontrer cette difficulté plus tard, si l'on n'y faisait pas face au début. Il n'y a que trop de personnes en Europe qui, tout en sachant lire l'imprimé, ne savent pas lire le manuscrit. D'ailleurs, si l'on veut se borner d'abord à un seul style de caractères, pourquoi n'enseignerait-on pas à l'élève la lecture du manuscrit avant de lui enseigner celle de l'imprimé? Cette marche vaudrait-elle moins que le système opposé?

Disons ici que presque tous les livres de lecture américains contiennent aujourd'hui, l'un près de l'autre, l'alphabet moulé et l'alphabet manuscrit. Les mêmes exercices y sont répétés en regard l'un de l'autre, dans ces deux styles d'écriture. La meilleure solution du problème paraît, en effet, d'habituer en même temps l'élève à ces deux formes de caractères.

Bien que l'enseignement de la lecture et de l'écriture soit simul-

Digitized by Google

tané, nous sommes forcés de diviser l'exposé que nous avons à faire des procédés employés, et de traiter de chacune de ces branches dans un chapitre séparé.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA LECTURE.

REMARQUES SUR L'ALPHABET.

Des critiques très-vives, et qui sont loin d'être sans fondement, ont été dirigées aux États-Unis contre notre vieil alphabet. D'abord, on fait remarquer que l'ordre de succession des lettres n'est pas logique. Il faudrait présenter toutes les voyelles en premier lieu, puis réunir les consonnes par classes, suivant leurs affinités. Cet alphabet est loin, sans doute, d'être exempt de reproches. Tantôt, il offre plusieurs figures pour un même son, comme *i* et *y*; tantôt, il présente parmi les lettres élémentaires une consonne double, le *x*; tantôt encore il manque de signes pour représenter des sons simples, comme *ou* et *ch*, qui ne peuvent s'écrire qu'en réunissant deux lettres d'une manière arbitraire et conventionnelle. Il y aurait toutefois plus d'inconvénients à réformer cet alphabet qu'on n'en trouve à le respecter. Il faut tenir compte, à cet antique monument des âges, des difficultés que présentait la première analyse des sons; il faut tenir compte aussi des changements survenus dans la langue ou dans l'écriture. L'alphabet n'a pas été une création de toutes pièces; c'est le fruit de toute une période d'efforts. Lorsque les Égyptiens passèrent, de leurs dessins hiéroglyphiques qui exigeaient un signe distinct pour chaque mot, à l'écriture phonétique qui est la nôtre et qui peint les sons, ils appliquèrent leur premier alphabet à leur propre langue, le copte (1). C'est d'eux que les Phéniciens durent recevoir les lettres, qu'ils ont transmises aux Grecs (2). Les Latins les empruntèrent à ces derniers. Tacite dit expressément que « les lettres latines ont la même forme que les plus anciennes des Grecs (3). » Ces lettres, transmises de génération en génération, sont devenues les nôtres, avec de légères altérations dans les formes. Mais, depuis l'invention de l'imprimerie, la figure des lettres moulées est fixée et ne s'altère plus.

(1) *Zoega*, de Obeliscis, p. 423.
(2) *Pline*, Historia naturalis, lib. V, cap. 13.
(3) *Tacite*, Annal., lib. XI, cap. 14.

Digitized by Google

Indépendamment de quelques variations dans le dessin, il y a eu des changements de son. Le *c* par exemple, qui était toujours dur dans l'origine, fut adouci, par les modifications de la langue latine, devant les voyelles *e* et *i*. Ce changement de prononciation, qui ôtait au *c* sa valeur véritable pour le rendre l'égal de l'*s*, avait déjà pris place, deux cents ans avant l'ère vulgaire, comme on le voit par certains jeux de mots des comédies de Plaute (1). Ce qu'il y a d'illogique dans la double valeur du *c* n'est donc pas un défaut de l'alphabet primitif, mais un résultat des variations du langage. Il en est de même de l'*y*, que nous faisons siffler comme un *i*, tout en l'employant à la place de l'*u* des Grecs. Il reste quelques exemples pour attester que ce son *i* n'est aussi qu'une altération. Ainsi le grec *cubos* a formé le latin *cubus* et le français *cube*. De même *puxos* a donné le latin *buxus* et le français *buis*, où le *u* des Grecs est demeuré *u*. Dans le mot français *bourse*, tiré du grec *bursa*, notre langue a représenté le *u* grec par le son *ou*.

Indépendamment du double emploi de certains caractères, des lacunes relatives à quelques sons faibles et d'autres défauts de moindre importance sur lesquels nous passons, l'alphabet vulgaire range les lettres dans un ordre peu méthodique. Il serait évidemment préférable, comme le disent les Américains, de présenter d'abord les voyelles, puis, en second lieu, les consonnes, en classant celles-ci suivant qu'elles sont labiales, dentales, linguales, palatines ou gutturales. Mais comment toucher à cet *ordre alphabétique* sur lequel reposent tous nos monuments lexicographiques, et qui offre une base de classification artificielle si universellement adoptée et suivie depuis un temps immémorial?

Il n'y a point à douter, en effet, que l'ordre des lettres ne soit fixé depuis leur invention même. Les Latins faisaient usage de l'ordre alphabétique dans leurs catalogues (2). Les lettres se succédaient peut-être, dans l'alphabet, suivant la filiation des idées auxquelles les sons simples s'appliquent. Par exemple, *a* est le son fondamental qui exprime l'idée d'Ame, d'Animation. « C'est, dit Plutarque, la première lettre qui sort des lèvres de l'enfant lorsqu'il s'Anime (3). » Si l'*a* est l'Ame, l'esprit, le *b* est la Bête; c'est la Brute, le Bœuf, expressions dans lesquelles le *b* paraît comme racine, modifié seulement dans ses acceptions particulières par les sons qui suivent. Le *c* dur ou *k* était la synthèse de l'âme et de la

(1) *Plaute*, Amphytrio, v. 228; Casina, v. 18.
(2) *Pline*. Hist. nat.; lib. XXXVII, cap. 54.
(3) *Plutarque*, Symposium sapientium; lib. IX, quæst. 2.

Digitized by Google

bête, la matière soumise à la jouissance de vie ou préparée à s'y soumettre; c'était le Chaos, c'était la Chair (Caro), c'était le Corps.

Il semblerait donc que, dans l'origine, les lettres encore empreintes d'un certain sens hiéroglyphique, eussent représenté des idées simples, des idées élémentaires, qui étaient elles-mêmes étroitement liées aux sons simples, donnés par les caractères correspondants. Dans l'écriture phonétique, les mots étaient analysés à la fois dans leurs sons constituants et dans leurs idées constituantes. De là peut-être un grand nombre de ces singularités orthographiques, dont nous cherchons vainement la raison. Il est certain, d'ailleurs, que les Grecs avaient fait beaucoup de changements aux mots, afin qu'ils fussent plus sonores ou plus majestueux, ce qui rendait déjà difficile, dans l'antiquité, de remonter à leurs origines (1). D'autres changements survinrent encore lorsqu'on appliqua l'alphabet grec à la langue latine; puis, au sixième siècle, quand le français se forma de cette dernière langue et du celte.

Certaines lettres étaient essentiellement symboliques, notamment le *t*, qui exprime à la fois la vie et le progrès, ou, si l'on veut, la vie en tant que développement progressif. Dans sa forme primitive, le *tau* des Égyptiens n'était autre que l'arbre de l'écriture chinoise (+), qui marque par excellence cette idée de développement et de croissance. Que le T ou croix fut le symbole de la vie, c'est ce qu'on trouve explicitement dans Ézéchiel (2), et ce que l'on peut conclure aussi de l'usage suivi chez les Romains dans les jugements militaires, où celui qui tirait un billet marqué d'un T avait la vie sauve. Les dentales *t* ou *d* sont généralement les racines des mots qui expriment la progression rapide, le jet, la culmination. On les trouve dans Trait, Dard, Tête, Toit, Tomber. Parmi les lettres symboliques, il faut aussi citer l'*o*, qui désignait le soleil, dont il représente le disque. Cette voyelle se retrouve dans le nom de cet astre, depuis le Ob des Phéniciens (3) jusqu'au sOl des Latins et notre mot sOleil. Souvent, dans cette acception, l'*o* est accompagné d'un *l* qui exprime l'idée de Lumière.

D'autres lettres étaient onomatopiques ou figuratives du bruit. Ainsi, le *r* revient dans la plupart des mots qui expriment l'action de Rouler, de déRouler et d'émettRe. Le grec Rhein signifie couler, et Plutarque nous dit que la Rose était appelée Rhodon, parce qu'il en découle un flux d'odeur (4). La lettre R était aussi la lettre de la

(1) *Platon*, Cratylus, *Sextus Empiricus*, Adversus grammat., lib. I, cap. 1.
(2) *Ézéchiel*, cap. IX, v. 6.
(3) *Bochard*, Opera; éd. de Leyde, 1642, tom. I, p. 409.
(4) *Plutarque*, Sympos. sap.; lib. III, quæst. 1.

Digitized by Google

couRbe et de l'aRc. L'*s* est onomatopique du sifflement; c'est pourquoi cette lettre se retrouve dans Serpent et dans fuSer. Lorsque le *k* dur, qui formait la troisième lettre de l'alphabet grec, a été adouci devant les voyelles *e* et *i*, ainsi qu'on l'a vu plus haut, les Romains substituèrent au *k* le *c*, qui est un demi *s* (partie supérieure).

Nous pourrions encore relever la signification primitive de beaucoup d'autres lettres. Le *m* portait avec lui l'idée de Masse, de Môle, de Matière génératrice, de Menstrue, de Mère. La Mer (latin Mare) n'était que l'eau considérée comme matière féconde, ainsi qu'on le voit dans Plutarque à l'endroit où il appelle Neptune *Phatalmios*, c'est-à-dire nourricier des plantes (1). Il en est de même de notre mot Madrier, qui se rapporte à l'idée de matière élémentaire, matière ouvrable et taillable; il dérive, en effet, de l'espagnol et du portugais Madera, bois brut, que l'on s'accorde à faire venir du latin Materia. Le *p* était le signe de la Pointe, du mouvement ascendant, du feu (en grec Pur). C'est l'idée de pointe qui reparaît dans les noms de Pic, Puy, Puech, qui s'appliquent, en français et en celtique, aux montagnes escarpées, et dans Pyrène et Pyrénées. De la même idée dérivent les mots : Poindre, Planter, Percer, le Poing, le Pied, la Proue, et cent autres.

Cette formation des termes du langage, par une sorte de symbolique naturelle, était bien connue de l'antiquité. Platon en fait mention dans *Cratylus*, en indiquant les significations d'une quinzaine de lettres. Comme Jacob Bohme l'a si bien exprimé, « à l'origine, chaque syllabe d'un mot portait son idée, et chaque lettre dans la syllabe sa sous-idée ou modification, tellement qu'un mot était comme un tableau des idées qui s'y trouvaient renfermées (2). » Soit volontairement, soit plutôt par un procédé naturel indépendant de tout calcul, les créateurs du langage ont formé les mots à l'aide des sons simples, équivalents des idées élémentaires qui se combinaient dans l'esprit. L'alphabet n'était donc pas seulement la représentation mécanique et artificielle de la parole; l'écriture des mots était la peinture analytique des idées. Mais peu à peu les variations des langues nous ont dérobé le fil de ces analogies : les lettres ont perdu leur valeur idéographique, pour ne plus nous peindre que des sons. C'est dans ce sens que nous devons envisager aujourd'hui l'écriture. Mais ce court aperçu historique rend compte, toutefois, du désordre apparent dans lequel nous a été transmis l'alphabet commun.

(1) Ibid., lib. VIII, quæst. 8.
(2) *Jacob Bohme*, Aurora, cap. 2.

Digitized by Google

Faut-il réformer cet alphabet? On l'a essayé aux États-Unis. Ces essais ont été si loin et ont marché avec tant d'accord qu'on a des livres nombreux imprimés avec les caractères réformés. Ces caractères comprennent d'abord celles de nos lettres ordinaires qui expriment des sons simples; puis des lettres barrées ou renversées et des italiques, affectées à représenter les sons qui manquent à notre alphabet. C'est ainsi que les différentes prononciations du *c*, du *g*, du *ch*, du *th*, sont distinguées entre elles. Mais il paraît préférable de ne rien innover sur ce point et de suivre simplement la tradition de nos pères. Si l'on touche, en effet, à l'alphabet et à l'orthographe, il vaut mieux que la réforme soit radicale. Pourquoi ne simplifierait-on pas, par exemple, la forme même des lettres? Pourquoi ne conserverait-on pas dans leur dessin leurs analogies naturelles, en faisant des labiales, des gutturales, des dentales autant de classes, ayant chacune un type commun, modifié seulement dans ses détails? Mais alors on en viendrait directement à la Phonographie; le système d'écriture de nos aïeux serait bientôt complétement oublié; les monuments de l'imprimerie, -- ce dépôt des connaissances et des pensées de quatre siècles, — deviendraient illisibles pour les masses, comme les manuscrits du moyen-âge et les vieilles chartes le sont aujourd'hui.

La conclusion naturelle de ces remarques, c'est qu'il faut conserver l'enseignement de l'alphabet vulgaire, tel qu'il nous fut transmis par nos devanciers, sans entreprendre de l'altérer ni de l'améliorer. Mais il faut, en même temps, répandre l'étude de la phonographie, qui se perfectionnera encore après nous, et qui prendra peu à peu la place de la vieille écriture dans tous les usages journaliers. Alors, le temps viendra où l'on pourra mettre de côté le vieux système, imprimer en caractères phonographiques et n'avoir qu'une seule écriture allant aussi vite que la voix.

DIVISION DE L'ENSEIGNEMENT.

L'enseignement de la lecture comprend quatre parties distinctes, qu'on ne peut trop soigneusement isoler. C'est une erreur de faire passer trop vite l'élève d'une classe à l'autre. Ces quatre parties du travail sont :

1. L'étude de l'alphabet ou des lettres;
2. La lecture des syllabes séparées ou, si l'on veut, des monosyllabes;
3. La lecture des mots polysyllabiques.
4. La lecture des phrases.

Digitized by Google

On trouve parmi les monosyllabes de la langue — et le fait est vrai pour le français comme pour l'anglais—tous les sons qui entrent dans la composition des mots polysyllabiques. Arrivé à la troisième classe, l'élève ne rencontre plus, par conséquent, de combinaison de lettres qui soit nouvelle pour lui. Le travail se réduit à *couper* les mots, c'est-à dire à les diviser en syllabes, qui toutes lui sont connues. Enfin, dans la quatrième classe, les mots sont connus, mais il s'agit de les lier entre eux.

I. — Étude des lettres.

L'élève apprend d'abord à connaître les lettres. Il faut pour cela les dénommer. Les anciens noms *bé, cé, dé, effe*.... des consonnes sont maintenant abandonnés et remplacés par leurs valeurs *be, ke, de, fe*.... qui se prêtent à la composition immédiate. Il faut cependant conserver un nom arbitraire aux signes de valeur nulle, tels que le *h* et l'apostrophe. Il faudrait aussi distinguer entre elles les lettres d'égale valeur, comme *i* et *y*, *c* (dur), *k* et *q*. Déjà, on distingue les *i* en appelant l'un *i* latin et l'autre *i* grec. On pourrait nommer le *c* ke latin, le *k* ke grec, et le *q* kue, en avertissant, tout d'abord, l'élève que cette dernière lettre ne paraît pas sans être suivie d'un *u*. La langue française n'offre à cet égard que les exceptions des mots *cinq* et *coq*.

On enseigne en même temps la valeur de certaines associations de lettres qui ne donnent que des sons simples *ch*, *ph*, *gn* (*n* des Espagnols).

Le *c* et le *g* ont chacun deux valeurs. On se contente de mentionner le fait ; on enseignera plus tard à distinguer.

On exerce l'élève à dénommer les lettres (par leur valeur) jusqu'à ce qu'il les désigne à la première vue. On l'habitue à reconnaître avec une égale facilité les lettres de la forme moulée et celles de la forme manuscrite, le romain et l'italique, les capitales et les minuscules. C'est avec ce fond de connaissances qu'il aborde l'étude de la lecture proprement dite. Il connaît les lettres; il va maintenant les associer.

II. — Lecture des monosyllabes.

La voyelle est l'élément nécessaire d'une syllabe. Mais le son de cette voyelle peut être modifié soit par une consonne placée avant elle, soit par une consonne placée à la suite, soit encore de ces deux manières à la fois. Il s'agit de donner à l'élève la clef de ces modifications ou, en d'autres termes, de lui enseigner à associer

Digitized by Google

les lettres entre elles. Ici se présentent les deux méthodes de l'épellation et de la lecture directe. Faut-il faire nommer les lettres séparément *b-a* pour les contracter ensuite dans le monosyllabe *ba?* Ou bien faut-il enseigner à l'élève à prononcer immédiatement et en un temps : *ba?*

Le second système est préférable, par la raison que c'est celui auquel on doit, en définitive, en arriver. Mieux vaut donc l'adopter tout de suite. Mais nous ajouterons que les difficultés qu'il présente, ou plutôt qu'il présentait, ont été levées en grande partie, grâce à une ingénieuse distinction d'un instituteur américain.

CONSONNES DURABLES ET CONSONNES INSTANTANÉES.

Il y a, en effet, des consonnes dont l'articulation peut être rendue durable, tandis qu'il y en a qui s'énoncent en refermant la bouche, et qui n'ont qu'une valeur instantanée. Les consonnes à articulation durable sont, par exemple, la sifflante *s*, les liquides *l* et *r;* on peut y joindre le *j* et le *g* (doux), le *ch*, le *f*, le *v*. Or, les consonnes à articulation durable donnent à l'élève le temps de reconnaître la voyelle, pendant qu'il prolonge la consonne.

C'est donc par *sa*, *sé*, *si*, *so*, *su*, et non par *ba*, *bé*, *bi*, *bo*, *bu* qu'il faut débuter. C'est avec la sifflante *s* et avec les liquides *l* et *r* qu'il est le plus facile d'obtenir des commençants une articulation prolongée, qui donne le temps de reconnaître la voyelle pour l'énoncer. Qu'il s'agisse, dit un auteur américain, de lire *sssssa*. nous prononcerons en un seul temps, avec un long sifflement. C'est l'image des premiers essais du commençant. Quelque longtemps qu'il traîne sur la consonne *b*, il parvient à un son unique. Mais si l'on nous donnait *bbbba*, nous imiterions un bégaiement rapide *be-be-be-ba*, auquel l'élève serait contraint, s'il manquait l'association au premier abord et s'il mettait un intervalle sensible à déchiffrer la voyelle.

Les partisans de l'épellation soutenaient autrefois que la lecture directe présentait plus de difficultés au commençant, parce qu'il devait déchiffrer simultanément les deux lettres *b* et *a*, et se livrer en même temps à une opération mentale pour les réunir. Mais cette objection tombe à faux pour les consonnes à articulation durable. En effet, ces consonnes se prononçant par un mouvement prolongé de l'organe vocal, l'élève peut s'y arrêter aussi longtemps qu'il le désire et prendre le temps d'examiner la voyelle qui suit. Il débute ainsi par un procédé intermédiaire entre l'épellation en deux temps et la lecture immédiate. C'est une sorte de lecture traînante. Puis, lorsqu'il est accoutumé à associer à la voyelle des con-

Digitized by Google

sonnes durables, il passe aisément à l'association des consonnes instantanées que la pratique précédente lui rend facile.

L'élève est donc exercé d'abord à combiner *s*, *z*, *j*, *ch*, *r*, *l*, *f*, *ph*, *v*, avec une voyelle. Puis, lorsqu'il entend bien le principe de la contraction, on lui met sous les yeux les combinaisons des autres consonnes : *ba*, *pa*, etc. C'est aussi le moment de lui apprendre que le *c* et le *g* sont durs devant *a*, *o*, *u* et doux devant *e*, *i* et son équivalent *y*.

VOYELLES AGROUPÉES.

Quand l'enfant a appris à prononcer les associations binaires *sa*, *sé*, *si*..., *ba*, *bé*, *bi*..., on lui enseigne que les cinq sons *a*, *é*, *i*, *o*, *u* sont loin d'être les seuls sons élémentaires qui donnent la *voix* aux syllabes. Mais les voyelles qu'il reste à lui faire connaître s'écrivent, faute de signes propres, par la réunion de plusieurs caractères simples, au lieu d'avoir chacune un caractère distinct. Il y a en français sept voyelles agroupées, dont la prononciation s'effectue en un seul temps et sert de base, par conséquent, à une syllabe unique. On ne doit pas regarder ces caractères complexes comme le signe de la contraction de deux sons élémentaires indiqués, mais plutôt comme la marque d'un son conventionnel nouveau. C'est ainsi, par exemple, qu'il convient d'envisager le *ei* de *peine*, le *oi* de *loi*, le *ou* de *mou*. Il faut regarder ces voyelles agroupées comme des signes spéciaux, à chacun desquels s'attache un son particulier. C'est pour ces voyelles que l'alphabet réformé, dont nous avons parlé plus haut, a des signes propres.

Voici le tableau des voyelles agroupées de la langue française, avec leur valeur normale et des exemples pour en fixer la prononciation :

Voyelles agroupées.	Valeur normale.	Exemples.
ai ei ey	ai	mai. neige. bey.
eu œu	eu	peu. vœu.
ie	iè	ciel.
io	io	fiole.
oi	wa	roi.
ou	ou	fou.
ui	wi	lui.

Quelques-uns de ces nouveaux sons s'écrivent de plusieurs manières; ils sont alors appelés *équivalents*, et dans le tableau qui

Digitized by Google

précède, on les a réunis par des accolades. Il n'y a pas sans doute deux équivalents parfaits, absolus. Mais il ne faut pas croire que les mots soient nécessairement plus éloignés entre eux lorsqu'ils ont pour base des voyelles représentées par des caractères différents. Il y a moins de distance, par exemple, entre les mots *mer*, *mère*, *maire*, qui s'écrivent avec des voyelles différentes, qu'il n'y en a entre ceux-ci : *l'aie*, *l'ait*, *lait*, *laid*, qui ont cependant la même voyelle pour base.

L'association des consonnes avec les voyelles en groupes suit les mêmes règles que l'association avec les voyelles simples. On exerce l'élève à prononcer *sai*, *sei*, *seu*, *soi*, *sou*, etc., jusqu'à ce qu'il soit familier avec tous les sons voyelles. On commence encore ici par les associations formées à l'aide de consonnes durables. On passe ensuite à celles qui, comme *bai*, *moi*, *nou*, sont formées de consonnes à articulation instantanée. Les livres d'exercice renferment le tableau de toutes les combinaisons possibles, de toutes celles au moins admises par la langue.

CONSONNES COMPOSÉES.

Il y a, d'autre part, des consonnes composées, qui donnent à la lecture la combinaison des sons simples indiqués par les éléments constituants. Les consonnes composées se prononcent en liant entre elles et en faisant entendre successivement et dans l'ordre où elles sont écrites, les lettres simples qui les forment. Ainsi *sp*, composé des éléments *se* et *pe*, donne l'articulation *spe;* de même *tr*, formé de *te* et *re* rapprochés, fait *tre*. L'élève saisit très-vite cette réunion de deux consonnes et, une fois qu'il a formé la valeur composée, il n'éprouve pas plus de difficulté pour y associer la voyelle qu'il n'en trouve dans le cas des consonnes simples.

Il convient de mentionner ici les consonnes doubles, telles que *tt*, *bb*, etc. Ces articulations offrent cela de particulier qu'elles ne donnent pas un son redoublé, mais simplement un son un peu plus fort que celui de l'articulation simple. En effet, on ne prononce point *at-tirer*, en faisant sonner les deux *t*, ou *ab-bé*, en faisant entendre séparément les deux *b* ; mais *a-tirer* et *a-bé*. Cette remarque trouvera plus tard une application importante, lorsqu'on passera aux principes de la coupe des mots.

Il n'est peut-être pas sans utilité de présenter ici le tableau complet des consonnes doubles et composées de la langue française, avec l'indication de leur valeur, fournie par des exemples. Les sons équivalents sont réunis par une accolade. C'est sur l'association de

Digitized by Google

ces consonnes doubles et composées avec les voyelles, soit simples, soit agroupées, que l'on exercera maintenant le commençant.

Consonnes doubles. .	ss	Exemple : vissa.
	sc	scénique.
	rr	arrive.
	ll	alla.
	ff	affaires.
	bb	abbé.
	pp	apport.
	mm	flamme.
	nn	année.
	tt	atteint.
	cc	accourt.
	cqu	acquit.

Consonnes composées binaires :

A base de l' *s* ou de ses équivalents	sph	sphérique.
	sv	svelte.
	sb	sbire.
	sp	spacieux.
	sm	smectite.
	st	stable.
	sc	scabreux.
	squ	squelette.
	ps	psalmiste.
	x	axe.
A base de l' *r*	fr	frire.
	ffr	effroi.
	phr	phrase.
	vr	vrai.
	br	brave.
	pr	prix.
	dr	drap.
	tr	travers.
	ttr	battre.
	cr	cri.
	ccr	accru.
	chr	chrétien.
	gr	grave.
	ggr	aggraver.
A base de l' L . . .	fl	flacon.
	ffl	effleurer.
	phl	pamphlet.
	bl	blé.

Digitized by Google

	pl	plat.
	ppl	applique.
	cl	clef.
	ccl	acclimater.
	chl	chloroforme.
	gl	gloire.
	ggl	agglomérer.
A bases diverses . . .	pt	ptarmique.
	phth	phthisie.

Consonnes composées multiples.

A base de l' S	spl	splendeur.
	str	stratagème.
	scr	scribe.
	scl	sclérotique.
	sthm	asthme.

CONSONNES PARLANTES ET CONSONNES MUETTES.

On ne s'est occupé jusqu'ici que des consonnes placées devant les voyelles. C'est dans cette association que consiste le point difficile de la lecture; on doit donc insister sur cette première opération. Lorsqu'elle sera bien familière à l'étude, on joindra aux voyelles une articulation finale ou *articulation* par excellence. Celle-ci peut être marquée, d'ailleurs, au moyen d'une consonne simple ou de consonnes multiples.

La lecture de cette articulation n'offre pas de difficulté. Il suffit simplement de nommer, à la suite de la voyelle et dans une articulation immédiate, la consonne, unique ou multiple, qui est écrite à droite.

Ainsi, pour lire *par*, on ajoute au son *pa* l'articulation *re* (très-brève), et pour lire *parc*, on ajoute l'articulation *rc* (*re-ke*).

Ici se présente, toutefois, une distinction importante. Des consonnes placées dans la syllabe après la voyelle, les unes se prononcent et les autres ne se prononcent pas, ce qui les a fait distinguer en *parlantes* et en *muettes*.

En français, les seules consonnes parlantes sont *c*, *f*, *l*, *r*.

Toutes les autres consonnes placées dans la syllabe après la voyelle demeurent muettes. Le *m* et le *n* seront, plus tard, l'objet d'une instruction particulière; on les laissera de côté pour le moment.

Il n'y a à la règle des consonnes parlantes qu'un bien petit nombre d'exceptions.

Digitized by Google

Il convient d'exercer l'élève, non-seulement sur les syllabes telles que *sac*, *sel*, *mer*, *char*, *talc*, qui se terminent par des parlantes, mais aussi sur celles comme *bas*, *jeux*, *mot*, *puits*, qui se terminent par une ou plusieurs muettes. Les livres américains renferment des listes de syllabes, classées par voyelles, et présentant toutes les associations de ce genre qui peuvent se présenter dans le langage. Il serait facile de faire un travail analogue pour le français.

L'*e* MUET.

L'*e* muet existe en anglais comme en français. Mais les instituteurs américains ont saisi, à nos yeux, la véritable manière de le traiter. Ils ne le considèrent pas comme marquant une véritable syllabe. C'est à tort, croyons-nous, que nos livres et nos instituteurs le font épeler séparément. Comme les consonnes muettes, il ne faut pas le faire entendre.

Quelques personnes s'étonneront peut-être, au premier abord, de voir rejeter les syllabes muettes du nombre de celles qui marquent un temps distinct dans la lecture. Mais en examinant les choses de plus près, on reconnaîtra que ces syllabes sont élidées dans la prose. La différence entre *cuir* et *cuire*, par exemple, est à peine saisissable, et elle consiste simplement dans un léger allongement de la voyelle sonnante *ui* dans le second cas. Elle est de même espèce que la différence entre *salle* et *sale;* elle ne porte donc pas sur la valeur de l'*e*.

Les livres américains traitent comme monosyllabes les mots terminés par une voyelle muette. En français, les mots : *Ame*, *juste*, *robe*, *boîte*, seraient, dans ces idées, regardés comme des syllabes uniques, mais un peu prolongées. Cette manière de les considérer est certainement plus près de la vérité, — au moins dans la lecture de la prose, — que l'énonciation en deux temps *â-me*, *jus-te*, *ro-be*, *boî-te*, qui donne une prononciation erronée.

D'autre part, en traitant ces mots comme des monosyllabes, on a l'immense avantage d'étendre de plus du double le nombre des mots que l'élève peut déchiffrer dans la seconde classe de lecture. On peut donc faire passer sous ses yeux, dès ce moment, un nombre beaucoup plus considérable de combinaisons, exprimant des mots du langage, et qu'il est capable de lire en un seul temps. Grâce à ces combinaisons plus variées, les vrais polysyllabes ne lui offriront plus ensuite d'éléments syllabiques nouveaux.

Mais si l'*e* muet est nul en lui-même, il a toutefois une signification, un usage, dans l'écriture. De muettes qu'elles étaient naturel-

Digitized by Google

lement, il rend parlantes les consonnes qu'il suit, et qui, selon la règle générale, n'auraient pas été prononcées, c'est-à-dire les consonnes autres que *c*, *f*, *l*, *r*. En même temps, la voyelle sonnante devient un peu plus longue ou traînante. Ainsi *plat* ayant une articulation muette de sa nature, se prononce *pla*; mais dans *plate* l'articulation est suivie de l'*e* muet, qui la rend parlante, et il faut faire entendre le *t*.

INFLEXIONS DES VOYELLES.

L'étude de l'*e* muet vient de nous conduire à la notion de quantité, c'est-à-dire à la durée que l'on accorde à la syllabe, suivant qu'on la prononce brève, moyenne ou longue. C'est le moment de faire connaître à l'élève que chaque voyelle est susceptible de prendre quatre formes ou inflexions, savoir :

1° La pure ou brève, qui donne le son naturel ou fondamental, tel qu'on l'a considéré jusqu'ici ;

2° La longue, marquée généralement par l'accent circonflexe ;

3° La nasale, écrite en ajoutant à la voyelle naturelle soit les caractères simples *n* ou *m*, soit leurs redoublements *nn*, *mm*, *mn* (la prononciation restant d'ailleurs invariable) ;

4° La mouillée, marquée en général par l'addition de *ll* lorsque la voyelle fondamentale se termine par un *i*, et de *il* quand la voyelle fondamentale se termine par un autre caractère.

Le tableau suivant fera mieux saisir l'enchaînement systématique de ces formes. Les équivalents sont toujours écrits l'un sous l'autre et réunis par une accolade. Chaque forme est accompagnée d'un mot d'exemple. Ces mots sont pris parmi les plus connus.

TABLEAU DES VOYELLES SOUS LEURS QUATRE FORMES.

Voyelles pures ou brèves . .	a	ai ei	e e	eu œu	i y	ie	o	io	oi	ou	u	ui
Exemples	sa	mai neige	bec blé	peu vœu	il type	ciel	trop	fiole	roi	fou	nu	lui
Voyelles longues. .	â	al	è é	eû	î	iè	ô au eau	iau	of	où	û	uî
Exemples.	grace	chaîne	tête pere	jeûne	gîte	pièce	tôt faux l'eau	miaule	cloître	coûte	bûche	huître
Voyelles nasales. .	an am	ain ein	en em	eun	in im	ien	on om	ion	oin	ouin	un	uin
Exemples.	l'an ampoule	bain frein	vent empire	jeun	vin impôt	bien	bon plomb	pion	point	bedouin	l'un	juin
Voyelles mouillées .	aïl	âill	eil	euil œil	ill	ieil	»	»	oill	ouil	ueil	uill
Exemples	ail	bâille	pareil	deuil œil	fille	vieille	»	»	oille	mouille	recueil	aiguille

Les sons du tableau ne sont pas tous différents entre eux, bien que les signes écrits diffèrent ; *ai* est égal à *è* ou *é*, la nasale *ain* ou *ein* vaut la nasale *in* ou *im*, *an* et *en* donnent un son pareil, *eun* est

Digitized by Google

égal à *un*, enfin *euil* et *ueil* se prononcent de même. Nous n'en conseillons pas moins de désigner les voyelles par leur son, en un seul temps, et non pas en plusieurs temps par le nom des lettres qui servent à les écrire.

La distinction des consonnes en parlantes et en muettes subsiste, quelles que soient les différentes formes de voyelles. Ainsi le *c*, qui est une parlante, se prononce après la nasale *on* dans *donc;* le *t*, qui est une muette, ne s'articule pas après la même nasale dans *dont*.

Les règles de l'*e* muet, dont on a fait mention plus haut, subsistent, quelle que soit la forme de la voyelle sonnante. Il faut seulement remarquer que l'*e* muet décompose les nasales, lorsqu'il suit immédiatement le caractère *n* ou *m* (simple ou double). Ainsi, *gramme* ne se lit pas *gran-me*, mais *gra-mme*, en retournant au son pur de l'*a* et articulant le *m;* *pomme* ne se prononce pas *pon-me*, mais *po-mme*, par *o* pur. Il en est de même de toutes les voyelles nasales. Mais si l'*e* muet ne suit pas immédiatement le *n* ou le *m*, le son nasal subsiste, comme dans *bombe*.

Une voyelle mouillée n'est jamais décomposée par l'*e* muet. Au contraire, tout *l* qui la suit immédiatement se confond dans le son mouillé.

EXERCICES.

Ici se termine l'ensemble des instructions préliminaires, nécessaires pour déchiffrer tous les monosyllabes du langage, y compris ceux que je nommerai pseudo-monosyllabes, et qui se composent d'une syllabe parlante et d'une syllabe muette. Les exercices des livres de lecture américains comprennent tous les monosyllabes de la langue anglaise, rangés par ordre de voyelles. On commence par la voyelle *a*, et l'on donne la liste alphabétique de tous les monosyllabes (dans le sens indiqué plus haut), qui ont un *a* pour voyelle sonnante. En français, il faudrait y joindre, sinon tous les pluriels de noms (en *es*), et de verbes (en *ent*), au moins une partie d'entre eux. L'élève, en effet, sait que ces terminaisons sont muettes. On trouverait ainsi, dans cette langue, environ trois cent cinquante monosyllabes à base de l'*a*, qui feraient l'objet d'une première liste. Au bas de cette liste, on indiquerait les rares exceptions aux règles générales; on dirait par exemple que *marc* a le *c* muet, tandis que dans *gaz*, *laps*, *rapt*, *tact*, les muettes sont articulées.

Puis viendraient les monosyllabes à base d'*â* long. Il y en a une quarantaine, et ils n'offrent pas une seule exception aux règles posées. Ensuite, on aurait la liste des monosyllabes à base d'*a* nasal,

Digitized by Google

contenant à la fois ceux où cet *a* conserve sa valeur nasale, et ceux où la nasale se décompose; l'élève doit faire lui-même la distinction. On trouve environ cent cinquante de ces monosyllabes; les seules exceptions qu'ils présentent sont celles de *banc*, *blanc*, *flanc*, *franc*, dans lesquels la parlante *c* est muette, et de *damne* (condamne) qui se prononce *dâne*. Enfin, viendraient tous les monosyllabes, au nombre d'une vingtaine, qui ont pour voyelle l'*a* mouillé. Il n'y a pas parmi eux une seule exception aux règles générales.

On ferait ensuite passer l'élève aux listes contenant les monosyllabes à base de *ai* et *ei*, et ainsi successivement pour les douze voyelles distinctes.

Voilà longtemps que, dans les écoles d'Angleterre, on emploie des listes systématiques de mots. Cette excellente méthode a été adoptée et étendue par les Américains. Aujourd'hui, les premiers livres mis entre les mains des enfants, aux États-Unis, ne sont pas, comme nos abécédaires, une collection de quatre ou cinq pages cousues ensemble; ce sont de jolis volumes, renfermant, après le tableau complet des lettres et des syllabes, la totalité ou la presque totalité des monosyllabes de la langue anglaise, classés méthodiquement. Le classement méthodique a trouvé des opposants. On a dit que l'élève, guidé par le son du mot précédent, n'avait pas, en réalité, à déchiffrer chaque fois le mot qui lui était soumis; qu'il le prononçait par analogie. Il y a du vrai dans cette observation. Mais nous croyons que ce fait est un avantage plutôt qu'un défaut. Si le son de la voyelle est fixé une fois pour toutes par le premier mot de la liste, l'attention de l'élève est réservée tout entière aux consonnes, et le travail mental est, par conséquent, abrégé. Il suffit de demander au commençant une partie seulement de la tâche à la fois, et c'est, à nos yeux, un avantage de pouvoir diviser le travail, et d'exercer l'élève à déchiffrer, sans lui donner, réunies, toutes les difficultés de cette opération.

L'expérience, au reste, semble avoir donné gain de cause aux listes de mots classés méthodiquement. Ce n'est pas le dernier exercice, l'exercice final sur les syllabes, mais c'est la première phase de la lecture monosyllabique. Comme première phase, cette méthode possède des avantages évidents.

Quand l'élève sait déchiffrer dans les listes, on le met à lire des monosyllabes quelconques, à livre ouvert. Les Américains ont, dans ce qu'ils appellent leurs *First Readers*, que je rendrai par *Premières Lectures*, de charmantes compositions où il n'entre que des monosyllabes. Ce sont des historiettes, des descriptions élémentaires, des dialogues, des écrits, pour le premier âge. Ce sont, entre

Digitized by Google

autres, les descriptions des jeux les plus répandus parmi les petits garçons ou les petites filles, avec des notions très-simples, mais correctes sur l'origine et la préparation des matériaux employés. A propos du cerf-volant, dont on décrit la construction, on dit en passant de quoi se fait la corde et de quoi se fait le papier. Les jeux de l'enfance servent ainsi de base à une revue, non-seulement intéressante pour le petit lecteur, mais où il puise, sans s'en apercevoir, une foule de notions pratiques. Il a fallu certainement des esprits supérieurs pour allier la simplicité à l'utilité, dans ces petits morceaux de lecture monosyllabique, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre dans leur genre. Il fallait se faire enfant soi-même pour les écrire. Les contes de Perrault et ceux plus utilitaires de Miss Edgeworth, ne sont que des paillettes à côté de ce travail d'ensemble, qui est comme une littérature entière de l'enfance.

Je ne connais rien en français qui donne l'idée des « Premières Lectures » des Américains, du moins de méthodique, de gradué comme les *First Readers*. Chaque instituteur est réduit à ses forces isolées pour choisir les exemples et donner les mots. Et dès que nous voulons faire lire, nous ne trouvons que des livres où des mots longs et difficiles sont mêlés à profusion aux monosyllabes aisés et courts.

J.-C. Houzeau.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

L'ÉDUCATION PARTICULIÈRE

PAGES EXTRAITES DES SOUVENIRS D'UN AMATEUR D'ART.

—

J'avais terminé mes affaires à Paris, je devais partir le lendemain, il n'était que trois heures; n'ayant rien de mieux à faire, je remontais les boulevards en flânant. Machinalement, je lisais les noms des rues qui traversent le boulevard : rue Hauteville, rue Drouot.

A ce nom, il me vint une idée : « Je n'ai jamais vu de salle de ventes à Paris, allons à l'hôtel des commissaires-priseurs. » J'entrai dans la rue en regardant autour de moi, et bientôt l'immense hôtel apparut à mes yeux.

Mais aussitôt, je m'arrêtai; car cette construction, qui rappelle la prison ou le couvent, me fit tout d'abord une impression singulière.

Des scènes de désolation surgissent et se pressent dans mon cerveau : une saisie mobilière, des femmes, des enfants éplorés, un père, un mari au désespoir, d'avides héritiers fouillant les meubles et profanant, pour ainsi dire, tous les objets qu'un défunt vient de leur laisser, — des artistes portant à ce gouffre le fruit méconnu de leur travail, — des amateurs, ou plutôt des maniaques donnant des prix fous pour de vieilles loques, tandis qu'ils lésinent sur le travail, peut-être aussi parfait, d'artisans contemporains, — tout cela m'inspirait un tel dégoût que j'étais prêt à retourner sur mes pas, lorsque la Raison fit subitement irruption dans le logis où l'autre maîtresse du lieu venait de s'ériger en souveraine. On ne pourrait supposer combien il est difficile de tenir la paix entre ces deux dames : l'Imagination et la Raison. Pour moi, j'y ai renoncé et je préfère subir le joug, tantôt de l'une, tantôt de l'autre... De là mes irrésolutions : j'attends, pour prendre un parti, que la victoire soit décidée.

Cette fois, ce fut la raison qui l'emporta, et j'entrai à l'hôtel Drouot.

Digitized by Google

La première salle, au premier étage, vis-à-vis l'escalier, est affectée à la vente des *curiosités*. J'ai un très-grand respect pour les antiquités, mais je déteste le bric-à-brac, sans motifs, qui a fini par envahir non-seulement les salons, mais les habitations entières. J'ai chez moi des pendules, des fauteuils, auxquels ma mère tenait, parce qu'elle les avait vus chez ses grands-parents; je ne voudrais pas m'en défaire. Mais, lorsque je vois des étagères remplies de ces affreux magots de vieux ou de soi-disant vieux Sèvres ou Saxe, je n'ai qu'un désir, c'est celui de pouvoir promener, à mon gré, une canne ou un jonc quelconque dans ce monde de porcelaine.

On vendait là : de vieux tapis que la mode venait de faire descendre des greniers où ils avaient passé au moins quarante années; des vases ébréchés que l'on n'eût point regardés s'ils eussent été entiers... Je m'enfuis au plus vite.

J'entrai dans la première salle du grand couloir : on y vendait des horreurs sous le nom de *tableaux anciens*. Je m'enfuis encore.

Dans la salle suivante, on vendait des estampes. Il y avait quelques pièces assez curieuses, mais la vente était terminée, et je dus me retirer.

J'en avais assez de l'hôtel Drouot et je croyais partir. Madame l'Imagination, du parti de laquelle, je dois l'avouer, je suis au premier abord le plus disposé à me ranger, m'engageait à quitter la place; mais l'autre, qui ce jour-là paraissait ferme à son poste, me dit que, puisque j'y étais, il convenait de tout voir.

J'entrai donc dans une autre salle où l'on vendait des tableaux modernes. Ils étaient mis à prix à 180 francs, par exemple, et ils s'adjugeaient à grand renfort de cris, d'encouragements et de reproches de la part des vendeurs, à raison de 10 ou 15 francs. Ceci m'intéressa plus ou moins parce qu'il s'y mêlait une question d'actualité.

Je remarquai qu'il se trouvait parmi ces tableaux plus d'une toile dont le mérite était aussi grand que celui de mainte œuvre exposée rue Laffitte, mais qui, malheureusement, n'avait pas de *signature*. A ceux qui l'ignorent, j'apprendrai en passant que, dans le commerce, ce n'est pas la beauté artistique d'un objet d'art qui fait sa valeur, mais le nom, plus ou moins à la mode, du maître qui l'a signé.

Après avoir vu vendre environ une douzaine de cadres, j'allais définitivement passer à autre chose, lorsqu'on posa sur la table un petit paysage qui, de loin, me parut avoir *assez d'effet*, et qu'on finit par offrir pour *un franc!*

« — Ceci est trop fort! m'écriai-je à haute voix; car j'ai le malheur de n'être pas toujours maître d'une première impression.

Digitized by Google

— Oui, c'est trop fort! reprit un jeune homme placé à côté de moi, le cadre a coûté 3 francs, et l'artiste attend la vente du tableau pour dîner aujourd'hui. »

— Cinq francs! m'écriai-je. Le tableau me resta.

— Attendez-moi un instant, monsieur, dis-je à mon voisin.

Je m'approchai de la table, j'y jetai cent-dix sous et je pris le tableau. Puis, je rejoignis le jeune homme et je sortis avec lui de la salle.

— Monsieur, lui dis-je, lorsque nous fûmes dans le vestibule, vous paraissez connaître l'auteur de ce tableau, veuillez lui remettre cette pièce de 10 francs, de ma part; ce tableau vaut au moins 30 francs; mais je ne puis disposer de beaucoup de fonds en ce moment; j'ai juste ce qu'il me faut pour retourner demain à Bruxelles.

— Vous êtes Belge? demanda le jeune homme.

— J'ai cet honneur.

— Je conviens que c'est un titre fort honorable, mais il n'est pas toujours heureux de le porter.

— Et pourquoi?

— Avez-vous fait votre éducation dans les écoles du gouvernement?

— Non.

— Oh! alors je ne puis que vous féliciter de n'avoir jamais rien eu à demander à votre pays.

— Je ne vous comprends pas. L'enseignement est libre chez nous et tous les Belges peuvent parvenir aux emplois publics.

— Mais non à une commande ou à un encouragement, s'ils sont artistes et ne sortent point des académies.

— Cela me paraît impossible.

— Je puis pourtant vous en donner les preuves, et, si je ne craignais de vous ennuyer et de vous importuner, je vous expliquerais ma situation, et je pense que vous seriez obligé de vous rendre à l'évidence.

Je rassurai le jeune homme et je le priai instamment de me dire son histoire.

Nous sortîmes de l'hôtel des ventes et nous reprîmes les boulevards, tout en causant.

— Je suis fils d'un rentier de bonne famille bourgeoise de la petite ville d'A..., en Flandre, me dit le jeune homme; mes parents vivaient de leurs revenus et j'étais fils unique. Je fréquentai pendant quelque temps une école publique; mais, vers l'âge de douze ans, je fus atteint d'une maladie dont mon ignorance en médecine m'empêche de vous dire le nom. Le fait est que les symptômes en étaient

Digitized by Google

ceux-ci : des maux de tête épouvantables et de fréquents vomissements. On eût dit une migraine ou une indigestion permanente. Nous connaissions un vieux médecin, dans la science duquel mes parents avaient une confiance absolue. Il déclara que l'air de la classe, l'inquiétude perpétuelle dans laquelle me tenaient la crainte d'être devancé ou l'espérance de devancer les autres, me donnaient une espèce de fièvre nerveuse, etc. La conclusion fut qu'il était de toute nécessité de me faire faire de l'exercice et de me donner un professeur particulier. Il désigna à mes parents, pour remplir cette fonction, un de ses amis, Brugeois d'origine, dont l'éducation avait été des plus brillantes et des plus solides, et qui, par suite de revers de fortune, demandait maintenant du pain à cette éducation.

Ce professeur était tel que le vieux médecin l'avait dépeint à mes parents. Il m'enseigna le français, le flamand, l'anglais, un peu de latin, la géométrie, la théorie de la musique et le dessin. Mais ce fut surtout ce dernier art et tout ce qui pouvait y avoir rapport que j'étudiai avec l'ardeur particulière à mon caractère. Mon maître dessinait d'une manière magistrale et avec une exactitude géométrique. Pendant plusieurs années, il craignit que mon impatience et ma fougue naturelle ne me permissent pas d'utiliser convenablement les dispositions artistiques que je tenais de la nature. Cent fois il m'appela « un brouillon, » et me dit que je ne ferais jamais rien; et puis, quelques jours après, à la vue d'une de mes compositions, il s'écriait : Qu'il s'y trouvait déjà des choses de maître! Le goût de mon professeur était pur et classique, dans les lettres comme dans le dessin; il ne me permettait que la vue ou la lecture des œuvres que l'admiration des siècles avait sanctionnées. J'étais sous sa direction depuis six années, je dessinais d'après nature, j'aurais déjà voulu peindre, mais il disait qu'avec mes instincts de coloriste, dès que j'aurais le pinceau à la main, j'abandonnerais la ligne, et, comme c'était à la ligne qu'il donnait la préférence, il tâchait de me rendre aussi bon dessinateur que possible avant de me permettre d'être peintre.

A cette époque, à l'occasion d'une fête communale, il y eut une exposition d'œuvres d'art, dans notre petite ville. Dans l'intention d'obliger mon maître, je fis un fort beau dessin d'après une tête antique, sur papier tinté, relevé de craie blanche, et je l'envoyai à cette exposition. Le jury refusa de l'admettre, sous prétexte qu'un pareil ouvrage était : *une copie*. J'eus beau représenter aux différents membres du jury que j'allai voir successivement, que, d'après leur programme même, on entendait, par copie, dessin d'après dessin, et non dessin d'après un modèle quelconque. Tout fut inu-

Digitized by Google

tile; je dus reprendre mon ouvrage. J'en eus plus de chagrin que de colère; car mon pauvre maître, dont la position était voisine de la misère, avait espéré que la vue de mes progrès lui aurait procuré quelques élèves. C'était justement cela que le jury, composé en grande partie de professeurs de notre académie, voulait empêcher. Une catastrophe bien plus désastreuse pour moi vint bientôt me faire oublier cette première disgrâce artistique. Ma mère mourut; et je perdis en elle non-seulement une affection qu'on ne retrouve plus dans la vie, mais l'appui qui m'était nécessaire pour suivre la carrière, objet de mes désirs. En effet, quelques jours après la mort de ma mère, mon père me signifia qu'il ne paierait plus de leçons à mon professeur et qu'il s'opposait formellement à ce que je devinsse peintre. Il voulait que j'entrasse, la semaine suivante, chez un notaire de ses amis. Après bien des pourparlers et l'intervention de mon maître, nous obtinmes que je n'irais chez le notaire que de 10 à 3 heures; que le reste du temps, je m'occuperais de ce qui me ferait plaisir; qu'en attendant que le notaire me payât des émoluments, j'obtiendrais, tous les mois, de mon père, une certaine somme, que j'emploierais à ce qui me conviendrait, fût-ce même à des pinceaux ou à des couleurs.

En présence de ces nouvelles circonstances, mon maître ne se refusa plus à me donner les principes de la peinture ou plutôt à me mettre au courant de la manipulation et de l'emploi des couleurs. J'acquis bientôt la conviction que sur ce chapitre ses connaissances pratiques étaient peu étendues. J'en eus beaucoup de tristesse, et en désespoir de cause, je m'attachai à un vieux retoucheur de tableaux qui habitait notre ville. Cet homme était très-habile dans son métier et travaillait pour Gand et pour Bruxelles. Il brocantait aussi et il me prêta des tableaux pour les copier, soit ceux qui lui appartenaient en propre, soit ceux qu'il retouchait ou réentoilait. Au bout d'un an, mon maître partit pour Bruxelles, espérant y trouver plus de ressources pour vivre; et pendant une autre année, je travaillai ou plutôt je tripotai, sous la direction du vieil antiquaire, mon ami. Étant parvenu à faire quelques économies sur la petite pension que me faisait mon père, je partis pour Anvers, dans le vague espoir d'y trouver un maître ou un protecteur. D'après l'état de ma bourse et la permission de mon père et de mon notaire, je pouvais y rester tout un mois. Après informations prises, j'acquis la certitude de ne pouvoir y trouver de maître, car parmi les premiers artistes, les uns étaient professeurs à l'académie et ne voulaient point d'élèves particuliers, les autres travaillaient seuls et trouvaient un trop grand ennui à dispenser leur science à des com-

Digitized by Google

mençants. Restaient les cours de l'académie; mais d'abord, mon père n'aurait jamais consenti à ce que je restasse à Anvers, et j'étais trop peu avancé dans l'art, pour y trouver des moyens d'existence; ensuite, je tenais de mon professeur et de mon propre caractère une antipathie insurmontable pour l'enseignement en commun.

J'avais fait toutes ces démarches pendant les heures où le Musée était fermé, car dès qu'il était ouvert, j'y travaillais. J'obtins alors quelques renseignements utiles sur les procédés matériels de la peinture, soit en voyant travailler les personnes qui copiaient au Musée, soit en causant avec elles.

Une de mes copies, l'*Éducation de la Vierge*, d'après le magnifique tableau de Rubens, réussit si bien qu'à trois différentes reprises, des étrangers visitant le Musée m'offrirent de l'acheter. Cela me donna du courage, et de retour chez nous, je résolus de hasarder l'exécution d'un tableau original.

Jusqu'alors, je n'avais fait que des copies ou des portraits. Ce fut l'éducation de la Vierge que je pris pour sujet. Quand ma première œuvre fut terminée, je la soumis à mon vieil ami; il me fit différentes observations et m'engagea à ne pas l'exposer publiquement, ne la trouvant pas satisfaisante. J'en commençai bientôt une autre, avec la même ardeur, en tâchant d'éviter les fautes signalées dans la première. Je pris pour sujet : la *Délivrance de saint Pierre*. Mon maître m'avait souvent dit, quand il corrigeait mes compositions : « Mettez-vous à la place de vos personnages, et étudiez la manière dont alors vous vous seriez comporté. » Je n'eus pas de peine à me mettre à la place du chef des apôtres, car, enchaîné moi-même par des liens moraux et empêché de poursuivre une route que je regardais comme une vocation, je comprenais parfaitement le bonheur que dut éprouver Pierre quand le céleste messager vint lui annoncer l'heure de la délivrance.

Ce tableau offrait un singulier mélange de la manière sèche que j'avais puisée dans mon respect pour le dessin et dans les œuvres des anciens maîtres, et de mes récentes études de Rubens. Comme j'étais, à cette époque, plutôt dessinateur que coloriste, toute l'expression de la tête de mon saint se trouvait dans les lignes, — je l'avais étudiée et exécutée avec le plus grand soin, — tandis que dans la tête de l'ange je m'étais laissé aller simplement à la verve de mon pinceau. Cette tête est encore aujourd'hui, à mes yeux, charmante de fraîcheur et de coloris.

J'envoyai ce tableau à Gand, et j'y fus voir l'exposition. Je trouvai mon ouvrage fourré dans un couloir obscur, à quatre mètres du plancher. Notez que les figures étaient demi-nature. Je restai devant

Digitized by Google

ma toile, atterré, ahuri; puis, mes regards se portèrent autour de moi, comme pour y chercher un ami qui pût me secourir ou partager mon indignation. J'étais seul! Le public se tenait dans le grand salon. Alors, quelques larmes jaillirent de mes yeux; je m'empressai de les essuyer. « Peut-être a-t-on raison, me dis-je, et peut-être mon ouvrage n'est-il pas digne d'une meilleure place. Mais alors pourquoi ne pas le refuser? C'eût été moins cruel! »

Avant de quitter ce lieu, je regardai les tableaux qui l'entouraient, puis je fus considérer ceux des autres salons. Je les comparais au mien, et, chose singulière, je vis tout à coup ce qui manquait à mon tableau. C'était l'*effet*, c'est-à-dire une masse de lumière et d'ombre. Le plaisir que j'éprouvai de cette découverte me fit presqu'oublier ma mauvaise place.

Je revins chez nous, et je me mis bientôt à l'œuvre pour commencer un tableau, grandeur naturelle. J'espérais que, cette dimension exigeant moins de fini, je parviendrais à maintenir mon *effet*, car il me semblait que c'était en achevant trop mon petit tableau que je l'avais perdu. J'arrangeai le grenier de notre maison en atelier, et mon nouvel ouvrage fit un peu parler de moi dans la ville.

Mon père avait fait construire, quelques années avant la mort de ma mère, une fort belle maison, dans le nouveau quartier de la ville, que là comme ailleurs, la station d'un chemin de fer avait rapidement fait naître. Nous l'habitions. Dans ce nouveau quartier, on avait également bâti une nouvelle église. Le curé imagina un jour de faire une souscription parmi ses paroissiens, pour *parachever*, comme il disait, son église, c'est-à dire, pour la décorer à l'intérieur. J'étais justement là, lorsqu'il fit sa visite à mon père. « Puisqu'il s'agit d'orner l'église, dis-je, que mon père en fasse les frais matériels, et moi je peindrai un tableau pour le maître autel. » Le curé fut enchanté de la proposition et me demanda simplement « une Descente de croix! » Le bon curé ignorait que ce sujet était le chef-d'œuvre de notre plus grand maître. Néanmoins, je l'acceptai et je mis de nouveau en pratique la prescription de mon professeur. Je tâchai d'oublier que la Descente de croix avait été faite, Dieu sait combien de fois, et j'essayai de me placer dans la position des personnages. Les professeurs de notre académie critiquèrent mon ouvrage, et le curé, afin de me préserver du péché d'orgueil, eut soin de me répéter tout cela, en omettant, par intérêt pour moi, de me rapporter le moindre éloge. Toutefois, considérant que la voix du peuple se rapproche quelquefois de celle de la vérité, je restai persuadé que cette œuvre avait bien quelques qualités, et je résolus de me risquer au salon de Bruxelles.

Digitized by Google

J'imaginai une composition ayant encore une fois rapport à ma situation personnelle. C'était le Génie triomphant du temps et des passions. Un jeune homme aux ailes d'aigle écartait d'une main les nuages comme pour se frayer une route dans le ciel ; de l'autre, il repoussait les chaînes de fleurs dont un groupe d'enfants représentant les plaisirs et les amours s'efforçait de l'entourer ; le Temps, avec ses attributs ordinaires, était renversé à ses pieds. Le tout était de grandeur plus qu'humaine. Je trouvai ce tableau à Bruxelles, ou méchamment ou stupidement placé ; il était au rang le plus élevé, et tout le jour, venant de haut, tombait sur la figure du Temps, peinte en demi-teinte, tandis que la voûte du plafond portait ombre sur la tête et le haut du corps de mon Génie, partie du tableau où je m'étais évertué à rassembler la plus grande lumière. — « Mes œuvres sont-elles donc décidément si mauvaises, me dis-je, qu'on ne daigne pas les placer convenablement? » J'étais là devant le travail assidu de tant de jours et la perte de tant de nuits, assis triste et morne, lorsqu'une personne, placée sur le même banc, dit tout à coup : « Voilà M. **, directeur de l'académie de L... »

Je regardai le monsieur qu'on désignait, et, par un mouvement pour ainsi dire machinal, je courus vers lui.

« Monsieur, lui dis-je, rendez-moi le service de me dire franchement, sincèrement, ce que vous pensez de ce tableau, et je le conduisis devant mon ouvrage ; notez que ce directeur est un de nos meilleurs peintres.

— C'est un pastiche de Wiertz, répondit-il.

— Et c'est là tout ce que vous y trouvez?

— Oui.

Je le remerciai et je retournai à mon banc, stupide, abasourdi. Combien de temps j'y restai et ce que je fis ensuite, je ne pourrais le dire ; toujours est-il que je revins chez nous et que, en retrouvant le pauvre grenier où j'avais déjà passé tant de beaux jours de ma jeunesse, je me dis que « sans doute mon père avait raison, et qu'il valait mieux être notaire qu'artiste. »

Heureusement, ou malheureusement peut-être pour moi, car sans ce secours moral, qui sait si je n'eusse point délaissé la carrière, il y avait dans notre petite ville une femme qui croyait à mon talent et à mon avenir. Elle me consola, et sa bouche bien-aimée parvint encore à me rendre l'espérance. Je repris mes pinceaux, mais je ne pus trouver une composition importante pour le salon d'Anvers, et je n'y envoyai que le portrait de la sœur de cette femme, jeune veuve, incontestablement jolie. Mais, comme l'original et l'artiste étaient inconnus aux maîtres de la critique et aux journaux influents,

Digitized by Google

la grande et juste voix de la presse ne dit mot de mon portrait.

Cependant, le curé de notre paroisse, malgré les imperfections du tableau dont j'avais gratifié son église, vint un beau jour m'en demander le pendant, en m'offrant de plus le remboursement des frais matériels. L'idée de travailler en grand me fit accepter l'offre avec bonheur, et cette fois, le curé, en me rapportant encore une nouvelle masse de critiques, ne put pourtant s'empêcher de me dire que plusieurs artistes et connaisseurs lui avaient assuré que les bras de la *Madeleine* étaient admirables, et que, si tout le reste eût été à cette hauteur, mon tableau serait un chef-d'œuvre! C'était quelque chose, et je pouvais me flatter qu'après dix années d'études, j'étais enfin parvenu à peindre des bras. Malgré cela, à l'exposition de Gand, où j'envoyai cet ouvrage, on le mit en regard de l'œuvre d'un élève, lauréat avorté du concours de Rome.

Ce fut au milieu de nouveaux découragements qu'arriva la mort d'une vieille dame, tante de ma mère. En compagnie d'une quantité de cousins et de cousines, j'héritai d'elle une somme qui me permettait de réaliser un mariage, qui eût comblé le désir ardent de mon cœur. Ma bien-aimée, mon amie d'enfance, mon ange consolateur, était tout bonnement la petite-fille de notre vieux docteur. Son père était négociant en toiles et avec la somme que je venais d'hériter, si je voulais renoncer à l'art, nous pouvions nous établir sans rien demander à nos parents, qui, de part et d'autre, repoussaient notre union, mon père parce qu'elle n'avait pas assez de fortune à son gré, le sien, parce que je n'avais pas d'état qui lui convînt.

Mais, avec cette somme, je pouvais aussi réaliser un autre rêve de bonheur. Ce fut mon amie même qui exprima le secret de mon âme, en s'écriant, à la nouvelle de la mort de ma grand-tante : « Maintenant, tu pourras aller en Italie! » Après de longues contestations entre elle et moi, elle finit par me faire consentir au *mezzo-termine* qu'elle avait imaginé? Il fut résolu que j'emploierais à un voyage en Italie la moitié de mon héritage et que l'autre moitié resterait déposée chez un notaire et servirait, à mon retour, aux premiers frais de notre ménage. Elle voulait, si nos parents persistaient dans leur opposition et nous refusaient tout secours pécuniaire, aller habiter Gand ou Bruxelles, où nous étions inconnus. Dans une de ces villes, elle pouvait établir un commerce de toiles à l'aide de nos petites ressources, tandis que chez nous la position de nos deux familles nous obligeait à un établissement plus grandiose.

Je crois que, dans les petites villes, les murs ont vraiment des

Digitized by Google

oreilles, car, d'une chose convenue et arrêtée seulement entre nous, il circula bientôt de tels bruits, qu'un soir, mon père m'interrogea directement sur mes intentions.

— On assure que tu vas en Italie pour dissiper l'héritage de ta tante, me dit-il.

— C'est-à-dire, interrompis-je, qu'en voyageant en Italie, j'y dépenserai sans doute une partie de l'héritage de ma tante, mais il me semble qu'employer son argent à consolider sa position n'est pas le dissiper.

— Elle est belle la position! s'écria mon père avec emportement. Que t'a-t-elle déjà rapporté? Si tu t'étais appliqué chez ton patron, tu serais notaire à cette heure, et tu gagnerais dix ou douze mille francs par an, tandis qu'aujourd'hui, avec ton bel état d'artiste, si je n'étais là, tu mourrais de faim!

Mon père continua longtemps sur le même ton, et, voyant que je restais impassible, il eut recours à un autre moyen pour m'émouvoir.

— Si tu veux rester, continua-t-il d'un air tout à fait radouci, je ne m'opposerai plus à ton mariage. Je paierai la première année de loyer d'une maison que tu choisiras à ton gré, je la meublerai, et je te donnerai comme pension l'usufruit de la fortune de ta mère, auquel j'ai droit, par contrat.

Interprétant mon silence comme une marque de refus, il ajouta :

— Réfléchis-y, car, si tu as le malheur de quitter ma maison pour aller, malgré moi, en Italie, je te préviens que tu n'y rentreras jamais.

— Soit! répondis-je, en prenant mon bougeoir.

Toutes les remontrances que mon père crut devoir me faire n'eurent d'autres résultats que de hâter mon départ, afin de m'y soustraire. L'espèce d'ivresse qui s'empara de moi quand je me trouvai sur cette terre si longtemps désirée, au milieu des œuvres de ces maîtres italiens, que seuls j'avais étudiés au commencement de ma carrière, et que je retrouvais comme d'anciens amis qu'il m'était enfin donné de voir de près, me fit bientôt oublier le courroux paternel, l'indifférence de mes compatriotes, l'injustice de mes confrères. Ah! monsieur, j'ai payé par bien des douleurs cet enchantement de deux années ; mais il me semble que, sans ce voyage, j'aurais toujours été un artiste incomplet; il me semble que ces grands horizons, cette lumière diaphane étendent la portée de l'intelligence comme celle de la vue.

— Ne me parlez pas de l'Italie, m'écriai-je en l'interrompant, vous ne sauriez m'en dire plus que je n'en pense; je suis poète, et

Digitized by Google

moi aussi j'y ai savouré deux années exemptes de soucis et de soins.

— Ah! si vous êtes poète, reprit le jeune homme en me saisissant le bras, je ne crains plus de continuer ma triste histoire.

— Soyez persuadé qu'elle m'intéresse vivement.

Le jeune homme continua ainsi :

J'éprouvais un véritable dégoût pour le dessin du paysage, pour le feuillé des arbres et pour ces petites lignes brisées. Mon maître m'avait dit plus d'une fois à ce sujet : Et pourtant, si vous étiez en Italie, je suis sûr que vous deviendriez paysagiste. Le fait se réalisa, monsieur; après avoir vu tous les musées et tous les monuments de l'Italie, ce fut la nature qui me parut le plus admirable, et, comme mon professeur l'avait prédit, le paysage m'y séduisit et j'essayai de le reproduire. D'abord, mon voyage avait été une course rapide d'un bout à l'autre de la Péninsule. Comme si un pressentiment m'eût averti que je devrais quitter cette terre avant d'en être rassasié, je m'empressai de tout voir, j'entassai dans mes caisses et dans mes portefeuilles des esquisses d'après les grands maîtres, des études de types, des dessins, des croquis, quelques lignes parfois, faites à la hâte, pendant une halte de *vetturino*, mais qui suffisaient pour rappeler à ma mémoire le souvenir distinct de ce qui m'avait frappé.

Là, monsieur, au milieu de ces chefs-d'œuvre, moi, pauvre artiste, repoussé et méconnu dans mon pays, j'osai enfin m'écrier comme le Corrège : « Anche, io son pittore! » Et les travailleurs des musées ou les voyageurs qui les visitaient paraissaient à chaque instant ratifier cette parole; car, en voyant la facilité de mon pinceau, la hardiesse et l'assurance de mon dessin, ils répétaient : « Celui-ci est un maître! »

Ces circonstances m'inspirèrent tant de confiance en moi-même et en mon talent, que lorsque mes fonds, que je n'avais point épargnés pour tout voir et tout connaître, commencèrent à baisser, je n'hésitai point à écrire à notre ministre de l'intérieur, lui exposant que, n'ayant jusqu'alors rien réclamé du gouvernement pour mes études artistiques, j'espérais qu'à l'instant où mon talent ne pouvait plus être mis en doute, il voudrait bien m'accorder une part dans les sommes destinées par mon pays à l'encouragement des beaux-arts. Je lui proposais d'exécuter, en Italie, un tableau pour le gouvernement; un à-compte sur ce tableau devait me permettre de rester encore quelques mois à l'étranger et d'y compléter mes études. Je savais que mon père et ma famille désapprouveraient cette démarche, aussi je ne leur en fis point part, et, lorsqu'un long espace de temps se fut écoulé, la sœur de ma fiancée, jeune veuve

Digitized by Google

habitant Bruxelles, se chargea d'aller dans les bureaux s'informer de ce qu'était devenue ma requête. Je crois déjà vous avoir dit que cette jeune veuve était très-jolie. Elle savait que la réussite de ma demande intéressait sa sœur; de plus, elle avait pour moi la plus vive amitié et me considérait vraiment comme un frère, de sorte qu'elle ne ménagea point les démarches, et se rendit successivement chez tous les fonctionnaires dont elle présumait ou dont on lui disait que l'influence pouvait m'être utile.

Malgré sa jeunesse et ses grâces, elle reçut peu d'accueil. Dans tous les bureaux, on lui déclara que le gouvernement ne pouvait encourager que les jeunes gens sortant de ses écoles! L'un de ces honorables fonctionnaires ne se gêna même pas pour lui dire que : s'il fallait commander des tableaux à tous ceux qui n'avaient pas plus de mérite que moi, il serait plus simple d'encourager les artistes en masse! — Je n'ai su ce détail que longtemps après; mais ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il était odieux de parler ainsi à une jeune femme, d'un homme auquel elle s'intéressait. Si je lui appartenais par les liens du sang, c'était une cruauté ; si ses sentiments pour moi étaient d'une autre nature, cela frisait la lâcheté ; dans tous les cas, il me semble que le propos était assez sot.

Lorque j'eus acquis la preuve que je serais toujours traité en paria par mes protecteurs naturels et par mes confrères, je résolus d'en appeler au public et d'exécuter une œuvre si capitale qu'on ne pourrait ni la fourrer dans quelque coin à l'exposition, ni ignorer son existence dans la presse. J'étais à Florence; au lieu d'y passer l'hiver, je repartis pour Rome dès que l'idée de ma composition se trouva sur le papier. Je fis venir de Belgique le restant de mon héritage, que j'avais destiné à assurer mon avenir d'une autre manière, et je me mis à étudier chacune des figures de ma composition d'après les plus beaux modèles. Je me proposais de compléter ces études à la campagne, pendant l'été, d'aller ensuite exécuter mon tableau à Venise, l'hiver suivant, et d'arriver avec lui pour l'exposition de Bruxelles. Le ciel ou l'enfer, je ne sais lequel, en avait décidé autrement.

Vers la fin de l'hiver, je reçus, à Rome, une lettre de mon père; c'était la première depuis près de deux ans. Il m'engageait à revenir au plus vite, ajoutant que mes conseils étaient nécessaires pour sauvegarder sa fortune particulière et celle de ma mère dont, malgré la loi et les contrats, il avait conservé la jouissance. Cette lettre me remplit d'inquiétude; mais comme je n'y comprenais rien, je répondis immédiatement que l'intérêt de mon honneur, de ma gloire, de tout mon avenir d'artiste enfin, exigeait que je restasse en

Digitized by Google

Italie, je priais mon père instamment de me dire quels dangers menaçaient notre fortune. Par l'échange de plusieurs lettres, j'appris que mon père, depuis la mort de ma mère et surtout depuis mon départ, donnant l'essor à son caractère aventureux, s'était livré à des spéculations qui n'avaient point réussi, et que maintenant, pour remplir des engagements, il se voyait obligé de vendre tous ses biens, grevés en ma faveur d'une hypothèque légale pour la sûreté de la fortune de ma mère. Comme je ne connaissais et ne comprenais que très-imparfaitement toutes ces affaires, et que mon père ne cessait de réclamer ma présence, je résolus de rentrer en Belgique, vers le milieu de l'été, et de faire mon tableau chez nous.

Le malheur n'arrive jamais seul, dit-on. J'appris encore, à la même époque, la mort du père de mon amie. Sa mère étant depuis plusieurs années frappée de paralysie, et se trouvant incapable de s'occuper activement des affaires, et n'osant les confier à sa fille, voulait quitter sa maison et pressait sa fille d'accepter la main d'un ancien adorateur, possesseur d'une grande position sociale, de 30,000 francs de rente, de la plus belle habitation de la ville, d'un équipage et seulement de quarante printemps. Au fait, sans son affection pour moi, mon amie n'eût eu aucune raison à alléguer pour résister aux vives instances de sa mère. Elle n'éprouvait aucune antipathie pour ce personnage; seulement, elle m'aimait! Elle obtint de sa mère quelque répit en déclarant qu'elle prendrait un parti définitif à mon retour. Une troisième nouvelle de Belgique vint porter ma tristesse au comble. Mon pauvre maître mourut à Bruxelles, comme je l'avais toujours connu, dans un état voisin de la misère. Avec quel plaisir lui et moi nous eussions fouillé ensemble dans mes portefeuilles et évoqué les souvenirs de l'Italie. Il approuvait mes plans et m'écrivait dans sa dernière lettre qu'il était si curieux de voir mes études et de connaître ma grande composition!

Ce fut donc avec le plus profond regret et sous l'impression des plus cruels pressentiments que je repris, aux premiers jours du printemps, la route de ma patrie. Je traversai l'Allemagne afin de visiter les musées de Vienne et de Dresde, et de voir, à Berlin, les ouvrages modernes des grands maîtres allemands.

Sans cesse occupé de mon travail depuis mon adolescence, je n'avais jamais eu le goût ou le loisir de fréquenter les autres jeunes gens. Du reste, monsieur, si vous connaissez la manière dont ils vivent généralement dans les petites villes de notre pays, vous ne vous étonnerez pas de mon peu de sympathie pour eux. Le cabaret, le jeu, les kermesses, les plaisirs bruyants et matériels ne pouvaient m'offrir aucun attrait.

Digitized by Google

Aussi, à mon retour, la seule maison où je fusse attendu était celle de ma bien-aimée. Et encore j'y fus accueilli avec tant de froideur par sa mère, que, malgré les caresses de mon amie, j'en sortis le cœur plein de douleur et de crainte. Les affaires de mon père étaient plus dérangées que je ne me l'étais imaginé. Je n'y vis qu'une issue honorable : celle d'abandonner tous mes droits sur la fortune de ma mère et d'engager aussi mon père à se dessaisir, en faveur de ses créanciers, de tout ce qu'il possédait encore. Je ne voulais me réserver que notre maison d'habitation, dont le revenu devait suffire à l'entretien de mon père. Dans ce projet, mon père devait quitter notre ville, dont le séjour ne pouvait manquer de lui devenir pénible, et aller habiter, soit seul, soit avec moi, Bruxelles ou toute autre localité.

Mon père reconnut la sagesse de mes avis; mais, comme, par cet arrangement, il devait encore rester des créanciers à solder, il voulait que j'abandonnasse aussi notre maison et que j'acceptasse la place de commis chez mon ancien patron, dont les émoluments devaient, selon lui, suffire à notre existence. Je ne pus me résoudre à ce dernier sacrifice, d'autant moins que je voulais prendre l'engagement formel de satisfaire intégralement le reste de ses créanciers lorsque la fortune me le permettrait. Mon père ne pouvant s'arrêter à un parti définitif, tergiversa, proposa l'un jour un projet, et le lendemain un autre. Au milieu de ces négociations, la mère de ma fiancée me fit appeler, un matin, pendant que sa fille était à Bruxelles. Elle me dit que, connaissant ma sincère affection pour sa fille, elle n'hésitait point à me demander de faire au bonheur de cette fille chérie le sacrifice de mon amour. J'essayai en vain de faire comprendre à cette dame que sa fille pouvait acquérir la fortune par l'hymen qu'elle convoitait pour elle, mais que jamais, d'après les sentiments que je lui connaissais et dont tous les jours elle me donnait de nouvelles preuves, que jamais elle n'y trouverait le bonheur. La vieille dame pleura, voulut se jeter à mes genoux, implorer ma pitié pour elle et pour sa fille, que j'allais entraîner avec moi dans la misère; enfin elle me fit une telle scène que je promis d'employer toute mon influence sur sa fille pour la décider à s'unir à un autre. Ma fiancée avait du jugement et un grand cœur; lorsque je lui eus rendu compte de mon entrevue avec sa mère, elle me répondit qu'avec de l'ordre et de l'économie, elle pouvait continuer à procurer à sa mère tout ce dont elle pourrait avoir besoin; que, certes, elle ne demandait pas à m'épouser tant que mon avenir ne serait point assuré; mais aussi que, tant que je l'aimerais, elle ne se marierait point avec un autre. J'eus le triste cou-

Digitized by Google

rage de vouloir lui persuader que je ne l'aimais plus, en m'abstenant d'aller chez elle. Alors elle m'écrivit, et comprenant à quel point je devais être malheureux au milieu des circonstances qui m'entouraient, elle m'assurait qu'elle se mépriserait elle-même si elle pouvait avoir un moment la lâcheté d'abandonner l'ami et le compagnon de son enfance. « Tout n'est peut-être pas perdu, ajoutait-elle ; fais ton tableau, et un succès à Bruxelles nous rendra tous heureux. » Je ne me sentais plus la force de travailler constamment comme j'aurais dû le faire pour finir à temps mon tableau. Cependant, pour la satisfaire, je résolus de mettre simplement ma composition en carton, et, comme notre grenier n'était pas assez vaste pour la dimension qu'il aurait eue en grandeur naturelle, je fus obligé d'en restreindre les proportions à la demi-nature.

J'avais différé de le commencer, espérant sans cesse que, les affaires de mon père terminées, je pourrais enfin travailler en paix. Cependant, comme tout traînait en longueur, je me mis à l'ouvrage. Il n'était pas entièrement ébauché, lorsqu'un matin on trouva mon père mort dans son lit. Alors seulement, je connus parfaitement sa position, qu'il ne m'avait jamais exposée franchement. Je renonçai à sa succession, mais j'abandonnai mes droits sur ses biens à ses créanciers ; je vendis notre maison, qui m'appartenait du chef de ma mère, et j'en distribuai le prix, selon ma conscience, aux créanciers les plus malheureux. Je me réservai la jouissance du grenier jusqu'à l'achèvement de mon carton, et, soutenu par les conseils et l'affection de mon amie, j'eus la force d'âme de travailler, pendant six mois, dans cette maison si pleine pour moi de tristes souvenirs, dans une ville où la perte de ma fortune m'avait ôté le peu d'amis que j'y possédais. Ma bien-aimée me disait parfois, car, toutes les semaines, sa sœur arrivait de Bruxelles, sous prétexte de voir sa mère, mais, en réalité, pour l'accompagner dans mon atelier, elle me disait parfois : « Je te reste encore. Aie du succès et ton avenir est assuré ! Alors ma mère comprendra que je puis attendre ta fortune ! »

— En revanche, lui dis-je un jour que j'étais plus découragé que de coutume, promets-moi que, si je n'ai pas de succès, tu te rendras aux désirs de ta mère. — Elle ne le voulut pas, je la menaçai de ne plus continuer mon ouvrage. « Du reste, ajoutai-je, si je n'ai pas de succès, je ne peux plus rester en Belgique ; j'irai ou en chercher à Paris, ou y vivre dans l'obscurité. Je ne veux pas que toute ta vie s'écoule dans les ennuis dont mon amour a déjà flétri ta jeunesse. » Elle me répondit encore qu'il était inutile de s'affliger maintenant pour des choses que l'avenir seul devait

Digitized by Google

décider ; et je ne pus lui arracher la promesse que je lui demandais.

Hélas ! ces instants de réunion, mêlés de larmes et de craintes, furent pourtant les dernières heures heureuses de ma vie ! Depuis, je n'ai plus trouvé autour de moi que la solitude, l'envie ou l'égoïsme.

Ce carton que j'avais exécuté et achevé dans de telles circonstances morales et sous la fatigue de dix ou douze heures de travail par jour, ce carton auquel était attaché la dernière espérance de bonheur de trois êtres sensibles, ce carton qui devait être pour moi un arrêt du destin, ce carton... fut tout simplement placé à l'exposition de Bruxelles en guise de dessus de porte !

Toute la finesse de mon dessin, car c'était un dessin achevé et non un simple trait ombré comme les cartons allemands, toute la finesse de mon travail, l'expression de mes figures, disparaissaient à cette distance. Je vous dirai comme symptôme de l'état où cette vue me plongea que je ne retournai pas à notre petite ville. Je fus me cacher dans un faubourg de la capitale, et là, presque fou de désespoir, j'errai pendant plusieurs jours dans la campagne. Enfin, je ne sais quel rayon d'espérance vint encore se glisser dans mon âme. Je fis des démarches pour obtenir à mon œuvre une place plus convenable. Après bien des instances, on la descendit de quelques pieds. Les princes avaient visité l'exposition ; mais le Roi était absent ; on le disait connaisseur, il pouvait remarquer mon ouvrage lors de sa visite. Sous l'impression de cette faible lueur d'espoir, j'écrivis enfin à mon amie. Mais, comme rien ne vint justifier ces prévisions favorables, que l'exposition arriva à son terme sans que nul s'occupât de moi, sans que jury ou journal, amateur ou Roi distinguassent mon œuvre, je mis à exécution la détermination suprême que j'avais annoncée à mon amie. Afin de ne plus être tenté de la revoir, je me rendis de nuit dans l'ancienne maison paternelle. Là, j'emballai tous mes effets, pour les mettre en état d'être expédiés à Paris.

Quand tout fut prêt, je m'assis sur une des caisses, la tête entre les mains, et j'avoue que deux horribles choses me menacèrent : la folie et le suicide. Une obscurité profonde sembla se faire dans mon cerveau ; la lame d'un poignard, le canon d'un pistolet étaient les seuls objets que je visse luire dans mon esprit... Je me levai, je pris la petite lampe placée à terre près de moi. Mes armes devaient se trouver dans une des caisses. Les chercher, les déballer me parut un ouvrage d'une lenteur insupportable. Je me rappelai que sur certaine planchette se trouvait ordinairement un flacon d'éther, je me dirigeai vivement vers cet endroit ; mais je ne pus mettre de suite la main sur la fiole de délivrance ; en dérangeant différentes

Digitized by Google

bouteilles je fis tomber un petit médaillon, que machinalement je ramassai ; je reconnus le portrait de ma mère. Je le portai à mes lèvres et je voulus une dernière fois contempler ces traits chéris. Le doux regard de ma mère me parut plein de larmes et de reproches... — Non ! non ! m'écriai-je, en embrassant encore la petite miniature, non ! non ! je ne serai point lâche ! Je supporterai la vie telle que Dieu veut me la faire ! — Alors je repris ma place sur la caisse, en tenant toujours le portrait à la main, et, comme si cette peinture eût été ma mère elle-même, je me mis à lui redire toutes mes peines en pleurant.

Je lui racontai tout ce que j'avais souffert depuis sa mort ; la douleur poignante que me causait l'abandon forcé de l'objet de mon premier et peut-être de mon seul amour. Je lui vantai, non la beauté, mais le dévouement de mon amie, son amour pour moi... Puis, je lui dis toutes les souffrances d'artiste, souffrances moins avouables, mais plus cruelles peut-être que celles de l'amour même. Alors, comme soulagé par ces larmes et par le souvenir des joies dont ma mère avait entouré mon enfance, je compris mieux que jamais que je ne pourrais donner à ma bien-aimée les moyens de répandre l'abondance et le bien-être autour de ses enfants ; et la nécessité de renoncer à elle, pour elle-même, m'apparut encore plus impérieuse. Je m'empressai de terminer ce qui me restait à faire et je quittai la maison paternelle, emportant, comme seul débris de ma famille et de mon héritage, le portrait de ma mère.

Je ne veux point récriminer, monsieur, mais je ne puis m'empêcher de vous apprendre qu'à cette même exposition, on donna la médaille d'or et une commande à l'un des lauréats d'Anvers que j'avais rencontré en Italie et dont l'ouvrage, si admiré à Bruxelles, n'avait paru à Rome, à ses compagnons d'études, qu'un *envoi très-convenable*.

J'eus aussi la mortification de voir un de nos princes passer des matinées au salon et, son binocle à l'œil, regarder des dessins, placés à la rampe sous mon carton, et n'offrant que des reproductions de portraits ou de tableaux, sans daigner lever la tête et sans qu'un des membres du jury voulût lui dire : « Monseigneur, là haut est une œuvre originale qui a des défauts, sans doute, mais qui annonce aussi de la vigueur et de la science. » J'oubliais que mon pays ne me devait rien.... Je m'étais instruit en dehors de ses écoles....

Je voulus interrompre le jeune homme et essayer d'excuser le gouvernement ; il ne me le permit pas et reprit en souriant :

Excusez cette dernière goutte de fiel ; depuis longtemps, je ne

Digitized by Google

m'occupe plus de mes espérances ou de mes douleurs d'autrefois. Je viens peut-être, en les rapportant à un compatriote, de les ressentir plus vivement que je ne l'aurais voulu. — Je reprends simplement mon récit.

Dès que l'exposition fut terminée, j'employai mes dernières ressources à faire photographier mon carton ; je l'emballai convenablement, je le plaçai chez un marchand de couleurs à Bruxelles, et je partis pour Paris.

J'écrivis encore une fois à mon amie pour lui rendre sa parole et la supplier de céder aux instances de sa mère.

J'avais plusieurs petits tableaux, exécutés avant et pendant mon séjour en Italie ; je les présentai à différents marchands de la capitale des lumières et de la civilisation, m'imaginant que là il y avait place et travail pour tout talent. Ces honnêtes commerçants furent unanimes pour regretter qu'au bas de ces tableaux ne se trouvât pas un *nom connu*. Je ne savais pas encore que c'étaient des signatures et non des tableaux que vendaient les marchands.

Mais il ne tient qu'à vous, monsieur, dis-je enfin à l'un d'entre eux, de faire valoir ma signature.

— Nous ne pouvons compromettre nos fonds.

— Et comment les artistes parviennent-ils donc à acquérir un *nom connu*, ou une signature inspirant le crédit?... Pourquoi y a-t-il des marchands de tableaux, si ce n'est pour être les intermédiaires entre les artistes et les acheteurs? Faut-il donc que l'artiste passe son temps à promener ses œuvres, par les foires, pour les vendre? Vous devez pouvoir juger la qualité de la marchandise et la prôner à vos clients comme font les autres marchands.

Ces messieurs trouvaient que mes réflexions étaient assez justes, mais pourtant ils ne pouvaient point les admettre. Ils ne voulurent donc pas de mes tableaux, non-seulement pour les acheter, mais même pour les exposer en vente dans leurs magasins.

Il faut donc mourir de faim! m'écriai-je un jour, exaspéré. — Celui auquel j'adressai cette apostrophe était assez bon diable. Mettez vos tableaux à la salle Drouot, me dit-il ; par là votre nom commencera à être connu, et plus tard, vous pourrez vendre à des marchands. Je me fis expliquer la salle Drouot et son mécanisme, et avant d'y porter mes ouvrages, je voulus assister à une séance de vente. Vous en sortez, monsieur, je ne dois pas vous la décrire. Je vous dirai toutefois qu'en revoyant mes pauvres tableaux faits avec tant de soins et d'amour, car jusqu'à ce jour, j'avais mis, dans mes plus petites comme dans mes plus grandes toiles tout ce que j'avais de science, de patience et d'intelligence; en les voyant, dis-je, je

Digitized by Google

m'écriai avec émotion, comme s'ils eussent pu me comprendre :

— Non ! non ! enfants, jamais je ne vous exposerai à tant d'humiliations ! J'aimerais mieux mourir !

Et j'étendais les bras vers eux, comme si j'eusse voulu les presser sur mon cœur. — Mais puisqu'on ne peut se laisser mourir de faim, sans crime, continuai-je, je travaillerai, je ferai d'autres œuvres, et, saisissant ma palette, je me mis à tracer sur la première toile venue un paysage italien. — Presque aussitôt je repoussai ma toile. — Non ! pas cela ! m'écriai-je encore, ne profanons pas ces belles lignes que le Créateur a tracées lui-même pour exciter l'admiration éternelle de ses artistes. L'ouvrage des hommes ! non celui de Dieu ! — Je fouillai mes portefeuilles, et j'en retirai quelques croquis pris dans les rues de Venise. Puis, je me mis à travailler avec l'ardeur et l'emportement que donne la fièvre. Avant le soir, j'avais esquissé trois petits tableaux, j'y fis mettre des cadres au rabais et je les portai chez un commissaire-priseur. Ils furent vendus 15 francs pièce. Qui sait si mes œuvres soignées eussent été cotées davantage.

Depuis deux ans, monsieur, je vis de ce métier. J'ai pourtant fait un vrai tableau, dans l'idée de l'envoyer au salon de Paris. J'ai donné mes dernières économies au modèle dont j'avais besoin, et même, emporté par le désir de terminer l'œuvre, j'ai négligé la fabrique. Hier, après avoir porté mon tableau au palais de l'industrie, j'ai vite confectionné le petit objet que vous tenez en main, et si vous ne l'aviez pas acheté, j'aurais dû me passer de dîner aujourd'hui.

Pendant que le jeune homme parlait, j'avais examiné le *petit objet* avec plus de soin ; on pouvait parfaitement y reconnaître que, malgré la négligence qu'on paraissait y avoir mise, c'était le faire et la composition d'un homme habile.

— Avez-vous encore d'autres tableaux, dis-je au jeune homme lorsqu'il eut cessé de parler.

— Oui.

— Ne pourrais-je pas les voir ?

— Volontiers, si vous n'avez pas peur de monter six étages.

Il demeurait rue Roche-Chouart.

— Tout est en désordre, me dit-il en m'introduisant dans une espèce de mansarde assez vaste. Il y a des moments, — ajouta-t-il en m'avançant une des deux chaises qui, avec une petite table, un chevalet et une espèce de grabat servant de lit et de sofa, formait tout son mobilier, — il y a des instants où je rêve une fortune moins contraire ; alors le cœur me revient, j'arrange tout ici, et, s'il n'y a point de luxe, au moins on peut y découvrir un peu d'ordre. Quel-

Digitized by Google

quefois même, en me passant deux ou trois jours de second déjeuner, j'achète quelques fleurs; mais à présent, je viens, comme je vous le disais tout à l'heure, d'épuiser mes dernières ressources pour payer mon modèle et le cadre obligé.

J'examinai ses tableaux; tous avaient des qualités.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez fait photographier votre grand carton?

— J'en ai fait tirer dix exemplaires, avant de quitter Bruxelles, répondit-il; j'en ai envoyé un à celle dont l'affection avait soutenu mon courage pendant ce travail, un autre à sa sœur, et un troisième au seul journaliste que je ne connaissais point, mais qui avait dit quelques mots de mon ouvrage. En arrivant ici, j'en offris un à notre représentant, espérant que les liens de la patrie, plus forts à l'étranger, l'engageraient à faire quelque chose pour moi.

— Eh bien! interrompis-je.

— Je lui étais inconnu, répondit le jeune homme en souriant ironiquement. Qui oserait avancer qu'un inconnu a du talent? J'essayai aussi de placer quelques épreuves photographiques chez des marchands d'estampes, non pour les vendre, mais pour parvenir enfin à faire connaître mon nom! Ce fut également inutile. « Si vous étiez fortement recommandé, me dirent-ils à leur tour, nous le ferions avec plaisir, mais vous comprenez que nous ne pouvons mettre nos vitrines à la disposition du premier inconnu! »

— C'est odieux! m'écriai-je en considérant la photographie qu'il venait de tirer d'une grande caisse en bois, qui paraissait contenir ses études. Sa composition me parut remarquable surtout, comme il l'avait lui-même appréciée, par un caractère particulier de vigueur et d'énergie.

— Confiez-moi cette épreuve et quelques autres compositions, si vous en avez, lui dis-je, et à mon retour à Bruxelles, je tâcherai d'obtenir quelque chose pour vous.

— Ah! monsieur! ne vous intéressez pas à moi, dit-il en prenant sa tête entre ses mains et en s'asseyant tristement sur le bord de son soi-disant lit; je suis malheureux!

— Vous avez du talent, répondis-je, et alors, bien faire et réussir ne sont que des questions de temps.

— Merci pour ces paroles, dit-il en souriant si tristement que je ne pus m'empêcher d'en être ému, mais je ne veux pas vous permettre de vous charger d'un fardeau plus lourd que vous ne le pensez; je suis malheureux! vous dis-je.

Il y avait tant d'amertume et de douleur dans la manière dont il prononça ces mots, que je crus un instant que le malheur avait

Digitized by Google

réellement troublé sa raison et que c'était une idée fixe. Mais, en examinant son expressif et intelligent visage, je vis que ce n'était qu'une défiance envers le sort, et se dire malheureux me parut une chose naturelle dans sa position.

— Votre carton est-il toujours à Bruxelles? demandai-je.

— Oui.

— Il faut l'exposer à Paris.

— C'est demain le jour fatal.

— Eh bien! j'étais résolu à partir demain matin pour Bruxelles. Au lieu de cela, partons ce soir; nous serons à Bruxelles demain, vers 5 heures du matin; vous prendrez votre carton, vous repartirez à 8 heures, et avant 6 heures du soir vous pourrez le déposer au Palais de l'Industrie. Ne vous inquiétez de rien; je me charge de tous les frais.

Le jeune homme me regarda comme s'il ne me comprenait pas; je répétai mon petit speech; alors il sortit comme d'un profond étonnement et s'écria :

— Et qui donc êtes-vous? vous si généreux pour un *inconnu!*

— Vous le saurez plus tard; l'essentiel est d'arriver à temps. Allons dîner, puis fermer ma malle.

Tout se fit comme nous l'avions calculé. Il arriva à temps avec son carton, et, quelques jours après en avoir reçu la nouvelle, je lui expédiai des lettres, que j'avais réunies à Bruxelles, pour des écrivains de la presse parisienne.

Il était convenu que le jeune peintre ne m'écrirait plus qu'après l'ouverture du salon, lorsque hier soir, par le dernier courrier, il m'arriva une lettre de Paris; elle ne contenait que ces mots :

« Je vous avais prévenu, monsieur, que j'étais malheureux! Mes » tableaux, mon carton sont refusés par le jury. »

Je ne saurais décrire la consternation dans laquelle cette lettre me jeta. Je ne pouvais en croire mes yeux : je tenais cette lettre déployée devant moi et je répétais les mots qu'elle contenait, comme si, par une nouvelle lecture, ces mêmes mots dussent prendre un autre sens; puis je me passais les mains sur le front comme pour éclaircir le souvenir des ouvrages que j'avais vus à Paris, et plus ce souvenir devenait distinct dans mon esprit, moins je concevais ce refus.

J'écrivis à l'instant à ce pauvre peintre, et, le matin, je mis des bottes vernies, des gants bois, attendu que c'est la couleur à la mode, et, prenant sous le bras le rouleau de compositions du jeune homme, je m'acheminai vers le ministère de l'intérieur.

M. R..... était absent; je ne pouvais le voir que dans quelques

Digitized by Google

jours. On dit qu'il a vraiment le désir d'être utile aux arts et aux artistes. J'espère qu'il aura assez de caractère pour dominer l'omnipotente et exclusive bureaucratie qui l'entoure, et qu'il saura rendre à son pays et à l'art belge un artiste dont la misère et le désespoir menacent de détruire l'existence et le génie.

II

Lorsque je pus enfin voir le ministre, j'obtins à l'instant une commande pour mon nouvel ami, et la promesse d'une avance d'argent assez forte pour lui permettre de commencer un ouvrage d'une certaine dimension.

Je trouvai un atelier convenable, et le jeune homme revint à Bruxelles; il se mit aû travail sur-le-champ mais, à notre grand étonnement, l'avance promise par le ministre était diminuée de moitié en passant par les bureaux. Je fus obligé d'écrire, de faire mille démarches, pour obtenir que la somme accordée fût suffisante pour couvrir les frais matériels de l'œuvre déjà commencée. Et lorsque le tableau, trouvé bon par le ministre et par le public, fut en état d'être livré, je dus chercher des amis et recommencer des marches et des contre-marches pour le faire acheter. Aussi ignorant que mon ami lui-même en fait d'administration, j'avais pensé qu'une parole ministérielle suffisait, et nul contrat sur beau papier timbré n'avait garanti les conventions réciproques.

De plus, ce tableau, que l'école belge revendiquera un jour, enfin acquis par l'État, fut envoyé, malgré nos réclamations, dans un musée de province, matériellement trop petit pour le contenir, attendu qu'il a dû toucher à la fois au plancher et au plafond, et que la vaste salle de ce musée n'est pas même assez grande pour permettre de s'en éloigner l'espace de deux fois sa hauteur. Quant aux récompenses honorifiques, il n'en fut pas question; je n'avais point d'amis dans l'École de peinture, en ce moment au pinacle, et mon protégé, comme on le sait déjà, n'avait de camarades dans aucune.

Comprenant par cette épreuve combien il serait difficile, sinon impossible, de faire admettre mon ami sur le même pied que les artistes élevés aux frais de l'État, et connus personnellement de tout ce qui tient officiellement et officieusement aux budgets, je m'efforçai de lui trouver de l'ouvrage dans la bourgeoisie et chez les marchands.

Je recrutai des portraits à faire, je lui fis vendre des toiles à différents amateurs, enfin, je parvins à lui assurer du travail et une

Digitized by Google

position pécuniaire satisfaisante pour plusieurs années. Pourtant, je regrettais avec lui que la partie la plus remarquable de son talent : la grande composition, la représentation de scènes historiques ou populaires, la peinture monumentale, en un mot, lui fût précisément interdite à l'époque où son talent, ainsi que sa personne, se trouvait dans sa plus grande vigueur.

Plus je voyais le jeune peintre, plus je m'attachais à lui. Ses manières simples, son intelligence cultivée, son esprit à la fois plein de finesse et de bonhomie, et surtout un tact et un sentiment exquis, formaient, avec un physique rappelant le type de Raphaël, une personnalité des plus attrayantes.

Un jour, arrivant inopinément chez lui, je crus voir qu'il retournait vivement une toile.

— Ah! un secret! m'écriai-je. La vue en est encore interdite aux profanes?

— Oh! cette toile-là, dit-il en souriant, est une commande pour moi-même. Personne ne doit la voir.

— C'est une femme?

Tout à coup, la fille du marchand de toiles, dont il m'avait parlé à Paris lors de notre rencontre à l'hôtel Drouot, me revint en mémoire.

— Ah! je sais, dis-je en me frappant le front. L'as-tu revue? Est-elle encore libre?

Le jeune peintre rougit, puis immédiatement devint pâle et sérieux.

— Je n'en sais rien, reprit-il, et je n'en veux rien savoir. Il est des blessures si douloureuses et si sensibles que la main même d'un ami ne peut les effleurer.

— Mais pourtant.

— Mon cher, tout ce que mon cœur contient de reconnaissance t'est acquis à jamais ; mais je ne puis point t'accorder de confidence à ce sujet. C'est trop cruel, dit-il en mettant la main sur son cœur, comme si une douleur violente s'y faisait sentir. Je n'ose et je ne veux pas y songer moi-même.

Je n'insistai pas, mais je résolus de tout savoir malgré lui. Le lendemain, je pris le premier convoi pour A... Je m'étais rappelé qu'il m'avait dit que la maison de son père se trouvait près de la station; je descendis à l'un des cafés qui, invariablement et dans toutes les villes du monde, je crois, se trouvent en face des stations. Je demandai à déjeûner et, en attendant qu'on me servît, je liai conversation avec la dame du logis. Je sus bientôt tout ce que je voulais savoir.

Digitized by Google

La fille du marchand de toiles n'était pas mariée, elle demeurait avec sa mère. La vieille dame était atteinte, depuis près de deux ans, d'une maladie terrible et mortelle. La demoiselle ne sortait guère que pour aller le matin, vers 9 heures, entendre la messe.

On m'indiqua sa demeure; je m'arrangeai de façon à me trouver auprès de la maison à l'instant de sa sortie habituelle. Un peu après que la cloche eut fait entendre aux fidèles ses appels réitérés, la porte de l'habitation s'ouvrit, une femme d'une belle taille, vêtue de noir, en sortit, tirant la porte sur elle; je la suivis un instant, et lorsqu'elle tourna le coin de la rue pour entrer à l'église, je m'approchai d'elle, en la saluant respectueusement par son nom. Elle se retourna avec une espèce de bienveillance, la vue d'un étranger arrêta le sourire sur ses lèvres; elle resta un moment immobile devant moi, paraissant attendre que j'expliquasse ce que je désirais d'elle. La curiosité, d'abord, et ensuite l'étonnement et l'admiration me retinrent muet un peu plus de temps peut-être que la politesse ne le permettait.

La qualification de fille d'un marchand de toiles, donnée par le peintre à son amie, avait fait naître en mon esprit l'idée d'une plantureuse beauté flamande, et la femme que je contemplais était une noble et sévère Espagnole. Son teint était d'une couleur mate et uniforme, ses sourcils noirs, très-forts et très-rapprochés, formaient presqu'une ligne droite au-dessus de ses yeux grands et longs, ombragés de cils recourbés; le nez aquilin, les lèvres rouges et fermes, surmontées d'une légère ligne bleuâtre, tout l'ensemble enfin de cette physionomie en apparence si calme révélait la passion. Je compris à l'instant l'amour et la constance de mon ami.

— Mademoiselle, lui dis-je, j'ai été assez heureux pour rendre quelques services à une personne qui, jadis, vous inspirait beaucoup d'intérêt. Je retourne auprès d'elle à Bruxelles, ne puis-je rien lui dire de votre part?

Sans qu'un des muscles de son visage se contractât, un éclair traversa sa noire prunelle, puis ses paupières s'abaissèrent de nouveau, son regard se cacha derrière le voile de ses longs cils, et d'une voix bien accentuée, mais très-bas, elle me répondit :

— Ma mère est malade, presqu'à la mort; je ne la quitte que pour implorer un instant la bonté de Dieu pour elle,... et alors, je prie aussi pour lui...

Après avoir dit ces paroles, qui paraissaient plutôt échappées à son cœur qu'à ses lèvres, elle tourna vivement le coin de l'église et y entra.

Je ne cherchai point à la suivre; j'étais si touché d'un amour si

Digitized by Google

profond et si contenu que je ne pus empêcher deux grosses larmes de jaillir de mes yeux. Je fus tiré de mon attendrissement par le sifflet de la locomotive. — Allons vite à Bruxelles, pensai-je. J'avais hâte de dire à mon ami qu'elle était libre et qu'il était toujours aimé.

J'arrivai à Bruxelles vers midi et je courus à son atelier. Il laissait précisément sortir un modèle.

— Quelle figure bouleversée! Qu'as-tu? me dit-il en me faisant entrer et en refermant la porte.

— Je l'ai vue, répondis-je; elle est libre! elle t'aime encore, sa mère est mal.....

Je ne pus achever; le pauvre peintre roulait sans connaissance à mes pieds. Je m'empressai de lui prodiguer des secours, d'ouvrir porte et fenêtre et de réclamer de l'aide. Il resta une demi heure en pamoison, et je crus un instant l'avoir tué... Enfin, ses yeux se rouvrirent, un profond soupir soulagea sa poitrine, ses mains se portèrent lentement sur le cœur et sur le front.

— Comment te sens-tu? Pardonne-moi, je croyais te faire un si grand plaisir!

— Je t'avais prié de ne point t'occuper d'elle, me dit-il avec douceur, mais d'un ton de reproche.

— Oh! oui! j'ai eu tort! Pardonne-moi!

Et je n'osai plus lui parler d'elle. Cependant la pâleur et le sourire triste et amer qui m'avaient frappé dans sa physionomie à Paris, et qu'une plus heureuse fortune avait à peu près fait disparaître, s'y montraient de nouveau. En ma présence, il s'efforçait de paraître calme et heureux, mais je l'aimais trop pour ne pas apercevoir la souffrance secrète qui le minait.

Trois semaines s'écoulèrent. Un certain soir que j'attendais qu'il eût nettoyé sa palette pour sortir avec lui, j'entendis tomber une lettre dans la boîte.

— Une commande ou quelque ordre étranger dont on te gratifie, dis-je en plaisantant.

— Un programme ou une circulaire, répondit-il sur le même ton, en allant toutefois chercher l'objet.

C'était une lettre de faire-part, imprimée et entourée de bordures de deuil. Il l'ouvrit, ne dit mot et me la tendit. A peine mes yeux s'y furent-ils arrêtés, qu'ils se portèrent vivement sur l'artiste; il était très-ému et s'appuyait contre le bord d'une table.

— Veux-tu me faire l'amitié de m'accompagner demain, dit-il d'une voix altérée, malgré les violents efforts qu'il faisait pour dominer son émotion.

Digitized by Google

— Sans doute. Quelle est l'heure du départ?

Les combinaisons de l'arrivée et du départ des convois auxquelles je me livrai lui permirent de retrouver son aplomb. Car c'était la mort de la mère de son amie qu'on lui annonçait et l'heure de ses funérailles. Nous sortîmes; il était pensif et sérieux. Après avoir marché quelque temps en silence, occupés tous les deux du même objet, nous nous arrêtames et je lui dis :

— Crois-tu qu'elle aura de quoi vivre après la mort de sa mère?

— Je n'en sais rien, répondit-il, mais je regrette que tu l'aies découverte... j'aurais dû rester à l'étranger... Je pourrais y retourner... mais la sachant désormais seule au monde, aurai-je encore la force de la quitter?... De pareils sacrifices ne peuvent se renouveler.

— Pourquoi la quitter? Ta position est assurée; tu as du talent; le succès complet n'est qu'une question de temps...

— Et de chance!

— En attendant, tu as toujours assez d'ouvrage pour...

— Pour l'entraîner dans la misère!

— Mon cher, tu broies du noir.

— Aurai-je jamais d'autre couleur sous la main?... Je te le redis encore : Je suis malheureux!... Vingt artistes, avec la moitié, que dis-je, le quart de ma pratique, de mes études, et, sans fausse modestie, de mon talent enfin, sont connus en Europe, voient leurs œuvres désirées, appréciées; tandis que moi... Je suis fou de te rabâcher sans cesse d'anciennes récriminations! Je gagne maintenant de quoi subsister sans dettes. Je devrais en bénir et toi et la Providence. Pourquoi t'es-tu mis en tête de t'occuper de mes amours et de mon bonheur? En me procurant du pain, tu faisais pour moi tout ce que l'humanité exige.

Je le regardai sans répondre.

— Oh! dit-il en se frappant le front, je suis ingrat! J'étais... je croyais du moins être tranquille et résigné, et tu m'as de nouveau fait voir le ciel!...

Pendant une heure, j'employai toutes les ressources de mon éloquence à lui prouver que, quand même son amie ne posséderait rien, il y avait moyen de l'épouser sans l'*entraîner dans la misère*.

Il écouta mes beaux discours avec une espèce de résignation, et je ne pus savoir, en le quittant, s'il était, *oui* ou *non*, convaincu.

Par une circonstance fortuite, le convoi se trouva en retard, de sorte que nous n'arrivâmes, le lendemain, à A..., qu'à l'instant où le funèbre cortége venait de quitter la maison mortuaire. Nous nous hâtâmes de le rejoindre. Après le service, nous accompagnâmes les

Digitized by Google

restes de la défunte au cimetière, et nous tenant sans cesse à l'écart, nous ne trouvâmes place que dans les dernières voitures pour retourner à la maison mortuaire. Mon ami, très-pâle et très-ému, entra, avant moi, dans un salon où se tenaient deux dames en habits de deuil. Dès que la fille du marchand de toiles aperçut l'artiste, elle se précipita dans ses bras; il l'étreignit avec force sur son cœur. Puis la sœur de son amie l'enlaça à son tour et l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Toutes les deux lui prirent les mains en lui disant les mêmes paroles :

— Merci, de t'être souvenu de notre mère!

— Oh! si je puis faire quelque chose pour vous, répondit-il.

— Nous le savons, interrompirent les deux sœurs, et nous comptons sur toi, maintenant comme toujours.

La jeune femme à qui j'avais parlé m'aperçut alors, elle me tendit la main et me dit avec émotion : « Monsieur, je ne puis aujourd'hui vous exprimer toute notre reconnaissance, j'espère que nous le pourrons mieux plus tard. »

Plusieurs personnes vinrent alors donner la main au peintre, ou présenter des compliments de condoléance aux deux sœurs. Mon ami se retira bientôt en disant simplement à son amie : « A plus tard! »

Nous revînmes à Bruxelles. Le peintre paraissait calme et recueilli; il ne dit presque rien pendant le voyage, et, comprenant qu'en ce moment je ne pouvais attirer son attention sur nul objet extérieur, je le laissai à ses pensées.

Six semaines s'écoulèrent, aucune nouvelle des deux sœurs ne nous parvint. La tristesse de mon ami et ses efforts pour la vaincre ne pouvaient m'échapper; mais je ne savais vraiment pas de quelle manière me conduire.

Un soir, j'étais chez lui comme d'habitude, attendant qu'il eût nettoyé sa palette pour sortir avec lui. Je venais de prendre enfin, après bien des irrésolutions, le parti de le forcer à m'avouer ses sentiments. Pendant qu'il terminait lentement son opération quotidienne, j'examinais avec douleur ses mains amaigries et la langueur maladive de son maintien, et la nécessité de le tirer de cet état se montrait de plus en plus impérieuse à mon esprit; quand tout à coup un violent coup de sonnette retentit. Une espèce de Gargantua qui se trouvait encore dans l'antichambre ouvrit et fit entrer deux dames en deuil.

Avant que j'eusse eu le temps de les reconnaître, l'une d'elles sauta au cou du peintre, et une voix que je reconnus sur-le-champ lui dit avec douceur .

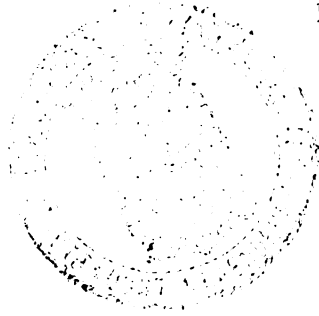
Digitized by Google

« Je viens réclamer ta promesse ; maintenant tu peux faire quelque chose pour moi. Ma mère était plus riche que nous ne le soupçonnions ; maintenant j'ai de quoi vivre à deux, et je viens te demander de partager ma fortune et de me laisser partager ta vie et ton nom.

— Ne refuse pas, ajouta la sœur ; son bonheur, son existence même sont à ce prix ! »

J'intervins à mon tour. Les scrupules de mon pauvre ami ne demandaient qu'à être vaincus.

En attendant la fin du deuil, les deux sœurs demeurèrent ensemble à Bruxelles. Pendant une année, nous passâmes, mon ami et moi, nos soirées chez elles. Le jour où son amie put quitter les vêtements noirs, elle prit le costume de fiancée. Je fus l'un des témoins du mariage, et, la semaine dernière, j'eus encore l'honneur d'être parrain de leur premier-né, un beau garçon, qu'on nomma Charles-Noël, en mémoire du ministre qui, par une première commande, avait rappelé le peintre dans sa patrie, et de l'ami qui était parvenu à l'y fixer, en lui rendant l'espérance et l'amour.



Mme Marie Sweertz.

(Feue Louise Bovie).

Digitized by Google

FLORENCE A VOL D'OISEAU.

LETTRES D'UN VOYAGEUR.

(Suite et fin.)

III. — *Quelques églises.*

Je viens de toucher aux églises. Traversons-en quelques-unes.

Un monument, qui avait encore l'admiration de Michel-Ange et auquel nous mène, en ligne droite, la longue rue qui s'ouvre à droite du *Baptistère*, est la jolie église de *Sainte Marie nouvelle*, située sur une des places les plus belles et les plus vastes de Florence, et précédée de deux élégants obélisques que portent d'énormes tortues de bronze. Même goût de décoration, même revêtement de marbres variés, sinon que les couleurs se bornent ici, comme à Pistoïa, au blanc et au noir alternés. Je ne saurais vanter assez l'effet de ces marbres de couleurs, distribués çà et là en étoiles, en rosaces, en mosaïques d'un dessin fin et gracieux, ni dire tout ce qu'ils ajoutent de charme et de légèreté au style le plus fier et le plus grave. — Un cloître attenant à l'église, *il Chiostro verde*, déroule à gauche une série d'arcades ogivales, bâties également par assises blanches et noires, et fait à Sainte Marie nouvelle un magnifique complément. Ce nom bizarre, le *Cloître vert*, lui vient de peintures en camaïeu qu'y avait exécutées Paul Uccello, l'inventeur de la perspective. L'église contient toute une série de fresques singulièrement plus importantes : je veux parler de celles de Ghirlandajo, le maître de Michel-Ange ; mais ceci veut être décrit à part. Sainte Marie nouvelle mérite plus d'une visite. Quant à sa jolie façade, couronnée d'un fronton triangulaire, on la partage entre plusieurs auteurs. On donne à des élèves d'Arnolfo son étage inférieur, qui est de style ogival, et l'on fait honneur des charmantes fantaisies de l'étage supérieur à l'un des génies les plus extraordinaires de la Renaissance, Alberti. La réputation encyclopédique de Michel-Ange et de Léonard de Vinci a eu pour précurseur le génie

Digitized by Google

factotum d'Alberti, peintre, sculpteur, architecte, ingénieur et poète comme eux, et, de plus, auteur comique, critique, docteur en droit civil et canonique, opticien, mécanicien, et qui légua à je ne sais combien de sciences diverses des découvertes importantes.

Viennent ensuite, parmi les églises les plus belles ou les plus curieuses de Florence :

Santa-Croce, — qui n'est au-dehors qu'une montagne de briques (elle attend encore qu'on la revête de marbre et qu'on lui rebâtisse un clocher), — mais qui est au dedans une nécropole de célébrités, quelque chose comme le Panthéon de Florence. C'est là que reposent à la fois Michel-Ange, Machiavel, Galilée, Alfieri, le critique Lanzi, le violoniste Nardini, sans parler d'une foule d'autres notoriétés. La place qui entoure *Santa-Croce* n'est pas moins fameuse que l'église. Elle servait de rendez-vous à ces terribles corporations des *ciompi* ou cardeurs de laine, qui ont pris une si grande part à toutes les guerres civiles de Florence.

Or-San Michele, l'un des plus admirables édifices florentins, en même temps que l'un des plus bizarrement mélangés dans leur caractère et leur style. Il a eu deux destinations très-différentes ; c'était un grenier public qui s'est converti en église ; de là son plan carré et sa division en deux nefs. Il a eu deux architectes : Arnolfo en 1284, Taddeo Gaddi, un demi-siècle plus tard, en 1337. Il est de deux styles bien distincts : l'ossature du monument, ses arches à plein cintre, ses piliers carrés, ses fenêtres géminées, œuvre d'Arnolfo, sont romanes. Mais ses chapiteaux et tous les détails de son ornementation, travail de Taddeo Gaddi, sont ogivaux. N'oublions pas la série des niches de la façade, où résident quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus exquis de la sculpture florentine, à commencer par le merveilleux Saint-Georges de Donatello.

San Spirito, bâti par Brunelleschi, l'auteur du Dôme de Sainte Marie des Fleurs. *San Spirito* a aussi son dôme. Le style de l'architecture est une sorte de transition de la fantaisie d'Arnolfo à la correction de Bramante. On admire à l'intérieur de magnifiques colonnes corinthiennes unies par des arceaux à pleins cintres. Au-dessus des corniches règnent de longues galeries d'une légèreté aérienne. Le portail n'est pas terminé, mais le chœur et le maître-autel sont des prodiges de somptuosité.

San Lorenzo, célèbre par la sépulture des Médicis et par les chefs-d'œuvre de Michel-Ange. Nous la reverrons. C'est un autre ouvrage de Brunelleschi ; où il est également loué pour la beauté de ses colonnes et l'élégance de ses chapiteaux, et où il s'est borné à copier une basilique primitive en la surmontant d'une coupole.

Digitized by Google

L'Annonciade, érigée sur une belle place entourée de portiques, où les artistes vont étudier les fresques admirables d'André del Sarto.

La Badia, vieille église d'Arnolfo, surmontée d'un superbe campanile à moitié détruit.

Saint Étienne, où Boccace montait en chaire pour expliquer le Dante.

La Trinité, de Nicolas de Pise. Michel-Ange vantait le grand parti-pris de son architecture rigide. Elle s'ouvre sur une place célèbre à plus d'un titre. Au milieu de cette place surgit une haute colonne qui porte une colossale statue en porphyre de la Justice, armée de ses balances traditionnelles. A ce monument se rattache le fameux drame judiciaire qui est devenu un opéra, sous le titre de *la Pie voleuse*. La terrible pie avait fait son nid dans les balances de la Justice. Un orage qui éclata sur Florence, peu après la condamnation de la servante, précipita à terre l'un des plateaux. Ce fut ainsi qu'on retrouva les couverts volés, et que les juges toscans reconnurent leur déplorable erreur.

La place de la Trinité a vu, il y a six ou sept ans, une autre tragédie, qui ne fit pas moins de bruit dans Florence, et dont un témoin oculaire me faisait hier un récit dramatique : ce fut l'assassinat du fameux sbire Evangelista, qui était au service de la police autrichienne.

« Je passais, me disait mon narrateur, sur la place de la Trinité, lorsque tout à coup j'entendis un cri déchirant. Je me retourne; je vois un homme entouré de trois assassins. L'un d'eux venait de lui enfoncer un couteau dans le dos; le second s'enfuyait par la rue de la *Porta Rossa*. La victime faisait quelques pas en chancelant et en criant d'une voix râlante :

— Ah!... ah!... ah!...

Quand le troisième lui porta un dernier coup de poignard, il disparut.

Tout cela n'avait été qu'un éclair. J'étais resté immobile, pétrifié; la voix me manquait. La place, un instant avant pleine de monde, s'était vidée en un clin-d'œil; la foule fuyait, en désordre, du côté du café Doney; car personne ne se souciait d'être cité comme témoin en justice; c'eût été s'exposer à partager le sort d'Evangelista et se désigner au poignard de ses audacieux assassins; du reste, la victime ne laissait pas un regret. Je reprends mes sens et j'appelle à l'aide; au même moment, des gendarmes accouraient le sabre levé. Ils commencent par relever le blessé, et ils allaient sans doute venir à moi; mais je me sens saisir par derrière, et une main

Digitized by Google

vigoureuse me jette dans une maison dont la porte se referme sur moi. C'était un de mes amis qui logeait là, et qui me sermonna d'importance :

« — Malheureux ! si les Autrichiens t'avaient vu ! Cache-toi ; fais-toi couper les cheveux et les moustaches ; ne sors plus que sous un déguisement ! »

Le conseil était bon, et je le suivis. Cependant, on avait porté le sbire près du café Doney, chez le pharmacien Torini. Quant à la foule, réfugiée dans le café, elle attendait impatiemment le bruit de la cloche de *Santa-Maria Nuova*. Vous connaissez le sens de ce signal. La cloche appelle les frères de la Miséricorde. Quand elle sonne *un coup*, c'est que quelque malade a besoin de leurs secours ; *deux coups*, annoncent un blessé à emporter ; *trois coups*, un mort à ensevelir. Vingt longues minutes se passèrent. Puis, trois lugubres coups de cloche retentirent successivement au loin, au milieu d'un silence si solennel qu'il semblait que tout mouvement se fût arrêté dans Florence, et en même temps l'on vit passer la civière des morts. J'entends encore une vieille femme en haillons, accroupie sur notre seuil, compter à voix basse les coups de cloche :

— *Uno !... due !... tre !... E bene !* ajouta-t-elle sourdement, avec l'accent âpre d'une furie vengeresse ; *possino crepare cosi tutti quest' infami !* (puissent-ils *finir* ainsi, tous ces infâmes !)

Le fait est que la mort de ce pauvre diable causa une allégresse générale dans Florence. Evangelista passait pour ne pas s'en tenir à son odieux métier ; on l'accusait de toutes sortes de vices immondes et de trahisons sans nom ; on dit qu'il faisait acheter aux filles et aux femmes le mal qu'il ne faisait point aux frères et aux maris ; le règne des Borgia, assurait-on, n'avait pas vu un monstre si accompli. Son cadavre, transporté à l'hôpital de Santa Maria Nuova, servit le lendemain aux études anatomiques des élèves de l'Académie. J'ai entendu dire qu'il avait des bras magnifiques.

IV. — *Les Ponts.*

De la place où nous sommes, nous apercevons le pont *San Trinita*, un des quatre ponts que les anciens Florentins ont jeté sur l'Arno, et qui relient l'une à l'autre les deux moitiés de la cité. Quelle piètre figure fait, devant ces arches antiques, le moderne pont de fer qu'on y a établi hors de Florence, près du chemin des Cascines ! Les quatre vieux ponts peuvent compter parmi les monuments les plus pittoresques de cette ville élégante.

Digitized by Google

Le *Pont de la Trinité* est le plus léger et le plus hardi des quatre; il est vrai qu'il est le plus jeune et ne date que du seizième siècle. Il n'appuie que sur deux piles ses arches d'une courbe audacieusement surbaissée, qui furent une des grandes nouveautés de l'architecture de ce temps-là. Il est de l'invention de l'Ammanato, l'auteur du *Neptune*, de la place du Grand-Duc. Quatre belles statues de marbre blanc, placées à ses extrémités, lui font deux entrées triomphales. Elles représentent les quatre *saisons*. Une des mieux tournées, le *Printemps*, est du sculpteur Francavilla, l'auteur du fameux Henri IV de la place du Pont-Neuf, à Paris.

Le pont *alla Carraja*, qui apparaît plus loin, du côté de Cascine, est le plus ancien monument public de Florence. Il remonte à la moitié du XIII^e^ siècle, et fut terminé aux frais du couvent des *Humiliés*, confrérie industrielle qui dirigeait en Toscane les populaires travaux de la laine.

Le *Ponte Vecchio*, qu'on voit de l'autre côté du pont de la Trinité, n'est pas moins vénérable. C'est là qu'étaient installées les célèbres boutiques des orfèvres florentins, au temps où l'orfèvrerie était un art, et comptait des ouvriers tels que Ghirlandajo, le maître de Michel-Ange, Ghiberti, l'auteur des portes du *Baptistère*, Benvenuto Cellini, le fougueux sculpteur. Les boutiques ne sont pas démolies, et les orfèvres sont toujours là; mais que sont devenus les artistes? De loin, ces noires maisonnettes sont bien curieuses à voir. Elles semblent, non bâties sur le pont, mais en quelque manière suspendues à ses flancs. Elles se relient à sa maçonnerie par une série de poutres obliques, qui ne semblent pas, à cent pas, plus grosses que des bâtons, et qui, en cédant, laisseraient choir dans l'eau toute cette petite rue des Orfèvres.

Le Pont *Rubaconte*, comme le Pont Vieux, porte des maisons à ses côtés. Mais il n'y en a guère qu'une demi-douzaine, fort régulièrement bâties et séparées par des intervalles égaux. Il s'appelait aussi le Pont *alle Grazie*, nom qu'il empruntait à une chapelle de la Vierge, qu'on y a refaite à plusieurs reprises. Celui-là date de 1237; il est l'œuvre de Lapo, le père d'Arnolfo. Il passe pour le plus solide des ponts de Florence, car il a résisté à toutes les inondations qui ont détruit plusieurs fois ses voisins.

Des bords du quai, vous voyez d'un coup-d'œil ces quatre ponts d'une construction si variée et si originale qui enjambent, de distance en distance, les flots jaunes du large fleuve. L'Arno coupe Florence en deux par une grande ligne presque droite. Il va se perdre au loin dans les masses de verdure qui avoisinent la promenade des Cascines. Le long portique du palais des Offices vient dé-

Digitized by Google

boucher sur l'un des quais. Quand vous tournez le dos au palais et que vous contemplez la rive opposée, vous avez devant vous une longue file de vieilles maisons, penchées sur la rivière dans des attitudes pittoresques, et qui composent un panorama aussi riche, aussi sévère, aussi capricieux que celui de Bâle au bord du Rhin; rez-de-chaussée qui plongent dans l'eau, étages qui surplombent, terrasses, pignons, tourelles, toits plats dont les tuiles rouges resplendissent au soleil, le tout interrompu çà et là par des bouquets de feuillage. Tout ce lambeau de la vieille Florence est ravissant. Je n'en dirai pas autant des quais d'où nous la regardons. Ici, nous avons une série de maisons modernes qui se font volontiers badigeonner en jaune paille, et qui se parent uniformément de volets verts, façon Jean-Jacques. C'est très-régulier, très-propre et très-laid. J'aurais voulu remporter une photographie des bords de l'Arno. Elle existe. Seulement, — avec ce rare instinct artistique qui les distingue, — les photographes n'ont songé à reproduire que le quai neuf.

Je laisse de côté — cela va sans dire — bien des curiosités intéressantes dans ce tableau synoptique des monuments de Florence, consacré uniquement aux monuments typiques.

Ainsi, je n'ai rien dit du *Mercato nuovo*, le marché *neuf*. En réalité, un vieux portique aux arcades noires, mais élégantes. Là s'assemblent les vendeuses de chapeaux de paille, coiffées des plus beaux et des plus fins échantillons de leur marchandise. A l'un des angles du marché — en guise de chien de garde — s'accroupit un superbe sanglier de bronze noir, que Tacca, l'élève de Jean de Bologne, a copié de l'antique.

Je n'ai pas cité non plus la *Loggia di Bigallo*, autre portique d'un style charmant. Il n'existe guère que d'hier, car on vient seulement d'en dégager les arcades qui étaient murées. A l'intérieur, il est peint à fresque. C'était la *loggia* de la puissante famille des Adimari. Les palais florentins se faisaient parfois précéder de ces galeries publiques où se traitaient les affaires de commerce; mais le plus souvent, les portiques sont rejetés à l'intérieur des habitations.

J'aurais dû aussi, en parlant du Palais-Vieux, nommer son cousin le palais du *Bargello*, bâti comme lui par Arnolfo, et qui possède comme lui une tour, des créneaux, une façade hérissée et redoutable. Jadis, c'était une prison d'État et un lieu de tortures, aujourd'hui, ce n'est plus qu'un musée. La vieillesse des monuments est pacifique comme celle des hommes.

Digitized by Google

V. — *Les Palais.*

Les palais! Voilà une des grandes richesses architecturales de Florence. J'ai dit un mot de leur majesté rébarbative qui tranche si vivement sur l'amabilité des églises. Voici à peu près le signalement général. Masses carrées. Epaisses murailles. Pierres énormes et saillantes, séparées par de larges refends. Bâtisses qui rappellent l'énormité des constructions cyclopéennes. C'est de l'ancienne Etrurie apparemment que Florence tient ce goût du colossal; d'ailleurs, comme on l'a déjà observé, elle use des mêmes matériaux que son aïeule, puise aux mêmes carrières. Les portes ont un seuil élevé comme pour se défendre d'un accès trop familier; la rareté des fenêtres augmente encore l'austérité de ces demeures hautaines auxquelles le spectacle de la rue semble tout à fait indifférent. Jadis, beaucoup d'entre elles étaient hérissées de tours, dont on retrouve encore, çà et là, la base carrée; mais cela remonte au XII^e^ siècle; dès 1250, le peuple, vainqueur et jaloux, ordonnait qu'elles fussent rasées à la hauteur de cinquante brasses. Quelquefois pourtant, ces palais formidables ont été égayés par des fêtes splendides dont leur façade garde les traces. Voyez-vous ces anneaux, cellés dans la pierre, où ces bras de fer qui sortent du mur et qui ont l'air de menacer le passant de leurs poings fermés? Ces bizarres ornements servaient pour les jours d'illumination; les anneaux portaient des lanternes; les poings fermés tenaient des torches. Un détail d'un tout autre caractère et qui complète bien ces singularités locales, est un petit guichet ouvert souvent entre deux fenêtres du rez-de-chaussée. On y vend à tout venant le vin de la maison. Les plus grandes maisons font ce petit commerce. Usage antique et respectable. Cela nous reporte à cette époque de prospérité et de gloire, où chaque praticien se doublait d'un marchand, à commencer par les Médicis eux-mêmes, ces négociants couronnés.

Lequel est le plus beau ou le plus curieux de ces étranges palais florentins? Le choix n'est rien moins que facile. Le *Palais Altoriti*, orné au dehors de vingt figures de Florentins illustres, a la gloire d'avoir appartenu au fameux Renaud des Albizzi, le rival en fortune et en influence de Côme l'ancien. Mais le *Palais Gherardesca* est de plus vieille noblesse encore. Ses maîtres étaient de la famille d'Ugolin, dont la tragique histoire fait le sujet d'un bas-relief exposé dans la cour. Le *Palais Pandolfini*, dessiné par Raphaël, a des qualités qui se devinent; c'est un modèle de sagesse et d'élégance. Mais on cite aussi le style simple et majestueux du *Palais*

Digitized by Google

Perruzzi, où l'on doit relever, en passant, une singularité comique. Les Peruzzi se sont surtout illustrés dans l'histoire commerciale de Florence. Deux tableaux anciens qui forment la principale décoration de leur salon, les montrent recevant deux souverains, visite dont ils furent aussi fiers que Bouret put l'être de celle de Louis XV. Dans l'une de ces toiles, par Coccapani, ils hébergent Robert, roi de Sicile ; dans l'autre, il font fête à l'empereur Paléologue. Or, le plaisant de l'histoire, c'est que cette seconde visite ne fut que promise et non rendue aux Peruzzi. Leur chef fut banni avant l'arrivée de l'empereur, qui ne fut jamais chez eux qu'en peinture.

Cherchez ailleurs encore ; comparez d'autres palais. En fait d'architecture, le *Palais Strozzi* passe pour un chef-d'œuvre sans rival. Benoît da Majano en a jeté les fondements ; Cronaca l'a couronné d'un entablement prodigieux, vaste assemblage de blocs énormes qui intimide le regard et qui présente l'imitation exagérée d'une des plus belles mines romaines. Mais le *Palais Riccardi*, dont Michelozzo a tracé le dessin, n'offre pas une masse moins imposante. C'est cette résidence que Côme de Médicis déclarait un jour, en soupirant, trop vaste pour sa famille décimée par la mort, ne se doutant pas du long avenir qui était promis à sa race. Et quelle superbe décoration intérieure, bien digne d'une habitation princière ! Une galerie, rendez-vous des séances célèbres de l'académie *della Crusca*, a été peinte par Luca Giordano ; une chapelle, mille fois plus précieuse, est tapissée de fresques de Benozzo Gozzoli, le grand peintre du Campo Santo de Pise ; il y a des trésors d'art jusque dans la cour où se rouillent huit admirables bas-reliefs de Donatello. Un grand nom s'attache encore à l'emplacement des anciennes écuries. Là était la maison de Lorenzino de Médicis, ce pauvre Brutus florentin qui se figurait que, le tyran mort, c'était la liberté ressuscitée, et qui vit son palais démoli par ce même peuple qu'il voulait affranchir !

C'est encore un palais plein de souvenirs républicains que le *Palais Strozzi-Rodolfo*, autrefois *Rucculaï*. Sa façade, bâtie sur les plans d'Alberti, sa double *loggia* où l'on vit, pour la première fois, refleurir le style grec, ses appartements qui furent habités par Bianca Capello, tout cela est moins célèbre que ses jardins, où Machiavel lisait ses *Décades*, où les mécontents conspiraient. Mais le palais Pitti, derrière ses murailles sombres et grandioses, nous montre aussi des plates-bandes illustres. Qui n'a entendu le nom du jardin Boboli ? Qui ne sait que ses quinconces, ses hautes charmilles, ses allées droites, ses arbres taillés ont servi de modèle à Versailles ? On a dit que le jardin français dépasse encore l'autre en

Digitized by Google

magnificence; que la grande fontaine de Bouchardon valait au moins celle de Jean de Bologne; que les marbres et les bronzes de Couston et de Magnoer étaient très-supérieurs aux figures de Tacca et de Salvini; que sur la terrasse des Suisses, un jour de grandes eaux, on ne songe guère à regretter l'amphithéâtre de Boboli, bien que ce colysée en petit soit d'un très-curieux caractère. J'en tombe d'accord. Toutefois, avant de vous prononcer, gravissez la longue allée oblique, bordée de deux rangées de statues, qui s'ouvre en face du *Neptune* de Jean de Bologne. Vous voilà sur la terrasse qui la termine. Versailles, de quelque point qu'on le prenne, vous donnera-t-il le spectacle féerique qui vous attend sur ce sommet élevé, d'où l'œil embrasse, dans toute son étendue, l'aimable et capricieux panorama de Florence, borné au loin par les lignes sévères des collines de Piésole?

Enfin, un délicieux palais, qui ne ressemble à aucun de ceux que je viens de citer, est le petit *palazzo dell' Antella*, place Santa-Croce. Quand on l'a bâti, vers la fin du XVI^e^ siècle, il y avait longtemps que la guerre civile ne secouait plus ses torches dans Florence. Patriciens et plébéiens oubliaient leurs querelles dans l'étourdissement des fêtes des Médicis; la rue n'en voulait plus au palais. Aussi y a-t-il entre celui-ci et les autres la différence du courtisan vêtu de soie aux anciens pieux bardés de fer. A quoi bon les donjons, les créneaux primitifs? Le Palais dell' Antella a d'autres ornements. Sa façade se tapisse du haut en bas de fresques joyeuses, représentant des déesses, des amours, toute une série d'allégories païennes, tous les symboles de la religion du plaisir, et cette immense décoration — improvisée en vingt jours par Domenico Passignani et Giovanni de San-Giovanni, — est d'un effet d'autant plus charmant qu'on s'attend moins à la rencontrer en pareil endroit et dans le voisinage de la sombre église de Santa-Croce.

Voilà un ouvrage de vingt jours qui a duré et qui durera des siècles, grâce à l'admiration légitime qui le protége; voilà une façade en peinture qui vaut bien, assurément, tous les entassements de pierre et de marbre des architectes. Ceci amène à faire une curieuse remarque.

Règle générale, les plus beaux, les plus célèbres monuments de l'Italie ne sont pas dus aux architectes proprement dits. Ils sont l'œuvre d'artistes qui faisaient de l'architecture souvent par occasion et non point par métier.

Comptez plutôt. Vous trouvez successivement :

Sainte Marie des Fleurs et le *Palais-Vieux*, par Arnolfo, peintre et sculpteur.

Digitized by Google

Loggia de la place du Grand-Duc, par Orcagna, peintre et sculpteur.

Le palais des *Offices* par Vasari, peintre et sculpteur.

La tour du *Campanile*, par Giotto, peintre.

Le *Palais Riccardi* et le *Cortile* du Palais-Vieux, par Michelozzo, sculpteur.

Les ponts *Alla Carraja* et de *la Trinité* par l'Ammenato, sculpteur.

Le palais *Stronzi*, par Benoît de Majano, sculpteur.

L'église d'*Orsan Michele* par Taddéo Gaddi, peintre.

Le *Campo Santo* de Pise, la cathédrale de Sienne, par Jean de Pise, sculpteur.

L'église de Saint-Ignace, à Rome, et le casino de la villa Ludovisi, par Dominiquin, peintre.

Santa-Maria della Pace, l'église de Saint-Luc et le beau portrait de Santa-Maria in viâ Latâ, par Pietre de Cortone, peintre.

L'élégante villa Pamfili, par l'Algarde, sculpteur.

Le Grand-Hospice, de Milan, par Filarète, sculpteur.

La *Libreria-Vecchia*, de Venise, par Sansovino, sculpteur.

Saint-Pierre de Rome, par Michel-Ange, peintre et sculpteur.

La colonnade de la place Saint-Pierre, par Le Bernin, sculpteur....

Et cætera ! Les exemples fourmillent. Et si tous ces peintres et tous ces sculpteurs ont élevé de si belles architectures, n'est-ce pas un peu parce qu'ils n'étaient pas architectes? J'ai l'air de faire du paradoxe ; au fond, pourtant, rien de plus logique. C'était un avantage réel pour eux que de n'être pas architectes nés, architectes purs, et d'avoir manié, en leur vie, autre chose que la règle et le compas. Ils apportaient dans l'architecture des préoccupations particulières, des idées nouvelles. De là l'originalité qui les distingue et les immortalise. L'architecture vulgaire est une sorte de science mathématique, esclave de ses règles, et qui n'ose trop se risquer à avoir de l'imagination; le métier des sculpteurs et des peintres, au contraire, était d'inventer. Le maniement facile et rapide du pinceau et de l'ébauchoir les rendait libres, hardis, capricieux. Leurs architectures se ressentaient forcément de mille qualités empruntées à la pratique d'un autre art. Dans ces bâtisses comme dans ces statues, le sculpteur cherchait la richesse des profils, l'élégance et la variété des silhouettes. Dans ses façades comme dans ses toiles, le peintre se préoccupait de la couleur, de l'effet, des jeux de l'ombre et de la lumière, je dirai plus, du mouvement, de la vie; et la vie et le mouvement n'ont ici rien d'antipathique à l'architecture; l'assiette de

Digitized by Google

ses constructions n'implique nullement l'immobilité de ses aspects ; n'est-ce pas sur la nature animée qu'elle s'est modelée ? L'arbre et la fleur ne lui ont-ils pas fourni les modèles de ses colonnes et de ses chapiteaux ? Il était tout simple que ces recherches complexes — si étrangères aujourd'hui à la plupart des faiseurs de lignes droites — produisissent des architectures riches, étoffées, pleines de contrastes imprévus et de fantaisies ravissantes. Il faut regretter à jamais, pour les progrès de cet art qui devient une routine, le temps où il était dirigé par les mains frémissantes des vrais artistes. Le dernier architecte qui ait inventé quelque chose en architecture était encore un peintre, s'il nous est du moins permis d'en croire là-dessus une légende fort accréditée ; tout le monde l'a nommé : il s'appelait Rubens. Certes, je ne vais pas jusqu'à dire qu'on ne puisse être grand architecte sans être en même temps peintre ou sculpteur. Palladio et bien d'autres seraient là pour me répondre. Mais c'est une profonde erreur, à mon sens, que de croire à l'utilité des spécialités dans l'art. Elles servent moins à concentrer les forces qu'à rétrécir les horizons. Voilà ce qu'il n'est peut-être pas inutile d'affirmer et de démontrer dans ce temps où l'on a poussé si loin, au nom même du progrès, le principe nouveau de la division du travail, et où l'on se met deux pour fabriquer une épingle.

VI

Il faudrait encore, pour compléter ce sommaire croquis de Florence, esquisser les caractères différents de ses divers quartiers, ceux-ci magnifiques et silencieux, ceux-là pauvres et populaires, d'une vie grouillante, d'une bruyante gaieté. Il faudrait décrire les types de cette population, restée fière comme au temps de ses institutions républicaines, polie comme sous les Médicis. Il eût fallu aussi, en sortant des palais, entrer dans les maisons célèbres. Florence les a gardées intactes, avec cet admirable respect de sa gloire qui est la force même de l'Italie, et qui fait que, cent fois vaincue, elle n'a jamais été domptée. Les Florentins ont conservé la maison où Machiavel mourut dans l'indigence, — et, en face, celle où Guichardin écrivit son histoire de courtisan ; — ils ont celle où naquit Benvenuto Cellini et en même temps, celle qu'il habita et où il coula son *Persée ;* — ils ont celle de Jean de Bologne et celle de Galilée ; — ils ont celle de Michel-Ange, où l'on retrouve encore les premiers essais de sa jeunesse et jusqu'à ses notes de voyage et ses livres de dépenses, car ce génie turbulent était l'ordre et la méthode

Digitized by Google

incarnée. Contraste qui s'est retrouvé plus tard chez Rubens, et, de nos jours, chez Delacroix, et qui n'a rien que de très-simple en somme. Ces forces surnaturelles n'existent qu'à la condition de ne pas se gaspiller. L'argent même, qu'ils dédaignaient comme but, ne leur est pas indifférent comme moyen. La fortune, disait Delacroix, c'est l'indépendance.

Ainsi des siècles ont passé sur Florence, sans altérer sensiblement sa fière et charmante physionomie. Décrochez les enseignes où le français se mêle à l'italien; supprimez les journaux, fermez les cafés, vous retrouvez la Florence du passé, vous vous promenez en plein seizième siècle. Cette impression frappe le voyageur dès son arrivée, et c'est là une illusion à laquelle on peut s'abandonner entièrement à la tombée de la nuit. Les costumes modernes, qui gêneraient votre rêve, s'effacent tout à coup dans l'ombre qui descend brusquement, sans attendre la transition ordinaire du crépuscule. Les rues se vident bientôt, car les Florentins se couchent et se verrouillent chez eux dès dix heures du soir, comme s'ils avaient encore à craindre le poignard des anciens *bravi*. Peu ou point de gaz; dans bien des endroits, c'est toujours la lanterne classique, pendue à sa corde primitive, qui vous prête sa clarté douteuse. A quel signe reconnaître désormais le temps où nous sommes? La large dalle du pavé florentin sonne sous vos pieds comme la pierre d'un tombeau, et la ville endormie se remplit peu à peu de revenants célèbres. N'est-ce pas le Dante qui est assis là devant la cathédrale, sur la pierre qui porte son nom et où il venait souvent méditer? Un orfèvre, plastronné d'un long tablier de travail, rêvait sur sa porte, au clair de lune, quand vous avez traversé le Pont-Vieux; n'est-ce pas ainsi que vous vous figurez Ghirlandajo, l'orfèvre sculpteur, le vieux et naïf maître de Michel-Ange, méditant, sa journée finie, ses fresques de Sainte-Marie nouvelle? Les passants cessent d'être les premiers venus; tel jeune homme en manteau qui rase les murailles, a l'air d'être le fantôme de François de Médicis courant au rendez-vous de Bianca Capello; tels groupes de coureurs inoffensifs, devisant dans un coin de la place Santa-Croce, prennent subitement une ressemblance suspecte avec des *Ciompi* qui conspirent. Et cette vague plainte qu'on entend dans la direction de Fiesole? Écoutons-la; peut-être va-t-elle nous apporter les adieux des bannis, tels qu'ils s'exhalent dans le *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset. Ils vont se disperser, fuyant la tyrannie de l'impudique Alexandre; les uns vont à Pise, d'autres à Rome, d'autres à Venise. « A des temps meilleurs! » dit une voix, et la foule répond : « A des temps meilleurs! » LE PREMIER BANNI : « Adieu, Florence, peste de l'Italie!

Digitized by Google

adieu, mère stérile qui n'as plus de lait pour tes enfants! » — Le second : « Adieu, Florence la bâtarde, spectre hideux de l'antique Florence, adieu fange sans nom! »

C'est ainsi. Je vous assure qu'à certaines heures, sous l'influence de certains souvenirs, au pied de certains édifices, on entend ces choses-là très-distinctement. Cette vieille ville a si peu vieilli qu'il semble que les temps et les hommes soient toujours les mêmes. Mais combien de temps nous laissera-t-on encore cette illusion? Voilà Florence devenue capitale. Sa population commence à étouffer dans son enceinte trop étroite; ses rues sentent le besoin de s'élargir; ne sera-t-il pas question demain de rectifier ses alignements? Ses églises songent déjà à s'embellir; il leur faut des façades neuves; aujourd'hui, à Santa-Croce, le jour d'après, à Sainte-Marie des Fleurs; qui nous dit que demain les vieilles façades, les vieilles tours, les vieux campaniles ne déplairont pas? Dieu garde la vieille cité des améliorations, des restaurations, des innovations modernes! Deux ou trois boulevards de plus, cinq ou six ruelles de moins, et bientôt la Florence de Michel-Ange aurait vécu.

Jean Rousseau.

Digitized by Google

POÉSIE.

—

POÉSIES D'HORACE (1).

—

A SESTIUS.

(Livre I, Ode IV).

L'âpre hiver s'adoucit au souffle des zéphires
Que réveille enfin le printemps;
Vers la mer les leviers ramènent les navires
Dont l'onde encor mouille les flancs.
Au troupeau ne plaît plus la tiède bergerie,
Ni l'âtre ardent au laboureur;
Le givre ne fait plus resplendir la prairie
Du vif éclat de sa blancheur.

Vénus mène déjà les rondes infinies
Qu'à l'heure où la lune reluit,
Les Grâces décemment aux Nymphes réunies,
D'un pas rhythmé dansent la nuit,
Tandis qu'aux noirs fourneaux qu'un dieu brûlant allume,
Reprenant leurs rudes travaux,
Les Cyclopes au loin font retentir l'enclume
Des coups pressés de leurs marteaux.

C'est l'instant de parer nos tempes parfumées
De couronnes de myrte vert,
Ou de ces fraîches fleurs qui naissent parsemées
Sur le sol à peine entr'ouvert;
C'est l'instant d'immoler, dans son ombreux asile,
Au Faune, gardien du troupeau,
Soit l'agneau qu'il demande à la brebis docile,
Soit plutôt, s'il l'aime, un chevreau.

(1) Voir Revue de Belgique. *Suprà*, p. 225.

Digitized by Google

D'un pied indifférend, en sa ronde muette,
La pâle Mort frappe à la fois
A la triste cabane où le pauvre végète,
Aux palais qu'habitent les rois.
Sestius, de nos jours la limite prochaine
Nous interdit le long espoir;
Déjà la nuit sans fin t'enveloppe et t'entraîne
Aux déserts du fatal manoir.

Que ton ombre ait rejoint les Mânes de la fable,
Pluton de sa cour escorté,
Et tu ne pourras plus du vin qu'on verse à table
Jouer aux dés la royauté;
Et tu ne verras plus ce bel enfant si tendre,
Lycidas, pour qui, tant qu'ils sont,
Brûlent les jeunes gens; pour qui, sans trop attendre,
Les jeunes filles brûleront.

—

A DIANE.

(Livre III, Ode XXII).

Gardienne, ô svelte vierge, et des monts et des bois,
Qui, trois fois invoquée, exauces la prière
Où la femme en travail t'implore à haute voix,
Jusque là qu'à la mort tu l'arraches parfois,
Triple déité chaste et fière,

Pour ton culte en mon clos je te viens dédier
Le pin qui verse l'ombre à mes foyers rustiques.
Sans peine je saurai tous les ans me plier
A l'arroser du sang d'un jeune sanglier
Près de frapper ses coups obliques.

—

Digitized by Google

A MANLIUS TORQUATUS.

(Livre IV, Ode VII).

La neige a disparu ; l'herbe revient aux champs
Comme aux arbres l'ombrage ;
Le sol change d'aspect ; les fleuves décroissants
Semblent fuir le rivage.
Aux Nymphes, Aglaé ramenant ses deux sœurs
A dansé toute nue.
Mais rien qui dure ici ; le temps emporte ailleurs
L'heure à souhait venue.
Le froid cède aux zéphyrs, le printemps à l'été,
Qui cesse quand l'automne
Prodigue tous ses dons ; puis, dans son âpreté,
L'hiver encor frissonne.
Phœbé retrouve au ciel les signes révolus.
Mais, qui perd la lumière
Pour descendre où repose Enée avec Tullus,
N'est plus qu'ombre et poussière.
Savons-nous si les dieux joindront un jour entier
A notre aube suprême ?
On dérobe à la main d'un avide héritier
Ce qu'on goûte soi-même.
Tu mourras, et sitôt que Minos aura dit
Ta brillante sentence,
Rien ne t'aidera plus, tes vertus, ton crédit,
Ni ta haute naissance.
Diane n'a jamais pu ravir aux enfers
Le pudique Hippolyte,
Ni Thésée, à son tour, n'y sut rompre les fers
D'un émule d'élite.

—

Digitized by Google

A LA FONTAINE DE BANDUSIE.

(Livre III, Ode XIII).

O fontaine de Bandusie,
Plus limpide que le cristal,
Je te dois pour mon clos natal
Le jus d'une vigne choisie.

Un chevreau de fleurs couronné
Va même accroître ma largesse;
Déjà tout fier son front se dresse,
De naissantes cornes orné.

Enfant d'une race lascive,
Il attend la lutte et l'amour;
Mais vainement, car, dans un jour,
Je l'immolerai sur ta rive.

Demain, dès l'aube, à son réveil,
De l'étable quittant l'enceinte,
Il rougira, malgré sa plainte,
Tes fraîches eaux d'un sang vermeil.

L'été de sa brûlante haleine
Ne peut tarir tes flots glacés.
Pour les taureaux du joug lassés
Ta source aimable est toujours pleine.

Le troupeau fatigué d'errer,
Bornant sa marche vagabonde,
A tes rebords où l'ombre abonde,
S'y vient aussi désaltérer.

Toi, parmi les sources qu'on chante,
Qui me devras ton rang futur,
Le chêne ombrage l'antre obscur
D'où fuit ton onde murmurante.

Édouard De Linge.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Quis tulerit Guizotos de libertate loquentes.

JUVENAL, édition nouvelle.

Nous avons bien ri naguère de ce sénateur français qui, à la grande satisfaction des bons vieillards, ses collègues, disait, à propos de la liberté de l'enseignement : « La Belgique me paraît ici continuer son rôle un peu habituel de grenouille de la fable. Aussi, ce n'est pas là qu'il faut aller chercher des exemples. »

N'est-ce pas précisément le contraire qui est vrai? La France ne serait-elle pas aujourd'hui la grenouille, non la simple pécore de La Fontaine, qui, envieuse, s'étend et s'enfle et se travaille, mais quelque grenouille légèrement gasconne, qui, tout en s'étendant, s'enflant, se travaillant, crie d'une voix sénile : Je suis le colosse?

France, notre pauvre sœur, vous vous faites illusion. La liberté de l'enseignement, comme elle existe en Belgique, vous ne l'aurez jamais. Vous l'obtiendrez peut-être comme une concession de droit civil que le gouvernement vous accorde aujourd'hui et peut vous retirer demain. Jamais vos sénateurs, ni vos dictateurs ne la reconnaîtront pour ce qu'elle est en effet : un droit naturel, imprescriptible, inaliénable et inattaquable.

Notre Congrès constituant lui a reconnu ce caractère. A la liberté, le domaine exclusif de la science; à la liberté, les hautes études. Par tolérance seulement, le Congrès national permet à l'État, comme à tout individu, de donner un enseignement particulier. Mais ce que la première personne venue pouvait faire spontanément, ne fut accordé à l'État que sous

Digitized by Google

l'autorisation et le règlement de la loi. Relégué à l'arrière-plan, il ne devait être, dans la pensée du Congrès, qu'un corps de réserve, appelé seulement pour le cas où la liberté individuelle, négligeant d'user de ses prérogatives, manquerait à ses devoirs.

Notre Congrès avait, avec raison, si bien compté sur l'action de la liberté que, parmi les objets dont il laissa le soin à la législature qui le remplacerait, il ne fit aucune mention de l'instruction publique. Y avait-il cependant un objet d'un intérêt plus grand et plus sacré? Ou peut-on supposer qu'une assemblée si sage et si prévoyante ait oublié ou dédaigné ce grand intérêt? Non, mais le Congrès avait compris que la liberté seule a le souffle qui anime l'enseignement supérieur. Il ne se trompait pas.

Deux grandes universités libres se formèrent bientôt. L'État établit aussi ses universités. Et il fit bien, car, si l'intérêt individuel veut l'indépendance des pensées et des doctrines, l'intérêt national exige que les études, la culture des lettres et des sciences dans un pays ne tombent pas au-dessous du niveau des États voisins. De tous les ennemis qui menacent la frontière, le plus redoutable, parce qu'il ouvre la porte à tous les autres, c'est l'ignorance et la barbarie. L'État pouvait et devait avoir ses universités comme modèles et objets d'émulation pour les universités de la liberté.

Aussitôt, d'un triple foyer surgirent trois doctrines philosophiques. Louvain remit en honneur, en l'émondant toutefois un peu, la grande doctrine cartésienne et chrétienne de Bossuet. Bruxelles naturalisa chez nous la philosophie allemande dont les vastes conceptions embrassaient la foi sans la froisser, relevaient la matière, en expliquant ses secrets ressorts et le jeu de ses forces, pénétraient avec assurance dans les régions de l'esprit, ajoutaient au lien mystique, parfois fragile, qui rattache l'homme à Dieu, le lien plus simple et plus solide de la raison. Recrutant ses idées dans Kant, Fichte, Hegel et Schelling, cette philosophie était un rajeunissement de celle de Platon, mais affermie par la méditation de l'humanité et les conquêtes de la science durant vingt siècles.

A côté de ces deux philosophies, l'antique et la chrétienne, l'État produisit la sienne. Un professeur savant, très capable, en fut l'interprète. Il publia son système à Liége, en 1843. Si ce système n'était peut-être pas tout à fait aussi élevé que celui des universités libres, il était plus usuel, plus pratique, et,

Digitized by Google

en outre, passablement original. Il enseignait, par exemple, que « on dissipe momentanément la somnolence en étendant les membres et en bâillant. » (P. 193.) Sganarelle conseillait le tabac pour ce cas-là. Mais un professeur de l'État ne peut se permettre tout ce qu'un Sganarelle peut oser. Il recommandait « le régime des pâtres qui passent leur vie à garder les chameaux. » (P. 203.) Il donnait, ô la belle recette! un moyen simple et peu coûteux de devenir homme de génie. Pour dégager « l'esprit des séductions des sens, pour se tourner vers les méditations sérieuses, » que faut-il faire? Peu de chose : « se nourrir de choux. » (*Sic.*) Rien que cela? Pas davantage; on mange des choux et, grâce à cette nourriture, on devient un Newton, un Pythagore. Vous me direz sans doute, lecteur, que le professeur qui poussait ses élèves à se bourrer de choux était bien digne de manger du foin. Du tout; ce professeur était, je l'ai déjà dit et je le répète, un savant, dans le meilleur sens. Mais que voulez-vous? quand on fait une philosophie d'État, il faut bien se résoudre à dire des choses comme celles-là, faute de pouvoir en dire d'autres.

Mais voici qui outrepasse le sublime : « Ce qui constitue, suivant Platon, la communauté de l'âme et du corps, c'est qu'ils se communiquent mutuellement l'*agir* et le *pâtir*. » Si le livre ne le disait, j'aurais cru que c'était le langage, non du prince des philosophes, mais de l'un des suisses de M. de Pourceaugnac. « Cette communauté d'action et de passion est ce qu'on appelle *sympathie*... Il y a sympathie entre deux personnes, dont l'une en bâillant fait bâiller l'autre. En vertu de l'unité de l'âme, *l'idée du bâillement* est associée à la sensation, *à la fois vive et agréable*, qu'on éprouve en bâillant; cette sensation qui n'est encore qu'*idéale*, est elle-même associée à une *appétition* qui tend à la *réaliser*, et *si l'âme n'est pas bien exercée à se maîtriser*, la sympathie ou la communauté qui existe entre l'âme et le corps, et qui est d'autant plus étroite que l'âme est de fait moins libre, provoquera instantanément l'acte qui correspond à cette *appétition*. » (P. 211, 212.)

La cité antique disait à ses enfants : Soyez maîtres de vous jusqu'à offrir librement votre vie pour la patrie. C'était beau. L'État moderne dit : Soyez maîtres de vous jusqu'à résister à la tentation « à la fois vive et agréable » de bâiller lorsque votre voisin bâillera. C'est beau aussi, mais d'une beauté différente.

L'État avait donc sa philosophie, celle qui lui convenait le

Digitized by Google

mieux : la philosophie de la mère l'Oye. Celle-ci, je veux dire la doctrine qui préconisait les ragoûts de choux et de pommes de terre, et qui expliquait si savamment les ardentes jouissances du bâillement, cette doctrine et celles toutes différentes des universités libres se trouvèrent en présence dans le jury d'examen. Le jury central, composé par l'État, fut formé avec une révoltante partialité. Les professeurs des universités de Louvain et du gouvernement y siégeaient en très-grande majorité. Ceux de l'université libre par excellence étaient à peu près sinon tout à fait exclus. Cette iniquité n'effaroucha guère les étudiants de Bruxelles. Ils se présentèrent hardiment et bien préparés devant des hommes qu'ils devaient considérer comme leurs ennemis. Les prévisions de l'État furent heureusement trompées. Autant il était partial, autant les examinateurs furent justes. Sur l'esprit de parti et de centralisation, le sentiment de la justice, vivace et impérieux dans notre nation, l'emporta. Ils furent sévères, mais ce fut tout.

La sévérité perdit le jury. Quelques jeunes gens échouèrent à l'examen. Par malheur, dit-on, deux ou trois, moins peut-être, de ces intéressantes victimes étaient fils de gens, législateurs de leur métier. Pour venger l'affront fait à des enfants qui n'avaient d'autre tort que de trop ressembler à leurs parents, ces pères ameutèrent leurs collègues contre le système des études. L'enseignement supérieur ne tarda pas à être mis en pièces et en lambeaux On proscrivit de fait : la morale, ses scrupules pouvaient être chose gênante ; la logique, c'était une entrave pour l'esprit ; l'histoire de la Belgique, ne devait-on pas craindre qu'elle n'engageât les élèves, par comparaison du présent au passé, à considérer nos grands hommes du jour comme d'assez petits hommes? On fit bien davantage. Le niveau des études baissa, mais la vengeance des papas fut satisfaite.

Vainement, les professeurs des universités de l'État protestèrent avec énergie contre cette première invitation faite à la barbarie de venir s'établir chez nous. Le ministre reçut leurs observations, les imprima, les enterra dans de gros et lourds volumes que personne n'a l'audace de feuilleter, et tout fut dit. C'était justice. Pourquoi des gens qui ne sont que savants vont-ils se mêler de science? J'en connais, de ces savants, qui ne seraient pas capables de rédiger une dépêche ministérielle ou de fagoter une circulaire. Sont-ce là des gens *pratiques* et convient-il de les écouter? Fort bien ; mais du moment où l'État

Digitized by Google

fait si peu de cas de ses véritables conseillers en fait d'instruction publique, de ces hommes qui connaissent exactement les besoins et les nécessités de l'éducation, le gouvernement n'a qu'à fermer ses universités. Il est déchu de la faveur d'enseigner, faveur que la constitution lui avait concédée à côté du droit qu'elle avait reconnu à la liberté individuelle.

Mais il paraît que ce n'est pas assez d'avoir désorganisé les hautes études. Il faut les détruire. En fait de barbarie, ne faisons pas les choses à demi. On prête à l'un de nos ministres des idées favorables à ce qui est appelé pompeusement aujourd'hui la liberté des professions libérales, l'abolition du monopole et du privilége. L'idée fait son chemin. Même des publicistes d'un grand talent la soutiennent.

Il leur semble contradictoire d'avoir la liberté dans le commerce, et la protection dans l'ordre moral. Ces messieurs font une petite erreur. Ils confondent les sciences et les lettres avec la cannelle et la cassonnade. Ils oublient qu'il s'agit de deux ordres de choses tout à fait divers, que les professions libérales, celles d'avocat et de médecin, ont pour objet des choses qui ne sont pas dans le commerce : l'honneur et la vie. Ils ne songent pas que, s'il m'importe peu de recevoir du sucre de betterave quand je demande du sucre de canne, il m'importe bien autrement de ne pas m'adresser à quelque maladroit agent d'affaire ou à quelque empirique effronté qui, suivant les circonstances, perdant mon procès, me laisse, quoique innocent, la honte et le déshonneur, ou, me privant d'un fils, détruise pour moi toute joie sur cette terre et ne me réserve plus qu'une vieillesse désolée, les larmes et de perpétuels regrets.

Mais, disent nos libéraux, vous distinguerez bien aisément l'avocat capable de l'incapable, le médecin habile de l'inhabile. — Ni moi, hélas! ni le public, nous n'en sommes là. Vous le savez aussi bien et mieux que nous, malgré tout votre optimisme apparent : Quelle colère vous émeut, lorsqu'on vous parle du suffrage universel! Combien redoutez-vous alors le choix de ce grand public! Et cependant, ses choix les plus malheureux, quels résultats auraient-ils en comparaison des malheurs que je signalais à l'instant? Quelques nigauds, quelques brouillons se mêleraient parmi les hommes considérables dont nos chambres regorgent aujourd'hui. Le grand dommage, en vérité! Si le souffle populaire avait cet effet, m'en porterais-je plus mal? Tout au contraire, en lisant les discours législatifs, ma rate s'épanouirait, mon sang coulerait plus

Digitized by Google

fluide dans mes veines, et les *Annales parlementaires* seraient alors un livre vraiment attrayant.

L'intérêt public s'unit à l'intérêt privé contre cette prétention de la liberté des professions libérales. La magistrature est aujourd'hui respectable et respectée. Mais croyez-vous qu'elle conserverait longtemps ce caractère, si, au lieu d'être environnée d'un barreau instruit, lettré, se respectant lui-même, elle n'avait plus autour d'elle que des gens n'ayant fait que des études professionnelles, c'est-à-dire des procéduriers sans vergogne, des chicaneurs effrontés, des agents d'affaires rapaces.

C'est pourtant parmi cette horde que la magistrature devrait se recruter. Ce regain de procureurs, race qu'on croyait à jamais éteinte, fournirait des conseillers de cours souveraines, des premiers présidents. En vain, vos lois ordonneraient, sous des peines sévères, le désintéressement, l'équité, le respect de la justice à cette nouvelle magistrature, le naturel, plus puissant que la loi, la précipiterait à faire trafic de son autorité. Nous verrions reparaître, mais considérablement enlaidie, l'armée des anciens robins qui se laissaient graisser la patte avec tant de complaisance, et la magistrature, si élevée dans l'opinion publique, deviendrait la plus méprisable de nos institutions.

Cette magistrature et ce barreau, Lamennais les a peints, ces tribunaux, il vous les a montrés. « Entrez, dit-il, dans ces cavernes où se sont retranchés tous les intérêts égoïstes, que voyez-vous? Des aspects qui repoussent, des fronts marqués du signe de la déchéance morale, les restes attardés sur la terre de cette race qu'a peinte le poète de l'enfer, la race dégradée, maudite, de ceux *qui ont perdu le bien de l'intelligence*. Qu'entendez-vous? Le bruit strident de la colère brutale et de l'ardente convoitise, ou le murmure monotone de l'imbécillité, une parole sèche et froide qui engourdit, ou une parole subtile qui rampe comme le serpent, se glisse comme l'animal lâche, pour surprendre sa proie. De passions élevées, sympathiques, nulle trace. Plus même de ces haines d'hommes, de ces haines sublimes qui ont leur source dans un grand amour, mais la haine ignoble de la bête qui gronde en serrant dans ses griffes le lambeau de chair qu'elle craint qu'on lui ôte. »

Pour le médecin, la décadence ne serait pas moins grande que pour les gens de loi. On attaque sans cesse cette éducation large et généreuse dont la base sont les humanités. A quoi servent-elles? A rien; pour vous faire plaisir, je vous fais cette

Digitized by Google

concession énorme. A rien, sauf à une chose. Elles occupent la jeunesse, pendant plusieurs années, à des choses sans profit matériel ; grand bienfait. En un temps comme le nôtre, où tout le monde n'est disposé à se mettre à la gêne que pour gagner de l'argent, les études non professionnelles obligent les jeunes gens à travailler pour autre chose, pour acquérir la science improductive qui inspire le respect de soi-même, la science générale qui est le luxe de l'esprit, pour aspirer à faire partie de l'aristocratie de l'intelligence, véritable force publique d'un pays.

J'ai la malheureuse habitude, quand je veux suivre les jeunes, les avancés, de regarder d'abord en arrière, de demander d'abord aux vieux ce qu'ils ont pensé, particulièrement à ces vieillards qui ont vécu dans des temps et dans des lieux où tout était resplendissant d'éclat et de lumière. Laissez-moi donc consulter à cette heure un de ces vieillards. Ce sera Hippocrate, si vous le voulez bien.

Pourquoi, dit-il, la médecine, dans certaines villes, est-elle tombée si bas? C'est parce que tout le monde pouvait l'exercer et la pratiquer dans ces cités; le mauvais exercice de cet art n'y est puni que par la déconsidération et l'ignominie. « Mais, ajoute-t-il, l'ignominie ne blesse pas ceux qui en sont pétris. » (*De Lege*, I.)

L'expérience des idées qu'on dit nouvelles était donc faite déjà, il y a deux mille ans, et cette expérience n'avait pas été heureuse.

Les qualités qu'il exige du médecin, ce ne sont pas celles que l'éducation professionnelle peut donner, mais celles qu'une éducation plus vaste et plus élevée peut seule développer. La formule du serment qu'il propose au jeune praticien est un chef-d'œuvre de morale. « Je conserverai, dira-t-il, entre autres engagements, ma vie pure et sainte comme mon art. » Pour Hippocrate, il est aussi honteux de manquer de retenue à l'égard d'une femme que de voler un objet précieux. (*Du Médecin*, I.) En plein paganisme, Hippocrate proclame le lien indissoluble entre la science et la charité, dans l'homme. « Si, dit-il, l'occasion s'offre de porter secours à un étranger ou à un pauvre, secourez de préférence de telles personnes. Si vous avez de l'amour pour les hommes, vous en aurez également pour la science. La philanthropie et la *philotechnie* vont ensemble. » (*Préceptes*, 5.) Enfin, l'idée qu'Hippocrate se forme du médecin est celle-ci : « Il est égal à un Dieu, car toutes les choses nécessaires à la sagesse sont comprises dans

Digitized by Google

la médecine : le mépris des richesses, le respect de la vie humaine, la pudeur, l'humilité, l'autorité, le sens, le calme, les prévenances, la simplicité, la science, la connaissance des purifications utiles et nécessaires à la vie, l'éloignement des trafics, l'éloignement de la superstition et l'excellence divine. » (*De docenti ornatu*, 5.)

Cet idéal est certes placé bien près des nuages. Tous les adeptes de la faculté n'y atteignent sans doute pas aujourd'hui, mais nous croyons qu'il serait bien moins atteint, si l'exercice de l'art médical était ouvert à tout personnage qui ne saurait que *clysterium donare, postea segnare et ensuita purgare.*

Le ministre qui proposerait cette liberté des professions libérales, caressée aujourd'hui par des personnes, fort estimables, du reste, ce ministre fût-il d'ailleurs un grand homme d'État, un honnête homme, un brillant orateur, eût-il même, en d'autres temps, signalé son administration par des réformes utiles, nonobstant ses bienfaits et ses talents, je ne pourrais me tenir de lui dire : Excellence ! la nature envers vous fut bien injuste ; au lieu de vous mettre à la tête d'un peuple libre, aspirant ou devant aspirer à reconquérir la gloire scientifique et littéraire de son passé, elle aurait dû vous faire naître à une autre époque et vous placer dans les conseils du roi Midas, de Genseric de Vandalie, de Gengis Khan ou de Tamerlan. Vous eussiez été là à votre place et sur un théâtre digne de votre libéralisme.

MAX VEYDT.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de la peinture flamande, par ALFRED MICHIELS. 2e édition.

Voulez-vous lire un gros livre d'histoire, amusant comme un roman, animé comme une controverse, indépendant comme la sincérité, instructif comme le vrai, qui vous fera marcher de découverte en surprise et vous présentera une foule d'idées reçues, sous un aspect aussi nouveau et aussi varié que le kaléidoscope, prenez la deuxième édition de l'*Histoire de la peinture flamande*, par Alfred Michiels; et pour peu que vous aimiez nos peintres illustres, que vous attachiez d'importance aux noms des artistes qui, des Van Eyck à Rubens, font resplendir notre petite Belgique de sa gloire la plus pure et la plus incontestée, je vous défie de laisser là ces huit volumes sans les dévorer jusqu'au bout, sans appeler de toutes vos impatiences le neuvième et dernier, qui couronnera ce monument élevé à notre belle école.

Quarante ans se sont écoulés depuis 1830. Ceux qui ont pris part à cette vaillante époque ou qui ont été témoins du magnifique élan national qui en fut l'expression, ne peuvent se défendre de regrets amers et d'appréhensions trop fondées au spectacle des défaillances et de l'apathie de nos contemporains. Si un trop grand nombre paraît insouciant des grandes idées, des nobles études, des problèmes sociaux et humanitaires, si les mots patrie, devoir et vertu sont trop souvent *blagués* par ceux qui ont la prétention de diriger leur époque et de préparer la voie ouverte à ses destinées et à ses aspirations, il est vrai (et nous avons hâte de le dire) que, dans le silence de la force et de la modestie, bien des cœurs battent encore aux généreuses pensées, bien des fils aiment leur mère, bien des citoyens chérissent le coin de terre qui les a vus naître et, comme la Vestale antique, entretiennent pour ceux qui nous survivront et pour des heures moins tourmentées ou plus saines, le foyer de la vérité.

Ce souffle vivifiant a inspiré le livre de M. Michiels et nous ne dissimulons pas le frémissement de plaisir que nous avons éprouvé à le sentir. On nous accuse, non sans quelque fondement, de la susceptibilité du faible et du petit. Soit. Mais pareil sentiment, s'il peut être excusé, le sera-t-il plutôt chez le fort et le puissant? Quoi qu'il en soit, nous pouvons, sans crainte et sans conteste, donner carrière à notre

Digitized by Google

vanité nationale, lorsqu'il s'agit de nos artistes. Nous avons le droit de nous prétendre hardiment aussi grands que qui que ce soit par la palette et le pinceau. Remercions donc l'écrivain qui a entrepris de mettre en lumière tant de génies méconnus, dont les œuvres, dispersées ou anéanties par les tempêtes politiques, les ravages de la guerre et les pillages de nos souverains étrangers, n'ont pu sauver les noms d'un oubli aussi injuste que déplorable.

Le premier volume de l'ouvrage qui nous occupe est consacré à l'examen des causes générales qui président au développement de l'art. Passant ensuite aux particularités, l'auteur détermine l'influence exercée sur la peinture en Belgique et en Hollande par le sol et le climat, la race, les idées, la religion, les événements politiques et historiques, les grands hommes et la multitude. Enfin, il étudie l'action mutuelle de ces diverses causes. Il en conclut que l'art flamand s'est manifesté sous l'empire de lois positives auxquelles il ne pouvait se soustraire; qu'il leur doit ses qualités et ses défauts, son caractère propre; et il part de là pour regretter, avec raison, selon nous, l'influence prédominante exercée sur notre école primitive par l'imitation trop servile de l'école italienne. Cet engouement nous a valu, il est vrai, l'école d'Anvers; mais il a subitement arrêté le développement de l'école de Bruges si originale, si foncièrement flamande ou naturaliste. Et quels admirables chefs-d'œuvre ne peut-on pas rêver dans la voie suivie par les Van Eyck, Memling et Quentin Metsys? Après quoi, M. Michiels entame son sujet en nous racontant les débuts de l'art dans les Pays-Bas, débuts qu'on retrouve dans les vitraux et les peintures murales des édifices publics, dans les miniatures de quelques manuscrits. Malheureusement, les monuments de cette époque sont d'une extrême rareté, les documents plus rares encore, et dans cette première période de nos annales artistiques bien des découvertes restent à faire, bien des points douteux à fixer. Nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps et nous allons suivre notre auteur dans des sentiers bien obscurs encore, mais éclairés du moins par une première lueur de certitude.

Laissant de côté les traditions et la méthode vicieuse trop longtemps suivies par les historiens des anciennes écoles de peinture, M. Michiels ne s'est pas borné à réunir les plus menus détails biographiques retrouvés dans la poudre des archives par des écrivains plus érudits qu'intelligents. « L'histoire de la peinture, dit-il avec vérité, c'est avant tout et » par dessus tout l'histoire des tableaux et l'histoire des grandes » influences qui ont produit les écoles. Même la biographie des » artistes n'a qu'une importance secondaire. Il n'est pas absolument » indispensable de savoir combien de temps un peintre a demeuré dans » telle ville, combien il a eu de femmes et d'enfants, quels étaient les » noms et prénoms de ces derniers, combien il a reçu pour tel tableau; » sans doute il vaut mieux ne pas l'ignorer, sans doute ces renseigne- » ments peuvent être utiles à l'occasion; mais le talent, mais les œuvres » de l'artiste, ses rapports avec ses devanciers, son influence sur la

Digitized by Google

» marche de l'art, sur ses élèves et imitateurs, les grands faits, les lois » générales qui expliquent la naissance, le développement et la chute des » écoles, voilà ce qu'il faut surtout connaître. »

Fidèle à ses prémisses, M. Michiels résume toutes les recherches faites par lui et jusqu'à lui sur les origines de notre école de peinture, sur les précurseurs des Van Eyck, sur ceux-ci, leurs contemporains et leurs successeurs. Mais il ne se borne pas à donner les détails biographiques. Il y joint surtout l'analyse et l'appréciation, *de visu*, des œuvres de ces artistes; il en discute l'authenticité, rectifie les fausses attributions et sait revêtir ces travaux si arides en apparence d'un intérêt des plus vifs et d'un attrait irrésistible. Sa critique impartiale et impitoyable commence par s'immoler elle-même et ne respecte que ce qui lui paraît vrai et prouvé. Son jugement s'exerce directement et ne se laisse influencer que par les preuves qu'on lui soumet, par les œuvres qu'il examine. Aussi que de rectifications à faire à certains catalogues et à certains livres trop vantés. Nous nous rallions sans crainte aux opinions émises par M. Michiels sur les attributions qu'il fait des œuvres qui nous restent de nos primitifs, car notre sentiment sur celles que nous connaissons est entièrement d'accord avec le sien. Nous citerons, entre autres, le tableau du Musée de Bruxelles, *Jésus chez Simon le Pharisien*, attribué à Jean Gossaert (Jean de Mabuse), et qui est de Lancelot Blondel ; la petite perle du Musée d'Anvers : l'*Annonciation*, attribuée à Roger Vande Weyden, évidemment d'une autre main, à preuve le tableau des *Sept Sacrements*, du maître tournaisien, placé près de l'Annonciation, etc., etc.

Une partie précieuse du livre qui nous occupe, est le catalogue qui termine la biographie de chaque maître. Ce travail, qui s'arrête avec le XV^e^ siècle, comprend : 1° l'énumération des tableaux *authentiques* du maître et les lieux où ils sont conservés; 2° les tableaux qui lui sont erronément attribués, avec l'indication des localités où l'on peut les voir; 3° enfin, la liste aussi détaillée que possible des œuvres dont l'existence est établie par des documents positifs, mais qui sont actuellement perdues. Cette dernière nomenclature est un guide fort important dans les attributions à donner aux tableaux de cette époque qu'un heureux hasard ferait revenir au jour.

Après avoir étudié d'une manière si complète et si distinguée nos maîtres primitifs, M. Michiels aborde l'histoire de ces peintres trop défiants de leurs propres forces et trop épris des rayons du soleil transalpin, qui, en voulant retremper le génie flamand aux eaux de l'Italie, en ont affaibli la nature, jusqu'à ce que Rubens, ce génie grand comme l'art, fougueux et puissant comme la tempête, vint jeter sur Anvers l'éclat européen de sa gloire, et résumer dans son œuvre gigantesque toutes les qualités et tous les défauts de l'école dont il est le chef et la plus haute expression. Nous examinerons cette partie du livre de M. Michiels, lorsque le neuvième volume aura paru.

HENRI DELMOTTE.

Digitized by Google

J'attends mon oncle, comédie en deux actes, par ALFRED DEBRUN.

L'administration du théâtre des Galeries Saint-Hubert n'ayant pas jugé à propos d'inviter la *Revue de Belgique* à la première représentation de *J'attends mon oncle*, nous n'avons pu parler plus tôt de cet heureux début d'un de nos compatriotes. Mais nous ne voulons pas que l'écrivain pâtisse de cet oubli, et nous sommes heureux de joindre nos applaudissements à ceux dont le public a salué l'œuvre nouvelle, avec une telle unanimité que la presse quotidienne en a montré un étonnement aussi naïf que peu flatteur pour l'esprit de nos concitoyens et pour les rares tentatives dramatiques qui se produisent en Belgique à travers mille obstacles. Nous ne ferons pas, après tous les journaux, l'analyse de la comédie de M. Debrun, pseudonyme qui n'est plus un secret pour personne. L'auteur y a fait preuve d'un véritable talent. Il connait les planches. Sa pièce n'a pas la gaucherie très-ordinaire et très-excusable chez un débutant. A toutes ses qualités d'esprit, de style et de donnée neuve et originale, elle joint le mérite le plus rare dans notre temps d'opérettes et d'insanités dramatiques : le véritable comique qui sort tout naturellement des entrailles du sujet, des caractères, des situations et fait éclater ce bon rire qui fait du bien au cœur : en un mot et tout bêtement : la gaieté franche, communicative, de bon aloi et de bon goût. A bientôt, espérons-le, une seconde œuvre de M. Hennequin, ou Debrun, qui réalisera tout ce que la première nous met en droit d'attendre.

H. D.

Œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde.

Un éditeur de La Haye, M. Martin Nijhoff, annonce une publication importante. Il ne s'agit de rien moins que de deux volumes d'œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde, qui ne figurent pas dans l'édition que MM. Lacroix et Cᵉ en ont donnée, il y a quelques années, à Bruxelles. M. van Toorenenbergen s'est chargé de recueillir ces opuscules dont quelques-uns ne sont conservés que dans de rares exemplaires, dont d'autres même semblent n'avoir jamais paru. Il annonce d'abord les ouvrages suivants :

1° *Van de beelden afgeworpen in de Nederlanden in aug.* 1566, qui probablement n'a jamais été publié.

2° *Vraye narration et apologie des choses passées au Pays-Bas touchant le fait de la réligion en l'an* 1566, d'après le seul exemplaire connu de la bibliothèque de Leyde.

3° *Ondersoeckinge ende grondelycke wederlegging der geestdryvische leere.*

4° *La correspondance de Marnix avec Mich. Bajus.*

5° *Deux lettres inédites à P. Carpentier, traitant sur les églises sous la croix.*

6° *La traduction néerlandaise des psaumes.*

Digitized by Google

7° *Trouwe vermaninge aen de christelycke gemeynten van Brabant, Vlanderen, Henegou*, etc., pièce inédite.

8° *Traicté du Sacrement de la Saincte Cène du Seigneur*, réimpression de l'édition de 1599.

9° *Fragments de la traduction de la Bible en langue néerlandaise*, qu'on croyait perdue, mais que M. van Toorenenbergen a eu le bonheur de retrouver.

L'ouvrage formera deux volumes sur beau papier. Le prix sera de 15 cents par feuille d'impression. Le premier volume est sous presse.

A première vue et pour autant que notre compétence s'étende jusque-là, il nous semble que l'éditeur devrait y regarder à deux fois avant d'attribuer à Marnix certain de ces opuscules, et avant d'annoncer qu'il n'existe plus qu'un seul exemplaire de certain autre. Ainsi, par exemple, il se trouve à Bruxelles, à notre connaissance, au moins deux exemplaires de la *Vraye narration*.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage ne peut manquer d'exciter un grand intérêt en Belgique; tous ceux qui ont l'édition Lacroix, voudront la compléter par ces deux volumes dont nous ne manquerons pas de présenter une étude à nos lecteurs.

X.

La Création, par M. Edgar Quinet. 2 vol. in-8°. Librairie internationale, Lacroix et C^e^, 1870.

Après ses travaux historiques : *le Génie des religions*, — *les Révolutions d'Italie*, — *la Révolution française*, — *les Considérations sur l'histoire de France*, etc., M. Quinet remonte à l'origine des choses, et il écrit une large introduction à une *Bible de la nature*.

On sait quelle impression profonde les événements modernes ont faite sur l'auteur, comment la chute des révolutions de 1789, 1830 et de 1840, échouées temporairement dans l'Empire, a fait jeter d'éclairs à son esprit. Tout d'abord, c'est à l'histoire de France qu'il s'est attaqué, et il a mis à nu les folles prétentions de ce philosophisme qui, partant de l'idée que la France est la providence des nations, voyait dans ses annales une progression, presque divine, de faits préparant le progrès moderne. Il est beau de voir l'écrivain déverser l'ironie, la science et l'idée sur ce chauvinisme historique.

Puis vint le tour de la Révolution française; l'histoire a osé regarder en face cette époque, que tant d'adeptes semblent vouloir considérer comme la règle infaillible, le modèle suprême, le fétiche universel de la démocratie; sans oublier les grandeurs de l'œuvre accomplie, il a mesuré les fautes du passé, la taille des hommes : *Quot libras in duce summo;* et il a cherché avec la hardiesse d'un esprit libre, à dégager de ces luttes formidables l'enseignement de l'avenir.

Cette fois, l'auteur remonte dans la vie, pénètre plus profondément dans les mystères de la pensée. On peut juger, par les lignes que voici, si la même préoccupation des faits contemporains, les mêmes douleurs

Digitized by Google

de la défaite du droit, ont aussi bien inspiré l'écrivain parlant de la conscience :

« Qu'est-ce donc que la conscience humaine? Je le sais maintenant. La conscience est plus fragile que nous ne pensons. Elle peut disparaître, pour un temps, d'un peuple, même de l'espèce humaine presque entière et ne survivre que dans quelques rares individus oubliés, ensevelis vivants. Elle n'est pas ce fait indomptable, cette colonne d'airain que l'on imaginait. Bien souvent, c'est un roseau, moins encore, si le vent se déchaîne. De là, cet échafaudage de religions, de systèmes, de codes; contreforts amassés pour soutenir ce brin d'herbe, bien souvent, ils l'écrasent.

» En tous cas, c'est une plante cultivée; si la culture manque, l'homme retourne à l'état sauvage; il produit des fruits barbares, empoisonnés pour celui qui s'en contente. »

Ce livre mérite d'être étudié. Il nous suffit de l'annoncer aujourd'hui.

X.

Hydrographie. Études et considérations sur l'assainissement des villes et sur les sources. (*Extrait des annales des travaux publics de Belgique*, par M. Hochereau, ancien élève de l'École polytechnique et capitaine d'artillerie, ancien directeur de Haine-Saint-Pierre. — Bruxelles, Van Dooren, 1869.)

Horace, Juvenal, vous tous, satyriques, qui avez prêché aux bons bourgeois les dangers de vos capitales, que vous êtes pâles en comparaison de M. Hochereau ! Toute votre imagination, toutes vos hyperboles, que sont-elles à côté des chiffres, des déductions savantes de ce petit livre? Bruxelles est aujourd'hui, s'il faut croire l'auteur, l'une des villes les plus malsaines de l'Europe. Quelles sont les causes principales de cet état désastreux? Ce sont les égouts, l'insuffisance de l'eau, la mauvaise qualité tant de celle des puits que de celle des sources. Les eaux des puits sont gâtées par l'infiltration des égouts; celles qui ne le sont pas aujourd'hui le seront demain. Les eaux des sources sont également malsaines. Elles sont souillées par les terrains saturés de détritus humains qu'elles traversent. Même non souillées, elles sont mauvaises, parce que trop calcaires, elles sont dures à l'estomac. Si les eaux potables sont peut-être, d'après M. Hochereau, cause de la grande mortalité qu'il signale, les eaux de lavage sont manifestement insuffisantes; beaucoup d'autres, avant l'auteur, en avaient fait l'observation. « Lorsqu'il est démontré que 250 litres (par jour et par habitant) ne suffisent pas à Paris, dont les égouts ne reçoivent pas les immondices humaines, peut-on supposer qu'une distribution moyenne de 60 litres, réduite, en été, à 30 ou 40 litres, puisse suffire à Bruxelles? » Cela est très-juste. Admettons toutefois que l'exagération se glisse de ci ou de là au milieu des calculs et de la science de l'auteur, il n'importe après tout. Les conclusions de M. Hochereau sont telles qu'il faut ou réfuter ce qu'il dit, ou exécuter ce qu'il conseille, et cela, non pas demain, mais aujourd'hui, à l'heure même.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

1re LIVRAISON. — 15 JANVIER 1870.

GODEFROID KURTH, Poésie flamande. . . . . *Pages* 5
PAUL HEYZE, A la Recherche du Bonheur, trad. de l'allemand. . . 10
A. VON KLEISHEIM, Le Baiser du Soleil, trad. du patois autrichien. 40
ALF. MICHIELS, L'École de Rubens à la seconde génération . . . 41
MAX. VEYDT, Chronique. 59
CH. P., Alexandre Gendebien. 67
Mme MARIE SWEERTZ, Nécrologie. 76
REVUE LITTÉRAIRE. — *Origine et premiers développements des Communes.* — *L'Australie* 77
CALENDRIER GRÉGORIEN PERPÉTUEL. 79

2e LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1870.

J. STECHER, Les Poésies de Jean Van Beers. 81
Dr VLEMINCKX, De la nécessité d'améliorer l'éducation physique par l'introduction de la gymnastique rationnelle. 101
PAUL HEYSE, A la Recherche du Bonheur, trad. de l'allemand. . 113
J. LÉGION, Des iniquités de la loi électorale en Belgique. . . . 137
P. MALLET, Beaux-Arts. — Peintures exécutées dans la grande salle du Palais Ducal, par M. E. Slingeneyer. 147
CH. LEMONNIER, L'Empire libéral 153
E. VAN BEMMEL, *L'Homme primitif* 158

3e LIVRAISON. — 15 MARS 1870.

P.-A.-F. GÉRARD, Éginhard. 161
J. ROUSSEAU, Florence à vol d'oiseau. — Lettres d'un voyageur. . 180
MARIE GATTI DE GAMOND, Violette. 193
MAX. VEYDT, Chronique 200
C.-J. VAN NERUM, Du Travail des Enfants dans les manufactures. — Moyens pratiques de le combiner avec leur instruction . . 213
ED. VANDER PLASSCHE, La Fleur du Tombeau 222

Digitized by Google

Ed. De Linge, A Barine. — A Lydie. — A Licinius. 223
Ch. P. Au Peuple Français. — Proclamation de MM. Rochefort, Flourens, etc. 226
Nécrologie, Le major R. Bruck. 228
Revue littéraire. 235

4e LIVRAISON. — 15 AVRIL 1870.

J.-C. Houzeau, Procédés de l'Enseignement primaire aux États-Unis. 241
Mme Marie Sweertz, L'Éducation particulière, pages extraites des souvenirs d'un amateur d'art. 260
Jean Rousseau, Florence à vol d'oiseau, lettres d'un voyageur (suite et fin). 288
Ed. De Linge, Poésies d'Horace à Sestius. — A Diane. — A Manlius Torquatus. — A la Fontaine de Bandusie. 301
Max. Veydt. Chronique 305
Bibliographie. — *Histoire de la peinture flamande. — J'attends mon oncle. — Œuvres de Marnix de Sainte-Aldgonde. — La Création. — Hydrographie* . . . . . 313 à 318

B 12943
Digitized by Google

Digitized by Google